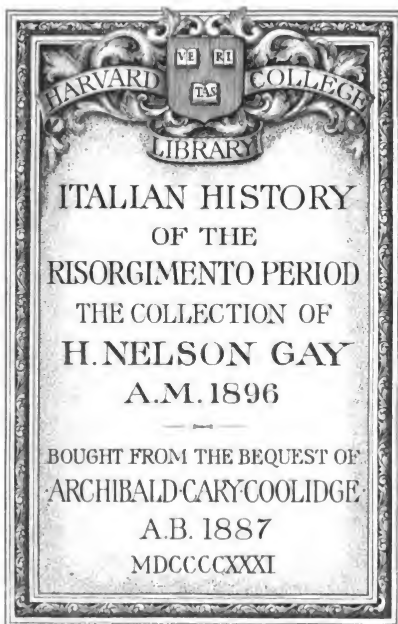



VE RI TAS
HARVARD COLLEGE LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Italy 1867

LES

SOLDATS

DU PAPE

DU MÊME AUTEUR

Souvenirs du bataillon des zouaves pontificaux. 1 beau vol. in-8°	6 fr.	»
L'Enfant de la maison noire. (Suite de nouvelles.) 1 vol. in-18 jésus	2	50
Voyage au royaume de Naples en 1862. 1 vol. in-18 jésus	3	»
Souvenirs du bataillon des zouaves pontificaux, 3e édition, suivie d'Une Visite au camp des prétoriens. 1 vol. in-18 jésus	3	50
De Naples a Palerme en 1863 et 1864. 1 fort vol. in-18 jésus	3	50
De Paris a Castelfidardo. 1 vol. in-18 jésus	3	50
Jean Poigne d'Acier. (Récits d'un vieux Chouan.) 2e édition. 1 vol. in-18 jésus	3	50
Vaudouan, Chroniques du Bas-Berry, précédées d'une ettre de S. G. Mgr. le prince de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges. 1 vol. in-18 jésus	3	50
Qu'allons-nous faire en Italie? (Novembre 1867.) 1 br. in-8°	3	»
Une partie de dominos, comédie en un acte. 1 br. n-8°	3	

POISSY. — TYP. BOURET.

OSCAR DE POLI

LES
SOLDATS DU PAPE

(1860 — 1867)

Racontez-nous ce qui vous est arrivé depuis sept ans.

VIRGILE, *Énéide*, livre I.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

AMYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, RUE DE LA PAIX, 8

1868

LES

SOLDATS

DU PAPE

INTRODUCTION

I

Ce livre est écrit par un vaincu de Castelfidardo qui veut rendre hommage aux vainqueurs de Nerola, d'Acquapendente, de Viterbe, de Farnèse et de Mentana. Sans doute, pour raconter dignement cette lutte épique, il faudrait le génie virgilien ou la sublime inspiration qui féconda la *Jérusalem délivrée;* mais si ce modeste récit n'atteint pas à la hauteur de la réalité, du moins servira-t-il à éclairer ce drame terrible et sanglant, dont le premier acte s'appelle Castelfidardo, le second acte Mentana, et dont le dénoûment est entre les mains de Dieu, — de Dieu seul!

De 1860 à 1867, de l'heure de la défaite à l'heure de la revanche, combien de lueurs sinistres ont épouvanté les âmes chrétiennes! Combien de scandales instructifs, combien de monstrueuses révélations! Jamais la lutte anti-religieuse ne fut plus audacieuse et plus acharnée; c'est de partout un effroyable redoublement d'efforts, de haines et d'outrages; l'athéisme même a ses temples, et les prétendus libéraux en sont venus à contester jusqu'à la liberté de la prière. Mais aussi, par un contraste plein de consolations, à aucune époque de l'histoire catholique, le siége de Pierre ne fut entouré de plus de respect et d'amour. Le mal même sert à la glorification du Dieu vivant qu'il voudrait anéantir, en suscitant de véritables miracles de foi, de dévouement et de valeur.

Les soldats du Pape! a dit un éminent historien [1]. Ces mots autrefois ne frappaient pas l'imagination, n'excitaient pas l'admiration. Ils sont devenus aujourd'hui synonimes de dévouement, de courage, de sacrifice; ils représentent la foi, l'honneur, les sentiments généreux, la piété filiale des catholiques.

Ah! ne disons pas de mal d'un temps où la plus sainte des causes rencontre de si nombreux serviteurs qui souffrent volontairement pour elle, lui donnent même jusqu'à leur sang!

Heureuses les familles qui auront fourni leur contingent

1. Poujoulat.

à cette légion thébaine de la papauté! Quelle page dans leurs archives! Quels titres devant Dieu et devant les hommes!

« Les soldats du Pape, s'écriait récemment l'aigle d'Orléans, les soldats du Pape se sont battus en toute rencontre comme des héros. Et je lisais ce matin même, dans un journal italien qui en frémissait de rage, ces paroles que je veux vous citer à l'honneur de ces vaillantes troupes romaines :

« Nos rouges, *i nostri rossi*, n'ont pas, il est vrai, été vainqueurs ; mais, du moins, ils nous ont forcés de voir ce que nous voulions ignorer : l'énergie et la valeur des soldats du Pape. »

» Quant aux zouaves, je le dis avec orgueil, car ils sont presque tous enfants de la France, ils se sont battus comme les fils des Croisés et se sont couverts de gloire : il n'y a qu'une voix dans toute l'Europe pour applaudir à leur vaillance. Et la légion d'Antibes, enfin, a été digne de cette vaillante armée française qu'elle représente : je ne lui donne pas d'autre éloge. »

De tous les points du monde, des applaudissements se sont élevés en l'honneur de cette petite armée, si disciplinée, si vaillante, si digne de fraterniser sur le champ de bataille avec les vainqueurs de l'Alma, « les premiers soldats du

monde. » C'est le sénat romain[1] qui lui vote des actions de grâces, comme autrefois à Varron pour n'avoir pas désespéré du salut de la patrie! C'est la voix des évêques qui appelle sur les modernes Macchabées les bénédictions du Très-Haut; c'est le peuple catholique tout entier qui les acclame, qui combat et triomphe avec eux; car ce n'est pas Rome seulement qui est en cause, mais le christianisme et la civilisation mêmes. La lutte est posée dans ce dilemme inéluctable: qui l'emportera de la révélation de Dieu ou de l'orgueil de l'homme?

1. « A Son Excellence le général Hermann Kanzler, pro-ministre des armes de Sa Sainteté :

» Au Capitole, 26 octobre 1867.

» La magistrature romaine ne saurait rester dans une admiration muette devant la conduite de la troupe pontificale que Votre Excellence a eu raison d'exalter. Non-seulement elle a bravement combattu et repoussé les ennemis de la religion et du trône, mais encore elle à su parfaitement maintenir l'ordre à l'intérieur de cette capitale. En se faisant l'interprète de la pensée de cette population, la magistrature romaine formule ci les actions de grâces les mieux senties et la plus reconnaissante gratitude qu'elle vous prie de vouloir bien faire connaître tant aux officiers qu'aux soldats de toutes armes. Elle ne doute pas que si elle continue encore un peu de temps cette admirable abnégation, on verra complétement dispersées et détruites les hordes qui ont osé s'avancer jusque sous ces murs.

(Signé) : Marquis FRANCESCO CAVALLETTI, sénateur.

FERDINAND GIRAUD, ANNIBAL MORONI,
JOSEPH PULIERI, PIERRE MEROLLI,
conservateurs. »

Aucun hommage ne pouvait donc manquer aux soldats de Pie IX, à ces vaillants qui personnifiaient la foi, la liberté, l'honneur, et jusque dans les rangs ennemis ils ont suscité de sympathiques manifestations en faveur du pouvoir trois fois auguste pour lequel ils versaient leur sang.

Un journal publiait, au lendemain de Mentana, cette remarquable lettre accompagnée d'une souscription importante pour l'œuvre des zouaves pontificaux :

« Château de Beauregard, 23 octobre 1867.

» Monsieur,

» En vous envoyant son offrande pour le Pape du fond de son vieux manoir, mon noble ami le vicomte H. de Barrème obéit à un élan filial. Quant à moi, protestant, qui, des rivages de l'Hudson, suis venu planter ma tente à l'ombre des mêmes forêts que lui, en vous envoyant mon obole, je fais simplement acte de libéral et de conservateur ! Ce qui m'attache à la cause du Pape, c'est que sa cause est celle de la liberté et de la civilisation ! En défendant, pour mon humble part, le pouvoir temporel de l'évêque de Rome, je défends cette admirable institution dont mon ami — avec cette éloquense chaleureuse et spontanée qui frappait ses juges, il y a cinq ans, et charmait ses auditeurs de Malines, il y a six semaines, — a dit que : « *Elle a toujours maudit les bourreaux sans distinction;* » et à laquelle un protestant, avec une impartialité que je voudrais toujours rencontrer chez mes coréligionnaires, a

rendu cette justice : « *Le pouvoir papal a empêché le despotisme de devenir atroce.* »

» Permettez-moi d'espérer que tous les protestants intelligents qui comprendront que le pouvoir temporel de l'évêque de Rome n'est jamais menacé, sans que l'ordre et la liberté le soient en même temps, suivront mon exemple ! Comme libéral et comme homme politique, je regarde comme un devoir de joindre mon offrande à la vôtre.

» Veuillez agréer, monsieur, l'hommage de toute ma sympathie et de mon dévouement.

» PRESCOTT WARD. »

Cette justice loyalement rendue au rôle bienfaisant de la papauté honore celui de nos frères séparés qui n'a pas craint de le glorifier publiquement ; qu'il en veuille bien recevoir ici nos humbles félicitations.

C'est ainsi que, dans les temps de persécution, l'Église recueille de consolants hommages et de fécondes sympathies.

Que la Révolution le sache bien ! tant qu'une seule goutte de sang chrétien coulera dans nos veines, nous serons prêts à le répandre tout entier pour l'affirmation des droits de l'Église, nous protesterons les armes à la main contre les usurpations sacriléges, nous n'accepterons pas qu'un Savoie ou qu'un bandit quelconque siége triomphalement au Capitole.

II

Les poëtes n'ont pas manqué d'accorder leurs lyres en l'honneur des soldats du Pape ; — métaphore archaïque, puisque les poëtes n'ont plus de lyres ; — odes et cantates ont été prodiguées aux vainqueurs de Mentana ; mais, entre tant d'œuvres poétiques écloses au grand soleil de la foi, il convient de citer élogieusement celle de deux nobles femmes, dont les noms sont inscrits désormais au livre d'or des zouaves pontificaux, au-dessous du nom de l'auguste et regrettée princesse qui disait aux volontaires de La Moricière en 1860 :

— Partez, messieurs ; sous un héros allez défendre un saint !

J'ai nommé madame la vicomtesse de la Besge, dont le nom n'est pas nouveau dans les annales de la poésie française, et madame la comtesse René de Beaumont, dont la musique large, puissante, harmonieuse, entraînante, est déjà populaire dans les rangs pontificaux [1].

Déjà, en 1860, le bataillon des zouaves pontificaux avait ses poëtes, ses chansonniers et ses chants préférés. C'était d'abord cette admirable marche[2], qui se mêla, sur les col-

1. *Le Croisé*, cantate dédiée aux soldats du Pape.
2. Orchestrée et publiée à Paris par un compositeur de grand talent, M. Frantz Liouville.

lines de Castelfidardo, aux roulements de la fusillade et du canon.

En avant, marchons!
En avant, marchons!
Zouaves du Pape, à l'avant-garde!
En avant, marchons!
En avant, marchons!
Le monde nous regarde;
En avant, bataillons!

I

Car notre général,
Qui se connaît en gloire,
Nous mène à la victoire,
A la victoire comme au bal!

En avant, marchons!
En avant, marchons!
Zouaves du Pape, à l'avant-garde!
En avant, marchons!
En avant, marchons!
Le monde nous regarde;
En avant, bataillons!

II

Et lorsque sera proche
Le moment de mourir,
Sans peur et sans reproche
Tout zouave le verra venir!

En avant, marchons!
En avant, marchons!
Zouaves du Pape, à l'avant-garde!
En avant, marchons!
En avant, marchons!
Le monde nous regarde;
En avant, bataillons!

C'était ensuite l'*Histoire d'un zouave du Pape*, qui se chantait sur l'air du *Petit soldat*, et dont voici le dernier couplet :

Écoutez notre serment :
P'tit bataillon d'viendra grand
Pourvu qu'Dieu lui prête vie;
C'qui lui manque, en attendant,
Ça n'en est pas sûrement
L'envie.
Laissez venir ce jour-là,
Patience, on vous vengera!
Là-haut retenez nos places,
En priant Dieu de nous fair' cette grâce!

Ran plan plan, ran plan plan,
Et vive le Vatican!

Couplet en vers libres, mais prophétiques; car le petit bataillon est devenu régiment, et les zouaves de Mentana ont héroïquement vengé leurs aînés de Castelfidardo. —

Il y avait encore *Les Diables du bon Dieu*, singulier titre, mais chanson essentiellement française et dont l'allure enlevait le pas des moins robustes.

Le Franco-Belge est glorieux
D'être le frère des vieux zouaves ;
Il est presque vêtu comme eux ;
En tout il imite ces braves.
Comme il marche au feu, ventrebleu !
Le pied léger, haute la tête !
Bon ! il charge à la baïonnette.

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

Le Franco-Belge aux Piémontais
Ira demander sa revanche ;
C' n'est pas pour rien qu'on est Français !
La Sardaign' ne sera pas blanche.....
Qui saura rendre, ventrebleu !
Un jour, à notre très-saint Père
Tout ce qu'il possède sur terre?

C'est le bataillon, morbleu !
Des diables du bon Dieu.

« Ah! m'écriais-je en 1860, au retour de Castelfidardo, que nous aurions été fiers et heureux de combattre aux côtés de l'armée française! Cela viendra peut-être!... » disais-je sans trop croire à l'espérance que j'émettais.

Et pourtant cela est venu! le drapeau de la France flottait à Mentana côte à côte avec le drapeau de la Papauté, et les soldats du Pape ont prouvé aux premiers soldats du monde qu'ils n'avaient pas usurpé ce glorieux nom de zouaves. Il ne faut plus désormais que ces deux nobles drapeaux soient divisés; unis, ils peuvent soulever le monde; quel soutien filial pour la Papauté! Quel puissant levier, quel immense honneur pour notre patrie! Tant que la révolution n'aura pas désarmé ou qu'elle n'aura pas été désarmée, qu'ils soient les gardes du corps du successeur de Pierre, du chef visible de cette institution divine, de ce pouvoir bienfaisant qui a fait germer l'arbre de la liberté du monde, qui a toujours maudit les bourreaux sans distinction, qui a seul empêché le despotisme de devenir atroce.

Rome est à l'Église et au Pape avant d'être aux Romains; Rome est aux Romains avant d'être aux révolutionnaires cosmopolites, aux professeurs d'athéisme et de démoralisation. Or, ni l'Église, ni le Pape, ni les Romains ne sont disposés à abdiquer en leur faveur.

La Papauté doit demeurer à Rome, non-seulement parce qu'elle est la clef de voûte de la famille, de la société, de la liberté, mais parce que Rome est la métropole des arts, et parce que c'est à la Papauté que Rome doit cette souveraineté prestigieuse, affirmée par Michel-Ange, Raphaël, Palestrina et Canova.

En devenant capitale du royaume subalpin, la ville de Léon X perdrait son plus pur rayonnement, sa grandeur,

sa prospérité artistique, et serait promptement réduite à cette triste situation que Canova ne craignit pas de faire envisager à Napoléon Ier.

Appelé pour la seconde fois à Paris, afin de faire la statue de Marie-Louise, ce grand génie, qui était de plus un grand cœur, répondit à l'empereur qui le questionnait sur la situation de Rome:

—Rome est désolée depuis l'absence du Pape. Elle a perdu son souverain, ses cardinaux, les ministres étrangers, plus de neuf cents prélats, une foule d'ecclésiastiques. L'herbe va pousser dans les rues! Votre gloire me permet de vous parler librement: l'or ruisselait à Rome; aujourd'hui, il ne coule plus!

— C'était bien peu de chose, reprit l'empereur, que cet or, dans les derniers temps!... Semez du coton!... Nous ferons Rome capitale de l'Italie, et nous y joindrons Naples. Qu'en dites-vous, serez-vous content alors?

— Les arts pourraient ramener la prospérité, répondit Canova; la religion favorise les arts. Chez les Égyptiens, chez les Grecs, chez les Romains, sire, la religion seule a soutenu les arts. Les travaux des Romains portent le sceau de la religion. Cette salutaire influence sur les arts les a encore sauvés en partie des ravages des Barbares. Toutes les religions sont les bienfaitrices des arts; mais celle qui est plus particulièrement et plus magnifiquement leur protectrice et leur mère, c'est la vraie religion catholique romaine. Les protestants, sire, se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occa

sion de fabriquer de beaux objets d'art. Les édifices qu'ils possèdent ont été fabriqués par les autres.

L'empereur, se tournant vers Marie-Louise, s'écria:

— Il a raison, les protestants n'ont rien de beau [1]!..

III

Qu'il y eût quelques simples d'esprit fourvoyés par enthousiasme dans les bandes rouges, et susceptibles malgré tout de sentiments honnêtes, il n'en faut pas douter; mais, en dehors des milliers de soldats déguisés en garibaldiens, et qui se sont vaillamment conduits à Mentana, la majeure partie des acolytes du héros d'Asinalunga n'étaient que des chenapans assurément fort indignes de la sympathie des honnêtes gens de tous les partis. Je n'en voudrais pour preuves, s'il était permis d'en douter, que les exactions, les violences, les pillages, les ordures et les monstruosités qui marquèrent presque partout leur passage. Pillards et fuyards, ces deux mots, paraît-il, vont ordinairement de compagnie!

A voir les excès des bandes rouges dans les localités qu'ils occupèrent pendant la dernière campagne, on ne se

1. Artaud de Montor, *Histoire du pape Pie VII*, t. II, p. 282.

demande pas sans frémir à quels débordements de fureur, d'impiété, de brutalité, de pillage, de vandalisme, elles se fussent livrées dans la ville des Papes, si le ciel leur eût permis d'en franchir le seuil en victorieux.

Il faut, pour sonder toute l'horreur du fléau dont Rome était menacée, pour désillusionner les crédules et réchauffer les tièdes, pour éclairer dans son vrai jour l'esprit dont sont animées les bandes anti-catholiques; il faut se reporter à plus de trois siècles en arrière et relire ces pages navrantes et navrées, où se déroulent les abominations du *Sac de Rome* [1] par les hordes luthériennes, en 1527.

Les sacs du temps d'Alaric et de Genseric n'offrent rien d'aussi horriblement hideux. Espagnols, Allemands, Italiens, c'était à qui ferait le plus de mal, non-seulement aux riches et aux prêtres, mais encore aux inoffensifs habitants. Se réunissant au son des tambours et des fifres, reîtres et lansquenets donnaient l'assaut aux palais, infligeant d'immondes outrages, de lâches et épouvantables tortures!

Des matrones et des jeunes filles furent violentées sous les yeux de leurs époux et de leurs pères enchaînés; plusieurs Romaines, pour se soustraire à la mort, se frappèrent d'un poignard, et des pères tuèrent leurs filles, afin de sauver leur pudeur. Les temples ne protégeaient pas

1. Napoléon-Louis Bonaparte, frère de l'Empereur Napoléon III, en a donné une traduction française en 1830.

les femmes, que dis-je! la mort même ne préservait pas les cadavres.

Les artistes et les gens de lettres, attirés en grand nombre à Rome par la protection des Médicis, eurent à supporter toutes les souffrances. Sansovino, Mathurin et Polydore de Caravage, et les autres élèves de Raphaël, le savant Telesio, s'enfuirent de Rome, les uns presque nus, les autres entièrement nus; Peruzzi fut contraint de peindre le connétable d'après son cadavre; Marco-Fabio Calvi, le traducteur d'Hippocrate, mourut de misère, et le graveur Marco Dente fut tué par les Allemands [1].

Dans les salles du Vatican, où se voyait le tableau d'Attila arrêté par l'épée des saints Apôtres, les reîtres allumèrent des feux qui enfumèrent les merveilleuses peintures de Raphaël, et les célèbres tapisseries faites d'après ses cartons furent volées.

On tirait des couvents les religieuses pour les outrager à l'envi dans les orgies qui avaient lieu sur les autels avec les vases sacrés; puis, au milieu de l'ivresse, les soudards, coiffés de chapeaux rouges et revêtus des ornements ecclésiastiques, se livraient à des danses d'une révoltante impudeur.

Après avoir mis dans un cercueil le cardinal d'Ara-Cœli, ils le promenèrent dans Rome en lui faisant de bouffonnes funérailles; ensuite ils l'envoyèrent, en croupe d'un reître, mendier sa rançon de porte en porte.

1. Valeriano Pierio, *De litteratorum infelicitate*, liber I.



Les moins profanes ne respectèrent pas même les tombeaux, et un anneau fut arraché d'un doigt de Jules II, punition posthume, dit un illustre historien [1], de son « Chassons les barbares ! »

Ils faisaient la litière de leurs chevaux avec les bulles papales. Ayant pris un prêtre avec le Viatique, ils le conduisirent dans une étable et voulurent le contraindre à donner la communion à un âne ; sur son refus, ils le massacrèrent.

Réunis en conclave grotesque dans une chapelle du Vatican, ils dégradèrent Clément VII et proclamèrent pape Luther.

Comme les bandes avaient commencé par accaparer les vivres, la faim et la rage poussèrent un grand nombre de Romains à se pendre ou à se noyer, et, comme si ce n'était pas encore assez de la famine pour venir à bout des derniers habitants de ces ruines qu'on appelait encore Rome, la peste se déclara tout à coup et fit en peu de jours d'effroyables ravages.

Tel fut le tableau de Rome pendant huit mois, sous la domination des soudards impies de celui qui prétendait au titre de roi des Romains ! A ceux qui ne croiraient point possible le retour de ces dévastations, de ces horreurs, de ces parodies sacriléges, je recommanderais la méditation du sac de Fulvaterra, en l'an de civilisation 1867, par l'avant-garde accoutumée du roi d'Italie, et je rappelle-

1. Cesare CANTU.

rais ce passage d'un chant populaire parmi les soudards de la secte unitariste :

A Rome, à Rome !
Nous irons à Rome !
L'Italie veut la liberté,
Et elle ne sera libre en vérité
Que le jour où Mazzini sera son pape
Et Garibaldi son roi.
Vive l'Italie
Et la liberté !

Mais n'avons-nous pas l'aveu même des chefs garibaldiens, — des lieutenants d'Alexandre, comme a dit par ironie sans doute un publiciste démocratique en parlant de Garibaldi ; — comme si, entre le fils de Philippe et le fuyard de Mentana, il pouvait exister quelque glorieuse analogie !

Blessé au talon, dans la bagarre d'Aspromonte, Joseph Garibaldi ne peut être justement comparé qu'au fils de Pélée ; car Homère ne l'appelle autrement que « Achille aux pieds légers », — *podas ôchus*, — qualification faite à point pour un général vélocipède !

Il n'y a pas un mois qu'on écrivait de Florence à la *Liberté*, feuille peu suspecte de sympathie pour les adversaires des chemises rouges.

« Il faut laver son linge sale en famille, » disait Napoléon, que ces lessives intimes occupaient beaucoup. M. Ni-

cotera, général garibaldien et député, n'est pas de cet avis, et, puisqu'il étale publiquement le linge des volontaires, nous sommes bien condamnés à en passer la visite.

« Nicotera explique qu'il est parti seul pour Naples, au moment où le général Garibaldi lui ordonnait de se porter sur Tivoli, avec tout son corps, par la simple raison qu'il ne pouvait plus se faire obéir. En effet, il donne quatre fois au général Orsini, placé sous ses ordres, l'ordre de se porter sur Palestrina : Orsini pourtant reste à Valmonte.

» Je m'aperçus bientôt, dit Nicotera, qu'Orsini acceptait à contre-cœur une position secondaire. »

« Orsini, qui refuse d'obéir à Nicotera, est sans autorité sur Antinori et Bennati, ses lieutenants, « deux charlatans, dit Nicotera, dont, en temps et lieu, je dirai les mérites passés et présents. Ils commettaient de tels actes qu'ils dégraderaient la nation la plus malhonnête et la plus perverse. »

« Nicotera veut faire arrêter Bennati et Antinori; mais ses ordres ne sont pas exécutés : « l'idée d'un combat entre volontaires l'épouvante. » Il quitte son armée indisciplinée et retourne à Naples. — Jusqu'à présent, Acerbi qui pourrait raconter aussi beaucoup de choses, a eu l'esprit de se taire. »

Mais un volontaire, qui n'a pas eu l'esprit de se taire, — et nous prions la famille de lui faire passer nos remerciments, — c'est celui qui s'est écrié devant un de nos amis, en plein café florentin :

— Ah! si nous pouvons arriver à mettre le pied dans

Rome, gare aux curés et gare aux riches! Deux heures de temps suffiront, quoiqu'il y ait là des trésors à remuer à la pelle !... Quand j'allai à Naples en 1860, j'avais peu d'expérience; j'étais encore trop jeune; mais à présent je sais comment faire. J'ai reçu de bonnes leçons alors; le désintéressement est une duperie; ce que vous ne prenez pas, un autre le prendra. Allons, camarades, à Rome, à Rome!..

Relisez après cela le sac de Rome par les bandes luthériennes, en 1527; relisez et méditez!

IV

On pourrait intituler ce livre-ci : *les Mémoires des Soldats du Pape, écrits par eux-mêmes*; car, en dehors de quelques compilations et de mes souvenirs personnels, non consignés dans mes précédents écrits[1], on n'y trouvera que des récits obligeamment communiqués à l'auteur par ses anciens compagnons d'armes; — récits sans prétentions d'ailleurs, écrits à plume courante, et que la plupart des narrateurs, plus habitués à manier l'épée que la plume, ne croyaient pas destinés à la publicité.

J'ai consulté, en premier lieu, le rapport du général

1. *Souvenirs du Bataillon des Zouaves Pontificaux*, — et *De Paris à Castelfidardo.*

de Lamoricière au ministre des armes, sur les opérations de l'armée pontificale contre les envahisseurs de 1860; en second lieu, le récit de la bataille de Castelfidardo et du siége d'Ancône, publié « par un Romain » en 1861; le journal des événements ds Castelfidardo, par l'abbé Simon de Latreiche, chapelain français à Lorette ; les chaleureux écrits du R. P. Rigaud, chanoine honoraire de Poitiers; —la remarquable étude du comte de Tournon sur le corps des volontaires à cheval, plus connus sous le nom de guides de Lamoricière; *Olderic* ou *le Zouave pontifical*, excellent écrit du R. P. Bresciani, auquel on ne pourrait reprocher que son faux air de roman; — et enfin les *Souvenirs de l'armée pontificale*, récemment publiés par le comte L. A. de Becdelièvre, ancien lieutenant-colonel des zouaves pontificaux, ouvrage du plus grand intérêt, mais où se trouvent relatées, un peu trop complaisamment, des divergences intestines qu'il eût peut-être été plus opportun de laisser dans l'ombre.

D'importantes communications manuscrites m'ont été faites par le volontaire Alfred Nalbert, ancien garde national en 1848, un des plus braves à la sanglante attaque de la barricade du pont Saint-Michel, et qui, au mépris de sa propre vie, alla relever sous une grêle de balles un blessé, M. Adolphe Baudon, président de la société de Saint-Vincent de Paul; engagé volontaire dans la cavalerie, Nalbert devint sous-officier au 4e régiment de lanciers; engagé volontaire aux zouaves pontificaux, au mois de juillet 1860, il prit une part glorieuse au combat de Castelfidardo,

après lequel il entra aux dragons, où il reçut la croix de Pie IX et les galons de maréchal-des-logis.

L'épisode le plus émouvant de l'émouvante bataille du 18 septembre 1860 fut sans contredit l'immortelle défense de la ferme des Crocette par une poignée de zouaves décidés à mourir pour protéger la retraite des blessés sur Lorette ; quelque grand peintre français voudra faire, un jour, de cette scène admirable, le pendant de la Pénissière! — Je dois le récit de la défense des Crocette au volontaire Albert Thirion, — *quorum pars magna fuit !*

D'autres communications encore, dont on appréciera l'intérêt, m'ont été faites en grand nombre par d'anciens compagnons d'armes, au premier rang desquels il convient de citer M. Auguste de Viguerie, volontaire au 2e escadron de dragons, écrivain spirituel et parfait traducteur.

J'ai vu dans tout cela les éléments d'un nouveau travail, qui, embrassant la période de 1860 à 1867, — depuis la formation des Croisés et des zouaves jusqu'à la victoire de Mentana, formerait en quelque sorte un monument à la gloire des vaincus de 1860 et des vainqueurs de 1867.

La phalange des soldats de la foi grossit sur la terre comme au ciel ; sur la terre, le bataillon est devenu régiment, en attendant qu'il devienne armée; au ciel, Quélen, Guillemin, de Veaux, Melin, Waleran d'Erp, Claude, Dufournel, et combien d'autres glorieux morts ont rejoint là-haut Pimodan, Parcevaux, de Pas, Lanascol, Chalus,

Guérin, Nanteuil, Montravel, Montaignac, Myonnet, du Plessis de Grenedan, d'Héliand!

Heureux les vaincus de Castelfidardo qui ont pu devenir les vainqueurs de Mentana! heureux ceux que ne retenaient pas au foyer de la famille des liens sacrés et d'insurmontables obligations! De grosses larmes tombèrent de mes yeux à la lecture de ce glorieux combat, où mes anciens camarades marchaient côte à côte avec l'armée française. Je pleurais d'orgueil et de fierté, au récit des exploits de mes frères d'armes; je pleurais de regret et de douleur : pourquoi Dieu ne m'avait-il pas donné aussi la joie de cette magnifique revanche?

Dulce est pro patriâ mori! Et la patrie est où le cœur aime, où a grandi la famille, où est assise l'arche des traditions d'honneur et de foi. — Je savais bien que les diables du bon Dieu n'avaient pas dit leur dernier mot [1]; le sang versé sur les collines de Castelfidardo fécondait les victoires de l'avenir; l'abîme s'ouvrit à tous les yeux, et il ne vint point que quatre cents Français, en 1867, pour défendre Rome, la Papauté, Pie IX et la foi de leurs pères!

Aussi la victoire les a-t-elle récompensés d'avoir donné un démenti à cet insolent Piémontais, qui osait dire à un de nos blessés :

— Vous prétendez que vous êtes venus combattre pour

1. Voyez les *Souvenirs du Bataillon des Zouaves Pontificaux*, 2e édition, p. 243.

la foi de vos pères, et que ces mots auront un grand écho dans votre pays. Aveugles et fous! quel écho voulez-vous avoir, en parlant de la foi de vos pères, dans une société de bâtards?

V

Quel admirable concours de dévouement, d'amour et de sacrifices ont suscité de toutes parts les menaces révolutionnaires et les doctrines athées! Une institution purement humaine eût infailliblement sombré dans cette tempête de haines brutales et d'ambitions implacables. L'Église, elle, est toujours ferme sur la pierre, calme et bénissante au plus fort des orages, grandie par ses épreuves mêmes, plus rayonnante et plus forte au sortir de la lutte. Un vieillard, gardien inébranlable de l'idée de deux cents millions d'êtres, trait d'union visible entre l'Église et Dieu, dans son auguste et sainte faiblesse, a vaincu par la prière et désarmé par le bienfait. Quel sublime chef-d'œuvre eût inspiré à Raphaël l'aspect du Pontife visitant et secourant les prisonniers révolutionnaires

« Quel privilége pesant à tous ceux qui ne l'ont pas! s'écriait Lacordaire au moment où la Papauté prenait le dur chemin de l'exil; une doctrine que les hommes tiennent dans leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clef de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la

chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même! Quel prodige à démentir! quelle accusation à faire taire!

» Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Ils sont venus tour à tour à la porte du Vatican; ils ont frappé du cothurne ou de la botte; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit:

— Que me voulez-vous?

— Du changement.

— Je ne change pas.

—Mais tout est changé dans le monde! L'astronomie a changé, la chimie a changé, la philosophie a changé, l'empire a changé; pourquoi êtes-vous toujours le même?

— Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même.

— Mais sachez que nons sommes les maîtres : nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée. L'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre.

— Faites! le sang est l'arome où je me suis toujours rajeunie.

— Eh bien! voici la moitié de ma pourpre; accorde un sacrifice à la paix, et partageons.

— Garde ta pourpre, ô César! Demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi le *De profundis* qui ne change jamais!... »

PREMIÈRE PARTIE

I

J'avais l'honneur de causer, il y a quelques années, avec un humble curé de campagne, qui ne tarissait pas d'éloges sur le dévouement et la foi vaillante des volontaires pontificaux.

— N'est-ce pas merveilleux, me disait-il, que, dans un siècle de mercantilisme, de matérialisme et d'égoisme, il se soit rencontré des hommes, — *viri,* — pleins de jeunesse et de biens, pour aller sacrifier leurs biens et leurs jours au service d'une cause périclitante? N'est-ce pas là, pour le croyant, une preuve nouvelle de la mission divine du catholicisme?

— Monsieur le curé, lui répondis-je, la plupart de ces hommes avaient reçu le bienfait d'une éducation chrétienne, c'est-à-dire libre et féconde. Beaucoup peut-être, en passant par le grand chemin de la jeunesse, avaient laissé aux buissons quelque peu de leurs convictions et de leurs croyances; mais ils n'avaient point perdu la foi, — la foi qui fait bien plus que soulever les montagnes, — la foi qui d'une âme perdue dans les fanges terrestres fait, à l'heure de Dieu, une des étoiles de son ciel!

— Voulez-vous dire, monsieur, qu'en allant à Rome, beaucoup de vos compagnons se mettaient volontairement en pénitence?

— Non, monsieur le curé; je veux dire que, pour plusieurs d'entre nous, le chemin de Castelfidardo fut le chemin de Damas.

Lorsqu'au mois de mai 1860, un certain nombre de volontaires français vinrent offrir leurs bras à la Papauté, cette filiale et loyale démarche ne fut pas appréciée à son véritable point de vue par beaucoup de catholiques, aveugles ou distraits par les parades fantasmagoriques de la diplomatie. Je ne parle pas des sarcasmes ineptes qu'il eût été si facile de retourner cruellement contre leurs auteurs, ni des injures plus ou moins grossières, qu'il est si naturel de dédaigner. Mais on doit se souvenir qu'au commencement de l'année marquée de l'immortel stigmate de Castelfidardo, plus d'un catholique ne voyait pas, sans crainte ni sans blâme, s'organiser d'elle-même « *cette croisade inutile.* »

— Qu'allez-vous faire à Rome? me demandait un de mes parents dont la religion croyait la mienne surprise.

— J'y vais au-devant de la Révolution.

— La Révolution n'y viendra pas tant qu'y sera la France.

— La Révolution ne viendra pas à Rome, tant qu'y sera la France, mais elle viendra autour, et c'est ce que nous ne voulons pas.

— Vous allez... faire double emploi, mon cher, et rien de plus.

— Dans tous les cas, il vaut mieux être deux qu'un à défendre ce qu'on aime.

— C'est une promenade militaire que vous entreprenez là, vous en reviendrez tous, et vous n'en reviendrez même pas avec des cloques aux pieds.

— Dieu veuille que la Papauté n'ait besoin que de notre amour, et n'ait pas besoin de notre sang!

— Si votre sang coule, ce sera par le nez, pour vous être donné des coups de poing avec des soldats français, jaloux de vous voir sur leurs brisées!...

Moins de quatre mois après, Pimodan, Paul de Parcevaux, Georges Guelton, Joseph Blanc, Édme de Montaignac, Joseph Guérin, Arthur de Chalus, Lanfranc de Beccary, Alphonse Ménard, Rogatien Picou, Hyacinthe de Lanascol, Alfred de la Barre de Nanteuil, Ange du Beaudiez, du Plessis de Grénédan, Félix de Montravel, et tant d'autres! trouvaient la mort sur les collines de Castelfidardo.

D'autres mouraient à Spolète, d'autres à Pesaro, d'au-

tres à Ancône, et l'armée française les laissait mourir !

« C'est à l'hôtel de la Minerve, m'écrivait dernièrement M. Albert Thirion[1], que se rencontrèrent les premiers volontaires arrivés à Rome au commencement de mai. A vingt ans on se lie vite, et chacun se communiqua bientôt ses projets. Après plusieurs jours d'attente et de démarches, la formation d'un corps spécial de volontaires fut décidée à notre grande joie. Sans perdre de temps, nous courons à la caserne Ravenna près Sainte-Marie-Majeure; là, le capitaine Paterno, officier d'habillement, nous reçoit au vestiaire, où l'on procède immédiatement à l'essai des uniformes. Il n'y a que trois tailles au choix; cependant chacun de nous arrive à trouver son affaire. Ensuite, on nous étiquette, je veux dire qu'on nous numérote; pour mon compte, je reçois le numéro 13. Ce numéro 13, on me le fourre partout sur mes effets d'habillement et plus tard sur toutes les pièces de mon équipement. Si j'avais jamais été supertitieux, j'aurais cessé de l'être depuis Castelfidardo où mon numéro 13 ne me rapporta pas même une égratignure. En sortant du vestiaire, nous fûmes tous pris d'un rire fou en considérant la transformation que nous venions de subir. Dès ce moment nous cessons de nous appeler *monsieur*, et nous ne tarderons guère à nous tutoyer et même à nous donner mutuellement l'épi-

1. Un des plus sympathiques volontaires franco-belges, écrivain spirituel, compositeur distingué, homme de cœur et d'éducation. — J'aurai fréquemment occasion de le citer.

thète d'*arcrue* (recrue). Nous regagnâmes la Minerve, où nous voulions régler nos comptes, en nous égayant fort tout le long du chemin. Il s'agissait, sous peine de salle de police, de saluer tous les militaires gradés que nous rencontrions. Or, nous ignorions complétement comment devait se faire cette sorte de salut, à quelle hauteur on devait porter la main, si la paume devait être en dehors. Nous rencontrâmes, chemin faisant, plusieurs caporaux, que nous n'eûmes garde de ne point saluer; le difficile était de garder son sérieux.

Le baron Athanase de Charette de la Contrie, ancien élève de l'école militaire de Turin, avait été nommé notre capitaine; avec un chef s'appelant Charette, comment déjà ne pas se croire un peu des héros?

D'Albiousse fut nommé sergent-major, et Villiers sergent; tous deux avaient servi dans l'armée française. Hyacinthe de Goesbriand, qui devait recevoir, le 18 septembre, cette superbe blessure en plein front, — Breton, va!... — fut honoré des sardines du caporalat.

Il n'y avait pas huit jours que « les vieux Antiques [1] » étaient sous les drapeaux, — je dis cela quoiqu'il n'y eût pas de drapeaux, — que des bandes révolutionnaires, commandées par un nommé Zambianchi, armées et soudoyées par le Piémont, envahirent la province de Viterbe.

Le général de Lamoricière, général en chef des troupes pontificales, qui déjà avait opéré de véritables prodiges

1. Surnom des premiers volontaires franco-belges.

d'organisation militaire, de discipline, d'armement et de réformes, envoya contre « les roussins, » comme on les appelait, une colonne composée d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, et commandée par son chef d'état-major, le colonel marquis de Pimodan.

Les volontaires français obtinrent du ministre des armes l'autorisation de prendre part à l'expédition.

Malheureusement pour eux, le colonel Pimodan ne les attendit pas ; il n'attendit même pas son artillerie ni son infanterie, et chassa les trois cents drôles du bourg des Grottes-San-Stefano, à la tête de soixante gendarmes à cheval ;—n'employer que la gendarmerie contre ces échappés de Turin, c'était débuter au moins par un trait d'esprit.

Les « vieux Antiques » étaient arrivés vingt-quatre heures trop tard, après une expédition de onze jours, dure épreuve pour des soldats de la veille, car il avait fallu plusieurs fois doubler l'étape.

Je me rappelle qu'un matin, en quittant Toscanella, où nous n'étions arrivés que la veille à minuit, on nous fit faire halte afin de charger les fusils; c'était sans doute un moyen de nous réconforter en nous laissant croire que l'ennemi ne pouvait plus être loin. Pendant que nous chargions nos armes, deux paysans à cheval passèrent près de nous sur la route ; — un de nous fit observer que ces hommes allaient peut-être avertir les brigands de notre approche. Pour donner satisfaction aux soldats, les chefs consentirent à ce qu'on fit rebrousser chemin à ces deux *contadini*, lesquels, du reste, le firent de bonne grâce. La

petite colonne de 150 hommes dont nous formions l'avant-garde était commandée par le capitaine de Chyllas. Durant les quelques jours que nous passâmes sous ses ordres, M. de Chyllas vécut avec nous en ami. Ayant pu ainsi l'apprécier, nous fûmes fort heureux plus tard de le voir entrer dans notre bataillon.

Castelfidardo, quand s'engagea l'affaire, je me trouvais non loin de lui; il était calme et souriant; une balle mourante vint rouler près de nous faisant voler en éclats quelques mottes de terre; M. de Chyllas se mit à sa poursuite, et ramassant la balle encore chaude il la mit dans sa poche en nous disant: « En voilà une qui ne tuera personne. »

Bien que Zambianchi, battu, eût repassé la frontière, les populations ne nous parurent encore rassurées qu'à moitié.

A Latéra, petit village de 400 âmes, nous fûmes reçus avec un enthousiasme incroyable, qui se changea bientôt en tristesse morne lorsqu'on nous vit partir. Ce village avait été, huit jours avant, quelque peu dévasté par les brigands; les femmes en tremblaient encore!... Nous aurions bien voulu y tenir garnison; mais un beau matin, on nous fit décamper sans tambours ni trompettes, et nous reprîmes la route de Rome en passant par Viterbe.

Une douzaine de volontaires nouveaux y étaient venus au-devant de nous, entre autre l'aimable Tresvaux du Fraval, la gaîté perpétuelle, l'esprit gaulois par excellence! Ces recrues ajoutées à notre petite troupe, nous nous

trouvions déjà formidables; Goesbriand commençait à prendre au sérieux son grade de caporal.

De Viterbe à Rome on compte trois étapes; nous fîmes ce chemin en deux jours et, le 30 mai, nous rentrions dans la ville éternelle, couverts de poussière et chargés d'ampoules, sinon de gloire. Madame de Lamoricière vint au-devant de nous dans sa voiture jusqu'au Ponte-Molle; une démarche aussi gracieuse fut extrêmement sensible à l'orgueil des volontaires français.

Bientôt, nous passions, la tête haute, oubliant nos fatigues, sous le balcon du général Lamoricière, qui demeurait alors place d'Espagne. Dans le trajet, de nouveaux volontaires, Le Gonidec de Traissan, de Ferron, Le Saige de la Villebrune, Bouclet, quoique encore en *pékins*, étaient venus prendre place dans nos rangs.

Un des premiers jours de juin, comme je me trouvais dans un café, le *Journal des Débats* me tomba sous la main; je me mis à le parcourir, croyant y trouver des nouvelles de France. J'y lus une correspondance de Rome qui lançait sur notre compte des canards peu flatteurs.

L'aimable correspondant de la feuille philosophique narrait à ses deux mille cinq cents lecteurs que, dès notre première étape, nous avions eu vingt-deux déserteurs.

Et nous n'étions que quinze en tout!

O correspondant de Cocagne! Pourquoi ne pas dire, pendant que vous y étiez, que nous avions amené Victor au Capitole, — aux applaudissements des oies du lieu?

Vers cette époque, il m'en souvient, je fis la rencontre d'un honnête et malin compatriote qui me dit :

— Quel dommage que je ne sois plus abonné aux *Débats !*

— Comment ! m'écriai-je.

— Oui, afin d'avoir le plaisir de me désabonner...

Mais laissons là ce triste débat !

« La position assignée à la compagnie française (dans l'expédition des Grottes), dit M. de Becdelièvre, ne la mit pas aux prises avec l'ennemi, mais elle supporta si brillamment les fatigues de cette courte campagne qu'après son retour à Rome on s'occupa d'en compléter l'organisation.

» Des volontaires arrivaient chaque jour de France et de Belgique. Le ministre des armes décida que, dans une armée catholique, les distinctions de nationalité devaient être omises; que former exclusivement des compagnies composées de soldats d'un même pays, ce serait soulever peut-être des rivalités dangereuses; que, dès lors, les nouvelles recrues entreraient dans le corps appelé d'abord franco-belge, à cause de sa composition première, et qu'on désignerait sous le nom officiel de tirailleurs pontificaux.

» M'étant rendu à Rome sur une invitation du général de Lamoricière, je fus, le 1er juin 1860, nommé chef de ce bataillon. Je demande la permission de placer ici quelques détails sur mon admission dans l'armée pontificale ils feront voir jusqu'à l'évidence l'embarras du Saint-Père « placé, comme le dit Mgr Dupanloup dans sa *Lettre sur*

l'Athéisme et le Péril social, entre des enfants qui attaquaient le trône de leur père, et d'autres qui le défendaient, et ne permettaient à personne de le défendre avec eux. » A ce propos, qu'on me permette de rappeler mes états précédents de service. Je suis sorti de l'école de Saint-Cyr, en 1850, avec le grade de sous-lieutenant dans le 32e de ligne. En 1854, je fus nommé dans le 9e bataillon de chasseurs à pied, et, en 1856, à la fin de la campagne de Crimée, j'étais capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. En 1858, je donnai ma démission après mon mariage. J'étais, en 1860, père de famille; je vivais à la campagne, déplorant les événements dont le Saint-Père venait d'être victime, lorsqu'un jour je reçus une lettre de mon beau-frère, capitaine de frégate dans la marine française, dont voici un passage :

» Je sors de chez madame de Lamoricière. Le général a besoin d'officiers, et elle m'a prié de vous écrire pour vous demander si vous consentiriez à vous joindre à lui et à partager ses fatigues ; on vous en serait très-reconnaissant. »

» Deux heures après la réception de cette lettre, j'écrivis à madame de Lamoricière que mon dévouement au Saint-Père ne demandait rien de plus, et que je partirais pour Rome aussitôt que le général m'en donnerait avis. J'écrivis au général en chef dans le même sens, et me hâtai de solliciter du gouvernement français l'autorisation de prendre du service dans l'armée pontificale. Ma demande fut par mégarde adressée au ministre de la

guerre, que je croyais alors compétent pour cet objet. Son excellence le maréchal Randon me fit l'honneur de m'informer que ma demande, comme toute autre de même nature, devait être adressée au ministère des sceaux, et qu'il l'avait fait parvenir à sa véritable destination. Ainsi donc, nul doute sur le sort de ma missive; elle est parvenue à son adresse, et on n'y a pas répondu. M. le ministre a soutenu devant le Corps législatif que l'autorisation de servir dans l'armée pontificale n'avait jamais été refusée. Eh bien! que Son Excellence me permette de lui signaler, indépendamment de ce qui me concerne, un de mes cousins germains, M. de P... qui, lui aussi, a sollicité cette autorisation, et à qui M. le préfet de la Loire a cru devoir répondre « que le gouvernement n'admettant pas ces sortes de demandes, il n'avait pas donné suite à cette affaire (*sic*). » Plus tard j'ai désiré avoir l'autorisation officielle de porter la croix de Pie IX, que Sa Sainteté avait daigné m'accorder. Il m'a été répondu : « M. de Becdelièvre ayant demandé l'autorisation de servir dans l'armée pontificale, et ne l'ayant pas obtenue, a, par le fait même de sa présence dans cette armée, perdu sa qualité de Français. Il doit, s'il veut obtenir l'autorisation qu'il sollicite, remplir les formalités voulues pour récupérer les droits qu'il a perdus. » Cette communication m'a été faite, au palais de justice de Lyon, par un des substituts de M. le procureur général qui ne m'a pas autorisé à en conserver la minute. »

M. de Becdelièvre fit alors comme moi-même et comme

tant d'autres eurent raison de faire : il partit sans plus se préoccuper des substituts et des minutes.

Quel hommage rendu par le gouvernement français au général Lamoricière. En accordant au vainqueur l'autorisation qu'il refusait presque ouvertement aux volontaires catholiques, le gouvernement voulait sans aucun doute donner à entendre que, dans sa pensée, Lamoricière était suffisant pour protéger le siége de Pierre, le territoire de l'Église, et mettre au pas les cent mille soldats du roi qui avait bombardé Gênes, et qui devait mitrailler Ancône, Turin, Naples et Palerme.

Le 1er juin 1860, le comte de Becdelièvre reçut son brevet de chef de bataillon aux tirailleurs pontificaux.

Le général Lamoricière, en le lui remettant, lui donna l'ordre de se rendre immédiatement à la caserne de la Cimara, où se trouvaient les soixante-dix volontaires avec lesquels il devait commencer à organiser le corps.

Sa tenue militaire n'étant pas encore prête, M. de Becdelièvre pria le général en chef de renvoyer au lendemain son entrée en fonctions.

— Allez, répondit Lamoricière, et que, dans deux heures, tous ces jeunes indisciplinés soient dans notre main, ou je ne connais plus un ancien capitaine de chasseurs à pied !

M. de Becdelièvre n'hésita plus et se rendit aussitôt à la caserne où son entrée dans les chambres fit l'effet d'un coup de théâtre.

« Pour être sincère, raconte-t-il dans ses intéressants

Souvenirs, je dois dire que depuis quelques jours ces jeunes gens entendaient, sinon dicter des lois à l'autorité supérieure, au moins exiger d'elle des mesures inadmissibles, entre autres celle qui consistait à séparer les Français des Belges. En paraissant dans la première chambre, j'ordonnai à M. le capitaine Charette, à qui je me fis connaître, de commander *fixe* et de réunir tous les hommes dans cet appartement. Cet ordre fut exécuté, non sans quelques murmures. J'imposai le silence à haute voix, je forçai tout le monde à se découvrir et pris la parole en ces termes: « Messieurs, et c'est pour la première et la dernière fois que je vous qualifie ainsi, je suis appelé par le général en chef, qui tient tous ses pouvoirs du Pape, à l'honneur de vous commander. Je n'ai pas encore de costume *militaire*, mais voici mon brevet, et, à partir de ce moment, je prends le commandement de votre corps. Appelés à défendre la cause de Dieu, nous devons nous rappeler que, dans une armée pontificale, des distinctions de nationalités et de castes ne seraient point convenables, surtout à une heure aussi critique où l'union doit faire la force. Vous donneriez une triste idée de votre dévouement, et nous serions en droit de suspecter vos intentions, si vous ne compreniez pas tout de suite qu'appartenant pour la plupart à la nation française, vous ne devez reculer devant aucune privation ni fatigue. A dater de ce jour, la première compagnie sera formée. Les Belges y seront intercalés avec les Français, et il en sera de la sorte à l'avenir; vous vous soumettrez à cet ordre, parce que c'est a

3

volonté de votre général en chef et que je suis nommé par lui pour la faire exécuter. »

« Je commandai moi-même deux mouvements, et les hommes furent placés à leur rang de taille.

» Je distribuai les places dans les chambres, donnai les ordres pour le lendemain, et, me retournant avec fermeté vers tous ces jeunes gens, je leur dis en souriant :

» —Tout à l'heure vous étiez indisciplinés, vous ne saviez que faire ; vous voilà décidés et résignés ; mais, comme vous ignorez la discipline militaire, je vais vous l'apprendre.

» Alors je fis lire devant eux quelques articles du Code pénal ; puis j'exprimai l'espoir de n'être jamais obligé de les appliquer, et, faisant appel à leur cœur de catholique, je fus compris. Jamais, je dois leur rendre cette justice, je n'ai rencontré dans l'armée française des soldats plus soumis, plus braves[1]... »

Brave comme un Breton, franc jusqu'au sublime, sévère, énergique, excellent officier, M. de Becdelièvre était l'homme qu'il fallait pour organiser un bataillon aussi ardu que le nôtre. Pas de privilèges ! telle était en effet sa devise. Ne parlait pas au commandant qui voulait.

—Que deviendrais-je, disait-il, s'il me fallait écouter toutes les réclamations, toutes les récriminations de celui-ci

1 *Souvenirs de l'Armée pontificale,* par le comte L.-A. de Becdelièvre, pages 1-14, *passim.*

et de celui-là? Il n'y a plus ici de marquis, ni de comtes, il n'y a que des soldats!

Le bataillon des tirailleurs pontificaux ne naquit en réalité que le jour où M. de Becdelièvre en prit le commandement. On était très-fier d'être sous les ordres d'un ancien officier français, d'un chevalier de la Légion d'honneur; je jure que le commandant, s'il eût voulu, eût fait passer ses hommes par le trou d'une aiguille.

Ce qui d'ailleurs eût été véritablement évangélique.

Tous les jours, exercice de cinq à huit heures du matin.

Théories des différents services, de onze heures à une heure.

Le tout, sans préjudice des services divers de la vie de caserne; — voilà l'eldorado que devint la Cimara, dès l'avènement du commandant de Becdelièvre.

Le 6 juin 1860, un décret du général en chef organisa les deux premières compagnies au point de vue administratif et militaire sur le même pied que les troupes françaises. — Le 18, une section hors rang fut créée et placée sous le commandement d'un capitaine, ayant sous ses ordres un lieutenant d'habillement. — Une sonnerie de clairons fut organisée par Hippolyte de Moncuit, nommé plus tard sous-lieutenant et amputé d'un bras à Castelfidardo.

Quelques jours après, sur la prière de M. de Becdelièvre, le général en chef passa en revue le corps des tirailleurs pontificaux sur la place de Sainte-Marie-Majeure.

La tenue, à peu près semblable à celle des chasseurs à pied français, fut irréprochable ; le maniement des armes et la marche de flanc s'exécutèrent avec précision, et Lamoricière, après avoir passé une revue de détail dans la caserne de la Cimara, chargea le commandant de témoigner au corps toute sa satisfaction; — ordre du jour, qu'un volontaire humaniste traduisit modestement par ces trois mots latins :

Tu Marcellus eris!

II

Pour présenter un compte exact des difficultés qu'eurent à surmonter le général de Lamoricière et les officiers volontaires, tels que le comte de Becdelièvre, pour parfaire la réorganisation de l'armée pontificale, il suffira de citer un seul fait. — *Ab uno disce omnes!*

Le général en chef écrivit au commandant des tirailleurs franco-belges de se tenir prêt à partir, en ajoutant que l'ordre de marche arriverait dans la journée.

M. de Becdelièvre, en chef aguerri ordonna aussitôt une promenade militaire pour habituer à la marche les jeunes volontaires et pour leur faire comprendre l'utilité des précautions prescrites en pareil cas par les règlements, — promenade au retour de laquelle le bataillon nouveau-né eut le bonheur de rencontrer le Souverain Pontife, non loin de l'église de Sainte-Agnès, hors les

murs. Quelle joie et quel enthousiasme ! quels cris d'amour et de vénération ! quels serments mille fois répétés de combattre jusqu'à la mort pour cette sainte et douce royauté !

Pie IX daigna passer les Franco-Belges en revue, leur adressant de paternelles exhortations et remettant à chaque volontaire une médaille à son effigie ; puis, après avoir félicité M. de Becdelièvre de leur belle tenue et lui avoir donné à baiser l'anneau pontifical, le Saint Père reprit le chemin du Vatican au milieu de nouvelles et frénétiques acclamations.

Le 18 juin ayant été fixé par le général en chef pour le départ des tirailleurs franco-belges, M. de Becdelièvre, dans la journée du 19, envoya une corvée de vingt hommes, commandée par un fourrier, chercher au magasin d'artillerie les cartouches qui devaient être distribuées au bataillon.

Le concierge du magasin refusa d'ouvrir, disant que l'officier chargé de ce service était chez lui et qu'il ne reviendrait que le lendemain.

Mais laissons la parole au commandant de Becdelièvre :

« Le fourrier se rendit immédiatement à la demeure de cet officier et lui présenta l'ordre de remettre les cartouches pour le bataillon qui partait dans la nuit.

» — Impossible, lui répondit l'officier, le magasin est fermé tous les jours à midi, et je ne peux pas passer mon temps à aller et venir ; dites à votre commandant que je les délivrerai demain...

» Les militaires qui me liront comprendront aisément la stupéfaction que me fit éprouver cette nouvelle. Je me rendis immédiatement chez le général en chef.

» — Qu'y a-t-il donc? me demanda-t-il vivement.

» — Mon général, lui répondis-je en riant, M. l'officier garde du magasin m'a fait prier de passer demain pour toucher les cartouches; je viens donc vous dire que je ne peux partir cette nuit.

» Je ne trouve pas de termes pour rendre l'impression produite sur son esprit par cette déclaration... Inutile de dire que M. l'officier reçut dans la soirée une forte réprimande du général en chef. Le lendemain, lorsque la corvée arriva à dix heures au magasin d'artillerie, l'officier s'y trouva; il fut très-aimable et donna les cartouches sans difficulté, mais on s'aperçut que les capsules manquaient. Immédiatement je chargeai le fourrier d'aller les réclamer et je prescrivis d'enfoncer le magasin, s'il le fallait. Mes ordres furent exécutés à la lettre, et c'est ainsi que, pourvus de tout notre attirail de guerre, nous pûmes partir le 19 juin, à deux heures et demie du matin [1]. »

L'itinéraire indiqué par le général de Lamoricière avait pour but de reconnaître les routes de la Comarque et de la province de Rieti, dont le territoire boisé, montagneux, sillonné de pentes abruptes et de sentiers presque impraticables, est semé de villages bâtis sur de hauts rochers à pic.

On comprendra ce que les étapes eurent de pénible,

1. Pages 21-23.

surtout les premières, pour de jeunes soldats plus habitués aux douceurs de la famille qu'aux aspérités de la vie militaire.

Ils supportèrent cependant les fatigues et les privations avec un entrain tout français. Azor, — le sac, — était lourd comme un quartier d'Apennins; mais on ne s'en apercevait pas, et l'on gravissait les sentiers rocheux avec le rire et la chanson.

— Je comprends mieux maintenant les finesses de la langue française, disait un jeune sportsman parisien; avoir le sac n'est pas la même chose que porter le sac, et être en marche n'est pas être à la Marche!

Et de rire!

Mais on n'était pas à bout d'embarras et de surprises désagréables. La première étape se fit à Castelchiodato, bourg situé à un peu moins de dix-huit milles de Rome (vingt-six kilomètres). Mais l'intendance pontificale, qui jusqu'alors avait trouvé que les choses allaient fort bien en allant à la grâce de Dieu, — avait négligé de prévenir la municipalité de Castelchiodatò du passage d'une petite colonne de troupes.

Il en résulta un quiproquo singulier, qui fut le premier de ce genre, mais non le dernier.

Les habitants s'imaginèrent que des soldats, assez hardis pour venir les chercher sur leur perchoir aérien, ne pouvaient être que des garibaldiens, — *garibanditi*, comme ils disaient spirituellement, ce qu'il faudrait traduire en français par le mot pâle de « garibandits. »

Aussitôt tous les Castelchiodatins de s'enfuir dans toutes les directions, l'archiprêtre de courir à Palombara pour demander du renfort au gouverneur, le podesta [1] de calfeutrer et barricader ses portes et fenêtres.

La méprise était singulière, mais elle n'avait rien qui dût nous blesser; cependant, comme mourir de faim n'est pas toujours une mort glorieuse, on enfonça poliment, — je dis poliment, — les portes du podesta, et quand on se fut reconnu, tout alla pour le mieux dans le meilleur des bourgs pontificaux haut perchés.

Le podesta en fit une maladie.

Ces méprises d'ailleurs n'étaient pas rares, il faut le dire, au commencement de la réformation de l'armée pontificale, dans le laps de temps compris entre l'arrivée à Rome des premiers volontaires catholiques romains, — mai 1860, — et l'expédition de Castelfidardo, — septembre de la même année.

Une après-midi, me disait un volontaire de la garnison d'Anagni, on nous fit faire, dans les environs, une promenade de sûreté publique; il s'agissait de purger le pays de quelques bandits annexionistes; aux grands maux les grands remèdes, — et puis les cartouches se gâtaient à ne rien faire! — Tout alla comme à l'ordinaire, pendant les trois premières heures de l'étape; nous rencontrions par-ci par-là des *contadini* et des bœufs, puis des bœufs et des *contadini*, et c'était tout. — La route montait, descendait

1. Monsieur le maire.

et remontait; ce ne serait pas une route d'Italie sans cela. — Nous longions le bas d'une roche droite comme un I, haute à n'en pas finir et d'apparence inaccessible. Figurez-vous un mât de cocagne; au bout du mât, une flamme gigantesque. — On fit halte; que pouvait-on faire de mieux? — Ce n'était pas une ville, c'était un nid d'aigle, et comment escalader cette muraille de marbre!

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le caporal Larchambault, qui venait de lever le nez.

— C'est une ville! répondit majestueusement Patrick, un franco-irlando-papalin.

— Je le vois bien, parbleu! mais au haut de la ville?

— C'est une hampe.

— Et qu'est-ce qui flotte donc à la hampe?

— Ordinairement un drapeau.

— Mais c'en est un.

— Oui, tricolore.

— De France?

— Non pas, de Piémont.

— Rouge, blanc, vert.

— C'est bien cela.

— Il faut le décrocher.

— C'est facile à dire.

— Une balle peut le fa...

— Bah! elle perdrait haleine a mi-côte.

— En avant! commanda le capitaine.

Diablesse de ville! Nous tournâmes trois grandes heures avant d'y arriver. — Cela se nomme Monte-Secco ou

3.

Monte-Sagro, je n'en sais plus trop rien; dans tous les cas, son nom lui va bien. — A cent pas de ce vilain trou, le capitaine, qui tortillait sa vieille moustache, se tourna et commanda :

— Chargez !

Ce ne fut pas long.

— Lieutenant d'Anville !

— Capitaine?

— Prenez le commandement de vingt hommes et partez en éclaireurs. Au premier coup de fusil, nous serons avec vous.

Commandant d'avant garde, c'était charmant dans la circonstance présente! On est aux loges d'avant-scène un jour de première représentation, on a le gros de l'émotion, on nage dans les délices de l'imprévu, on marche au devant du danger comme un rempart humain; c'est ce qu'il y a de plus noble dans la vie du soldat !

Nous approchons de Monte-Secco ; nous découvrons une multitude croissante de drapeaux piémontais; nous franchissons les portes de la ville, et alors survient le plus risible quiproquo.

Notre vêtement de zouaves est inconnu dans ce pays aérien ; en fait d'uniformes militaires, on n'a jamais vu que ceux des gendarmes pontificaux et des carabiniers indigènes. Les bons habitants de Monte-Secco nous prennent pour des soldats du galant homme et nous accueillent par un tonnerre de :

— Vive Victor-Emmanuel !

— Vive l'Italie!

— Vive Garibaldi!

— Vive Cavour!

— Baïonnette au canon! commandai-je, et *Viva il Papa!*

— *Viva il Papa!* hurlèrent les vingt zouaves

Non, de ma vie, je n'oublierai pareil spectacle. Vous avez assisté à des changements de décors à vue? Eh bien! c'est précisément de cela qu'il s'agit. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les drapeaux, les flammes, les couronnes, les rubans, les écussons piémontais s'étaient évanouis, et partout avaient été restaurés les écussons et les drapeaux pontificaux. Une minute suffit, et la ville tricolore s'était métamorphosée en ville blanche et jaune. C'était phénoménal, et, depuis ce jour, je crois aux sorciers en Italie.

— Vive le Pape! Vive le bon Pape! Vive notre très-saint-père! criaient cinq cents hommes.

On venait nous baiser les mains, on avait des larmes de joie dans les yeux, on jetait des fleurs des champs sur nos pas, on agitait les mouchoirs aux fenestrelles, on nous combla de toutes sortes de prévenances, on nous gorgea de vivres et de vin, on ne voulut pas nous laisser payer un baioque. Bref, nous fûmes traités en libérateurs impatiemment attendus.

Il est bon de dire que, la veille, une bande piémontaise avait soulevé la ville au nom de Victor-Emmanuel II. Nous abandonnâmes Monte-Secco, persuadés que pas une

cité n'était plus fermement dévouée au gouvernement pontifical. Le lendemain, la bande y revint, et la scène de métamorphose se reproduisit avec les mêmes péripéties.

Ville de malheur! — L'enthousiasme la ruinera.

L'étranger, le *forestiere* comme on dit, — n'est pas extrêmement bien vu en Italie: l'étranger n'a guère le droit de s'en offenser, car si l'Italie est le musée de l'Europe, il faut avouer que, depuis des siècles, l'Europe à traité son musée un peu militairement. Je ne veux pas dire de mal du maréchal X....; les gloires de celui-ci ne sont pas les gloires de celui-là; et puis la péninsule italique n'est pas la péninsule ibérique; — mais enfin, j'étonnerai peut-être beaucoup de gens en disant ceci: monsieur le duc de X... avait des ancêtres et, de nos jours mêmes, il a des descendants.

L'étranger n'est pas bien vu en Italie, et les Italiens, qu'ils soient de Rome, de Turin, de Naples, ou de Castelchiodato, ne reviennent pas de leur étonnement quand ils voient l'étranger venir chez eux pour les protéger et non pour les dévaliser.

Or l'étranger, dans une ville italienne, ce n'est pas seulement le Français, le Tudesque, le Turc, ou le Piémontais; c'est tout ce qui n'est pas autochtone.

Un matin, Lanascol, d'Anville, et deux ou trois autres volontaires, nous projetâmes une excursion à cheval aux environs de Rome. Quelle poussière et quelle chaleur! Si

l'on s'en plaignait, n'en doutez pas. Le ciel nous entendit et nous inonda.

Il pleut, il pleut, bergère!

chantait Lanascol à mi-voix.

— C'est le déluge! disait avec résignation un autre cavalier.

— Je suis allié aux Noé, répondait d'Anville ; mais à dire le vrai, je ne crois pas que cela suffise pour nous faire entrer dans l'arche!

Il ne pleut qu'une fois dans ce pays béni ; mais il pleut une fois pour toutes ; — le ciel se rattrape sur la quantité ; — nous n'avons pas une idée en France de ces effroyables inondations; si l'on renversait la mer sur le ciel, ce serait tout au plus appliquer la loi du talion.

Nous étions mouillés, transpercés, noyés ; l'un criait au secours, l'autre parlait de l'avantage des lessives gratuites *ad usum populi;* celui-ci soupirait en retrouvant les flaques du macadam et les odeurs de Paris ; celui-là pestait et tempêtait, sans doute pour faire concurrence à la tempête.

Nous étions faits, ou plutôt défaits comme des bandits quand nous franchîmes au galop les portes de Frascati.

Les rues étaient presque désertes : pour être plus vrai, disons même tout à fait.

L'air refrogné de d'Anville, les grandes bottes de Lanascol, le négligé de notre équipement et la furie de notre

entrée, tout servit à nous valoir la plus inattendue et la moins flatteuse des réceptions.

Nous venions de faire halte sur la place, nous nous apprêtions a mettre pied à terre avec l'aisance qu'y mettraient des porteurs d'eau, lorsqu'un groupe d'indigènes accourut vers nous en criant :

— Vive l'Italie !

— Vive l'unité !

— Vive Garibaldi.

— Vive Victor-Emmanuel !

— A bas les tyrans!

D'Anville affirmait qu'ils voulaient certainement parler des *tirants* des bottes de Lanascol. Faire des calembours en pareille occurrence!

Les drôles étaient neuf, comme les Muses, l'un de nous disait comme les buses, — puisqu'ils avaient pu nous prendre pour des *roussins* déguisés.

La terreur se répand, et, de la place gagne jusque dans les rues adjacentes; autour de nous les volets, les portes, les fenêtres, les boutiques, les palais, les églises se ferment, se calfeutrent, se barricadent.

Mais les plus drôles de choses vivent moins que ne vivent les roses. La méprise ne dura que l'espace d'une minute.

— Vive le Pape! cria d'Anville.

— Parle donc italien au moins, si tu veux avoir de l'écho, lui dit Hyacinthe de Lanascol.

— *Viva il Papa!* crions-nous comme un seul papalin.

— *Viva Pio Nono!* nous répond-on de tous les coins du pays.

Les neuf drôles s'évanouissent, je veux dire qu'ils brûlent à notre barbe de la *poudra d'escampetta;* — tout se rouvre, portes et fenêtres; la confiance renaît, Frascati reprend son bleu sourire, — et voilà une ville reconquise sans coup férir, à notre grand regret, l'avouerai-je, car nous étions assez mouillés pour ne pas craindre d'aller au feu.

Tout vient à point à qui sait attendre! A Castelchiodato, le bataillon des tirailleurs franco-belges n'attendit pas longtemps, dès que les indigènes eurent aperçu les volontaires saluant chapeau bas monsieur le podesta.

Ce fut à qui, de ce moment, apporterait des provisions aux soldats du Pape, et les femmes qui s'étaient non moins cachées que les hommes reparurent à l'horizon.

Le lendemain, 20 juin, le bataillon arrivait à Palombara dont le gouverneur, — plus rassuré que le podesta de Castelchiodato, — mit au service du commandant de Becdelièvre tout ce qu'il demanda pour ses hommes.

Le 21, on partit pour Rieti, d'où le commandant adressa le rapport suivant au général en chef.

« Mon général,

» J'ai l'honneur de vous informer que l'itinéraire que vous m'aviez tracé n'a pu être suivi pour les raisons suivantes : de Palombara à Nerola il n'y a pas de route car-

rossable. J'ai donc dû faire transporter nos bagages sur des bêtes de somme, et, il nous a fallu aller plus loin, en tournant le village de Nerola, que nous avons laissé sur la droite, nous dirigeant vers Monte-Libretti [1], que nous avons laissé sur notre gauche, pour prendre la route qui relie ce dernier point à la route de Rome à Rieti.

» J'ai alors conduit ma petite colonne jusqu'à l'osteria di Nerola, située à un mille et demi de Nerola, dont le village est bâti sur un sommet conique où il m'a paru inutile de mener mes hommes, harassés déjà par la route affreuse de Palombara, qui, comme l'indique l'itinéraire ci-joint, serait impraticable même à de l'infanterie, si elle était nombreuse. On n'y peut passer qu'un à un, et souvent on est obligé de se baisser sous le bois pour avancer. De l'osteria di Nerola, il y a de 30 à 35 milles, étape très-forte, comme vous le voyez, mon général; or voici comment je l'ai faite. Je suis parti à deux heures du matin; à deux heures, j'ai fait la grande halte à l'osteria di Pozzo San Lorenzo. La route, jusqu'à ce point, contourne une grande quantité de vallées, ce qui l'allonge énormément; aussi ne suis-je arrivé qu'avec 18 hommes. Quinze nous ont ralliés un quart d'heure après, et trois heures plus tard le convoi, composé de voitures, nous rejoignait, portant vingt-sept sacs d'écloppés et dix hommes très-malades, par suite d'une chaleur affreuse.

1. Monte-Libretti! Nerola! Deux noms que, sept ans plus tard, devaient illustrer les zouaves pontificaux.

» J'ai arrêté ma petite colonne, je l'ai fait camper pendant la journée, pour achever le soir à la fraîcheur la deuxième partie de l'étape. Cette précaution m'a très-bien réussi; dans la soirée, j'ai fait partir mon convoi avant ma troupe, et n'ai conservé avec moi que ceux qui pouvaient marcher sans le secours des voitures. J'en avais soixante qui sont arrivés sac au dos en chantant, et ont fait une belle entrée à Rieti, où la population paraît enchantée de nous voir. La ville est jolie, le pays superbe. Je vais séjourner ici, car mes hommes sont bien fatigués, et de Rieti à Terni il n'y a que vingt milles. Je les ferai en un jour, dix le matin, dix le soir. Sans cette précaution, je crois qu'on perdrait beaucoup de monde, à cause des insolations. Je crois ce système de beaucoup préférable aux marches de nuit, qui fatiguent énormément les hommes, le sommeil de jour n'étant point un sommeil réparateur.

» Notre docteur Vincenzo Vincenti est très-entendu et nous rend de grands services; j'aurais perdu trois hommes sans lui.

» Nos jeunes gens sont admirables: c'est à qui ne mettra pas son sac à la voiture; ils veulent tous marcher, et il y en a qui font pitié, tant ils sont blessés, harassés.

» Je vous demanderai, mon général, d'ajouter sur mon tableau d'avancement les noms de trois jeunes gens qui, faibles de constitution, ont montré une telle énergie que leur exemple seul a maintenu bien des hommes qui se seraient laissé aller et que je n'aurais pu emmener. »

Le 24 juin, les tirailleurs arrivaient à Terni, d'où le commandant de Becdelièvre adressa au général en chef ce deuxième rapport :

« Mon général,

« J'ai l'honneur de vous informer que nous sommes partis, lundi 24, à quatre heures du matin, nous dirigeant sur Terni qui n'en est distant que d'une vingtaine de milles. La route ne traverse aucun village ni aucune osteria. J'ai cru pouvoir pousser jusqu'à la fameuse cascade de Terni, pour faire la grande halte où je suis arrivé à neuf heures un quart, sans avoir laissé un seul homme en arrière, le repos de la veille les ayant tous remis sur pied. J'ai fait dresser les tentes, établir les cuisines, et les hommes se sont reposés pendant la journée. Le camp se trouvait situé à cinq cents mètres de la cascade de Terni, appelée de la Marmora, produite par les eaux du Vellino, qui viennent du côté de Rieti. La chute d'eau est d'environ quatre-vingts mètres, et la différence des deux vallées, inférieure et supérieure, d'environ cent cinquante mètres. Je dis deux vallées, parce que le Vellino débouche dans celle de la Néra qui le reçoit au bas de sa chute. L'aspect du pays est magnifique, les montagnes sont excessivement escarpées et pittoresques, la route domine toute la plaine de Terni.

» A un mille environ de la cascade se trouve l'ancienne route qui coupe le village de Papiniano, est plus courte

environ d'un mille, et va rejoindre la route nouvelle à quatre milles de Terni.

» La route et le versant de la montagne sont plantés d'une forêt d'oliviers. A quatre heures, j'ai mis le convoi en mouvement, et je suis parti moi-même à cinq heures... Notre chapelain nous a ralliés à Rieti. Je crois ne pas me tromper en disant que la route que j'ai suivie n'est bonne que pour habituer des hommes à la fatigue.

» Sous le rapport des précautions générales, on ne doit jamais se fier aux ordres donnés par les municipalités pour avoir des chevaux et charrettes; elles nous ont plusieurs fois fait manquer le départ, quoique les voitures fussent arrivées la veille, parce que les chevaux étaient à l'écurie et les voituriers dans leur lit. Il faut tout faire soi-même de force, l'autorité n'ayant pas les moyens de se faire respecter ou n'osant pas s'en servir.

» J'ai eu beaucoup à me louer du gouverneur de Palombara et du délégat de Rieti. »

III

Voilà donc les tirailleurs franco-belges en garnison à Terni, — un peu suspects au début, en leur qualité de *forestieri*, aux indigènes de la vieille Interamna, mais bientôt estimés, chéris et populaires.

Cependant le type du ferrailleur, ou si l'on veut du sabreur, était assez commun au bataillon; j'entends ici

par ferrailleurs, ceux des volontaires qui ne rêvaient que batailles et coups de fusil, se désespérant de la vie trop peu accidentée, à leur gré, que nous menions depuis plusieurs mois. A la vérité, nous étions bien tous un peu ferrailleurs, et nous trouvions très-monotone *l'asticage* quotidien des gibernes et des plaques de ceinturon; mais, il y avait parmi nous quelques cerveaux bouillonnants qui étaient vraiment incroyables. On n'imagine pas avec quelle satisfation nos ferrailleurs apprirent l'entrée de Garibaldi à Naples. « Enfin, il va donc arriver! Pourvu, mon Dieu! que l'armée de François II ne l'arrête pas en route! sans quoi, adieu les coups de fusil! »

— Heureusement, me disait, il y a peu de jours, un des « vieux Antiques [1], » messieurs les Piémontais se chargèrent de nous contenter. Mais, si nous fûmes satisfaits, ils ne durent point l'être; car leurs pertes, dans ce combat mémorable, furent de beaucoup plus considérables que les nôtres. Le vainqueur fut plus battu que le vaincu! Le vainqueur n'est-il donc pas toujours celui qui reste maître du champ de bataille?

Comment! mon cher Thirion, ne connaîtriez-vous pas ce mot si fin et si profond du comte Joseph de Maistre:

— Qu'est-ce qu'une victoire? C'est une bataille qu'on croit avoir gagnée.

La vie de garnison n'était donc pas absolument du goût des volontaires. Depuis l'expédition des Grottes

1. Albert Thirion.

San-Stefano, — où le détachement franco-belge avait failli tirer presque un coup de fusil, — il ne se présentait plus rien a l'horizon.

Le désappointement des batailleurs était véritablement comique.

— Quoi ! pas la plus petite *bûchade !*

— Rien, rien, rien ! a dit Desmousseaux de Givré.

— Je ne suis cependant pas venu ici que pour cirer mes bottes.

— C'est l'abomination de la désolation !

Le commandant seul ne s'impatientait pas, car il savait le fond des choses, et il pouvait calculer déjà l'heure précise où il conduirait ses volontaires au devant de l'ennemi.

L'instant de la crise et du cataclysme approchait ; aussi, vers la fin du mois de juillet, on put constater certaines velléités de turbulence du côté du parti d'action ; car il y avait un parti d'action à Terni, ne comptant pas, il est vrai, d'innombrables actionnaires, mais il se rattrapait sur la qualité : un petit ramas de drôles malpropres, qui faisaient cent fois plus de bruit qu'il n'étaient de monde, — et cependant, ils étaient *pochi.*

Hurrah ! l'espoir était revenu au cœur des tirailleurs ! ces ardents chasseurs à pied n'avaient en vérité qu'une peur : celle de revenir en France bredouilles.

Un jour, on envoya le caporal Thirion, et naturellement quatre hommes avec lui, occuper pendant vingt-quatre heures le poste de la Porta-Romana.

» Dans mes quatre acolytes, m'écrit le brave caporal, il s'en trouvait précisément trois des plus batailleurs; aussi j'appréhendais de leur part quelque folle équipée, et je me proposais de bien les surveiller. La journée se passa tranquillement; mais la nuit fut agitée, comme je m'y étais attendu. A onze heures, C... qui était en faction faillit faire feu sur la ronde, c'est-à-dire sur l'adjudant Castre accompagné d'un homme armé d'une lanterne. Castre était furieux et me lâcha une bordée de sottises accentuées comme il savait les dire. Mon factionnaire, paraît-il, ne savait pas sa consigne, et j'étais, moi, caporal, responsable de son ignorance. Toutefois, j'en fus quitte sans salle de police; C... ne fut pas puni non plus; Castre, en somme, était meilleur qu'il ne voulait en avoir l'air. A minuit, je renouvelai la sentinelle; cette fois, ce fut d'A... que je laissai en faction. En allant me recoucher, j'étais bien convaincu que, dans ses deux heures de garde, d'A... trouverait le moyen de faire naître quelque épisode dramatique. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que je fus réveillé par le cri de ma sentinelle : « Caporal, venez reconnaître! » Tout en maugréant, je quittai le lit de camp où je dormais si bien et prenant mon fusil au ratelier, je sortis afin de *reconnaître*, terme consacré. Comme il faisait un clair de lune magnifique, je pus juger de suite la situation; elle était assez pittoresque : d'A... baïonnette en avant tenait en respect un pauvre diable transi de peur, le menaçant de l'embrocher ou de le fusiller s'il faisait un mouvement. « Quel est donc cet homme? demandai-je. — Caporal,

c'est un individu qui rôdait autour du corps de garde, et qui doit être un espion. » Cependant l'homme arrêté répétait continuellement : « Amico, amico ! » Je lui demandai où il allait à cette heure indue. « *Me ne vado a casa dove la moglie m'aspetta*[1] ! » C'était un bon bourgeois qui rentrait chez lui, après avoir passé la soirée chez un de ses amis. Je le laissai aller ; et je recommandai sérieusement à d'A... de n'avoir plus de lubies semblables. A deux heures du matin, je vins remplacer d'A... par Ferdinand L... autre batailleur du même tempérament : je n'augurais rien de bon de cette faction-là. En effet, revoici bientôt le cri de « Caporal, venez reconnaître ! » Qu'était-ce encore ? C'était la malle-poste d'Ancône que L... avait arrêtée, ni plus ni moins. Quand j'arrivai, tous les voyageurs étaient déjà descendus sur la route, ne sachant trop ce qu'on leur voulait. Deux Anglais et une dame se trouvaient dans le coupé ; plusieurs femmes avec des *bambini* dans la rotonde ; à l'impériale, il y avait deux *contadini* et un père capucin.

» Mon cher, dis-je à L... sans pouvoir m'empêcher de rire à la vue de ce déménagement, vous avez outrepassé la consigne. — Mais, caporal, me répondit-il, on ne m'avait pas dit que je dusse laisser passer cette diligence, et j'ai voulu voir si elle ne contenait rien de suspect, des déserteurs peut-être. » Les Anglais vinrent à ce moment me

1. « Je m'en retourne à ma maison où ma femme m'attend. »

présenter un volumineux passe-port déplié; je repliai sans le lire cet immense papier et le leur rendis en les priant d'excuser le malentendu dont ils étaient victimes. Tout le monde reprit aussitôt sa place sans se faire prier ; le père capucin m'offrit une prise avant de remonter sur l'impériale. « *Buon viaggio, padre* ! » Bientôt, le postillon lançant un vigoureux coup de fouet à ses bêtes, la malle-poste roula avec fracas sur les pavés inégaux de la Via Romana.

L... étant bien persuadé qu'il n'avait fait que son devoir je ne pus songer à le blâmer de cet excès de zèle... Notre consigne consistait en effet à empêcher les soldats suisses de sortir de la ville. Il y avait eu récemment, dans ce bataillon, quelques désertions, à la grande joie du comité d'action. Ces messieurs du comité se donnaient vraiment un mal inoui pour démoraliser la petite armée de Lamoricière; ils ne reculaient devant aucun moyen; je dis aucun moyen [1]. Le reste de la nuit se passa sans nouvelle alerte, et je pus dormir un peu. Notre vie fut assez rude pendant quelque temps, car on redoutait, m'a-t-on dit, un soulèvement à Terni. Pour mon compte, je n'avais sur trois nuits qu'une nuit à peu près bonne; le reste du temps, j'étais de garde ou de patrouille ou de piquet. Nos ferrailleurs ne se sentaient plus de joie; ils s'attendaient à batailler d'un moment à l'autre. Depuis quelques jours, nous remarquions dans les cafés des visages

1. Que ceux qui savent l'italien comprennent : *Palle, pugnali de onne, il tutto pieno di veleno.*

peu catholiques, que nous n'avions pas coutume d'y rencontrer.

Nous nous amusions à les regarder de travers, à les fixer d'une manière provocante; tout cela en pure perte. C'était merveille de voir de grands hommes barbus baisser les yeux devant nos moustaches de vingt ans. En revanche, ces dames du comité... mais, qu'allais-je dire?... Ne remuons point la boue des cloaques!

Dans nos patrouilles de nuit, nous ne rencontrions jamais un chat; pardon, si, une fois nous en vîmes deux à qui nous fîmes même une peur épouvantable. Voici le fait. J'avais été désigné un soir pour faire avec quatre hommes une patrouille à deux heures du matin. Le sergent de garde vint m'éveiller à l'heure dite, éveillant aussi mes quatre hommes. Arrivé dans la cour, voici que je trouve dix hommes au lieu de quatre. Je voulais d'abord en renvoyer six; mais ils m'assurèrent tous avoir été désignés pour venir avec moi. Je me décidai, pour les contenter, à emmener tous ces hommes de bonne volonté. L... en était, comptant toujours sur quelque *bûchade*. La bonne ville de Terni semblait dormir profondément; au milieu de ce silence, nos gros souliers d'ordonnance retentissaient fort bruyamment sur les pavés; il est vrai que nous ne nous donnions pas la peine de marcher sur la pointe des pieds. Toutes les cinq minutes, nous faisions halte pour écouter d'où venait le vent. Nous entendîmes une fois sonner une pendule dans l'intérieur d'une maison; L... convint lui-même que ce bruit n'avait rien de suspect. Durant le long

parcours de la Via Corriera, nous n'avions pas aperçu âme qui vive; mais voici qu'en approchant de la porte de Spolète, L... prétendit avoir vu des ombres se sauver dans une ruelle. « Bon, lui dis-je, c'est comme l'autre jour; vous voyez des ennemis partout. — Oh! caporal, je vous assure qu'il y a quelqu'un là derrière ces fagots! — Eh bien, allez y voir, nous vous attendons. » L. tout joyeux s'élança aussitôt dans la ruelle, la baïonnette croisée. Comme il arrivait au fond de l'impasse, deux chats effrayés se sauvèrent à toutes jambes, en culbutant sur leur passage une pile de paniers vides appuyés contre un mur. L... revint un peu penaud de son expédition guerrière. Bien que j'eusse prévu sa mésaventure, j'avais voulu montrer à mes hommes que je ne tenais pas plus qu'eux à manquer une bonne occasion. Nous revînmes à la caserne, où mes belliqueux compagnons se hâtèrent d'aller s'étendre sur leurs paillasses. Malheureusement, le clairon du réveil, qui sonnait à quatre heures, ne tarda guère à nous réveiller tous. « Alerte, sac au dos pour l'exercice! » Quelques-uns s'étiraient un peu les bras; allons donc, poules mouillées!

Nos démonstrations militaires ne tardèrent pas à se ralentir. En somme, il n'y eut pas l'ombre d'une émeute. Est-ce parce que nous avions tous fait aiguiser nos baïonnettes? Je suis presque tenté de le croire; car c'est en plein jour, sur la grande place, devant un peloton de badauds... et de suspects, — et cette opération publique suffit pour calmer les velléités d'effervescence.

L... était très-amusant, d'ailleurs, pendant l'opération; — les gamins de Paris sont les mêmes partout; — il chantait, de minute en minute, en y mettant l'accent et la mesure, le refrain des remouleurs de la capitale :

— Repassez vos couteaux, vos ciseaux !

— Faites-moi le plaisir de repasser à la salle de police, lui dit un sergent qui survint et nous coupa le rire.

Nous avions cependant peu de distractions à Terni; le service nous absorbait presque complétement. Toutefois, le dimanche, quelques favorisés obtenaient d'être exemptés de l'appel de midi; l'on organisait alors une partie aux environs. Je me souviens que, par un beau dimanche de juillet, nous allâmes dîner à Cesi, petit village à mi-côte en face de Terni. Nous étions une dizaine : de Villelume, de Montazet, Le Camus, Tresvaux, de Saisy, et je ne sais qui encore. Nous avions deux voitures pas trop mal attelées, beaucoup de pompons et surtout beaucoup de grelots. Bruyants et grelottants nos équipages nous menèrent d'une assez bonne allure. Mais, à l'entrée du village escarpé de Cesi, les postillons déclarèrent ne pouvoir aller plus loin. Nous entrâmes donc à pied dans le *paesetto*; les rues étaient toutes autant d'escaliers fort raides. Certes, on s'apercevait que ce village n'avait point été *hausmanisé*. Tant mieux! Nous prîmes possession avec fracas de l'unique trattoria du lieu; les plats du jour se trouvaient de *l'umido* et de l'omelette au jambon. L'umido se trouve dans toutes les auberges d'Italie; ce ragoût mijote jour et nuit devant le feu intermittent de l'*osteria*. La casserole ne change

jamais de place au foyer; on ne la nettoie pas une fois l'an. La portion d'*umido* côute trois bayoques.

Comme nous nous mettions à table, il nous arriva un nouveau convive sur lequel nous ne comptions plus : Léopold de Lippe qui, caporal de planton à la cuisine, n'avait pu être libre assez tôt pour partir avec nous. Il avait fait, nous dit-il, la route à pied presque au pas gymnastique. De Lippe, bien que grand et fluet, était un de nos meilleurs marcheurs; je me rappelle qu'à la Minerve, lorsqu'il nous apprit son engagement, chacun de nous était convaincu qu'il ne pourrait faire la première étape. Cet excellent de Lippe fut tué à Castelfidardo; je conserve de lui un pieux souvenir. C'était un homme, pour le peindre d'un mot. Si Diogène l'eût rencontré, il eût éteint aussitôt sa lanterne.

La nappe était blanche et nous avions bon appétit; aussi nombre d'omelettes disparurent en un clin d'œil. Le second service fut attaqué aussi gaillardement; nous vidâmes sans peine toute la marmite d'*umido*. L'aubergiste, que je soupçonnai d'avoir rudement épicé son *umido* pour nous faire sabler un plus grand nombre de fiasques, votait d'incessantes actions de grâces à la Madone.

Vers la fin de ce repas homérique, apparut une grande jeune fille que l'aubergiste appela du nom de Marciana, une belle romaine de dix-huit printemps, avec des yeux tout autour de la tête et des cheveux qui n'en finissaient plus.

La jolie fille fit la révérence aux volontaires, qui la lui rendirent à l'unanimité.

Un spectateur se fût cru à l'Opéra Comique, à quelque représentation du *Chalet* ou des *Noces de Jeannette.*

— Qui est cette belle personne? demandèrent les convives au *signor* aubergiste.

— C'est ma fille! répondit-il avec un orgueil peu dissimulé.

— Vous l'aviez donc cachée? demanda en riant J...

— Mais oui, répondit gravement le bonhomme... Dame! Vous comprenez, des soldats... des militaires étrangers... *I Francesi si dicono che siano figli del diavolo*[1]!

Il nous rendit malades de rire.

Il y a à Cesi un vieux *palazzo* qu'on nous dit appartenir au duc de Cesi; aussitôt Saisy[2] nous assura que ce duc devait être son cousin, car il avait vu dans ses papiers de famille son nom orthographié de la même manière et sa famille à n'en pas douter était originaire de ce village en espalier. Ce vieux manoir était assurément le berceau de ses pères. Malheureusement nous n'avions pas une paire de gants à nous tous pour nous présenter chez le duc; mais on nous apprit qu'il ne venait dans cette maison qu'une fois tous les dix ans.

A défaut de monsieur le duc, ce furent de braves pay-

1. Les Français! on dit que ce sont les fils du diable!...
2. Le comte de Saisy, actuellement chef de bataillon au régiment des zouaves pontificaux.

sans qui voulurent bien nous offrir la tasse de café que nous cherchions. Et quand avec force remercîments nous leur offrîmes quelques monnaies, le patriarche de la famille se leva et nous dit :

— Si nous pouvions être soldats comme vous, nous le serions avec vous; nous vous avons traité comme des frères; ne nous traitez pas comme des juifs.

Je n'oublierai jamais l'air de simplicité et de grandeur avec lequel ces paroles furent prononcées. On se serra la main, on se donna l'accolade, et on se redit au revoir.

Notre visite infructueuse au palais de Cesi me rappelle une autre excursion que nous fîmes, dans le courant du mois de juin, en compagnie d'Oscar de Poli...,de Gaston Teissier, de Félix de Montravel, et de trois ou quatre autres volontaires, appartenant les uns au corps Cathelineau, les autres au bataillon franco-belge.

Nous allions à Poli, bourg situé dans les montagnes, sur un pic escarpé d'où l'on a les plus splendides aspects, à environ cinq lieues de Tivoli.

Une route directe mène de Rome à Poli, où la bande de cavaliers arriva quelque peu moulue, après sept ou huit lieues de chevauchée.

Ce bourg appartenait jadis à l'illustre famille des princes Conti, qui a donné huit papes à l'Église, et pour qui il avait été érigé en duché par Innocent XIII. Les Conti s'éteignirent au dix-huitième siècle, et la majeure partie de leurs biens furent acquis par l'opulente famille Torlonia,

dont un membre porte aujourd'hui encore le titre de duc de Poli.

Le château, qui est véritablement admirable, — après avoir servi de forteresse au temps passé, — n'a plus pour garnison que son portier et quelques gens de service, vieux comme Mathusalem, jardiniers, bûcherons et autres.

Nous nous présentons au château ; le portier vient au devant de nous ; il nous salue *poliment* et nous demande ce qu'il y a pour notre service.

— Nous venons visiter le château, répond Teissier.

— Mais avez-vous l'autorisation ?

— Quelle autorisation ?

— La permission de son Excellence.

— Quelle Excellence ?

— Monsieur le duc ?

— Quel duc ?

— Le duc de Poli.

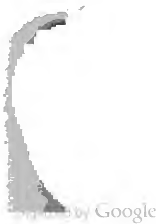
— Poli ? s'écrie en riant Montravel, parbleu ! mon ami, si nous avons sa permission !... La belle demande, puisqu'il est avec nous !

— Avec vous, *signori ?* dit le suisse en commençant à ouvrir de grands yeux.

— Mais oui ; tenez, c'est lui qui cause sur le perron avec ce grand blond.

A ces mots, le brave serviteur partit comme un daim du côté d'Oscar de Poli qui ne se doutait pas de l'accueil qu'on allait lui faire.

Le suisse en un clin d'œil s'était armé de sa hallebarde,



et revêtu de son antique baudrier, et quand le vicomte de Poli franchit le seuil du château, l'honnête serviteur le salua de trois grands coups de sa hallebarde bruyamment frappés sur la dalle, et se mit à marcher devant lui absolument comme dans nos églises le bedeau marche devant monsieur le curé.

Arrivé au milieu de la grande salle, le portier se retourna et dit à notre ami, plus ébahi qu'il ne voulait le montrer :

— Son Excellence voit que tout est en bon état !

— Allons ! tant mieux ! répondit froidement Poli.

— Cependant je n'avais pas été prévenu de la visite de son Excellence.

— Si je vous avais prévenu, mon brave, qu'est-ce que vous auriez donc fait ?

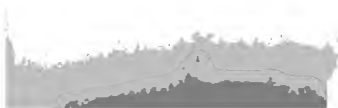
— J'aurais averti monsieur l'archiprêtre, monsieur le gonfalonier et les fidèles habitants du duché de l'arrivée de son Excellence.

— Et alors ?

Poli et le suisse, à ce moment, se regardaient tous deux dans le blanc des yeux, et tournés en points d'interrogation. Félix de Montravel vint à propos au secours des interlocuteurs, en disant au brave homme :

— Ne faites pas attention, mon ami !... Son Excellence aime à rire.

Mais, malgré tout son respect à haute dose invétérée, le pauvre serviteur était visiblement ébranlé. Pour lui remonter le moral, un de nous imagina de lui glisser dans




la main qu'il tenait la hallebarde un beau louis d'or en lui disant :

— Je suis le trésorier de Son Excellence; voici ce qu'elle m'a ordonné de vous remettre, mon ami.

Un louis! A ce prix-là, il nous eût appelés tous archiducs !

Cinq minutes après, comme nous sortions des portes de Poli, et que nous suivions tout hilares le chemin de Tivoli, nous entendîmes les cloches qui sonnaient à toute volée, et la population qui poussait de frénétiques acclamations, sans doute en l'honneur de monsieur le duc.

Nous éperonnâmes nos bêtes pour ne pas escroquer une ovation. La nuit vint, et, derrière nous, dans le lointain, nous vîmes le bourg de Poli tout ruisselant de feux. — Les habitants avaient illuminé : il y avait plus d'un demi-siècle que le duc de Poli n'avait mis le pied dans son duché !... [1] »

Le départ des tirailleurs pour Terni avait suivi de si près l'organisation du corps, dit M. de Becdelièvre dans ses *Souvenirs*, que le recrutement éprouva bien des difficultés qui en entravèrent le développement.

Les premiers embarras nous vinrent de la fusion qu'il fallut opérer entre les Français et les Belges. Les contingents de ces deux pays différaient essentiellement. Le premier, à de rares exceptions près, se composait de

1. Quel dommage qu'Albert Thirion n'ait pas cru devoir publier tous ses souvenirs !

jeunes gens de famille qui n'avaient jamais servi et dont beaucoup avaient des préjugés qu'une discipline sévère fit bientôt disparaître, grâce au bon esprit qu'ils avaient puisé dans leur famille. Le second au contraire contenait deux catégories. La première était formée de braves paysans flamands dévoués et pieux presque tous, mais ignorant complétement le français et l'italien; la seconde d'anciens militaires de l'armée belge ou de la légion étrangère d'Afrique, soldats aguerris, mais réfractaires à la discipline et jaloux sans justice des grades conférés à ceux qui n'avaient pas, comme eux, servi dans l'une ou l'autre armée.

Lorsque le principe des compagnies mixtes fut adopté, je fis immédiatement appel aux sentiments de mes hommes, dans un ordre du jour qui leur démontrait que leur dévouement devait être sans bornes; que chacun devait oublier sa vie passée pour n'être que le simple soldat d'une grande et malheureuse cause, l'intrépide mais obscur défenseur d'un magnifique principe; que Français et Belges, unis par le double sentiment de la confraternité et du devoir, devaient rivaliser de zèle et d'abnégation pour montrer au Saint Père qu'ils étaient dignes en tout de sa confiance et fiers de son service. J'eus la satisfaction d'être compris de tous, et je dois aux successeurs de ces braves jeunes gens de leur faire savoir qu'ils ont eu pour anciens des hommes qui ont vaillamment supporté tout ce que la vie militaire peut offrir de plus rare et de plus périlleux. Un corps qui a de pareils antécédents, un nom immortel,

a le droit de se comparer aux premières troupes des grandes puissances et l'obligation de se montrer toujours et partout digne de ses devanciers!

Quel magnifique hommage rendu par le premier chef des zouaves pontificaux aux soldats de Castelfidardo et de Mentana!

Un matin du mois d'août, le général en chef envoya camper à Collescipoli le bataillon franco-belge, le premier bataillon de chasseurs indigènes, le deuxième bataillon de bersagliers autrichiens, un escadron de chevau-légers et six pièces d'artillerie.

Adieu, Terni! Mais avant de te quitter, un bon souvenir à *Figlio mio*!

Qui n'a connu *Figlio mio?*

Ce fut le premier visage que nous rencontrâmes à notre arrivée à Terni. *Figlio mio* vint s'installer à la porte de notre caserne et n'en bougea pas, quelque temps qu'il fît, durant les deux mois que nous y tînmes garnison. *Figlio mio*, faisant presque partie du bataillon, crut de son devoir de nous suivre au camp lorsque nous quittâmes Terni. J'oublie de dire que *Figlio mio* était tout simplement une marchande de fruits; cette femme n'était ni jeune, ni jolie. Elle avait une belle chevelure noire pourtant, mais cinquante ans avec, ce qui commence à compter, pour une Italienne surtout. Elle nous aimait comme ses enfants et nous prodiguait du reste les *Figlio mio* à tous indistinctement. On lui avait donné ce nom, nous ne lui en connûmes jamais d'autre. Au camp, *Figlio mio*

nous fut fort utile pour faire nos commissions à la ville. On lui disait: *Figlio mio*, allez m'acheter du papier à lettres et une paire de chaussettes, et ceci, et cela. — « *Si, Figlio mio, subitò.* » Elle plantait là son modeste étalage de fruitière et s'en allait faire ponctuellement les commissions dont on l'avait chargée, — gratis pour ses enfants d'adoption. *Figlio mio* cumulait aussi les fonctions de blanchisseuse. Elle arrivait tous les matins rapportant sur sa tête, par dessus son panier de fruits, quelques chemises blanches qui faisaient aussitôt autant d'heureux. Le 12 septembre, arriva l'ordre de lever le camp et d'aller coucher le soir même à Spolète. Comme on ne s'était pas attendu à un départ si précipité, l'on avait, la veille encore, confié à *Figlio mio* une certaine quantité de linge qu'elle devait rapporter le surlendemain. Grand émoi parmi les pratiques de la blanchisseuse: ce jour-là justement *Figlio mio* arriva plus tard que de coutume à son poste accoutumé. Du plus loin qu'on l'aperçoit on court à sa rencontre : « *Figlio mio, la camicia! Figlio mio,dov' è il fazzoletto? La biancheria presto! la biancheria, perchè oggi si va via!* » La pauvre femme, après un instant d'abasourdissement, déposa sa corbeille en disant : « *Vado in fretta a pigliarla!* » et on la vit courir vers la ville comme une fillette de quinze ans. — Après deux grandes heures, *Figlio mio* arriva enfin tout en nage avec une pesante masse de linge mouillé. Il était temps. Chacun reprit son bien, rien ne manquait. Quelques minutes plus tard, nous quittions le camp de Collescipoli après y avoir passé trois

semaines. *Figlio mio*, immobile au bord du sentier, nous regarda partir avec de grosses larmes dans les yeux.

Adieu, *Figlio mio !*

IV

A peine le général de Lamoricière avait-il pris le commandement en chef de l'armée pontificale qu'on vit accourir à Rome le comte Gaspard de Bourbon-Chalus, sollicitant l'honneur de servir sous ses ordres la plus auguste des causes.

Lamoricière, qui se connaissait en hommes, chargea M. de Bourbon-Chalus d'organiser un corps de volontaires à cheval, ayant rang de sous-lieutenant, et destinés à former l'état-major des généraux pontificaux.

Telle fut l'origine de la création de l'escadron des guides de Lamoricière.

« On se réservait, dit le noble historiographe des guides [1], — le comte Philippe de Tournon, doyen d'âge de ces cavaliers d'élite, — on se réservait d'en tirer tous les services qu'on peut demander à des hommes d'un dévouement absolu ; ils devaient servir, s'équiper, se monter à leurs frais, — ainsi que le cavalier d'ordonnance que l'État mettait à leur service. »

1. *Les Volontaires pontificaux à cheval*, par le comte de Tournon. — Paris, 1860.

Voilà les hommes que ce pauvre diable de Cialdini traitait, — dans cette grossière proclamation qui a obtenu un succès de fou-rire, — de « *masnada di briachi stranieri, compri sicarii,* » — « bande d'ivrognes étrangers et d'assassins mercenaires. »

Bientôt le corps des volontaires à cheval se trouva formé comme il suit :

Commandant : Le comte Gaspard de Bourbon.

Lieutenants: Le comte Auguste de Gontaut-Biron, le vicomte de Saintenac.

Fourrier: M. de Gassart.

Aumônier : M. l'abbé Caillaud.

Volontaires à cheval : MM. le vicomte Albéric de Rotallier, le comte de Sapinaud, le comte de France, le marquis des Dorides, de Candé, le comte de la Rochetulon, le comte de Chanay, le comte Le Gonidec de la Biliais, de la Marronière, le comte de Fumel, de Cadaran, de Formon, de Terrouenne, de Montgermont, Roger de Terves, le vicomte Joseph de Rainneville, le comte de Moynier-Chamborant, le comte de Touchebeuf de Clermont, le comte de Chastenet de Puységur, le vicomte de la Perraudière, le vicomte de la Béraudière, de Frémur, le comte d'Agoult, le comte de Bonnay, le comte de Robiano, le comte Selby, Le Méore de Pas, de Ribiers, le vicomte de Legge, de Montmarin, Le Bel, le comte de Sinéty, le comte Collalto, le comte de Maillé, le comte de Cossette, le comte de Clinchamps, le comte Augustin de Lorges.

Le comte de Bourbon est aujourd'hui major pontifical

attaché à l'état-major de Son Excellence le ministre des armes; car au premier coup de fusil tiré par les bandes rouges, à la fin du mois d'octobre 1867, le noble comte repartait pour offrir encore au Saint-Père son expérience, son courage et son dévouement.

Le vicomte de Saintenac, ancien sous-lieutenant aux guides de la garde, à la tenue vraiement militaire, au commandement toujours précis, ferme et sonore, est à présent chef d'escadrons de dragons.

M. de Gassart, par son application constante aux détails de l'administration du corps, acquit des droits non contestés à la reconnaissance des guides.

Albéric de Rotallier et Auguste de Gontaut avaient servi dans l'armée française.

Le comte de France est aujourd'hui chef d'escadron d'état-major, et M. de Fumel est capitaine aux zouaves.

« Augustin de Lorges, dit M. de Tournon, fut notre dernière recrue. Son père, M. le duc de Lorges, nous l'amena lui-même à Spolète, et voulut partager, pendant quelques jours, la vie frugale et agitée des guides. Cette marque de confiance et de sympathie de la part d'un si bon juge en matière de devoir et de dévouement était pour nous le plus flatteur des encouragements. »

L'aumônier des volontaires à cheval était un jeune et saint prêtre angevin, à la figure franche et sympathique, qui s'était présenté, un jour, au comte de Bourbon en disant.

— Il vous faut un aumônier, prenez-moi, je vous suivrai partout.

Jamais offre plus cordiale ne fut acceptée avec une joie plus vive, une reconnaissance mieux sentie. Depuis ce jour, l'abbé Caillaud, chevauchant sur le flanc de la colonne, ne cessa de partager les fatigues, les illusions et les angoisses des volontaires à cheval.

« La discipline était peu sevère et l'autorité du commandant plus que paternelle; sous cette autorité, cependant, trente ou quarante jeunes gens ont vécu six mois d'une vie tour à tour oisive et agitée, dans une intimité de tous les instants, ont satisfait avec zèle à tous les devoirs qui leur ont été imposés, et se sont quittés, n'emportant les uns des autres que de bons souvenirs et de franches amitiés.

» C'est que l'autorité morale de Bourbon-Chalus était grande et incontestée. Un mot de désapprobation, une expression de mécontentement sur sa noble et mélancolique figure, ont toujours été pour tous les volontaires la plus grave des peines et la plus redoutée.

» Rarement huit jours de suite au même endroit, parcourant sans relâche les montagnes de l'Apennin, soit à la suite du général, soit en colonne, les volontaires égayaient la longueur d'interminables marches sous un soleil brûlant par toutes les saillies de la jeunesse, et faisaient retentir ces gorges sauvages de nos refrains les plus populaires, répétés en chœur pendant je ne sais combien de kilomètres, avec une constance digne d'un meilleur sort; car

la poussière, quarante degrés de chaleur, la fatigue, éteignaient toujours bien avant la halte les voix les plus intrépides, et l'étape s'achevait au bruit monotone et cadencé du pas de nos quatre-vingts chevaux.

» Cependant, vers le 12 septembre, le quartier général prit une physionomie plus animée. Le général venait de recevoir cette singulière sommation que l'invasion du territoire pontifical avait précédée de deux jours.

» Vous êtes beaucoup, avait-il dit à l'officier piémontais porteur de la dépêche ; mais nous autres Français, nous ne comptons guère nos ennemis, et la France est derrière nous.

» Ce que les événements offraient à nos imaginations dépassait nos espérances. Ce n'était pas en effet contre les bandes de Garibaldi que nous allions engager une guerre de poursuites et de coups de main sans gloire, nous allions mesurer nos petites forces contre l'armée piémontaise. Entreprise périlleuse; mais la France pouvait-elle nous laisser écraser, souffrir sous ses yeux, à portée de ses canons, la plus monstrueuse violation du droit des gens, l'invasion d'un État dont elle avait naguère revendiqué la défense comme un droit glorieux? Résister bravement, résister quelques jours, puis combattre à côté de nos soldats, faire flotter ensemble le drapeau de l'Église et celui de la patrie, et vaincre alors, telles étaient nos illusions! [1] »

Telles étaient celles de tous les volontaires français, et,

1. Le comte de Tournon, *Les Volontaires à cheval*, p. 3 et 4.

j'ose dire, celles de tous les catholiques. Une fille laisse-t-elle outrager et dépouiller impunément sa mère? La fille aînée de l'Église pouvait-elle assister paisiblement, comme une complice, à la spoliation piémontaise?

Qui l'eût cru dans ce temps-là? Mais l'avenir est à Dieu, et l'avenir est gros de réparations vengeresses!

Nous retrouverons les guides de Lamoricière sur la route de Castelfidardo; parlons à présent d'un troisième corps, — malheureusement mort-né, — car si la formation n'en eût pas été radicalement entravée par les plus puissantes influences, il eût peut-être sauvé la Papauté en 1860.

Les volontaires à cheval et les tirailleurs n'étaient pas les seuls corps français qu'on cherchait à organiser pour la défense de l'Église et du Souverain Pontife.

Un homme était venu de Bretagne, plein de force et d'expérience, plein d'ardeur et de dévouement, plein de courage et de foi, portant l'un de ces noms chargés d'une gloire historique devant laquelle les fronts les plus hauts s'inclinent.

Il s'appelait Henri de Cathelineau.

— Très-Saint Père, dit-il à Pie IX, vos ennemis vous menacent, il est juste que vos enfants vous défendent. Je suis le petit-fils du Saint de l'Anjou. Je vous apporte ma vie et celle de mon fils[1].

1. L'héroïque Jacques de Cathelineau, alors âgé de treize ans, qui, aux côtés de son père, prit part à la défense d'Ancône

Pie IX les bénit avec effusion, et Henri de Cathelineau s'occupa immédiatement de la formation du corps des Croisés.

Soixante volontaires accoururent aussitôt à l'appel de ce vaillant chef, et le corps des Croisés se trouva composé comme il suit :

Commandant : Henri de Cathelineau.

Commandant en second: le chevalier de Guinaumont.

Lieutenant : Victor Gros de Perrodil.

Croisés : Pierre Segaux, Chauvet, ancien lieutenant-colonel, Gaston Teissier, Joseph Wells, le vicomte Hyacinthe de Lanascol, John Martin, le baron de Fortsner de Dambenoy, Alliot, Léopold Joubert, le comte Gaston du Plessis de Grénédan, Louis de Cadoudal, Honoré de Cathelineau, Charles de Bange, Berthelot, Lestenf, Jules de Maffré de Lastens, Lécart, Van der Poorten, Nicolas Furey, Lemerle, Nugon, Alain de Kersabiec, le comte de Bessay, le comte de la Bassetière, Félix de Montravel, Ferdinand de Chazotte, Louis Bertrand, Morin, Rabillard, de Kersaingilly, Kerneur, le vicomte de Poli, Henri Carré, Yves Carrée, Rogatien Picou, le comte de Christen, Vallet, Gabilliet, le baron Amédée de Kersabiec, Décoriot, Dominique Bonnefoy, Capdeville, ancien lieutenant-colonel, Pierre de Penvern, Joseph de Penvern, le vicomte d'Arces, Joseph Guérin,

en 1860, et qui a été grièvement blessé au combat de Mentana. C'est le trente-troisième Cathelineau qui verse son sang pour la défense du droit et de la foi.

Bauer, Pinsonneau, Roulaud, Charpentier, Heurtaux, Martin, Chirol, du Moustier, et douze ou treize autres dont les noms m'échappent.

Christen a aujourd'hui un nom européen. Lanascol, du Plessis-Grénédan, Montravel, Picou, Guérin, sont morts glorieusement à Castelfidardo! Combien, d'autres n'ont pas eu le bonheur de tomber sur le champ de bataille, et que la mort a fauchés depuis! Morin, Rabillard, Kersaingilly, Amédée de Kersabiec, Bonnefoy! Alain de Kersabiec, Yves Carrée, Christen sont actuellement officiers dans l'armée pontificale, le premier aux zouaves, le second dans l'artillerie, le dernier dans l'état-major.

La caserne des Croisés était dans la Longara. C'était ordinairement une maison destinée aux retraites spirituelles, le *Ritiro sagro,* contigu au magnifique jardin botanique. Le commandant de la caserne était le chevalier de Guinaumont; c'était un père pour nous, et c'était un saint pour Dieu. La reconnaissance a gravé son nom dans tous nos cœurs. Le lieutenant instructeur était le brave Victor Gros de Perrodil, ex-lieutenant au service de France. On faisait l'exercice quatre heures par jour; joignez à cela une heure de théorie, les gardes et les corvées; il restait peu de temps pour aller se pavaner au Corso.

La petite tenue consistait en un béret bleu à flamme blanche, veste et pantalon de coutil gris; la grande tenue en un chapeau a plumes se rapprochant de celui des bersaillers piémontais, veste marron à torsades noires, gilet marron boutonnant sur le côté et portant en cœur une

croix blanche, pantalon flottant marron et à torsades noires, ceinture bleue, bottes molles, ceinturon et sabre.

Nous avions tous des bérets, mais il n'y eut que trois ou quatre Croisés gratifiés de la grande tenue, avant la dissolution du corps, du Plessis-Grénédan, Lanascol, Bessay et moi ; car le corps fut dissous avant d'avoir été complètement organisé, du moins en ce qui concernait l'équipement.

Un jour, le Ritiro fut désert. Les Croisés s'étaient coiffés de leurs bérets bleus à gland blanc, avaient pris pour toute arme un bâton, et s'en étaient allés faire le tour des États pontificaux. Partout, dans les campagnes, ils étaient reçus comme des amis qu'on n'a vus depuis un siècle; les seigneurs envoyaient de vrais festins ; les paysans organisaient des danses; les villageoises étaient fières de ces nouveaux cavaliers, et je sais plus d'un roman intime qui n'alla pas plus loin que le prologue.

Dans la Longara, on regrettait les Croisés ; on les aimait, ces braves jeunes gens, affables et charitables. Quand ils revinrent, un soir, les bonnes femmes filaient sur leurs portes, les enfants jouaient dans la rue; ce fut une petite ovation.

Nous étions loin de penser, dans la quiétude de cette douce retraite, que la création de notre corps soulevait à Rome et en France de véritables tempêtes.

— Le nom de Cathelineau est trop significatif! disaient les uns.

5.

Alors pourquoi s'étaient-ils tenus cois lorsque le capitaine Charette avait été mis à la tête du petit corps français, dans les commencements de sa formation?

— C'est du royalisme que va faire à Rome M. Henri de Cathelineau ! disaient les autres.

Deux cloches, mais un même son ! Comme si, parce qu'on est fidèle aux plus glorieuses traditions de famille, on n'avait pas le droit de coopérer à la défense de l'Église et de ce saint qu'on appelle Père !

Mais l'orage ne grondait pas que du côté de la France. La discorde soufflait dans le camp de Terni.

« Nous étions, depuis un mois à peu près, installés à Terni, dit le commandant de Becdelièvre [1], quand les enrôlements de M. de Cathelineau causèrent quelque agitation parmi mes tirailleurs. Pour eux, les événements étaient en retard, le service pénible, l'institution des Croisés séduisante. Le commandement pouvait devenir difficile, et il fallut toute la sévérité de la discipline pour maintenir l'union.

» Nous étions inquiets de notre avenir, lorsque, dans la seconde quinzaine de juillet, M. de Cathelineau traversa Terni, se dirigeant sur Ancône pour y présenter au général en chef les institutions qu'il comptait donner à sa troupe. Je lui démontrai qu'il y avait un imminent péril à vouloir former deux corps, quand on avait tant de peine à en former un seul, et je lui offris le commandement de

1. *Souvenirs de l'armée pontificale*, pages 45 et suivantes.

mien pour ne pas entraver plus longtemps l'organisation d'un bataillon qui semblait appelé à rendre tant de services. Il le refusa, prétendant qu'il voulait envoyer assez de monde pour constituer simultanément les deux corps. Naturellement, son passage à Terni troubla nos jeunes têtes, et je crus nécessaire d'adresser au général en chef la lettre suivante :

« Mon général,

» J'ai l'honneur de vous informer qu'il est résulté pour moi d'un entretien que j'ai eu avec M. de Cathelineau, que nos deux corps doivent se suivre. Il croit, peut-être avec raison, que l'influence de son nom et l'idée qu'il met en avant seront plus favorables à notre recrutement que les moyens dont nous pouvons disposer. Moi, je crois que l'union *fait la* force, et qu'il vaut mieux ne former ces deux corps que l'un après l'autre.

» Son passage à Terni a mis nos jeunes têtes sens dessus dessous. Je ne remplis pas, suivant quelques-uns, les conditions qu'on trouve en M. de Cathelineau.

» Je viens donc vous prier, mon général, de vouloir bien disposer, s'il y a lieu, de mon grade en sa faveur, et de me faire descendre, si vous le jugez convenable, d'un ou de deux crans, en me donnant un autre emploi dans l'armée. Je serais heureux de trouver une fois de plus l'occasion de témoigner au Saint-Père mon entier dévouement.

» Je suis, etc.

» L.-A. DE BECDELIÈVRE.

» Terni, juillet 1860. »

Le général en chef, comme on pense, n'accepta point la démission qu'offrait le commandant de Becdelièvre. Consulté par Son Excellence le ministre des armes sur le parti qu'on pourrait tirer de l'idée de M. de Cathelineau, le général indiqua ces moyens :

« 1° Faire engager ses hommes au bataillon de tirailleurs pour six mois, et les envoyer à Terni, où on les instruira et où ils formeront le noyau d'une compagnie de francs-tireurs annexée au bataillon; 2° faire estimer par le sous-intendant la dépense d'un soldat pour six mois, et faire rembourser cette somme par trimestre pour chacun des enrôlés dans la compagnie des francs-tireurs. Les payements se feraient au milieu de chaque trimestre dans les caisses de l'État.

» Des sous-officiers et caporaux pourraient être nommés dans cette compagnie et choisis parmi les francs-tireurs. Quant aux officiers, ils seraient nommés comme ceux des autres corps, et choisis par le ministre des armes parmi des militaires remplissant les conditions voulues, sans exclure, bien entendu, les francs-tireurs. Mais alors ces officiers compteraient dans les cadres créés du bataillon des tirailleurs [1]. »

« Comme on le voit, dit M. de Becdelièvre, la question n'était pas tranchée définitivement; elle languit encore près d'un mois, pendant lequel M. de Cathelineau continua ses enrôlements. Je pris patience; mais, m'apercevant

1. Pages 50 et 51.

que les détachements que je recevais de Rome contenaient bien des recrues indignes de figurer à notre effectif, je me plaignis au ministre du peu de soin que l'on apportait à Rome à surveiller notre recrutement, ajoutant que pour mon compte je refuserais mon concours à une œuvre qui tendrait à réunir sous la même autorité des hommes sans aveu et les braves jeunes gens que j'avais été fier de commander jusqu'ici. Je ne dissimulai pas que tout ce qui se passait me faisait supposer que nous étions en quelque sorte, pour le moment, l'égout du soi-disant corps de M. de Cathelineau.

» La lettre suivante du ministre des armes changea cette conjecture en certitude :

« Mon cher commandant,

» Je suis tout à fait de votre avis et promets de faire la plus grande attention aux enrôlements.

» Nous avons eu besoin de nous débarrasser des Croisés, et vous aurez encore une bande de toute espèce d'individus qui vous arrivera lundi. Je vous préviens d'avance qu'il y en aura de très-bons et de très-mauvais... »

Que M. de Becdelièvre veuille bien permettre à un des volontaires de M. de Cathelineau de trouver son appréciation bien rigoureuse, pour ne pas dire plus. Je comprends qu'un chef soit jaloux de son autorité, et Dieu me garde de blâmer l'énergie de celui qui fut mon commandant après Henri de Cathelineau ! Mais je suis sûr que

M. de Becdelièvre me pardonnera de lui dire en public ce que je sais des Croisés et de leur chef.

Henri de Cathelineau passait par Terni, revenant d'un voyage qu'il avait fait en France avec l'approbation et la bénédiction du Saint-Père aussi bien qu'avec le complet assentiment du général de Lamoricière.

Le général en chef lui avait même recommandé de lui ramener beaucoup de monde et l'avait chargé d'une mission toute spéciale à Florence.

Passant donc par Terni pour aller retrouver le général, Henri de Cathelineau n'avait aucunement le projet d'y parler à personne; d'ailleurs il était quatre heures du matin; mais M. de Becdelièvre, ayant appris son passage, se fit excuser près de lui de ne le pouvoir aller trouver et le fit prier en même temps de vouloir bien lui donner quelques instants.

M. de Cathelineau se rendit à l'invitation du commandant des Franco-Belges.

Dans le cours de l'explication qu'ils eurent ensemble, M. de Becdelièvre ne retint pas des expressions qui froissèrent M. de Cathelineau et que d'ailleurs le noble commandant s'empressa loyalement de rétracter.

Malheureusement cette regrettable altercation avait eu des témoins; elle s'ébruita, et produisit un douloureux effet parmi les Franco-Belges. De là, les mécontentements des volontaires et la démission offerte au général en chef par le commandant de Becdelièvre.

Le général de Lamoricière appréciait trop bien la va-

leur et l'énergie de M. de Cathelineau pour ne pas le recevoir et le traiter avec honneur; d'abord parce que le chef des Croisés lui avait fait avoir une somme considérable pour les réparations des murs d'Ancône, et ensuite parce qu'il ne cessait d'amener des volontaires; — deux raisons dont une seule eût été suffisante pour justifier les sympathiques égards du général pour M. Henri de Cathelineau.

Ce dernier pensait, — à juste titre, selon moi, — qu'une même nation peut bien fournir plusieurs corps de troupes distincts; que les rigueurs du service militaire ne vont pas à tous les tempéraments; que la sévère discipline des tirailleurs franco-belges rebuterait certainement bien des jeunes gens, au lieu que les conditions plus douces d'un corps-franc attireraient des volontaires qui ne seraient peut-être pas venus autrement.

Le projet de M. de Cathelineau fut approuvé par plusieurs évêques et accepté par le comité pontifical de Paris. Il eût incontestablement amené de nombreux défenseurs à la Papauté. Le but principal de M. de Cathelineau étant de former un corps de volontaires ne coûtant pas un baïoque au Saint-Siége, il devait en résulter infailliblement que les hommes dévoués, mais sans fortune, ne pouvant entrer aux Croisés, iraient s'enrôler dans le bataillon des tirailleurs franco-belges. — Les deux corps avaient donc leur pleine raison d'être. Pauvres ou riches, qu'importait à cet héroïque bataillon, pourvu qu'il eût des hommes? Mais il importait à M. de Cathelineau, pour demeurer

fidèle à son programme et pour ne rien coûter au trésor pontifical, de n'agréer aux Croisés que des volontaires ayant des moyens personnels d'existênce.

Pie IX daigna charger M. le comte Théodore de Quatrebarbes de voir le général de Lamoricière, pour le prier en son auguste nom d'approuver la formation du corps proposé par Henri de Cathelineau [1].

M. de Quatrebarbes nous fit l'honneur de nous visiter au Ritiro.

— Ils ne sont que soixante, lui dit notre commandant, mais ils en valent dix mille!

— *Dix mille*, soit! répartis-je énergiquement, mais nous nous ferons tuer plutôt que de battre en retraite!

M. de Becdelièvre n'aurait qu'à revoir le cadre de la quatrième compagnie des zouaves pour s'assurer que nous tînmes parole à Castelfidardo. Pauvre Lanascol! pauvre Guérin! pauvre Montravel! pauvre du Plessis!...

Quelques jours après, la visite de M. le comte de Quatrebarbes, M. de Cathelineau recevait par le télégraphe la réponse du général en chef, ainsi conçue :

« Le général ne fait et n'a fait aucune opposition à la
» formation de votre corps. Il pense que le ministre des
» armes ne fera aucune opposition à vous armer si vous

1. Le Saint-Père avait déjà nommmé, pour procéder à l'examen du projet de M. de Cathelineau, une commission de laquelle faisaient partie le regretté cardinal Villecourt et monseigneur Franchi.

» voulez aller occuper Velletri ou même Frosinone, sur la » frontière de Naples, ou enfin venir former une compa- » gnie de francs-tireurs pour la défense d'Ancône. »

Pendant ce temps, les événements se dessinaient, et déjà l'on pressentait à Rome l'invasion révolutionnaire. M. de Cathelineau, dont le dévouement était sans bornes et l'abnégation sans regret, crut devoir faire un nouveau sacrifice à la cause sacrée qu'il était venu défendre.

Nous étions à table, une après-midi, dans le réfectoire du Ritiro.

Henri de Cathelineau entra. Il était triste, sa voix était émue. Il venait nous annoncer notre licenciement.

Ce fut un deuil général.

— Entrez dans les zouaves, nous dit-il, mes enfants! je vous y suivrai!

On cria : « Vive Cathelineau! » mais on était aussi triste que lui.

Le Saint-Père daigna faire à l'ex-corps Cathelineau l'honneur de le recevoir dans les jardins du Vatican. Sa Sainteté nous parla comme un père à ses enfants, nous distribua des médailles et nous donna sa main à baiser. Nos cœurs battaient bien fort : c'était de respect et d'amour. Où trouver un visage plus vénérable, exprimant mieux la bonté, que Pie IX? Toute son âme est sur ses traits. Ces noms de Saint et de Père furent-ils jamais mieux portés? Que cette longue robe blanche lui sied bien, et que d'intelligence dans ce regard! Quand le Pape

s'éloigna, ce furent des cris vingt fois répétés : Vive Pie IX ! vive le Pontife-Roi ! — C'étaient les acclamations de l'enthousiasme et du dévouement.

Nous voulûmes emporter tous quelque chose du Vatican. Les uns cueillaient une fleur, les autres ramassaient une pierre ; pour moi, je fus le plus heureux ; je trouvai sur mon chemin un petit fragment d'une tête de marbre, et je fis bien des envieux. Je passai fièrement au milieu des gardes palatins et des hallebardiers, emportant ma trouvaille. C'était peu, mais c'était beaucoup.

Le lendemain, le corps des Croisés entrait aux Franco-Belges.

L'autorisation d'accompagner ses volontaires lui ayant été constamment refusée par Son Excellence Mgr de Mérode, Henri de Cathelineau demanda au général de Lamoricière de lui marquer quelque poste où il lui fût permis de prendre part à la lutte.

— Eh bien, allez à Ancône ! répondit le général en lui serrant la main.

M. de Cathelineau s'y rendit sans tarder et se mit à la disposition du comte de Quatrebarbes, avant le siége, et à celle du brave général de Courten, dès le commencement des hostilités.

Mais, avant de partir de Rome, l'ex-commandant du corps des Croisés recevait de Son Eminence le cardinal secrétaire d'État cette lettre si flatteuse, dont j'ai gardé la traduction :

« Très-illustre monsieur,

« L'offre faite par Votre Seigneurie Illustrissime de former, avec d'autres personnes, un corps de volontaires disposés à prêter leur concours à la défense de l'État de l'Église, étant une démonstration de dévouement envers la personne sacrée du Saint-Père, ne pouvait pas ne point lui être agréable.

» Toutefois les difficultés qui ont surgi pour l'exécution de ce louable projet, ne permettant pas de laisser plus longuement dans l'incertitude Votre Seigneurie Illustrissime, je me fais un devoir de lui signifier que, ne jugeant pas à propos de la réaliser en ce moment, Sa Sainteté m'a chargé de vous manifester sa paternelle reconnaissance pour le zèle religieux qui vous avait poussé à lui faire une telle offre.

» Que si les difficultés qui ont surgi n'en permettent pas l'acceptation, le Saint-Père n'a rien perdu pour cela de ses sentiments de paternelle bonté envers vous et vos compagnons, en témoignage de quoi, pour vous attester plus grandement sa paternelle bienveillance, Sa Sainteté a daigné vous conférer la croix de Commandeur de l'Ordre

pontifical de Pie IX, dont les insignes et le brevet vous seront remis par moi dans quelques jours.

» Je saisis avec plaisir cette occasion pour vous déclarer l'estime distinguée avec laquelle je m'honore d'être,

» De votre Seigneurie Illustrissime,

» Le vrai serviteur,

» G. Card. ANTONELLI.

« Rome, le 25 août 1860. »

» A monsieur Henri de Cathelineau. »

Je retrouve également, dans mes notes de 1860, la belle réponse adressée par M. de Cathelineau à Son Éminence le cardinal secrétaire d'État :

« Éminence,

» La bénédiction du Saint-Père, l'acceptation du général de Lamoricière plusieurs fois répétée, l'autorisation de Votre Éminence, me faisaient travailler avec ardeur à la réalisation du projet de réunir autour de la personne sacrée du Saint-Père un corps de volontaires s'entretenant de leurs propres deniers.

» L'énergique protection du saint cardinal Villecour, les décisions si pleines de sagesse et de prudence de Mgr Franchi, archevêque et nonce apostolique, m'avaient donné une ferme espérance.

» J'étais encore, Éminence, encouragé par les sympathies d'un grand nombre de cardinaux, et celles d'un grand nombre d'hommes remarquables par leur science et leur mérite

» Mais aujourd'hui que le Souverain Pontife a daigné me faire connaître qu'il fallait, à cause de la marche si rapide des événements, renoncer à l'exécution de mes projets, j'obéis avec promptitude et soumission en attendant que cette voix qui nous arrête veuille bien nous rappeler.

» Ici, Éminence, je ne sais dire combien je suis confus de me voir nommé Commandeur de l'Ordre si grand de Pie IX, moi qui, avec une simple croix de laine sur la poitrine, n'avais d'autre ambition, comme mes pères, que celle de défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang le plus grand, le meilleur des rois. »

Voilà les pièces du procès des Croisés, que je n'eusse certainement pas eu l'idée de tirer du passé, si M. le comte de Becdelièvre n'en eût parlé dans ses *Souvenirs*.

Le lecteur jugera.

Pour moi, fils d'un officier français mort à la tête de son bataillon sous les coups de la Révolution, je considérais, en 1860, comme un honneur de marcher sous les ordres d'un vaillant officier français tel que M. de Becdelièvre; comme aussi, avant le licenciement des Croisés, j'étais fier de servir sous un petit-fils de Cathelineau !

V

La cavalerie pontificale se composait, en 1860, de quelques escadrons de chevau-légers, de dragons et de gendarmes.

Les chevau-légers ont été supprimés depuis Castelfidardo, pour s'y être montrés trop légers; — défaut que n'eurent jamais les gendarmes, troupe fidèle et vaillante qui honorerait la plus belle armée.

En réalité, les gendarmes d'aujourd'hui sont les anciens dragons du pape, fameux par leurs chasses aux bandits, et transformés il y a une quinzaine d'années.

Ce fut monseigneur de Mérode qui créa les escadrons actuels, dont l'uniforme se rapproche sensiblement de celui des dragons français, et dont il sera ci-dessous parlé plus longuement.

La verte Érin, l'île des Saints, la catholique Irlande n'avait pas manqué d'envoyer une légion de ses enfants au secours de la Papauté. Le pro-ministre des armes avait mis à la tête de la brigade de Saint-Patrick un gentilhomme d'une bravoure chevaleresque, le commandant O'Reilly, qui fut plus tard député de Longford au parlement britannique.

Ce fut O'Reilly qui, avec cinquante de ses compatriotes, à peine habillés, à peine exercés et mal armés, défendit

pendant douze heures la *Rocca* de Spolète contre douze mille hommes et cinq batteries de canon. — Il capitula, n'ayant subi qu'une perte insignifiante, mais parce que les portes du château enfoncées par les boulets, et les bâtiments incendiés par les obus ne lui permettaient plus aucune défense.

« A Castelfidardo, deux obusiers furent conduits sous un feu des plus vifs jusqu'en avant de la maison, avec le secours des Irlandais. Ces braves soldats, après avoir accompli la mission qu'ils avaient reçue, se réunirent aux tirailleurs, et, pendant le reste du combat, se distinguèrent au milieu d'eux [1]. »

Partout où ils se trouvaient engagés, les Irlandais soutinrent dignement leur vieille réputation d'intrépidité. On reconnaissait en eux les fils des héros de Fontenoy!

Autrichiens, Bavarois et Suisses formaient encore, avec les indigènes, d'autres corps de tirailleurs, dont quelques-uns firent héroïquement leur devoir.

Je me souviens qu'un matin, le général de Pimodan arriva au camp de Collescipoli, porteur pour les Autrichiens d'une lettre de leur empereur, qui fut accueillie avec un indescriptible enthousiasme.

La lettre impériale apprenait à ces volontaires de la

1. Rapport du général de Lamoricière, sur les opérations de l'armée pontificale contre l'invasion piémontaise.

Papauté que leurs années de service à Rome leur seraient comptées en Autriche. Ils étaient fous de bonheur, ils nous sautaient au cou, ils nous embrassaient, ils riaient, ils pleuraient, ils criaient cent fois, mille fois : Vive Franz-Joseph !

Nous partagions leur joie, mais non sans réfléchir, et la comparaison nous rendait pensifs [1] !

Le deuxième escadron des dragons pontificaux, connu sous le nom d'*escadron étranger*, fut formé dans les derniers jours de 1860, lorsqu'on s'occupa de réorganiser l'armée pontificale après le glorieux désastre de Castelfidardo. Il se composa de quelques anciens guides, noblement descendus de leur rang d'officier à celui de simples soldats, d'anciens zouaves et de nouveaux engagés que leurs goûts, leurs aptitudes ou même leur service dans l'armée française portaient vers la cavalerie. Tous ces volontaires auraient désiré une organisation et un uniforme à part qui pût les distinguer de la cavalerie indigène et les unir par un lien plus intime à leurs camarades des zouaves, surtout une coiffure plus commode que le casque, qui ne laisse pas que d'être gênant sous un climat aussi chaud que le climat italien ; mais le ministère des armes n'ayant pas jugé à propos de créer un nouveau corps, il fallut forcément endosser la casaque verte. Comme, après tout, leur dévouement n'était pas une affaire de costume, les dra-

1. La fin de ce chapitre est extraite des *Souvenirs inédits d'un ancien dragon pontifical*, M. Auguste de Viguerie.

gons en prirent leur parti et se mirent bravement à l'œuvre.

Je n'apprendrai rien à personne en disant que tout n'est pas rose dans l'éducation du cavalier. Le soin minutieux malpropre à donner deux fois par jour au *poulet d'Inde* pour sa plus grande propreté, les gardes d'écurie avec tous leurs accessoires, les mystères du paquetage, le régime des ruades, la promenade des chevaux en couverture, quand on tient en main un bucéphale qui tire au renard, tous ces détails et bien d'autres étonnèrent quelque peu d'abord les jeunes volontaires. Néanmoins, ils s'y plièrent sans trop de difficultés. Le moyen de faire autrement, quand les chefs eux-mêmes prêchaient d'exemple !

Le dernier venu procédant, un matin, au nettoyage de l'écurie, s'avisa de mettre des gants pour recueillir certains fragments échappés à la pelle et au balai.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières là ? dit le capitaine Saintenac, qui n'entendait pas raillerie sur les procédés militaires. Voici comme on s'y prend.

Aussitôt il se baisse et ramasse le fumier à pleines mains.

Le dragon honteux jeta ses gants et ne s'en servit plus.

— Tiens ! c'est beau comme l'antique, dit un maréchal de logis plein d'érudition. Ça me rappelle Diogène jetant son écuelle le jour où il vit un enfant boire dans le creux de sa main.

Le mot fit fortune et le nom de Diogène resta pendant huit jours au héros de cette aventure.

Bref, tout le monde se rompit si promptement à cette nouvelle vie qu'au bout de trois mois, si le boute-selle sonnait à l'improviste, il ne fallait pas une heure pour rassembler l'escadron, faire le paquetage, seller et brider et monter à cheval.

Et de fait, quand il était sous les armes, le deuxième escadron n'avait pas trop mauvaise mine.

Pour monté, il l'était passablement. Quelques volontaires avaient des chevaux à eux, mais le plus grand nombre fut fourni par le gouvernement pontifical qui, n'ayant pas les mines du Pérou à sa disposition, ne pouvait naturellement donner des bêtes de pur sang. La remonte laissa un peu à désirer dans le principe. Faute de mieux, on compléta l'effectif avec des chevaux ayant appartenu à l'armée du roi François II, échappés du siége de Gaëte. Rien de plus piteux que la mine de ces pauvres quadrupèdes. Maigres, efflanqués, tenant à peine sur leurs jambes, ils avaient un poil qui les faisait ressembler à des ours. En revanche, leur queue n'en possédait pas un brin, la faim les ayant poussés réciproquement à des actes monstrueux pendant les rigueurs du siége. De plus, *horresco referens*, d'aucuns avaient la gale. C'était le cas où jamais de prendre des gants pour le pansage.

Eh bien! les soins et le régime ne tardèrent pas à regaillardir les nobles bêtes. Un beau jour, comme le cheval de Job, ils frappèrent du pied au son des trompettes, et il ne fallait pas s'aviser de leur pincer l'oreille en mettant

flamberge au vent, accident qui n'est pas rare chez les maladroits.

Le commandant de l'escadron était le capitaine vicomte de Saintenac, ancien officier aux guides de l'armée française, ancien guide de Lamoricière, et ayant assisté en cette qualité à la bataille de Castelfidardo.

Brave comme son épée, inflexible sur la discipline, le capitaine Saintenac cachait sous des dehors sévères un cœur paternel. Il punissait rarement, toujours avec justice, et ne refusait jamais rien de ce qui pouvait se concilier avec les règlements. Il poussait l'obligeance jusqu'à servir de caissier à ses dragons, c'est-à-dire qu'il gardait leur petit pécule particulier et le leur remettait à mesure de leurs besoins.

Les lieutenant et sous-lieutenant furent d'abord MM. Évrard et Caye, l'un belge, l'autre ancien sous-officier de l'armée française, et un peu plus tard le marquis d'Ayguesvives.

Quant à la composition du corps, si elle se modifia par la suite, elle forma dans l'origine un noyau très-compacte, uni par un sentiment commun de dévouement à la cause du Saint-Père, et l'impatience commune de voir arriver l'heure du combat. La France et la Belgique, celle-ci toutefois dans une proportion beaucoup moindre, en avaient fourni les éléments. Chaque région de notre beau pays y était représentée.

L'ouest par MM. Louis de Charette, Le Beschu de Champsavin, Antoine de La Rochette, Gaston de Chevigné, Bli-

neau, de Cadaran, du Teilleul, Dion, Ingand de Saint-Maur.

Paris, par MM. Nalbert et le comte de Beaufond.

L'est, par MM. le vicomte de La Guérivière, Varin d'Ainvelle, de Murard, de Carmoy, Bonnefoy.

Le centre, par MM. de Colasson et Bouquet des Chaux.

Le midi, par MM. le marquis d'Ayguesvives, Henri de Montbel, dont le nom est cher aux cœurs toulousains, de Brignac, ancien élève de l'école polytechnique, le marquis de Valfons, d'Arbalestrier, de Pegueyrolles, de Guibert, le comte de Touchebœuf, Auguste de Viguerie ; plus tard MM. de Valady, Figuéres et de Sénégas.

L'élément non français comprenait entre autres MM. Lejeune, Van-der-Bruch, Van Gammerel, Van-der-Varen, Dierix. N'oublions pas le plus aimable et le plus aimé de tous, le jeune comte de Linange, d'une famille princière d'Allemagne alliée à la maison royale d'Angleterre[1].

La plus intime cordialité régnait dans ce petit groupe militaire, sans distinction de rang, d'âge, ni même de grade. Les plus riches partageaient fraternellement leur avoir avec leurs camarades moins fortunés. Comme la douceur de la gamelle n'avaient rien d'attrayant, on s'associa pour prendre ses repas en commun, soit dans une *trattoria*, soit dans une salle particulière louée *ad hoc*, où l'on installa un cuisinier du crû. Le plus souvent la cuisine était

1. De ces volontaires, trois n'existent plus. MM. de Montbel, de Lamoussier et de Murard sont morts, regrettés de tous leurs camarades, peu de temps après avoir quitté l'escadron.

détestable ; mais, arrosée d'un petit vin blanc d'Orvieto, elle passait tant bien que mal.

Cette *mess* de simples soldats et de sous-officiers s'éleva bientôt à la hauteur d'une institution, et prit le nom de *Cercle de Saint-Pierre.* Elle eut ses insignes et sa devise, un anneau d'or sur lequel on lit en relief : *In spe contra spem.*

Le cercle de Saint-Pierre a brillé en son temps d'un certain éclat. Plusieurs zouaves en ont fait partie. Il a eu même des membres honoraires fort distingués en dehors de l'armée pontificale, et l'anneau d'or est resté comme un lien éternel de fraternité entre les anciens dragons presque tous dispersés aujourd'hui.

Les premières garnisons de l'escadron furent Mentana et Monte-Rotondo, le village et le bourg illustrés naguère par une grande victoire. Ce fut dans ces environs si pittoresques et si accidentés, sur ces plateaux déserts, sur ces routes aux pentes rapides, les unes ombragées, les autres découvertes, qu'ils firent leurs manœuvres journalières, sous les ordres du chef infatigable qui ne leur laissait point de repos. Plus d'une fois, à leurs rares moments de loisir, ils ont erré sous les oliviers de la vigna *Santucci* devenue célèbre. Leur quartier à Mentana était le palais à demi ruiné des Borghèse, celui-là même où les garibaldiens se retranchèrent le 3 novembre; et si le plus grand nombre d'entre eux a aujourd'hui un regret au cœur, c'est de ne pas s'être retrouvé là au jour de l'action.

La population de Mentana se montrait pour nous extrêmement sympathique, et lorsque nous quittâmes le village, elle nous fit les adieux les plus touchants. Je ne parle pas du bon curé qui nous aimait comme ses enfants. Le digne homme venait quelquefois nous surprendre au cercle de Saint-Pierre. Un soir que nous étions à table, nous le vîmes entrer, tenant dans ses bras une énorme dame-jeanne dont il voulut absolument régaler les défenseurs du Saint-Siége.

Pas n'est besoin de dire qu'on fit le plus grand honneur au contenu et qu'on but largement à la santé de *Pio Nono*.

Quant à la provenance du précieux liquide, je ne saurais mieux l'indiquier qu'en rapportant l'anecdote qui nous fut contée par le *signor parroco*.

Je ne sais plus à quelle époque, au XVIe siècle je crois, un magistrat, renommé par son goût pour la bonne chère, se mit un jour en voyage. Comme il était homme de précaution, il fit prendre les devants à son majordome, en lui recommandant de chercher les meilleurs gites, c'est-à-dire les hôtelleries qui possédaient le meilleur vin. Il devait les désigner à son maître par ce simple mot : EST, écrit à la craie sur la porte de la *Locanda*.

Cela voulait dire en bon latin : Il y a du bon vin ici.

Le serviteur remplit sa mission avec fidélité et intelligence. Le magistrat s'arrêta partout où il vit l'inscription convenue, et il n'eut pas lieu de s'en plaindre.

A la troisième ou quatrième halte, il aperçut l'inscription répétée trois fois : *EST*, *EST*, *EST*.

— Oh! oh! dit-il, voilà qui promet.

En effet, ce jour-là il but à son dîner un vrai nectar.

Depuis lors, le vin si goûté par Son Excellence a gardé cette désignation, et on la voit encore affichée à Rome sur la porte de quelques hôtelleries hantées par les gens du pays.

Le vin du curé de Mentana appartenait à ce même cru, et il faut avouer qu'il n'avait pas volé sa réputation.

Monte-Rotondo, ancien *Eretum*, aujourd'hui bourg de 1,200 âmes, nous était peut-être moins favorable. L'escadron, ainsi qu'une compagnie de gendarmes pontificaux, logeait dans le palais du prince de Piombino qui, en sa qualité de révolutionnaire, devait diablement maugréer de voir ses appartenances vouées à une telle destination. Il n'était pas le seul dans ces sentiments. Un jour que l'escadron revint à Monte-Rotondo, après une excursion qui l'en avait tenu éloigné pendant quelques jours, le propriétaire d'une écurie que nous avions occupée précédemment, refusa de nous la livrer. Le capitaine ordonna d'enfoncer la porte à coups de hache. Inutile de dire que, sur cette menace, l'Érétin s'exécuta.

Toutefois, à part de rares exceptions, la majorité des habitants nous voyait de très-bon œil. Ces braves gens ne furent pas peu surpris, un soir de grande fête qu'ils se pressaient dans l'église paroissiale, d'entendre chanter un

cantique français par quatre dragons, avec accompagnement d'orgue, un cinquième tenant le clavier.

Accueillis et fêtés par les moines de deux ou trois couvents du voisinage, vrais hommes de Dieu qui passaient leur vie à faire le bien, comblés de prévenances par d'honnêtes familles, nous n'avions pas tardé à avoir des amis dans la place.

— Croiriez-vous, me dit un de mes camarades, que la signora B... qui nous vend de si bon *scelti* (cigares choisis), m'a fait des propositions?

— Oh! fis-je tout scandalisé, une si respectacle matrone...

— Attendez, c'est pour le bon motif. Elle m'a insinué qu'elle me donnerait volontiers une de ses filles en mariage.

— Ah! et qu'avez-vous répondu?

— Ni oui ni non. Je me suis sauvé en riant.

Le fait est qu'à moins d'un divorce, il n'y avait guère moyen d'arranger l'affaire, le susdit dragon étant marié et père lui-même de trois charmantes filles.

Nous changeâmes de garnison peu de temps après, et la marchande de tabac en fut pour ses espérances.

Je ne sais ce que pensent aujourd'hui de l'unité italienne les quelques enragés qui nous regardaient de travers, mais j'ai lieu de croire que les habitants de Monte-Rotondo n'ont pas été convertis à l'idée soi-disant nationale par l'apparition récente de Garibaldi dans leurs murs.

De Monte-Rotondo, l'escadron passa successivement à Caprarola et à Castel-Gandolfo.

Un matin, après avoir chevauché toute la nuit dans la direction du nord, nous vîmes le soleil se lever sur un amphithéâtre de collines luxuriantes de végétation. Aux flancs de la plus haute, semblait suspendu un amas d'habitations, traversé par une longue rue, à l'extrémité, ou plutôt au sommet de laquelle un majestueux palais presque une forteresse, dessinait sa forme pentagonale sur le ciel d'un bleu foncé.

C'était la ville et le palais de Caprarola.

Le palais passe pour le chef-d'œuvre de Vignole. Une immense cour, où l'on pénètre par une double rampe, sert d'accès à la grande façade qui est tonrnée du côté de la ville. Quant à l'intérieur, c'est, comme l'ensemble du dehors, une vraie merveille d'architecture. Au centre de l'édifice se trouve une cour circulaire entourée d'une belle galerie en arcades où nos éperons résonnaient comme sous une voûte d'église. Du côté opposé à l'entrée principale, s'étendent d'immenses jardins aujourd'hui presque en ruine, mais ornés encore de statues, de fontaines et de mille ouvrages ingénieux dans le style un peu tourmenté de l'époque postérieure à la renaissance.

A gauche du palais, d'immenses écuries voûtées pour trois cents chevaux; puis, tout auprès et comme à portée de la main, un gracieux petit monastère, qui s'adossait à la montagne comme un nid d'aigle. Seulement, comme il était séparé de la route par un ravin de deux cents pieds,

il fallait pour s'y rendre aller chercher un pont situé beaucoup plus haut.

Le jour de notre arrivée, le capitaine nous fit ranger en bataille dans la cour d'honneur, puis quand nous eûmes mis pied à terre, il nous dit :

« Messieurs, vous êtes chez vous. »

Le palais bâti pour les Farnèse au XVIe siècle et passé depuis longtemps dans la maison royale de Naples, par suite du mariage de l'héritière des derniers ducs avec Philippe V, devint donc notre résidence. Il était impossible d'être mieux logé.

L'escadron reprit sa vie habituelle entremêlée d'exercices et de causeries, soit dans les belles salles qui nous servaient de chambrées, soit dans le labyrinthe des jardins. Les causeries roulaient presque toujours sur le même sujet : le rôle encore incertain que nous serions appelés à jouer, et l'impatience où nous étions d'affirmer notre dévouement. Mais aucun événement ne troubla l'uniformité de notre existence, à l'exception d'une horrible *coltellata* essuyée par le jeune Belge Van-der-Varen. Ceci est, comme on sait, un accident assez commun en Italie. Le pauvre resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Il eut la chance d'en réchapper, et aujourd'hui il se porte à merveille.

Chaque matin, levés avant l'aurore, nous allions, par des chemins escarpés, où nos chevaux avaient peine à tenir, chercher un endroit propice à l'école de peloton. Quel magnifique champ de manœuvre dans la solitude.

D'immenses prairies entrecoupées çà et là de quelques touffes d'oliviers ou de chênes verts, un lac aux eaux stagnantes, le tout entouré de montagnes qui semblaient nous séparer du monde vivant. Plus d'une fois, lancés au galop de charge vers le lac, c'était à croire que nous allions disparaître dans ces profondeurs inconnues. Par bonheur, le commandement de *halte* arrivait à temps.

Au retour, on traversait le joli bourg de Ronciglione. Les belles *contadine* se mettaient à la fenêtre pour nous voir passer, et chacun de se redresser sur sa selle.

Pendant leur séjour à Caprarola, les dragons eurent une bonne fortune dont ils garderont longtemps le souvenir. Le roi François II, venu pour visiter son château, passa l'escadron en revue. Les marques de respect et de sympathie qu'il reçut parurent le toucher profondément. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher l'auguste exilé savent combien il possède cette gracieuse courtoisie du cœur dont les Bourbons ont le secret. Les volontaires étaient ravis; mais les plus heureux furent quatre soldats napolitains récemment engagés dans nos rangs. Ces fidèles serviteurs baisaient en pleurant les mains de leur roi bien-aimé, attendri lui-même jusqu'aux larmes.

« Messieurs, dit le roi, lorsqu'il prit congé des dragons,
» je souhaite que vous puissiez bientôt combattre pour la
» plus sainte des causes. »

C'était là leur plus ardent désir.

Mais, hélas! pour la plupart d'entre eux, il ne devait pas se réaliser.

Castel-Gandolfo fut la dernière et la plus belle résidence de l'escadron avant sa rentrée définitive à Rome. Je n'en dirai rien pour ne point prolonger cette courte notice. Sa situation aux portes de la ville éternelle, ses environs si pittoresques, son lac, la magnifique allée de chênes verts, connue sous le nom de *galerie*, qui se prolonge jusqu'à Albano, sont trop connus des voyageurs pour que j'en fasse la description. Le séjour des volontaires y fut attristé d'ailleurs par un événement tragique qui fit beaucoup de bruit dans le temps et qu'il est mieux de vouer à l'oubli.

Ces divers changements de garnison furent entremêlés de séjours à Rome, séjours d'autant plus agréables qu'ils étaient moins prolongés. C'était le bon temps, car on y menait une douce vie, *une vie de garde nationale*, suivant l'expression d'Arthur de la Guérivière. Point de manœuvre; tous les matins seulement la promenade des chevaux dans les grandes ruines, sur la *via Nomentana*, la voie *Appia*, ou les bords du Tibre du côté de la fontaine d'*Acqua Acetosa*. Quand on passait près d'une belle église, Saint-Paul, Sainte-Agnès, Saint-Sébastien hors les Murs, une partie de l'escadron la visitait, sur la permission de l'officier de semaine, tandis que l'autre gardait les chevaux.

Le quartier était à la Pilota, dans les bâtiments mêmes du ministère des armes, les écuries au palais Colonna, c'est-à-dire un peu loin, ce qui n'était pas commode pour transporter d'un lieu à l'autre les selles paquetées. Ces écuries vraiment princières s'éclairaient sur les jardins

du palais et, par les hautes fenêtres grillées, nous arrivait le parfum des orangers et des lauriers roses.

Le cercle s'installait *via dei Luchesi*, ou ailleurs. Vers quatre heures, lorsque le service était terminé, les dragons se dispersaient comme un vol d'oiseaux, pour aller, qui au Pincio, qui au café *Costanza*, ou dans les logements que certains possédaient en ville. Il y avait *via Borgogno-na*, *via Bocca di Leone*, des intérieurs où l'on devisait gaiement. Il arrivait même parfois qu'on allait au spectacle, au petit théâtre *Aliberti*. Ces soirs-là, malheur à la prima donna qui s'avisait d'arborer les couleurs piémontaises; elle était impitoyablement sifflée. En revanche, les applaudissements et les bouquets saluaient les couleurs pontificales. Tout cela était un peu jeune, mais il fallait bien se distraire de la vie absorbante de chaque jour.

Ce fut durant un de ces séjours à Rome que les dragons eurent l'insigne honneur d'être reçus par le Saint-Père en audience privée. Dire la bonté touchante avec laquelle il nous accueillit et notre émotion à tous serait une tâcho au-dessus de mes forces. Quel cœur catholique ne s'est senti brûler d'un feu divin en présence de Pie IX! Je le vois encore, avec sa noble et calme figure dont la sérénité domine toutes les tempêtes, debout au milieu de la salle où nous étions agenouillés sous sa bénédiction. Chacun de nous reçut de sa main une belle médaille de l'Immaculée Conception.

Qu'on dise maintenant que les soldats du Pape ne sont pas des *mercenaires!*

Mercenaire! oui, ce sont là des récompenses pour lesquelles on se fait tuer.

Nous l'avons revu depuis, en diverses occasions, notre vénéré pontife, et chaque fois avec un bonheur plus grand.

Un soir du mois de mai 1861, sur un ordre reçu à l'improviste, l'escadron quitte Monte-Rotondo en toute hâte et, après une courte halte à Rome, se met en marche pour Ponte-Galera. Une partie de l'armée se trouvait au lieu du rendez-vous. Dragons, zouaves, chasseurs indigènes s'échelonnent sur les bords du Tibre. Bientôt, à un détour du fleuve, apparait la galère pontificale. Un immense hourrah ébranle les rangs des fidèles, tous les sabres sont en l'air : *Viva Pio Nono!*

Le saint cortége disparu, on dresse les tentes, on fait le café, les grand-gardes sont posées comme en campagne, puis on sonne le boute-selle. Nous allons au-devant du Saint-Père qui retourne à Rome par le chemin de fer.

Il nous passa en revue. Le défilé fut splendide, bien que la tenue laissât à désirer après vingt-quatre heures d'exercice. Au milieu du terrain accidenté qui entoure la station de Ponte-Galera, un large fossé se trouva tout à coup en face de l'escadron. Tout le monde le franchit au galop sans sourciller, pour aller recevoir la bénédiction de Pie IX.

La nuit se passa sous la tente, une de ces belles nuits étoilées comme on n'en voit qu'en Italie. Nous rentrâmes à Rome le lendemain, sur nos chevaux exténués. Les

pauvres bêtes n'avaient mangé depuis la veille que les quelques brins d'herbe qu'elles avaient pris du bout des dents.

Ce fut notre premier essai de campement. L'année suivante, il y eut à Porto d'Anzio, sur les bords de la mer, un camp beaucoup plus sérieux où toute l'armée pontificale se trouva réunie. Elle y reçut encore la visite du Saint-Père et du roi François II.

Ces divers incidents, en entretenant parmi les dragons l'esprit militaire et le dévouement, ne faisaient qu'augmenter leur impatience. Ils attendaient l'heure de l'action et cette heure ne sonnait pas. Une seule fois, ils avaient payé de leur personne dans une courte et brillante campagne arrêtée dès son début.

C'était en janvier 1861. Monseigneur de Mérode, alors ministre des armes, avait formé le projet hardi de reprendre la Sabine, province limitrophe des États actuels de l'Église, et il donna l'ordre au colonel Becdelièvre de franchir la frontière à la tête d'un petit corps de troupes d'un millier d'hommes, zouaves, dragons, gendarmes et artillerie. L'escadron qui commençait alors à se former comptait à peine une trentaine d'hommes.

L'expédition s'ouvrit sous les plus heureux auspices. Dans la nuit du 24 au 25 janvier, les zouaves enlevèrent un poste piémontais à Ponte-Corese. L'ennemi eut un homme tué et laissa dans nos mains cinquante prisonniers.

Les dragons, de leur côté, envoyés en reconnaissance

rétablirent les couleurs pontificales dans divers villages de la Sabine.

Le troisième jour, un ordre formel envoyé de Rome, sur la sollicitation du chef de l'occupation française, rappela les troupes sur le territoire pontifical.

Cette petite campagne excita l'ardeur des volontaires. Ils espérèrent recommencer au premier jour, mais ils comprirent bientôt qu'ils étaient condamnés à une inaction indéfinie.

Cependant le temps marchait sans amener aucun changement à l'état des choses. N'ayant plus l'espoir de se rendre utiles, rappelés par leurs familles ou par leurs affaires, les dragons retournèrent en France ou en Belgique, la plupart pour y prendre des positions qui enchaînèrent leur liberté. Les vides occasionnés par ces départs successifs furent remplis par des Romains. Les quelques Français restés à leur poste sont devenus officiers.

En cette qualité, MM. de la Rochette, d'Arbaletrier, de Linange et du Teilleul ont pris une part active aux derniers événements. Le marquis d'Ayguesvives s'y est distingué comme officier d'ordonnance du général Zappi.

Le deuxième escadron était au combat de Mentana, et il n'est pas besoin de dire qu'il s'y est bravement conduit, notamment le peloton commandé par le lieutenant de la Rochette qui a fait plusieurs prisonniers.

Heureux ceux qui se trouvaient là !

Les vainqueurs de Mentana ne peuvent plus rien envier aux immortels vaincus de Castelfidardo.

VI

On s'est demandé plus d'une fois, tout bas et tout haut, à quel propos monseigneur de Mérode avait gratifié les volontaires franco-belges d'un costume turc, — c'est-à-dire de l'uniforme des zouaves.

Il m'est arrivé, je dois le dire, d'entendre traiter fort cavalièrement, depuis sept années, cette fantaisie du ministre des armes.

Aux uns, je répondais que monseigneur de Mérode avait certainement conçu le désir d'être agréable au vainqueur africain, au général de Lamoricière.

Aux autres, je faisais observer que la religion catholique n'étant pas exclusivement celle de tel ou tel pays, mais ayant des ramifications et des ouailles sur tous les points du globe, le ministre des armes du pape pouvait, sans qu'on eût le droit de s'en étonner, donner à ses soldats le costume turc aussi bien que l'uniforme français, — si le premier était plus commode que le second.

A ceux-ci, je prouvais que la tenue des zouaves pontificaux, — principalement à cause du képy et du pantalon, — était plutôt bretonne que turque; ce qui, dans la pensée du pro-ministre, eût révélé le désir de rendre un délicat hommage à celle des provinces de France qui envoya le plus de soldats et de braves soldats à la Papauté.

A ceux-là, enfin, je racontais qu'un volontaire français, — à qui ses ennemis mêmes veulent bien reconnaître quelque peu d'esprit, — ayant l'honneur d'être reçu en audience par le Souverain Pontife, aurait proposé à Sa Sainteté la formation d'une chevalerie nouvelle, destinée à amener à Rome, — la vanité aidant le dévouement, — de véritables armées de volontaires.

A quoi Pie IX, — avec sa finesse proverbiale, — aurait répondu :

— Mon cher enfant, les chevaliers ne sont plus de ce temps.

— Très-Saint Père, ne pourrait-on réformer les statuts de l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem?

— Les chevaliers de Malte?... reprit Pie IX en réfléchissant un moment. Non, ce sont les zouaves à présent, il faut des zouaves!...

— Eh bien! Saint-Père, faites des zouaves de Malte!

De là, disais-je, vint très-probablement l'idée de changer en bataillon de zouaves le bataillon des tirailleurs franco-belges.

Mes quatre plaidoyers, pour être remplis de bonnes intentions, n'étaient cependant point l'expression de la vérité. — Voici comment le commandant de Becdelièvre raconte, dans ses *Souvenirs*, l'origine du nouvel uniforme des franco-belges, — de ce glorieux uniforme baptisé dans le sang à Castelfidardo, à Ancône, à Spolète, et désormais honoré dans le monde entier.

« Cependant, au milieu de ces préoccupations et de ces ennuis, je m'assurais que notre bataillon devenait un corps tout à fait sérieux. Les admirables éléments qu'il renfermait, ses bonnes dispositions qui ne se démentaient pas, l'esprit de discipline et de bravoure qui l'animait, tout annonçait qu'il remplirait glorieusement toute sa tâche; il pouvait attendre les événements.

» Il ne me restait plus qu'à lui donner, chose importante, un uniforme qui lui fût spécial, car le nôtre était affreux. L'uniforme que je préférais tenait à la fois du costume des zouaves d'Afrique et de celui de l'infanterie française. Quelques personnes le désapprouvaient comme étant peu convenable à un corps pontifical. Bien des modèles en opposition avec le mien furent envoyés au ministre des armes. J'écrivis alors en ces termes à monseigneur de Mérode :

« Monseigneur,

» J'apprends à l'instant que vous hésitez à faire ce que vous m'avez promis. Ce sont, comme vous le savez, les hésitations qui font tout manquer, et en pareil cas, il importe d'agir vite pour obtenir un bon résultat. Ce bon résultat, vous l'aurez, en adoptant la tenue que je vous ai proposée; tenue essentiellement militaire, et se rapprochant de celle des zouaves qui, comme vous le savez, sont connus dans le monde entier comme intrépides soldats tandis que celle des Suisses du palais, que certaines per-

sonnes proposent, ne rappelle aucun souvenir guerrier. Il faut donc revenir à votre premier mouvement et adopter de suite mon uniforme. Il sera beau, attirera du monde; celui que vous proposez n'est plus de notre époque.

» J'espère pouvoir aller moi-même présenter un de ces jours mon uniforme au saint-père.

» Je suis, etc.,

» L.-A. DE BECDELIÈVRE. »

« J'avais choisi cette tenue, parce que, suivant moi, à part la coiffure qui n'est ni belle ni commode, c'est le vrai costume du fantassin. Cou dégagé, poitrine libre, ventre chaud, jambes pour ainsi dire cuirassées, ce sont là des conditions si essentielles, que lorsque des soldats qui n'ont pas cet uniforme entrent en campagne, ils ôtent leur col ou cravate, déboutonnent leur capote, mettent leur pantalon dans les guêtres, et s'ils couchent dehors, ils s'entourent le corps d'une ceinture quelconque. Malgré ces avantages, le général en chef à qui j'écrivis à ce sujet, en lui envoyant un croquis de mon uniforme, me répondit :

» Mon premier devoir est d'habiller tant bien que mal les recrues qui m'arrivent d'Autriche dépourvues du nécessaire; vous trouverez donc bon que je m'en acquitte avant de m'occuper d'enjoliver les vôtres.

» Général DE LAMORICIÈRE. »

« Je compris parfaitement cette raison, mais je persistai, vu l'excellent effet qu'avait produit ma démarche sur le bataillon. Je fus, sur ma demande, présenté par monseigneur de Mérode au Saint-Père; je me fis accompagner du sergent de Moncuit à qui j'avais fait prendre le nouveau costume que de loin on distinguait difficilement; il était gris bleu avec soutaches et passementeries rouges. Sa Sainteté fut très-satisfaite et s'égaya beaucoup de l'aisance et de la désinvolture du modèle. Peu après, le ministre des armes adopta cette tenue par un décret [1]. »

M. de Becdelièvre fut donc le créateur de notre uniforme; rendons à César ce qui est à César! On voit que, dans le récit de l'ancien commandant des zouaves, il n'est question ni de l'Afrique, ni de l'Orient, ni de la Bretagne, ni de Malte. — Il appartenait d'ailleurs à un officier français aussi expérimenté de nous doter d'une tenue essentiellement militaire et commode, — sauf toutefois les molletières, que plus d'un volontaire a plus d'une fois données au diable.

Nous voilà donc campés à une portée de fusil de Collescipoli (colline de Scipion), dans les montagnes, plus alertes et plus gais que jamais.

« Les cantonnements furent établis jusqu'à Narni. Chaque corps fut placé dans les lieux ombragés. Ceux qui avaient des tentes-abris s'en servirent, les autres construisirent des abris en feuillage. Le bataillon de tirailleurs,

1. Pages 53-56.

pourvu de tous les objets nécessaires, campa suivant les règles de la castramétation, et fit le service en campagne avec autant de sévérité qu'aurait pu le faire un corps d'armée profondément pénétré du sentiment de ses devoirs. Cette vie active lui plaisait beaucoup, il comprenait tout ce qu'avait d'important pour lui l'étude d'une guerre à laquelle il devait, suivant toute apparence, prendre part bientôt.

« Les recrues continuaient à nous arriver. On forma succesivement cinq compagnies et l'effectif approcha du chiffre de 400 hommes. Par ordre du ministre, le corps eut une fanfare, et dès ce jour rien ne lui manqua. La manœuvre des tirailleurs et le tir à la cible furent nos principales occupations. »

Fixer sa tente, astiquer son fusil, sa baïonnette, le ceinturon, les boucles, la plaque, la giberne, le fourreau, les souliers, les molletières, blanchir ses guêtres et noircir ses mains, nettoyer tout hors soi-même : voilà le métier de troupier qui commence. Exercices, théorie, factions, corvées, inspections, nous y sommes jusqu'au cou. A cinq heures, la diane, café ; de six à huit heures, exercice; à neuf, déjeuner ; de midi à deux heures, théorie ; à cinq heures, dîner ; de cinq heures et demie à sept heures et demie, exercice ; à neuf heures, l'appel, la prière, et bonsoir la compagnie. On couche sur la pierre ou sur la terre ; il pleut, l'eau filtre au travers de la tente ; ah bah! on dort toujours. Ce n'est plus le lit de la maison maternelle, mais c'est encore bon, car on dort.

On ne s'endormait pas cependant sans demander à Dieu, s'il était dans ses desseins de nous donner le baptême du feu, de daigner nous le donner le plus tôt possible. — Il me souvient encore que le brave Jules d'Anselme de Puisaye à côté de qui je dormais sous la tente, me réveilla en sursaut, certaine nuit, en criant comme un possédé et en m'enfonçant une côte :

— Feu !... criait-il... En avant !... en avant !...

— Non, non, un peu en arrière, s'il te plaît, lui dis-je en protégeant mes côtes.

Mais il paraît qu'il n'était point dans ses habitudes d'aller en arrière, car il reçut, à Castelfidardo, neuf jours plus tard, cinq magnifiques blessures, — oui, cinq, le gourmand !

Dieu nous entendit.

Le général de Lamoricière se trouvait à Spolète, souffrant un peu de la goutte, tout occupé de sa petite armée, lorsqu'il se présenta au quartier-général un jeune officier piémontais, — M. Farini, fils de l'homme qui joua un si triste rôle à Modène et qui devait mourir fou, — porteur d'un message du général piémontais Fanti pour le commandant en chef des forces pontificales.

Ce message, écrit dans un français barbare, était cependant plus singulier encore par l'insolente sommation qu'il contenait à l'adresse de Lamoricière, et que le général s'empressa de transmettre au cardinal secrétaire d'État, en lui exposant les périls que créerait l'invasion piémontaise.

Le général en chef n'avait pas été sans inquiétudes, lors

de la concentration de deux corps sardes sur la frontière de Toscane et sur la frontière des Marches; aussi avait-il invité le gouvernement romain à demander des explications au cabinet de Turin.

Le Piémont répondit, à plusieurs reprises, que cette concentration de troupes, loin d'être opérée dans un but hostile au Saint-Siége, ne l'était au contraire que pour protéger les États de l'Église contre toute tentative d'invasions garibaldiennes.

On voit que la comédie de 1867 n'était qu'une deuxième édition, revue et augmentée, de la comédie de 1860.

Le cabinet des Tuileries, également consulté par le gouvernement pontifical, l'engageait à ne pas se préoccuper de ces mouvements de troupes, qui étaient faits exclusivement dans l'intérêt du Saint-Siége. La France encourageait le Pape à ajouter foi aux explications fournies par le Piémont, dont elle garantissait les intentions loyales.

Il faut rendre cette justice au « foudre de guerre » Cialdini, qu'il avait une peur bien sentie du héros de Constantine; aussi, non content de l'attaquer avec des forces dix fois supérieures, pour mieux assurer son triomphe de forban, ce foudre entra, sans déclaration de guerre, dans l'État pontifical, et s'en vint bravement attendre Lamoricière au coin d'un bois[1]; — moyennant quoi les compères enthousiasmés décernèrent bruyamment à l'an-

1. Le bois des Crocette.

cien caporal espagnol le sobriquet de foudre de guerre.

Il paraît qu'en Italie on a des foudres à prix réduit.

Avec ce prodigieux coup d'œil militaire que M. Ciàldini serait seul à lui contester, Lamoricière comprit tout d'abord la gravité de sa situation. Comptant sur la loyauté des explications et des intentions de Judas, et croyant par conséquent n'avoir à lutter que contre les bandes garibaldiennes, il avait distribué sa petite armée en deux corps principaux, fractionnés par détachements dans les villes et sur les frontières ; — mesure pleine de sagesse, du moment qu'on ajoutait foi aux déclarations piémontaises, mais qui créait de sérieux dangers en présence des forces considérables du Piémont, entrant à la fois par la Toscane et par la Romagne.

L'armée romaine pouvait être prise entre les deux corps ennemis et écrasée d'un seul coup, ou bien elle pouvait être détruite en détail.

Le plan de Lamoricière fut aussitôt conçu ; pour déouer celui de l'ennemi, il fallait réunir sans retard les détachements de Terni, Spolète, Macerata, concentrer toutes ses forces autour d'Ancône, tenir la campagne aussi longtemps que possible, accepter même au besoin une bataille, se renfermer ensuite dans la place d'Ancône et y soutenir un siége.

A peine avait-il arrêté son plan, que le général reçut du ministre des armes deux dépêches qui eurent pour résultat de le confirmer dans ses résolutions.

Première dépêche :

« L'ambassadeur de France à Rome vient de déclarer
» que si les troupes piémontaises entraient sur le terri-
» toire pontifical, l'Empereur se verrait obligé de s'y op-
» poser, et que l'ordre est donné d'augmenter la garnison
» de Rome.

» X. DE MÉRODE. »

Deuxième dépêche :

« L'Empereur a écrit de Marseille au roi de Sardaigne
» que si les troupes piémontaises pénétraient sur le terri-
» toire pontifical, il sera forcé de s'y opposer. Des ordres
» sont donnés à Toulon pour embarquer des troupes, et
» ces renforts vont arriver incessamment. Le gouvernement
» ne tolèrera pas la coupable agression du gouvernement
» sarde. Comme consul de France, vous devez régler vo-
» tre conduite en conséquence.

» GRAMONT.

» *A M. de Courcy, consul de France à Ancône.* »

Le 12 septembre 1860, dans la matinée, nous entendîmes sonner l'appel aux sergents-majors; on n'y fit guère attention d'abord, puis le bruit alla grossissant que l'ordre de départ était arrivé. Il était sept heures du matin. Les majors reviennent. Hurrah! On lève le camp, on va marcher à l'ennemi. A bas les tentes! On nous distribue le pain de munition, un sac de biscuit de campagne, et neuf paquets

de cartouches ; avec les trois que nous avions déjà, cela nous mettait à chacun entre les mains la vie de soixante-douze hommes. Nous allons donc au-devant de messieurs les ennemis, ou de monsieur l'ennemi, comme disait du Baudiez ; il y a au moins cinq étapes ; les étapes seront longues ; on dégorge bien vite son sac de toutes les inutilités. Il faut voir comme le soldat qui va se mettre en marche est avare pour son sac. Qui veut une chemise? qui veut une brosse? qui veut une paire de guêtres? Azor, Azor, c'est le sac, c'est un ami ; mais il ne faut pas qu'un ami soit lourd, surtout un ami qu'on a toujours sur le dos. Le sol du camp n'est bientôt plus qu'un capharnaum de débris de toutes sortes ; quel bonheur, quelles trouvailles pour les innombrables bambins attachés au service des cantines romaines! Ils sont à la curée ; ils sont bourrés, chargés comme des mulets de nos dépouilles volontaires ; ils demanderaient, je crois, que l'on partît tous les jours ; mais les cantiniers sont dans la désolation : c'est le revers de la médaille. On déjeune sur le pouce, on arrose légèrement le déjeuner, on endosse Azor, on s'aligne, et en route!

On passe par Spolète, où l'on dort deux heures ; par Foligno, où nous sommes consignés dans un vieux couvent ; par Serravalle, où nous dormons quatre heures dans la neige ; par Tolentino, où l'on ne trouve à manger qu'au poids de l'or ; par Macerata, d'où l'on écrit à ses parents ; et, dans la soirée du 17, nous arrivons en vue de Loreto, où se trouvait le corps du général en chef, fort de trois mille hommes.

Le général de Pimodan nous fit camper à dix-huit cents mètres de la ville, à l'abri d'un dos de terrain, d'où l'on apercevait les feux des bivouacs piémontais.

L'ennemi ! on allait voir l'ennemi ! On était si heureux de le penser que pour un peu l'on eût crié : Vive l'ennemi !

Le commandant nous fit former le carré, et nous dit avec cette rondeur militaire que l'on aimait en lui :

« Le moment que vous désirez depuis que vous êtes dans l'armée du Saint-Siége est proche; demain vous verrez l'ennemi, et tout fait présumer que la journée sera chaude; vous ferez votre devoir en soldats valeureux, et n'oublierez pas que la cause pour laquelle vous combattez étant la cause de Dieu, vous devez vous préparer à paraître devant lui, car demain à pareille heure plusieurs d'entre nous auront paru devant Dieu ; or, vous savez qu'il faut être propre pour paraître devant lui ; que ceux qui ne le sont pas passent au bureau chez notre aumônier, j'en sors. »

Et tout le monde passa au bureau de Monsignor Sacré.

Déjà, nous le savions, l'escadron des volontaires à cheval avait eu l'honneur d'essuyer le premier feu, — honneur que nous lui enviions. — Mais écoutons l'historien des guides, le vaillant comte de Tournon :

« Le départ de plusieurs des nôtres pour les différents corps de l'armée pontificale, la surveillance incessante des lignes télégraphiques, nos préparatifs enfin, occupèrent les derniers moments de notre séjour à Spolète. Le



général en confiait le château à la garde des Irlandais et rassemblait toutes ses troupes, tandis que Pimodan, concentrant à Terni ses bataillons dispersés sur l'autre versant de l'Apennin, devait nous suivre à vingt-quatre heures de distance. Gagner Ancône, y donner la main au général de Courten, qui des frontières de Romagne s'y acheminait en combattant, rallier toutes les forces pontificales sous le canon de la place et la défendre, tel devait être le but de nos efforts. Le 12 septembre, nous entrions en campagne. Le 14, on quitte de bonne heure le bivouac de Serravalle; à Valcimara, le général nous annonce que les Piémontais marchent sur Macerata, qu'il faut y être avant eux. Nous doublons l'étape, et, après une courte halte à Tolentino, nous entrons à deux heures du matin dans Macerata, où se trouvaient seulement quelques gendarmes. On n'y a pas encore vu les Piémontais, mais il faut rester jusqu'au jour la bride au bras à la tête de nos chevaux, qui ont fait quatre-vingt huit kilomètres en vingt heures.

» Le 16 au matin, on signale l'approche de Pimodan. Nous reprenons aussitôt notre marche. La colonne, qui ne compte guère que trois mille hommes, occupe dans un chemin de traverse une longueur démesurée. Bagages, munitions, nous ne laissons rien derrière nous. Les chevaux des riches habitants de Macerata, leurs cochers en livrée, mis en réquisition et attelés aux caissons, excitent par leur piteuse mine les lazzi de la troupe, et en versent bon nombre dans les fossés. Mais la patience du général

est admirable, il a l'œil à tout et partout rétablit l'ordre. Nous marchons couverts par la Potenza sur une chaîne de hauteurs; une vaste plaine que nos regards fouillent sans cesse nous sépare de l'ennemi. Le soir, nous y descendons. Nous sommes à l'avant-garde. On signale sur les coteaux de Loreto deux points noirs imperceptibles. L'un s'éloigne rapidement de l'autre, qui reste immobile. Plus de doute, ce sont des vedettes; on court avertir le général.

» Guides, gendarmes, dragons, chevau-légers, franchissent au trot le pont de la Potenza. Nous entrons dans Porto-Recanati : c'est un grand village dont une vaste place occupe le centre; d'un côté, la mer brise mollement sur le sable où les pêcheurs tirent leurs barques, de l'autre s'élève un château crénelé. Je n'oublierai jamais la scène qui s'est alors passée sur cette plage ignorée. Nos trois cents chevaux sont formés en colonne, la tête tournée vers Loreto dont le dôme couronne majestueusement ces belles collines. L'abbé Caillaud s'avance sur le front du peloton.

» — Messieurs, nous dit-il, vous avez l'honneur de combattre pour l'Église, soyez-en dignes et profitez-en. Dieu ne vous demande, à votre dernier moment, qu'une pensée d'amour et de repentir. Je vais vous donner l'absolution. » Puis : « Redressez-vous, messieurs, et battez-vous bien. »

» Ordre est donné de courir à Loreto, d'y entrer au galop. Au signal de Bourbon-Chalus, la colonne s'ébranle.

» La *Santa Casa* est venue se fixer sur une colline escarpée qui s'avance vers l'Adriatique; la ville occupe la

crête en arrière de ce promontoire, elle est entourée de murailles, et des rampes roides et en lacet forment de trois côtés son seul accès.

» Au pied de la montagne, des chevau-légers piémontais échangent avec notre avant-garde quelques coups de revolver et de carabine, et se sauvent à fond de train; nous nous élançons sur leurs traces; on est aux portes de Loreto, on les franchit au galop, on arrive sur la place du Dôme, chef-d'œuvre de Bramante et de Carpi. Personne; on court à la route d'Ancône, les cavaliers piémontais en descendent à toute bride les derniers lacets; dans la demi-obscurité du crépuscule, on croit en apercevoir d'autres dans la plaine : le comte Palfy, aide de camp du général, s'élance, suivi de quelques guides et de gendarmes ; mais, au dernier tournant, deux pièces de canon, qu'ils n'ont pas aperçues, les foudroient à bout portant : le cheval de Palfy est tué, de Pas tombe sous le sien; le bras et le côté labourés par la mitraille, il a pourtant la force de se traîner pendant la nuit à nos avant-postes.

» Nous l'avons laissé gisant dans le sanctuaire de Loreto; le premier parmi nos compagnons il a eu l'honneur de donner sa vie pour cette noble cause, et ce n'est qu'après de longues souffrances qu'il a succombé. »

Je rencontrai Mizaël de Pas à la Minerve, me disait dernièrement Albert Thirion; c'était le plus charmant compagnon qu'on pût avoir, et j'aime à me rappeler les occasions où j'eus le plaisir de me trouver avec lui.

Il avait eu d'abord la pensée d'entrer dans les zouaves,

mais il s'était décidé pour les volontaires à cheval, craignant que sa santé ne lui permît point les fatigues de l'étape avec le sac au dos.

La première fois que je le vis, il semblait soucieux, d'autant plus que sa mélancolie contrastait avec notre gaîté.

— Quand nous battrons-nous ? disait-il avec une sombre ardeur.

Une petite bouquetière étant venue lui offrir des fleurs :

— Va-t-en, lui dit-il tristement, je n'ai personne à fleurir !

Et je l'entendis murmurer le nom de sa mère !

Mizaël était d'une inexprimable douceur, et d'une bravoure folle. La veille de sa mort, comme j'étais à l'avant-garde, sur la route de Macerata, je le rencontrai à cheval portant une dépêche de service.

— Tout va bien, me dit-il avec une physionomie joyeuse ; les Piémontais sont entrés ; ils marchent sur Ancône ; nous ne pouvons donc manquer de nous heurter bientôt contre eux. Au revoir !...

Il me serra la main, piqua des deux, et disparut à l'horizon, où mes yeux le suivirent avec une obstination involontaire. Je ne pouvais plus le voir, que je regardais encore.

Hélas ! je ne devais plus le revoir !

« C'est quelque chose d'être à Loreto, dit M. de Tournon ; Ancône est bien près ; mais des feux symétriques brillent toute la nuit sur les hauteurs de Castelfidardo, et, quand un jour radieux vient éclairer ce magnifique pano-

rama, de petites fourmilières s'agitant sur chaque colline, et les flammes bleues des chevau-légers piémontais, flottant çà et là dans la plaine, nous révèlent les incertitudes de notre lendemain. La plaine de Loreto est arrosée par le Musone, que l'on passe sur un pont de bois au delà duquel la route d'Ancône se bifurque, se dirigeant à gauche par Castelfidardo et Osimo, à droite par les Crocette et Camurano; à partir de cette bifurcation le terrain s'élève et forme une crête en arc de cercle, couronnée par les villages de Castelfidardo et delle Crocette, et qui, à partir de ce dernier village, se recourbe vers le Musone, où elle se termine brusquement au hameau des Cascine. Le dernier mamelon, soutenu par une pente abrupte, est couronné par un petit bois taillis; le ruisseau de l'Aspio coule à ses pieds perpendiculairement au Musone; de l'Aspio à la mer, s'étend une plaine coupée seulement par des plantations et des fossés.

» C'est dans cette position que Cialdini nous attend avec quinze à vingt mille hommes.

» Cependant, le 17 au soir, le général Pimodan rejoint notre colonne avec ses cinq mille hommes; il porte à huit ou neuf mille hommes, dont moitié Italiens, le nombre des combattants avec lesquels il s'agit de faire une trouée sur Ancône. Nous traînons une douzaine de mauvais canons. Pimodan prend son bivouac à moitié chemin de Porto-Recanati à Loreto; le peloton des guides doit marcher avec sa colonne, que nous rejoignons le 18 à huit heures du matin, et que, rangés sur le bord de la route, nous

voyons défiler tout entière, échangeant avec les troupes de chaleureuses acclamations. Mais quand paraissent les zouaves (tirailleurs franco-belges), à la vue de ces deux cent quatre-vingts jeunes gens couverts de la poussière de huit jours de route, aux uniformes disparates, incomplets et déguenillés, aux mâles visages empreints de la noblesse de la race et surtout de celle du cœur, les cris, les vœux se croisent, les rangs se déforment, les mains se cherchent et les deux corps français se confondent un instant dans une sympathique étreinte.

» A neuf heures et demie, la colonne de Pimodan et celle partie de Loreto atteignent les bords du Musone, le franchissent en repliant vivement les tirailleurs ennemis et se déploient dans la plaine. Nos chasseurs italiens (commandant Ubaldini) ont eu l'honneur du premier feu et l'ont bien supporté, circonstance dont nous tirons un favorable, mais bien trompeur augure.

» Pour assurer la marche de flanc que nous devons faire, la possession du mamelon des Cascine est décisive. Pimodan l'aborde avec les carabiniers étrangers, les Suisses et le bataillon de chasseurs allemands (commandant Wuksman); il chasse du hameau l'ennemi, qui, déjà en force sur ce point, lui dispute chaque maison et chacune des meules de paille, que les coups de feu ont bientôt embrasées. Mais le plus difficile restait à faire; les Piémontais se retiraient en tiraillant sur la pente rapide qui des Cascine s'élève jusqu'au petit bois. Une batterie venue des Crocette par la crête s'établissait au sommet du

mamelon. Pimodan lance les zouaves, rien ne résiste à leur élan; quelques-uns atteignent le bois et y engagent avec les Piémontais un combat à bout portant.

» En bataille au bord de la rivière, avec toute la cavalerie sous les ordres du prince Odescalchi, commandant des dragons, avec quels battements de cœur nous suivions des yeux les efforts de ces héroïques enfants! Nous les reconnaissions à l'énergie de leur attaque, à leur agilité à gravir cette fatale pente. Mais, hélas! rien ne paraît derrière eux pour les soutenir. Une seule pièce de canon, que le lieutenant d'Audier est parvenu à monter jusqu'aux *Cascine* et qu'il sert avec un seul cannonnier, répond au feu de huit pièces piémontaises. Pimodan donne au commandant Wuksman l'ordre de gravir la pente, baïonnette en avant. Le bataillon allemand se déploie sous la mitraille et y répond avec aplomb par un feu régulier; mais rien ne peut le décider à avancer. Les Suisses, massés sous l'abri des bâtiments en flammes, hésitent à quitter cette position; quant à l'infanterie italienne, elle est depuis longtemps débandée; Pimodan, déjà blessé depuis longtemps, tombe criblé de balles dans les bras de Rainneville, son officier d'ordonnance, qui, bien qu'ayant ses deux chevaux hors de combat, ne l'a pas quitté un instant. »

Un zouave, Victor de Vigier de Mirabal, se précipite vers son général et veut le faire boire à son bidon.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut aller, répond l'héroïque mourant en pressant la main du zouave, c'est à l'ennemi!

» Et sa main défaillante se lève encore, comme pour dire : En avant !

» Les Piémontais reprennent alors une vigoureuse offensive, et descendent la pente avec furie. Les Cascine sont reprises, sauf quelques maisons où des zouaves continuent à se défendre jusqu'à ce que les flammes les forcent à se rendre. Sur l'ordre réitéré du général, le bataillon allemand se retire en bon ordre ; tout le reste est dans une confusion épouvantable, que les Piémontais, s'arrêtant aux Cascine, ne cherchent à augmenter que par leurs boulets. Notre artillerie, restée immobile dans la plaine, s'ébranle alors, mais pour fuir, les conducteurs italiens coupent les traits et se sauvent à toutes jambes.

» Nous avions reçu l'ordre de franchir la rivière. Quel spectacle, grand Dieu ! s'offre à nos regards quand nous débouchons dans la plaine : au fracas des obus, gendarmes, dragons, nos ordonnances elles-mêmes, se débandent et disparaissent. En vain l'abbé Caillaud, resté en arrière, se jette au devant des dragons et essaye de les rappeler au devoir par les exhortations les plus énergiques. Anselme, le domestique de Gontaut, les charge en vain d'injures et de coups. Les chevau-légers, un moment entraînés par la cohue, vont se rallier hors de notre vue. De toute cette cavalerie, il ne reste plus que nos trente-deux chevaux, présentant aux coups de l'ennemi une masse serrée et en bon ordre.

» — Où est le général ? Que faut-il faire ? crie Bourbon-Chalus à tous les officiers qui passent près de nous.

« — Tout est perdu : couvrez la retraite! lui répond le lieutenant-colonel d'artillerie Blumenstihl.

» Le commandant des Franco-Belges, Becdelièvre est là à pied, entouré d'une cinqnautaine de zouaves. Tous ses officiers sont hors de combat; Guelton, Parcevaux, Montcuit, Goësbriant sont restés sur le champ de bataille; on rapporte Charette frappé de deux balles, et les guides saluent ce sang héroïque de frénétiques applaudissements.

« — Voilà tout ce qu'il me reste! crie Becdelièvre à Bourbon-Chalus, retirons-nous ensemble; c'est au feu que les Français se retrouvent [1] !

» Nous nous retirons en effet : on cherche à rallier les troupes à l'abri des digues élevées qui encaissent le Musone et qui les garantissent assez bien des boulets; les Suisses montrent de la bonne volonté et se reforment à la voix de leurs officiers. Mais il n'y a qu'un cri dans toutes les bouches, qu'un pressentiment dans tous les cœurs. L'instinct du soldat le pousse vers Loreto, la déroute est désormais irrésistible [2] ! »

1. Il est impossible de rappeler tous les traits de courage de de nos Franco-Belges, zouaves de vingt ans, soldats de trois mois, de quinze jours! Je voulais en citer quelques-uns. « Nommez-les tous, ou ne nommez personne, m'a dit le commandant Becdelièvre, ils se sont tous conduits comme des héros. »

2. *Les Volontaires pontificaux à cheval*, par le comte de Tournon, pages 6-11.

Le récit calme et émouvant du commandant de Becdelièvre complète admirablement celui de M. de Tournon:

« Voyant l'hésitation des troupes indigènes de notre colonne d'attaque, mon bataillon qui, après la halte sur le bord de la rivière, avait pris l'initiative du mouvement en attaquant brusquement les tirailleurs ennemis, vint prendre le premier rang devant le feu toujours croissant des Piémontais. Il parcourt résolûment trois cents mètres à découvert et repousse une première fois par une vigoureuse charge à la baïonnette les bersagliers du Piémont jusqu'au sommet de la montagne. Mais l'ennemi déborde d'un petit bois et dirige sur nous un feu de deux rangs tellement fort, qu'il nous fait subir des pertes sensibles et nous force à nous replier. En vain je demande au général de Pimodan de me faire appuyer par les carabiniers et les chasseurs massés derrière la ferme des Crocette, il ne peut réussir à les lancer en avant. Nous étions donc seuls devant une ligne de bataille qui commençait à se former, mais que nous aurions certainement enfoncée si chacun eût fait son devoir. Ayant reculé jusqu'au point d'où nous étions partis, nous nous arrêtâmes, fîmes volte-face et attendîmes les Piémontais à une vingtaine de pas; nous les reçûmes avec un feu bien dirigé et courûmes encore une fois sur eux à la baïonnette. « Étonné de tant » d'audace et d'aplomb, et quoique bien supérieur en » nombre, dit encore le général dans son rapport, l'en» nemi recula d'environ deux cents pas. » Je n'hésite pas à affirmer qu'à ce moment décisif la victoire eût été pour

nous, si une terreur panique n'eût paralysé le reste de notre petite armée. Le général de Pimodan était déjà blessé au visage; c'est pendant cette seconde charge que nous aperçûmes pour la première fois le général de Lamoricière. D'après les instructions que nous avions reçues du général de Pimodan, nous nous attendions à être appuyés sur notre gauche par une partie de la colonne du général en chef qui descendait directement la route de Loreto à Ancône. Aussi notre surprise fut-elle grande quand nous vîmes cette colonne en arrière de nous traverser la rivière au point même où nous l'avions passée, et se déployer en bataille dans la plaine d'où nous avions débusqué les tirailleurs ennemis.

» Je dois, pour expliquer cette surprise, mentionner une opinion personnelle que j'ai raison de croire fondée. Le général de Pimodan n'avait point compris la manœuvre du général en chef, qui consistait à se faire appuyer sur sa gauche par la brigade de Pimodan, pour se diriger sur Ancône; c'est ce qui explique l'attaque des Crocette pendant que le général en chef passait avec sa troupe derrière nous, se dirigeant vers Ancône. Nous ne pûmes concevoir comment et pourquoi nous devions être, dans notre attaque, appuyés par les troupes du général de Lamoricière; mais, l'avis en ayant été donné et le fait n'ayant pas eu lieu, la surprise augmenta encore la panique des nôtres.

» Le général en chef vint jusqu'à la ferme; il ne put, lui non plus, décider les deux bataillons de notre colonne à appuyer notre mouvement; il envoya l'ordre à la cavalerie

de passer la rivière et partit au galop pour amener lui-même à notre secours un de ses bataillons de réserve ; mais il n'avait pas fait vingt pas dans cette direction, qu'on aperçut sa colonne *tout entière* en fuite dans le plus grand désordre. Le colonel Alet, aujourd'hui colonel des zouaves, resta seul sur le champ de bataille, à cheval, entouré de quelques officiers.

» La bataille était perdue. L'ennemi essaya de déborder la ferme des deux côtés malgré le feu de notre artillerie, et ses tirailleurs commençaient à prendre en flanc nos réserves massées derrière les bâtiments. « Le major de Becdelièvre, dit le général en chef, réunissant ce qui lui restait de son demi-bataillon et quelques détachements des deux autres, s'élança sur ces tirailleurs et les força à se replier dans le bois d'où il étaient sortis. »

» Au milieu de cet immense désordre, de cette pauvre armée saisie de panique, il était beau de voir le bataillon autrichien du major Wuksman couvrir la retraite avec la solidité ordinaire à cette courageuse nation, tenir tête à l'ennemi et ne se retirer qu'après avoir vu le reste de l'armée complétement en retraite. Ce fut aussi en ce moment qu'un ancien officier d'artillerie française, M. Daudier, se distingua d'une façon éclatante : il s'attela lui même au canon qu'il avait amené vers cette position, et le tira ainsi des mains de l'ennemi.

» Le général de Pimodan venait d'être blessé de nouveau, cette fois mortellement, et transporté dans une ferme où il refusa d'être dirigé plus loin. Nous dûmes céder à ses in-

stances pour lui épargner les affreuses et inutiles souffrances que lui aurait causées un long trajet sur une civière ; nous lui fîmes donc à grand regret nos adieux en nous repliant sur Loreto [1]. »

Qu'on me permette d'emprunter d'excellentes pages aux souvenirs inédits d'un brave volontaire de la quatrième compagnie des zouaves, Alfred Nalbert, ancien sous-officier au 4e régiment de lanciers français.

«... A peine le camp est-il installé non loin de Loreto et les marmites mises sur le feu, que le commandant, désirant connaître la position, ordonne au capitaine Charette de prendre avec lui des hommes de bonne volonté et d'aller faire une reconnaissance. Tout le monde voulait en être; ce fut grâce à ma qualité d'ancien soldat que j'obtins d'en faire partie.

» Après avoir avalé deux cuillerées d'une soupe fantastique, — notre seul repas depuis la veille, — nous nous mettons en marche, et nous courons toute la nuit à travers champs sans découvrir autre chose que les feux des bivouacs piémontais, scintillant dans le lointain. Nous rentrons au camp avec l'aurore; on fait le café, et en route!

» Il faut laisser là de beaux moutons que nous avons fait rôtir et que d'autres mangeront. *Sic vos non vobis!* On met les sacs sur les chariots, afin d'être plus alertes au feu, et, après une marche de deux heures, le général Pimodan

1. *Souvenirs de l'armée pontificale*, p. 77-81.

commande halte à la colonne. Il donne ses instructions à chaque régiment, il parle affectueusement aux officiers, et, arrivé devant notre bataillon, il s'écrie :

» — Quant à vous, messieurs, vous êtes Français ! je n'ai rien de plus à vous dire.

» — Vive Pimodan ! répondit un chœur formidable.

» Hélas ! Dieu l'avait déjà marqué au front pour ses élus !

» On se remet en marche, et bientôt on aperçoit les Piémontais sur les hauteurs. Les carabiniers sont alors déployés en tirailleurs, et on avance jusqu'au bord du Musone, rivière encaissée qu'il faut passer sous un feu bien nourri que dirigent sur nous les bersaillers embusqués de l'autre côté du Musone et les artilleurs piémontais rangés sur le plateau des Crocette ; mais pour nous rafraîchir sous cette pluie de feu, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture.

» Enfin nous passons le Musone sans trop de pertes, bien trempés par exemple et vaseux à plaisir, ce qui n'a rien d'agréable ensuite pour traverser en courant les terres abourées.

» L'affaire est sérieusement engagée, notre bataillon se rue sur les bersaillers qui s'étendaient en tirailleurs du côté de l'Adriatique, nous chargeons à la baïonnette. Enfoncés, les bersaillers !...

» A ce moment, je reçois une balle qui eût dû me traverser la poitrine ; mais ce fut certainement grâce à une prière que je venais d'adresser à Notre-Dame de Lorette

que la balle s'arrêta dans le bois de mon fusil qu'elle brisa en s'aplatissant sur le canon, de manière à y rester logée.

» J'étais tellement fier de l'aventure que, pour faire rire mes camarades, je m'écriai :

» — Dieu bénisse la main qui m'étrenne!

» Ce qui eut en effet un succès de fou rire.

» Les bersaillers, à l'impétuosité de notre attaque, nous reconnaissent pour des Français et lâchent pied sur toute la ligne. On leur fait des prisonniers, qui demandent à genoux qu'on leur laisse la vie. Qui songe à la leur ôter?

» Un peu après, nous tournons à gauche, en faisant face aux collines de Castelfidardo; nous gravissons la première sous une grêle de balles qui déciment littéralement notre bataillon, ce que je ne pus constater que plus tard, dans la retraite.

» Nous arrivons à une ferme qui se trouve sur le plateau de la première colline, et qu'on appelle Les Crocette. Essoufflés, exténués, nous respirons un instant, quelque peu abrités par les bâtiments de la ferme; car, tout en reculant pour se masser dans le bois voisin, l'ennemi nous sert un feu parfaitement nourri.

» A la baïonnette! crie-t-on tout d'un coup. — Et nous nous lançons une seconde fois en avant, en tournant la ferme, les uns par la droite, les autres par la gauche. J'étais des seconds, ce qui me procura l'avantage d'être rôti par le feu de trois meules de paille, que les projectiles avaient embrasées et qui nous aveuglaient d'étincelles et

de cendres; — sur quoi Oscar de P..., ne perdant pas un instant sa proverbiale gaieté, me dit :

» — C'est clair, nous sommes entre deux feux!

» L'endroit où nous nous trouvions servait, en temps ordinaire, à battre le maïs : la paille laissée sur l'aire s'enflamma, et, gagnant de proche en proche, nous contraignit de quitter la place, sous peine de prendre feu aussi et de sauter avec nos cartouches.

» A ce moment, nous n'étions pas à cinquante mètres de la ligne des tirailleurs piémontais, et je n'ai pas besoin de dire avec quel entrain nous pratiquions l'échange des mauvais procédés. Dieu me protégea encore, puisque tous ceux qui se trouvaient près de moi tombèrent, tués ou grièvement blessés, Félix de Montravel, Alfred de Nanteuil, Joseph Guérin, Lanfranc de Beccary, etc. Une deuxième balle vint frapper mon fusil, au moment où je mettais la cartouche dans le canon, qui en fut passablement faussé; car je ne pouvais plus charger qu'à grands coups de baguette. Mais avec de la patience on vient à bout de tout. Je vins à bout de recevoir une troisième balle qui m'emporta sans façon le bout de l'oreille. La chaleur du sang coulant sur ma joue me fit seule apercevoir de ma blessure; comme il coulait en abondance, mes compagnons me crurent grièvement blessé, mais, grâce à Dieu! j'en fus quitte à bon compte, ce dont je le remerciai, comme aussi de m'avoir permis de verser mon sang pour lui.

» Deux de nos canons étaient restés au bas de la colline, où il ne servaient pas, notre bataillon étant en avant

et gênant leur action. Le lieutenant d'artillerie Daudier et plusieurs volontaires parvinrent à monter une des pièces jusque sur le mamelon des Crocette, d'où elle envoya aux Piémontais de meurtrières décharges. Malheureusement, par suite du recul, le canon dégringola dans une ravine, se heurta contre un arbre, et alla écraser en basculant un pauvre diable de bersailler que nous avions fait prisonnier et qui se croyait là bien à l'abri. Quelle malechance pour nous et pour lui!

» Quand nous battîmes en retraite, non sans tirailler toujours, nous passâmes près de ce canon. Le brave lieutenant Daudier, craignant de le voir tomber aux mains des Piémontais, nous pria de l'aider à le relever; ce que nous parvînmes à faire après des efforts inouïs sous une grêle de balles et de mitraille. Le canon fut descendu jusqu'au bas de la colline où nous retrouvâmes le caisson, dont le timon avait été emporté par un boulet; malgré cela, nous voulûmes le renouer à la pièce et y atteler le seul cheval qui restât, et encore le pauvre animal avait une balle à l'épaule. Vains efforts! le canon était comme cloué au sol, et il nous fallut l'abandonner, en déplorant de n'avoir même pas de quoi l'enclouer.

» En battant en retraite, je rencontrai un de mes braves camarades, Jules d'Anselme de Puisaye, très-grièvement blessé, qui venait d'être fait prisonnier, s'était échappé en emportant un fusil piémontais, et qui, véritablement fou de douleur et craignant d'être repris, me pria de l'aider à

se traîner avec nous; ce que je fis de grand cœur, bien qu'il entra vât ma marche.

» Bientôt nous rencontrons un fossé où nous descendons, et au bout duquel nous trouvons une maison de campagne où déjà se sont abrités des blessés. Quel douloureux spectacle! Tous ces malheureux, couverts de vase, de poussière et de sang, gisants sur le carreau, les moins blessés pansant les autres avec les lambeaux de leurs chemises! C'est dans une salle de cette habitation que le général de Pimodan était étendu sur un grand lit, à gauche, en entrant . plusieurs hommes le pansaient, entre autres un Franco-Belge (Maestraeten), qui avait fait quelques études chirurgicales.

» J'eus l'honneur d'entendre, une dernière fois, la voix de cette noble victime.

» — Où en est-on? me demanda-t-il.

» — Tout va bien, mon général, lui répondis-je pour ne pas attrister sa dernière pensée.

» — Oh! que ne suis-je mort sur le champ de bataille! disait-il en luttant contre d'atroces souffrances.

» Comme on m'apprit la gravité de son état, je me retirai discrètement.

» Je craignais par-dessus tout d'être fait prisonnier et de ne plus pouvoir suivre les événements. L'ennemi n'avait pas cessé un seul instant son feu; il avançait; je dus, une seconde fois, passser le Musone sous le feu des Piémontais, — qui, plus tard, osèrent se vanter d'avoir voulu le plus possible éviter l'effusion du sang.

» Après bien des détours, j'atteignis Loreto en compagnie de plusieurs de mes camarades. Je retrouvai notre commandant entouré de quelques débris du pauvre bataillon. »

La lutte, on le voit, fut acharnée! les Franco-Belges, les aînés des vainqueurs de Bagnorea, de Farnèse et de Nerola, firent d'héroïques efforts. Du Beaudiez, du Plessis, d'Héliand, Nanteuil, Montravel, cent autres étaient tombés pour ne plus se relever, et tous étaient tombés en criant une dernière fois : Vive le Pape! Vive la France!

Les Piémontais ne comprenaient rien à cet héroïsme; on leur avait dit qu'ils ne trouveraient là que des mercenaires ivrognes, des soldats de papier mâché, et ils trouvaient des héros!

Ils ne savaient pas qu'il y avait en face d'eux trois cents Français, et, pendant la lutte, ils se disaient :

— C'est drôle! ça sent le Français!...

A chacune de nos charges à la baïonnette, si nombreux qu'ils fussent, ils se repliaient honteusement; l'Italien n'aime pas la baïonnette, cela le pique au vif.

Mais que pouvaient trois cents hommes contre vingt-quatre mille?

Il fallut songer à la retraite [1]. Le bataillon des zouaves ne comptait plus que soixante hommes, dont la moitié blessés. Vingt braves luttaient encore cependant; pour

1. J'ai donné un récit du combat de Castelfidardo dans les *Souvenirs du Bataillon des Zouaves pontificaux.*

protéger la retraite des débris de l'armée romaine, ils s'étaient jetés dans la ferme des Crocette ; — épisode sublime qui fut le digne couronnement de cette sanglante bataille, et dont le récit va nous être fait par un de ceux qui y prirent part, — *quorum pars magna fuit!*

VII

Le 18 septembre 1860, j'ai eu l'honneur de prendre part dans les rangs de l'héroïque bataillon franco-belge (zouaves pontificaux) au combat de Castelfidardo.

Quoique toutes les péripéties de cette lutte à jamais mémorable aient été bien signalées, il est cependant un épisode dont j'ai été témoin et l'un des acteurs, qui me semble présenter quelques détails assez intéressants pour que j'entreprenne d'en faire le récit. Il s'agit de la défense de la ferme des Crocette, où environ vingt Franco-Belges tinrent plus d'une heure encore après la bataille perdue.

En écrivant ces souvenirs, mon intention est de raconter simplement ce que j'ai vu, et comme je l'ai vu.

Voici d'abord, autant que je me rappelle, tous les noms des défenseurs de la ferme : Victor Gros de Perrodil, — Jean Marcel, — Auguste de Couëssin, — Joseph Le Camus, — Albert Thirion, — Georges Myonnet, — Ulric de Clock, — Charles Tresvaux du Fraval, — Pierre Ségaux, Thieriet, — Charles Patard de la Vieuville, — Maurice du



Bourg, — François, — Henri Carré, — Donght, — de Saint-Maurice, — Léon Guïot, — Gaston de Saint Gilles, — Jaumoult.

C'est près de la ferme des Crocette que mon bataillon s'est trouvé le plus vivement engagé et qu'il a le plus souffert; c'est là que sont tombés la plupart de ceux que nous avons à regretter.

J'entrai dans cette maison, sur la fin de l'action, avec quelques-uns de mes camarades sur l'ordre de notre commandant de Becdelièvre, qui voulait sans doute empêcher par là les Piémontais de s'en faire une position contre nous.

— Que quelques-uns, dit-il, entrent dans la maison !

J'y trouvai plusieurs de nos blessés qui s'y étaient traînés durant le combat; d'autres blessés, de Saint-Sernin, de Cavailhès, Bouquet des Chaux, y entraient encore en même temps que moi. Le capitaine Guelton, de la 2me compagnie, y fut apporté percé de trois balles. Deux autres de nos officiers, MM. de Goësbriant et Paul de Parcevaux, atteints l'un à la tête et l'autre mortellement à la poitrine, s'y trouvaient également.

A peine étions-nous entrés dans cette ferme que notre bataillon, écrasé par le nombre, battait en retraite. Le bataillon de chasseurs suisses et le bataillon autrichien, les seuls qui eussent combattu avec nous, se retiraient aussi vers Loreto.

C'était la triste réalité et cependant nous ne l'admet

9

tions pas encore; nous ne pouvions croire que la bataille fût si vite terminée, et, comptant sur la réserve, nous nous attendions à un retour offensif de nos troupes, qui dégageât la ferme des nombreux ennemis dont elle était entourée. Du reste, on ne nous envoya point l'ordre de nous retirer.

Nous ne songeâmes donc pas un instant à quitter notre position; la pensée n'en vint à personne.

Pouvions-nous d'ailleurs abandonner nos blessés, qui seraient immédiatement tombés entre les mains des ennemis? Je suis fort porté à croire aujourd'hui qu'en restant dans cette ferme nous favorisâmes la retraite des nôtres, en empêchant les Piémontais d'avancer aussi précipitamment qu'ils l'eussent fait peut-être sans nos coups de fusil, qui venaient leur rappeler au passage que la bataille n'était pas encore tout à fait gagnée.

Notre petite troupe ne comptait d'abord qu'une dizaine de tirailleurs, mais bientôt elle se trouva augmentée d'un nombre à peu près égal par l'arrivée successive de ceux des nôtres qui n'avaient pu rejoindre le bataillon en retraite.

Pour bien apprécier la position que nous occupions, il faut savoir que la ferme des Crocette est située à mi-hauteur de la colline de Castelfidardo, dans un lieu nommé, je crois, les Cascines, où sont espacées plusieurs fermes semblables. Vers le sommet de la colline, à cinq cents pas de la nôtre, se trouvait une autre ferme adossée à un petit bois. A quelque distance, au nord-est, du côté de la mer,

nous apercevions encore une autre maison, à mi-côte comme la nôtre, dont on avait fait une ambulance où fut transporté le général de Pimodan blessé; cette maison, ne se prêtant pas à la défense, dut être abandonnée lors de la retraite. A l'ouest de notre ferme, et à une distance de quarante à soixante pas, se trouvaient deux hangars et quelques pans d'un mur de clôture derrière lesquels s'étaient embusqués les Piémontais. Vers le sud s'étend la plaine arrosée par le Musone, au delà de laquelle s'élève la colline de Loreto.

On pénétrait dans notre petite forteresse par un escalier extérieur en pierres, d'une vingtaine de marches, sur le côté de l'ouest du bâtiment, en face des hangars; cet escalier, couvert d'un petit auvent selon la coutume du pays, était construit longitudinalement, tout au-dessous d'une fenêtre qui devait le rendre plus inaccessible. Une porte à deux vantaux s'ouvrait en haut de l'escalier sur une grande salle située au-dessus des écuries où s'étaient blottis une cinquantaine de nos chasseurs indigènes.

Cette salle était éclairée par une seule, mais très-large fenêtre, précisément celle dont je viens de parler, qui commandait l'accès de l'escalier. A droite et à gauche s'ouvraient plusieurs petites chambres, où étaient étendus nos blessés; une de ces chambres seulement, restée libre, conserva ses deux fenêtres ouvertes pour la défense; les autres fenêtres, qui d'ailleurs donnaient sur la plaine, furent fermées par leurs contrevents. Au fond du bâtiment, était une vaste pièce, une sorte de grenier rempli

de céréales, éclairée par de petites lucarnes et ayant une issue presque de plain-pied sur le montant de la colline.

Toute cette description m'a paru nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Un de nos volontaires, M. de Perrodil, ancien officier français ayant fait la campagne de Crimée, nous aida de ses conseils pour organiser notre défense. Afin de rendre plus difficile à l'ennemi l'accès de notre position et l'empêcher d'y pénétrer, nous ouvrons tout au large la porte d'entrée et y établissons une barricade de plus d'un mètre de hauteur; nous plaçons sur la grande fenêtre des sacs de blé pour amortir les balles piémontaises et dans le but aussi d'y appuyer nos fusils afin de tirer avec plus de précision. Tout cela se fait sous la pluie des balles ennemies, et sans que notre feu discontinue un seul instant.

Après quelques moments d'une fusillade fort vive, les Sardes, étonnés peut-être de notre résistance et nous croyant sans doute plus nombreux, semblèrent abandonner, pour un instant du moins, le dessein de nous forcer dans notre position, et nous les vîmes descendre par centaines dans la plaine du Musone, sans trop paraître s'inquiéter de nous. Quelques-uns, cependant, qui étaient restés derrière les hangars, nous envoyaient de rares coups de fusil, auxquels nous daignions à peine riposter, l'ennemi ne se découvrant pas assez.

A ce moment, eut lieu une petite scène qui nous émut

d'abord beaucoup, mais qui se termina d'une manière fort gaie. « O mes amis, je suis empoisonné ! se mit à crier un de nos caporaux, Maurice du Bourg, en parcourant la maison ; je suis empoisonné ! Où est le docteur ? J'ai avalé de ce maudit breuvage placé là à dessein par les Piémontais ; tenez, c'est là dans le coin... je suis empoisonné... gardez-vous d'y toucher ! » Plusieurs d'entre nous, et j'étais du nombre, avaient bu de l'eau d'un grand vase trouvé dans la maison et avec laquelle nous avions même étanché la soif de nos blessés. Les exclamations de notre caporal nous épouvantèrent d'abord : « Où donc est ce vase empoisonné ? lui demandâmes-nous. — Le voilà, nous répondit-il, en nous montrant une grande cruche déposée dans un angle de la salle. » L'un de nous saisit le vase, flaire, verse du liquide dans sa main et s'aperçoit que c'est, devinez quoi ?... De la lessive ! de la lessive nauséabonde, qui sans doute séjournait là depuis longs jours pour les besoins de nos hôtes absents. Ce fut alors un éclat de rire général, auquel malgré son émotion et ses douleurs internes, notre empoisonné ne put s'empêcher de prendre part. On jeta par la fenêtre la cruche aux Piémontais, qui durent être fort surpris de ce nouveau genre de projectile.

Mieux avisés ou plus heureux que le caporal du Bourg, quelques-uns de nous découvrirent un panier de raisin blanc que l'on renversa sur une table, et dont les plus affamés se partagèrent les grappes, se demandant, tout en chargeant leurs fusils, si elles auraient le temps de digérer.

Notre position était en effet des plus critiques.

Tout à coup la partie supérieure de la large cheminée de la grande salle tomba à l'intérieur avec fracas et faillit même écraser de nos blessés qui étaient étendus presque sous le manteau. Ce ne pouvait être qu'un boulet qui avait commis ce dégât : donc on nous canonnait, cela devenait grave. Je courus à l'une des fenêtres d'une petite chambre qui avait vue sur le montant de la colline, pour tâcher de découvrir d'où nous pouvait venir ce projectile. Mais l'incendie de quelques meules de paille, près desquelles nous nous étions battus et que les bourres de nos fusils avaient enflammées, opposait à mes regards un épais rideau de fumée qui m'empêcha de rien distinguer. Au même instant, une force détonation eut lieu dans le grenier au-dessus de nos têtes, et à travers les planches mal jointes du plancher, nous vîmes briller des étincelles et s'échapper de la fumée. D'abord nous nous imaginâmes que des Piémontais ayant pénétré là-haut à notre insu, s'amusaient à nous canarder presque à bout portant : mais l'explosion ne se renouvelant pas, nous pensâmes que ce ne pouvait être qu un projectile creux qui avait éclaté dans le grenier : donc on nous lançait des bombes; cela devenait décidément très-grave. Nous apprîmes en effet plus tard que l'on nous avait tiré une douzaine de coups de canon. Pourquoi douze coups seulement et pourquoi ne pas nous avoir écrasés sous les ruines de la maison, comme cela était si facile? C'est que sans doute le but de l'ennemi était simplement de nous incendier, et qu'il y était arrivé, comme

on le verra tout à l'heure. Peut-être aussi craignait-il que ses boulets n'allassent blesser dans la plaine au-dessous de nous les soldats de Victor-Emmanuel qui s'y trouvaient déjà ?

Voici un trait de courage que je suis heureux de mentionner. Nous aperçûmes alors d'une des fenêtres deux ou trois de nos blessés que nous n'avions pu recueillir, et qui, incapables de se mouvoir, allaient être dévorés par le feu des meules de paille près desquelles ils étaient tombés pendant le combat. Deux de nos camarades, Tresvaux du Fraval et Joseph le Camus, s'élancèrent vivement hors de la maison vers ces malheureux et les écartèrent du foyer de l'incendie qui les eût infailliblement dévorés. Grâce à Dieu, ces deux braves nous revinrent sains et saufs; l'un des deux cependant fut tout étourdi un instant par un boulet qui avait effleuré sa tête. Nous avions eu pour eux un moment d'anxiété, et ce fut une grande joie parmi nous de les voir rentrer en escaladant prestement notre barricade, aidés par de solides poignées de main.

Bientôt, la canonnade ayant cessé, les coups de fusil qui étaient devenus rares, comme je l'ai dit, recommencèrent une musique plus bruyante que jamais. Les Piémontais nous étaient revenus en grand nombre, toujours masqués par les hauteurs et le mur de clôture, d'où ils faisaient un feu roulant contre la maison. C'est à ce moment que notre défense devint plus vive. Nous nous succédions aux fenêtres avec une ardeur, un empressement difficile à décrire.

« Dépêche-toi donc, tire donc, j'ai rechargé, cède-moi la place. Mais attends donc, attends que je vise mon homme... C'est que ces braves-là ne se montrent guère! » C'était là ce qui désespérait surtout un de nos plus habiles tireurs, Marcel, gros garçon d'un charmant caractère, qui est, je crois, des environs de Poitiers. En dépit de ce que notre position avait de critique, je ne pouvais m'empêcher de sourire en l'entendant pousser une exclamation chaque fois qu'il apercevait une tête de Piémontais. « Bon! disait-il, en voilà un... » Et, après avoir avec le pouce et l'index remis d'aplomb ses lunettes, il abattait son arme, et malheur à celui qu'il avait visé! Tout à coup, nous en vîmes déboucher une quarantaine, avec un officier en tête brandissant son épée; ils s'élancèrent à l'assaut, ni plus ni moins. Nous les reçûmes par une vive fusillade, car nous avions tous nos armes rechargées. Plusieurs des leurs tombèrent; les autres gagnèrent prudemment quelque abri, et l'officier se trouvant seul à crier : En avant! en fit autant.

A trois reprises, ils se présentèrent ainsi; accueillis chaque fois de la même manière, et leur frayeur exagérant sans doute notre nombre, ils se retirèrent toujours en désordre, avant d'avoir même tenté de gravir notre escalier. S'ils eussent soutenu notre feu quelques instants de plus, ils se seraient vite aperçus que nous étions peu nombreux, car, malgré notre promptitude à recharger nos armes, notre fusillade n'eût pas tardé à se ralentir. Pour expliquer le peu d'entrain des Sardes dans ces différentes attaques, je

suis tenté de croire que notre uniforme de zouaves contribuait à les déconcerter.

Dans une de ces attaques nous leur tuâmes un brave capitaine qui s'avançait résolument, suivi seulement de quelques hommes, n'ayant pu sans doute entraîner les autres dans son mouvement. Ce capitaine, homme de haute stature, vint s'affaisser sur le premier degré de notre escalier. Sous le palier, nous apercevions le plumet d'un bersaillier qui, s'étant logé là je ne sais comment, nous envoyait des balles qui allaient frapper le plafond. Nous lui tirâmes quelques coups de fusil ; une de nos balles lui enleva même son chapeau, mais nous ne parvînmes pas à le déloger.

Les Piémontais semblèrent renoncer enfin à l'assaut, et recommencèrent leur fusillade, en jouant à cache-cache comme auparavant. Je suis persuadé qu'ils perdirent ainsi plus de monde qu'ils n'en auraient perdu s'ils eussent sérieusement tenté de pénétrer de vive force dans notre position : car, il faut se le rappeler, nous n'étions là que vingt Franco-Belges, tous bien déterminés, il est vrai, mais que l'ennemi avec les forces dont il disposait eût facilement exterminés.

Au fond de la maison, derrière la grande salle, ai-je dit, se trouvait une pièce fort spacieuse toute remplie de grains. Elle était fermée du côté de la montagne par une porte que deux degrés seulement séparaient du niveau du sol. Quoique cette porte fût solide et munie d'un bon verrou intérieur, je m'étais néanmoins dès l'abord défié d'une attaque

de ce côté et j'allais voir de temps en temps si les Piémontais ne tenteraient pas de la forcer afin de nous prendre entre deux feux. J'avais eu bon nez. Une fois, entre autres, j'entendis heurter violemment cette porte à coups de crosse de fusil. J'appelai du secours; mais à ce moment le tumulte était grand dans la salle à cause d'une des attaques dont je viens de parler; personne ne vint parce que personne ne m'entendit. Un de nos chasseurs indigènes se trouvait là par hasard, mais il s'en fut chercher une cachette dans un bahut à farine; peut-être que l'incendie y aura rôti ce pauvre descendant du peuple-roi! Je me trouvais donc seul pour défendre de ce côté l'accès de la maison. Je me postai près de la porte, m'apprêtant à faire feu sur le premier qui essayerait de passer, et j'attendis de pied ferme, sans m'attendre, je l'avoue, à grand chose de bon. Mes Piémontais voyant que la porte ne cédait pas aux coups répétés de leurs crosses, eurent recours à un autre expédient. Je vis tout à coup une pièce de bois carrée s'introduire sous la porte et la soulever, faisant l'office de levier; un seul homme la faisait manœuvrer; j'apercevais en effet ses jambes par-dessous la porte, et même un peu son corps, par les trous que les balles y avaient pratiquées pendant le combat.

Je voyais également rangées en demi-cercle les jambes des nombreux spectateurs qui semblaient tout prêts à devenir acteurs eux-mêmes. Je fus un instant indécis, car je ne voulais pas perdre mon coup de fusil, et je craignais de manquer mon but en tirant à travers la porte. Cependant

le levier faisait merveille, et la porte allait céder : je me décidai à tirer par-dessous, et sans doute que j'endommageai le mollet de cet audacieux, car il poussa un cri et tomba. L'effet dépassa mon attente, le levier resta là sans qu'aucun osât plus y toucher. Des Piémontais s'effaçant le long du mur à droite et à gauche, me tirèrent au hasard par-dessous la porte quelques coups de fusil qui ne m'atteignirent point, et auxquels je ripostai à peine, car j'aurais brûlé inutilement mes cartouches dont la provision commençait à s'épuiser.

Jugeant que, pour le moment du moins, il n'y avait plus rien à craindre de ce côté, je retournai dans la grande salle où mes camarades continuaient un feu aussi vif que possible.

Les Piémontais devenaient, en effet, de plus en plus audacieux, comptant sans doute que l'incendie, dont ils voyaient les progrès et dont nous ne nous doutions pas encore, ne tarderait pas à nous faire abandonner notre pauvre forteresse.

Tous nos bons tireurs avaient beau jeu. Henri Carré, quoique atteint d'une balle à l'épaule, Victor de Perrodi, Tresvaux, bien que blessé légèrement, Joseph le Camus et Marcel avec ses lunettes, ne tiraient pas une seule fois sans démolir un Piémontais. Afin d'obtenir un feu plus nourri et mieux dirigé, nous n'avions que six ou sept tireurs tous les autres, au second rang, se contentaient de recharger les armes et de les passer à ceux-ci.

Les sacs de grain qui nous avaient servi de gabions, tout

troués par les balles ennemies, s'étaient affaissés presque vides. Les cartouches étant venues à manquer, nos blessés s'étaient empressés d'offrir celles qui leur restaient, et ces munitions furent les bienvenues. Notre malheureuse défense pourtant touchait à sa fin.

Le feu qui s'était déclaré d'abord dans je ne sais quelle partie du bâtiment, car je n'ai jamais pu m'en rendre bien compte, commençait à gagner une chambre où se trouvaient quelques blessés. Le lieutenant de Goësbriant, qui était de ce nombre, s'en aperçut, et comprenant que la défense était désormais impossible, nous fit dire de nous rendre. Mais la lutte était trop animée pour que cet avis pût être généralement entendu. Tandis que notre feu cessait à une fenêtre, il continuait à la fenêtre de la chambre voisine. Il arriva même qu'une section des nôtres présenta le drapeau blanc en signe de reddition, mais les Piémontais n'en tinrent pas compte, attendu que, d'un autre côté, la défense se prolongeait avec acharnement. Enfin, l'on parvint à s'entendre complétement et le feu cessa de part et d'autre.

Les Piémontais, que notre opiniâtreté dans la défense avait irrités, ne nous semblaient pas disposés à ménager leurs prisonniers. J'avisai un de leurs officiers qui se trouvait parmi nos blessés; c'était le capitaine Tromboni de Verceil. Voici comment il était tombé en notre pouvoir : Au milieu du combat de Castelfidardo, un capitaine piémontais s'élança à l'improviste, le sabre à la main, sur le capitaine de Charette, de la première compagnie de mon

bataillon. Celui-ci n'eut que le temps de se mettre en garde, et un combat à l'arme blanche s'engagea entre ces deux officiers, sans que les soldats y prissent part, de part ni d'autre. Ce fut l'affaire d'un instant; atteint de deux blessures, le capitaine Tromboni tomba en rendant son épée, et M. de Charette, continuant sa marche, dit en se retournant à ceux qui le suivaient : « Il est mon prisonnier, ayez-en soin. » Recueilli, en effet, par les nôtres, Tromboni avait été conduit dans la ferme et placé sur un lit. Pendant que nous nous défendions dans cette ferme. j'entendis notre prisonnier s'écrier à plusieurs reprises avec un accent italien très-prononcé :

— Votre capitaine, c'est un brave!... C'est un Français? nous demanda-t-il.

— Oui.

— Et vous aussi, vous êtes Français?

— Oui.

— Ah! les Français, sous quelque drapeau qu'on les rencontre, sont toujours braves!

J'allai donc, avec deux de mes camarades, dans la chambre où était ce capitaine sarde; c'était la chambre aux deux fenêtres ouvertes. En ce moment, il n'y restait plus aucun des nôtres, car ceux qui s'y trouvaient, avertis que l'on allait se rendre, avaient rejoint les autres dans la grande salle. Le capitaine s'était glissé au bas de son lit, qui était fort élevé, et que les balles du dehors auraient pu atteindre. En effet, quelques instants auparavant, une grêle de balles pénétrait par les fenêtres.

Je rendis compte au capitaine de la position où nous étions réduits, et l'engageai à se montrer. « Eh bien ! dit-il, donnez-moi mon chapeau. » Je compris qu'il voulait dire son shako, sans lequel, en effet, il lui eût été difficile de se faire reconnaître, attendu qu'il était presque sans vêtements. Un de mes camarades, La Vieuville, je crois, ne sachant ce que c'était que ce chapeau que le capitaine demandait avec instance, ni ce qu'il en voulait faire, lui présenta un vieux chapeau de paysan qui était accroché à un clou. Le capitaine le repoussa ; mais j'avais découvert le vrai shako qui était derrière le lit et je le plaçai sur la tête qui en était habituellement coiffée. Le capitaine se traîna alors tant bien que mal jusqu'à la grande salle. Les Piémontais venaient d'envahir l'escalier, et déjà ils franchissaient la barricade qui défendait l'entrée, lorsqu'un coup de fusil tiré imprudemment ou plutôt involontairement d'une de nos fenêtres, nous n'avons pu savoir par qui, leur fit croire que notre reddition n'était pas sérieuse et provoqua de leur part une décharge presqu'à bout portant qui nous tua deux hommes. L'un des deux, Georges Myonnet, reçut en plein front une balle qui lui fit sauter le crâne.

Cette décharge avait lieu juste au moment où mon capitaine sarde pénétrait dans la salle et n'avait pu encore se faire reconnaître des siens. Il crut tout perdu, et, s'imaginant qu'on allait nous massacrer tous, rentra précipitamment dans la chambre qu'il venait de quitter en criant :

« — Ah ! madonna ! madonna ! »

Mais déjà les flammes gagnaient la barricade, car la moitié au moins de la ferme était la proie de l'incendie, et nos blessés avaient évacué les chambres qui brûlaient. Les Piémontais, qui s'étaient avancés jusqu'à la porte durent se retirer : les nôtres escaladèrent alors la barricade, ou sautèrent par les fenêtres. Paul de Parcevaux, qui ne pouvait se mouvoir, fut sauvé de l'incendie par Thieriet qui l'emporta sur ses épaules. Hélas ! il devait néanmoins mourir bientôt. Nous n'échappâmes au feu que pour tomber entre les mains de l'ennemi. Il y avait, je crois, en ce moment, autour de la ferme, tout un bataillon du 10e de ligne, et plusieurs compagnies de bersagliers.

Bientôt nous gravissions entre deux rangs serrés de baïonnettes piémontaises la colline de Castelfidardo, théâtre de notre glorieux désastre. La bataille était depuis longtemps terminée ; l'armée pontificale était rentrée en désordre dans Loreto.

En passant près d'une meule de paille qui achevait alors de se consumer, je remarquai avec douleur les corps carbonisés de quelques-uns de nos camarades tombés en cet endroit. Le terrain que nous parcourions était jonché de nos morts et de nos blessés. Parmi ces derniers, j'aperçus Edme de Montaignac, Arthur de Chalus et le sergent Joseph Blanc, qui tous trois, comme je l'ai su depuis, sont morts de leurs blessures. Près du petit bois, nous aperçumes le corps inanimé de Léopold de Lippe ; son visage était presque méconnaissable, défiguré par un coup de feu.

Qu'elle fut belle la mort de nos héroïques camarades! Loin de la patrie et de la famille, ils étaient tombés, pleins de foi dans la sainteté de la cause à laquelle ils s'étaient dévoués!

Loreto et les Crocette en flammes disparurent bientôt derrière nous...

VIII

Voici comment le comte de Bourbon-Chalus, dans une lettre écrite par lui le lendemain de Castelfidardo, rendait compte de la retraite des débris de l'armée romaine.

« ..... Le brave bataillon des Franco-Belges, qui avait déjà deux fois repoussé l'annemi, fut écrasé par le nombre et dut commencer sa retraite.

» Alors les guides et les Franco-Belges se groupèrent sur les bords de la rivière, avec l'ordre de protéger la retraite Ces deux corps, réunis aux bersalliers allemands, ont exécuté ce mouvement en bon ordre et au pas, jusqu'à ce que l'armée fût rentrée dans Loreto. Tout ce qui restait de Français et de Belges, ainsi rallié dans cette place, résolut de s'y défendre jusqu'à la mort. Le 19, à la pointe du jour, tous les chefs de corps furent réunis par le plus ancien colonel d'état-major, M. Gutenhoven[1], et furent

1. Un des plus braves officiers de l'armée pontificale.

consultés sur le parti qu'il y avait à prendre. Tous, à l'exception de M. de Becdelièvre et moi[1], furent obligés d'avouer que leurs hommes ne voulaient plus se battre. Le colonel Gutenhoven proposa la capitulation et fut chargé de cette triste mission. Les Franco-Belges, comme les guides, durent donc subir cette dure alternative... Cette capitulation, du reste, a été honorable, puisqu'elle ne nous soumet à aucun engagement vis-à-vis de l'ennemi, que nous avons reçu les honneurs de la guerre, et que nous nous sommes retirés avec armes et bagages. »

J'extrais ce qui suit d'une lettre de M. le vicomte de La Béraudière, du corps des guides :

« ..... De neuf mille hommes que nous étions le matin, il en est rentré deux mille dans Loreto, et encore on ne nous a pas poursuivis... D'environ quatre cents Français que nous étions dans l'armée, nous sommes rentrés cent vingt. Tous nos canons ont été pris, ainsi que nos bagages[2].

» Rentrés dans Loreto, voici quelle était notre position : nous nous trouvions un petit noyau de cent vingt Français et deux cents Autrichiens, au milieu d'une ville ennemie et entourés par les Piémontais au nombre de trente mille, avec une artillerie admirable.

» Dans ces circonstances, on envoya des parlementaires

1. Et à l'exception de quelques chevaux-légers, qui entrèrent à Ancone à la suite du général en chef.

2. Tous les canons, moins deux, que l'énergique lieutenant Oude sauva et conduisit à Ancône.

au général Cialdini, qui fit dire de capituler... Nous ne voulions pas nous rendre; nous voulions nous enfermer dans une maison et la défendre... Le colonel Gutenhoven, commandant comme le plus ancien chef de corps, eut une entrevue avec Cialdini, et il en résulta que nous sortirions de la ville avec nos armes, et que l'armée piémontaise nous rendrait les honneurs militaires. Quant à la garnison, elle devait être désarmée et licenciée; de plus, nous devions retourner en France tout de suite.

» Nous nous acheminions sur Recanati, où se trouvaient les généraux Fanti et Cugia, qui nous attendaient; l'armée faisait la haie sur la route en nous présentant les armes, les tambours battant aux champs. A l'entrée de Recanati, les généraux nous saluèrent du sabre et nous introduisirent dans la ville, où nous restâmes deux jours, en attendant que notre situation fût réglée. Il est juste de dire que, pendant ces deux jours, nous fûmes très-bien traités. Les simples soldats piémontais eux-mêmes avaient une attitude très-digne envers nous. Quant aux officiers, ils nous firent beaucoup de compliments sur la manière dont nous nous étions battus, disant qu'ils regrettaient que nous nous fussions fourvoyés dans la question italienne (ce sont leurs expressions).

» Cossette et moi sommes les seuls officiers inférieurs qui ayons dîné en tête à tête avec le général Cugia, commandant la brigade de Recanati; c'est, du reste, un jeune homme charmant, et c'est dommage qu'il serve la révolution. Au bout de deux jours, la réponse à notre égard ar-

riva de Turin ; il fut décidé que l'on nous enverrait prisonniers sur parole jusqu'à Livourne, où nous deviendrions libres. Nous devions passer par Macerata, Pérouse, Sienne et Pise... Dans ce voyage, qui a duré six jours, nous en avons été quittes pour beaucoup de sottises et de huées, et un cheval à M. de Gontaut, qui a été tué sous lui par trois balles, en passant dans les montagnes. »

Chacun rend justice à la courtoisie de M. le général Cugia. Quand on lui présenta la liste des morts et blessés de l'escadron des guides et du bataillon franco-belge, il s'écria :

— Quels noms ! On dirait une invitation de bal à la cour de Louis XIV [1] !

« Privés de chefs, dit M. de Becdelièvre, nous nous dirigeâmes sur Loreto, où les officiers supérieurs se réunirent en conseil de guerre, sous la présidence du colonel Gutenhoven. Après avoir constaté qu'il ne restait dans les murs de la place que 3000 hommes très-peu décidés à se battre, il fut décidé qu'une capitulation serait offerte. Le général Cialdini l'accepta avec des conditions très-avantageuses.

« *Article premier*. L'armée serait libre et rapatriée dans ses foyers.

» *Art*. 2. Les honneurs militaires seraient rendus à la

1. Ce mot a été attribué à tort au général piémontais Leotardi par les uns, et au général Brignone par les autres.

troupe du Pape, les soldats déposeraient leurs armes, les officiers conserveraient les leurs.

» *Art.* 3. L'évacuation de Loreto aurait lieu dans les vingt-quatre heures. »

» Le 19 au soir, nous rentrions tous à Recanati, musique en tête, devant le front de l'armée piémontaise qui nous rendit les honneurs militaires, et deux jours après nous étions dirigés sur Livourne pour être rapatriés.

» Pendant les deux jours que nous passâmes à Recanati, M. le général piémontais Leotardi reçut les officiers supérieurs à dejeuner et fit publiquement l'éloge des tirailleurs, qu'il appelait zouaves, à l'exemple du public....

» Aucun ordre ne fut donné, après la bataille, pour diriger la retraite. Bien des hommes se portèrent sur Porto-Recanati, dans le but de s'embarquer pour Ancône ou de se diriger vers les montagnes et de rentrer à Rome. Quelques-uns furent assez heureux pour trouver des bateaux et gagner le large. Un certain nombre prirent la route de Fermo; et, encore qu'ils fussent conduits avec beaucoup d'intelligence et de sang-froid par M. le lieutenant de Chérisey, ils tombèrent successivement au pouvoir de l'ennemi...[1] »

Il faut lire encore cette belle page du comte de Tournon :

« Nous traversons lentement la plaine incessamment sillonnée par les boulets ; car notre peloton, seul en ordre,

1. *Souvenirs de l'armée pontificale*, p. 84.

sert de cible à l'ennemi. Ses deux pièces rayées[1] nous font la conduite jusqu'au pied des hauteurs de Loreto, longtemps après que les autres sont rentrées dans le silence; mais la Providence veille sur nous, pas un seul projectile n'atteint notre peloton.

» Il nous restait un devoir à remplir: retrouver le général. De toutes parts on assure qu'il s'est embarqué; sans entrer à Loreto, nous courons à Porto-Recanati. Là, pas de nouvelles; des dragons qui reviennent par le bord de la mer ne l'ont pas vu. D'autres prétendent qu'il s'est embarqué vers Sirolo. Impossible de constater où ni quand il a quitté le champ de bataille. Mais, pendant que nous le cherchions, il avait fait ce qui restait à faire, et pris le seul parti qui convenait à une situation aussi désespérée, avec une promptitude de décision qui, dans les situations les plus critiques, est le privilége de certaines âmes éprouvées par toutes les vicissitudes de la fortune. L'armée une fois débandée, la bataille perdue (et pouvait-elle ne pas l'être?), il ne restait pour le général de Lamoricière qu'un intérêt, qu'un devoir: défendre Ancône; et lui seul pouvait tenir quelques jours derrière ses remparts en ruine, ses redoutes à peine ébauchées et armées d'une manière pitoyable. Il a noblement couronné une entreprise impossible par une héroïque aventure; ce sera notre éternel regret à nous, si fiers du nom de ses guides,

1, La batterie piémontaise est composée de six canons, dont deux rayés et deux obusiers.

que les hasards du champ de bataille ne nous aient pas permis de le suivre.

» Quant à nous, restés sans ordres, nous rentrons à Loreto au milieu des rumeurs les plus contradictoires et le désespoir dans l'âme.

» Ainsi trois heures avaient suffi pour anéantir l'armée du Saint-Siége! Ce n'était plus qu'une masse confuse sans chefs, sans âme, en complète dissolution, et désormais à la discrétion des Piémontais. Au colonel Gutenhoven échut la triste tâche de présider à son agonie. La nuit du 19 fut une nuit d'alarme et de hideux désordre; les zouaves, réduits de 280 à 80, auxquels nous nous étions joints, et le bataillon allemand de Wuksman, veillaient seuls aux postes les plus importants. Le sanctuaire de Loreto nous servait d'ambulance. Dans toute l'étendue de l'église on a disposé de la paille et des matelas; deux cents blessés, dont beaucoup n'attendent plus que la mort, y gisent dans ce calme et ce silence qui est le dernier devoir, le dernier point d'honneur du soldat; par une grâce de la Providence, il se trouve à Loreto quelques Sœurs de la Charité: ce sont des Françaises. Elles circulent dans ces funèbres files d'un pas actif, avec cette aisance qui ne se dément jamais, et la douce sérénité de leurs visages porte dans l'âme de nos blessés la résignation et l'espoir. Les chirurgiens ont établi leur laboratoire au chevet de l'église, tout contre la Santa-Casa; ils y travaillent dans une mare de sang. Mais le réduit sacré est resté libre; les messes s'y succèdent pendant toute la matinée, et une

foule de soldats ne cessent d'en assiéger les portes. Pour qui a vu, le 19 septembre, ces pauvres Irlandais, ces enfants de la Bretagne encore couverts de boue, de sang, tout noirs de poudre, prosternés sur les dalles du sanctuaire, s'approcher humblement de la table sainte; pour qui a entendu les paroles du prêtre, couvertes parfois par le cri d'un amputé, jamais Loreto, avec les splendeurs de ses trésors, les pompes de ses cérémonies, l'affluence de ses pèlerins, n'atteindra la majesté de ce funeste jour.

» Peut-être l'armée aurait-elle pu échapper à la honte d'une capitulation. Sa retraite par le littoral sur les montagnes d'Ascoli était encore praticable. Mais, nous l'avons dit, il n'y avait plus de chef; le colonel Gutenhoven ne se croyait autorisé qu'à capituler; s'il restait quelques hommes énergiques, ils étaient peu soucieux d'assumer volontairement la responsabilité d'une tentative qui présentait à coup sûr plus de périls que de chances de succès. Une trouée, même individuelle, sur Ancône ne présentait aux imaginations les plus aventureuses aucune possibilité de réussite, tant les postes piémontais paraissaient serrés et sur leurs gardes. Nous ignorions encore le sort du général, qui, la veille, avait si audacieusement accompli ce que nous ne pouvions plus essayer.

» Il ne nous restait donc qu'à capituler, et sans retard, car à chaque instant Suisses et Italiens surtout sortaient de la ville, isolément ou par bandes, et allaient se rendre aux Piémontais, dans l'espoir de retrouver sur le

champ de bataille leurs sacs, qu'ils avaient jetés la veille. L'armée ne comptait plus quatre mille hommes.

» A quatre heures on nous annonçait que tout était signé, que nous avions obtenu ce que, par dérision sans doute, on appelle les *honneurs de la guerre*. La triste cérémonie devait s'accomplir à Recanati, où nous arrivons à dix heures. Une division piémontaise était en bataille sur un des côtés de la route et nous présentait les armes, au bruit de ses musiques et de ses tambours, à la lueur sinistre de mille flambeaux plantés dans les canons de fusil. A la porte de la ville le général Leotardi recevait et nous rendait notre salut. Nous conservions nos armes et nos chevaux, comme tous les autres officiers ; mais les soldats déposaient leurs fusils en un immense monceau. Quand nos zouaves jetèrent sur le tas leurs armes aux baïonnettes tordues et teintes de sang, ils lancèrent à leurs vainqueurs un regard qui dut faire rougir ceux qui se trouvaient à Palestro [1]. »

M. Cialdini, dans son rapport triomphal, osa dire que le général de Lamoricière avait fui honteusement du champ de bataille, et il se trouva des publicistes français pour applaudir cette ridicule calomnie de l'ancien mercenaire espagnol, — dignes romains d'un tel impérator !

A ce propos, il est toujours bon de rappeler que, sur la fin de 1860, il circula dans Paris une verte réponse à

1. *Les Volontaires pontificaux à cheval*, p. 13.

'adresse du foudre Cialdini, et dans laquelle la botte d'un maréchal de France jouait un rôle important.

Cette lettre était signée : « *Maréchal Pélissier, duc de Malakoff.* »

Pouvait-on dire impunément, à la face de l'Europe, qu'un général français, un Lamoricière, eût fui d'un champ de bataille? Cela n'est bon que pour des généraux en chemise.

Le glorieux Criméen était libre de mettre ses bottes où il voulait; pour moi, je me contenterai d'appliquer à l'homme de Castelfidardo ce vers dont il comprendra la portée :

Vous prêtez sottement vos qualités aux autres !

M. Cialdini a-t-il donc oublié la piteuse grimace qu'il fit, après le combat, lorsqu'un des nôtres remarqua tout haut que le foudre italien avait reçu une balle dans le dos ?

La tombe s'est fermée sur le vainqueur africain, sur le glorieux vaincu d'Ancône. La mort rend aux jugements des hommes l'impartialité qui n'existe jamais dans la lutte. Au bord d'un cercueil, les haines de parti s'assoupissent, les préventions s'évanouissent, l'histoire commence, sévère, mais calme et juste !

Aujourd'hui que le nom de Lamoricière appartient à l'histoire, et qu'il ne doit plus réveiller ni la calomnie ni la haine, un de ses soldats élèvera la voix, non pour paraphraser l'admirable panégyrique d'un illustre orateur

chrétien, mais seulement pour montrer, dans cette prétendue défaite de Castelfidardo, la plus belle page militaire du général qui n'est plus.

J'ose dire que, surpris à l'improviste par une formidable invasion, sans déclaration de guerre, à la tête de quelques milliers d'hommes, d'une armée improvisée de la veille, sans artillerie, sans munitions, sans vivres, Lamoricière fut à la hauteur de ses plus brillants faits d'armes en organisant le combat de Castelfidardo.

Il court à marches forcées sur Ancône, la seule place forte de l'État où il puisse tenir haut le drapeau pontifical, jusqu'à l'arrivée des secours promis par l'ambassadeur de France; car il faut qu'il entre dans Ancône, et pour donner à nos soldats le temps de venir au-devant des envahisseurs, et pour raffermir par sa présence le courage d'une garnison déjà bloquée.

Devant lui Lamoricière sait qu'il trouvera les vingt mille hommes du corps Cialdini, et sous les murs d'Ancône les vingt mille hommes du corps Fanti. Que résoudre? Le général Pimodan attaquera les Piémontais aux Crocette, à quelques lieues d'Ancône, pour occuper l'ennemi et faire diversion. Pendant le combat, le général en chef, à la tête de cent cinquante gendarmes, suivra le bord de la mer et gagnera Ancône.

M. Cialdini, qui nous mitraillait à pleines volées de ses vingt-quatre canons rayés, pendant que nous chargions et rechargions à la baïonnette, ne sut pas deviner que nous n'avions qu'un but: celui de distraire son attention.

Lamoricière se fût fait tuer cent fois, comme Pimodan, plutôt que de tomber vivant aux mains de l'ennemi. Il entra, le soir, dans Ancône, au bruit du canon, aux acclamations du peuple et de l'armée, au milieu des illuminations, à la tête de vingt ou trente cavaliers.

Les autres avaient été désarçonnés par les boulets de la flotte piémontaise, qui balayaient le rivage.

Le soir, nous, les blessés français, relevés par l'ennemi sur le champ de bataille ou dans la ferme des Crocette, nous gisions pêle-mêle, sur la paille ou sur la dalle, dans la froide église de Castelfidardo.

Il faisait nuit au sanctuaire transformé en ambulance; on n'entendait dans l'ombre que le pas des gardes qui se mêlait aux sanglots de la souffrance, aux râles de l'agonie.

Dix heures sonnent au vieux beffroi dont les vibrations nous agitent douloureusement.

Tout à coup, l'écho nous apporte le roulement lointain d'un coup de canon. — Les blessés s'agitent joyeusement sur leur grabat de pierre ; une voix crie :

— Victoire !... Lamoricière est dans Ancône !...

Telle est l'histoire vraie du combat de Castelfidardo : tout le succès fut aux vaincus.

Hélas ! la France ne vint pas !...

Le duc de Gramont avait omis de spécifier que l'intervention de son gouvernement devait se borner à des secours *diplomatiques*.

Douze jours après, Lamoricière signait la capitulation d'Ancône !

Un article de la capitulation de Loreto exigeait la rentrée des volontaires français dans leur patrie; il fut exécuté le 21 septembre. Les officiers furent autorisés à voyager ensemble sous l'apparente protection d'un officier d'état-major qui ne sut prendre aucune mesure pour leur épargner les outrages que leur prodiguèrent les italianissimes de Macerata, Foligno et Pérouse.

Les simples volontaires ne furent pas plus heureux que leurs chefs; on en jugera par les divers récits qui vont suivre, et qu'on croirait écrits d'hier par un des héroïques prisonniers de Monte-Rotondo.

« On nous enferma, dit M. de Tournon, dans un couvent où nous dûmes, pendant deux jours, attendre que le cabinet de Turin eût disposé de notre sort. Enfin, le 22 septembre, nous recevons ordre de partir: on nous conduit en France; nous serons libres en touchant la frontière.

» Une centaine d'officiers, Suisses, Allemands, Français, composaient notre triste convoi, marchant les uns à cheval, les autres dans ces indescriptibles voitures à volonté que les Italiens préfèrent de beaucoup aux services réguliers, aux diligences. Nous rapportions avec nous, sous la garde de Rainneville et de Ligne, le corps de notre jeune et brillant général. Grâce à sa mort héroïque, grâce aux zouaves si bravement tombés à ses côtés, la catastrophe de Castelfidardo ne sera pour la France ni sans larmes ni sans gloire.

» Le passage à Macerata ne fut pas sans quelque danger, et plus d'un cœur qui n'avait pas faibli pendant le combat se troubla sous les imprécations et les menaces de l'ignoble populace. Dans notre longue retraite jusqu'à Livourne, nous avons eu le temps de nous y habituer, et, pour ma part, le mépris n'a jamais cessé d'avoir le dessus. A Camerino, cependant, la démonstration prit un caractère plus grave : reçus à coups de fusils par les prétendus gardes nationaux de l'endroit, nous perdîmes un cheval, frappé de trois balles sous Anselme. MM. les officiers piémontais de notre escorte doivent être bien honteux de leurs auxiliaires. Nous n'avons pas appris, cependant, que cet incroyable attentat contre le droit des gens ait été de leur part l'objet de la moindre répression.

» Le 30 septembre, tristes et confus, nous rentrions en France, ne nous attendant guère à l'accueil si sympathique, aux remercîments que devions y trouver. Nous avons fait bien peu pour les mériter. Ils ne nous en sont pas moins précieux ; ils nous prouvent qu'à défaut de ses armes, le cœur et la conscience de la France étaient avec nous.

» Tandis que nous quittions d'une manière si inattendue cette terre d'Italie où nous avions espéré combattre plus longtemps et avec un tout autre succès, trois de nos camarades, de France, de Terves et la Perraudière, étaient assez heureux pour prendre part à la défense d'Ancône ; Montmarin, qui se trouvait aussi à la suite du général, ayant eu son cheval tué sous lui, n'avait pu y arriver.

« Des Dorides, attaché au major Chevigné, était dans les montagnes d'Ascoli; enfin de Legge et la Guiche, ce dernier arrivé trop tard pour nous rejoindre, combattent encore sur la frontière napolitaine avec le major de Mortillet [1]. »

Ulrich de Clock, Élzéar de Sabran, de la Vieuville, de Saint-Gilles, du Bourg, et quelques autres Franco-Belges, rentrèrent en France par étapes, insultés par-ci, menacés par-là, couchant sur de la paille infecte, et recevant du gouvernement sarde, pour vivre, un pain de munition et trois sous et demi pour deux jours.

« Nous avons été hués, insultés, pillés, écrivait Albert Sisson, et encore un peu écharpés dans les villes où nous étions obligés de passer. On reconnaissait l'influence révolutionnaire du Piémont dans ces manifestations. Nous avions un capitaine d'état-major piémontais pour nous servir de guide; il se contentait de lever sa casquette lorsqu'on nous insultait [2] »

Un volontaire écrivait de Pérouse :

« Eugène de Maistre a été chargé de la défense d'un fort qui s'est trouvé le plus exposé de la ville au feu des Piémontais; il avait avec avec lui 150 Italiens, 150 Allemands et 150 Irlandais. Ils ont résisté sept heures et fait une capitulation fort honorable dans ces circonstances,

1. *Les Volontaires à cheval*, p. 15.

2. *Souvenirs du Bataillon des Zouaves pontificaux*, 2e édition, p. 151.

gardant leurs armes et devant être conduits à la frontière des États sardes, d'où ils pourront regagner leurs foyers.

» Rien de mieux; ils ont cédé devant le nombre; ils étaient un contre douze. Deux heures après, on les a jetés en prison dans les casemates, puis envoyés à Livourne après leur avoir enlevé argent, effets de prix, s'ils en avaient, etc.; à Livourne, fourrés dans les cachots, d'où l'on promet de les embarquer pour Gênes; et, pendant ce temps, non-seulement les populations, mais les soldats piémontais et leurs officiers, les preux du roi galant-homme, les accablent d'injures, de brutalités et de coups.

» Voilà comment les régénérateurs entendent l'honneur militaire et traitent un ennemi vaincu à qui le sort des armes a été contraire. »

Le bravo Servet adressait, en 1860, à sa pieuse mère, une lettre admirable, dont voici un passage :

« ...Nous fûmes obligés de traverser une rue de Pesaro, escortés par quatre hommes et un caporal piémontais, ou du moins en portant l'uniforme; car, sur ces cinq galants hommes, il y avait un Anglais et un Allemand, un Hongrois, je crois. La canaille s'ameuta sur notre passage; on frappa même trois chasseurs romains, prisonniers comme nous, et dont l'un avait une légère blessure au bras. Le caporal piémontais riait à la vue de ces infamies et disait à ces bandits : « Frappez, c'est dur. » Un officier vint à passer. Je me plaignis à lui des mauvais traitements de notre escorte, supposant que, en Piémont comme en France, on a le respect de l'ennemi vaincu et désarmé; mais « hon-

neur au courage malheureux ! » n'a jamais pu se traduire en piémontais. L'officier haussa les épaules, nous regarda et dit : « Brigands, barbes de chiens, vous vous plaignez, quand on devrait vous fusiller! » Puis il continua son chemin en recevant une digne ovation de la canaille.

» Pour manger, on nous donna du vieux pain de munition et de la soupe dont n'aurait pas voulu mon pauvre chien Black. On nous enferma dans une salle humide et infecte. Nous y passâmes la nuit sur le carreau ; car je ne parle pas d'une vingtaine de brins de paille disséminés çà et là comme pour nous narguer. Faute de mieux, je dus me coucher sur la pierre; j'étendis ma veste sur moi, et je m'endormis en pensant à vous. Le lendemain matin, à mon réveil, je grelottais; ma veste avait disparu; on me l'avait volée pendant mon sommeil; mais le sergent piémontais du poste me dit qu'il me procurerait une bonne capote moyennant cinq écus romains; c'était tout ce qui me restait, et encore je les avais sauvés de leurs mains en les cachant je ne vous dirai pas où. Je dus en passer par là; il m'apporta bientôt une capote sale et déguenillée, qui ne valait pas vingt baïoques, et j'eus de la vermine pour plus que mon argent. On nous dit que nous allons à Alexandrie; cela me rapprochera toujours de la France et de vous, ma bonne mère. Je ne demande qu'une chose à Dieu : revoir le ciel du pays, et vous embrasser encore une fois; puis je repartirai pour Rome; car je ne crois pas avoir payé toute ma dette au Saint-Père. Dieu m'a fait la grâce de m'épargner à Castelfidardo; et comme j'ai juré

de verser mon sang pour Pie IX, dont la cause est la nôtre, je saurai tenir mon serment.

« SERVET,

« *Volontaire pontifical.* »

» Triste moment! dit Alfred Nalbert dans ses notes inédites sur le combat du 18 septembre. Hélas! quand on fit l'appel du soir, à Loreto, combien d'entre nous, le matin pleins de jeunesse, de force et d'avenir, ne répondirent pas à l'appel de leurs noms! Quatre-vingts volontaires à peine se pressaient autour de leur commandant, et dans quel état, la plupart!

» De grosses larmes tombèrent de tous les yeux quand notre aumônier, monseigneur Sacré, commença le *De Profundis!* Avec quelle ferveur on le dit avec lui! Ces voix funèbres, cette prière de miséricorde, qu'on entendait dans la nuit comme les murmures d'un autre monde, me remuèrent profondément le cœur!

» On s'étendit sur les dalles pour tâcher de goûter un peu de repos, sans paille, sans couverture, par une nuit de glace. Nous ne pensions même pas à prendre quelque nourriture, tant nous étions harassés, tant surtout nous avions le cœur serré!

» Dans la nuit, il y eut quelques alertes; car on craignait à toute minute l'attaque de Loreto par les Piémontais. Au jour, nous allâmes visiter nos pauvres blessés, installés dans l'église miraculeuse, sous la protection de la

vierge *Lauretana*, et confiés aux soins des bonnes sœurs de saint Vincent de Paul, toujours si courageuses et si dévouées.

» La triste journée du 19 septembre 1860 restera toujours présente à ma mémoire. Plus calmes que la veille, plus clairvoyants, nous comprenions toute l'étendue de notre malheur et les douloureuses conséquences de notre défaite. — Pie IX allait-il donc être livré à la merci de ses ennemis! Allions-nous résister encore, tenter une lutte désespérée, hérisser Loreto de barricades, ainsi que le proposaient quelques enfants de Paris ?... Hélas! le mot de capitulation se fait entendre et emporte notre dernière illusion; car nous ne voulions pas voir encore que nous étions tout à fait vaincus!

» La France viendra! disait-on avec une confiance fiévreuse.

» La France ne vint pas. Le général Cialdini avait fait trop vite!

» Voyez-vous ces quelques hommes, debout, le front penché, les bras croisés devant leurs faisceaux? Ils attendent que leur commandant ait signé la capitulation. — Puis ils partent pour Porto-Recanati, passant devant le front de l'armée piémontaise qui présente les armes à la lueur des torches plantées au bout des fusils. Les officiers sardes saluent du sabre, les tambours battent aux champs, les musiques retentissent... et nous déposons nos armes en tas aux pieds de ces soldats qui, vingt fois plus nombreux, n'ont pas su nous les prendre!

» Voilà pourtant ce qu'on appelle les honneurs de la guerre! O honte et douleur!

» Le lendemain, 20 septembre, on nous permet de nous promener dans la ville. J'entendis le général Cialdini dire au comte de Becdelièvre:

» — Commandant, vous devez être fier de commander de pareils gaillards!

» Le commandant lui répondit:

» — C'est vrai, général; mais vous me feriez plaisir si vous vouliez m'écrire ce que vous me dites là.

» — C'est inutile, répondit le général, toute l'Europe le saura.

» Cialdini désirait nous voir de près, et, de notre côté, la curiosité n'était pas moins grande; aussi l'entourions-nous sur la place et une conversation s'engagea-t-elle entre lui et nous, — officiers, guides et Franco-Belges. Quelques-uns l'interpellèrent et obtinrent des révélations qui dessillèrent subitement nos esprits sur le compte du gouvernement français. Quant à moi, je me permis d'adresser au général des observations sur la grêle de mitraille qu'il avait fait pleuvoir sur l'armée romaine, avant, pendant et après le combat; à quoi il répondit par cette explication dérisoire, que c'était pour nous épargner, en rendant le combat dès l'abord impossible. Il parut un peu vexé, je dois le dire, lorsque je lui fis remarquer qu'une balle avait traversé son écharpe, juste derrière le dos.

» Le lendemain, 21 septembre, nous partons pour Gênes, sous la garde d'un bataillon sarde, commandé par le

mirable exemple, de la part de soldats qui avaient été privés pendant plus d'un mois des choses les plus nécessaires à la vie!

J'aime à rappeler ce fait si flatteur pour les volontaires de Saint-Patrick, dont j'ai pu, dans les dix jours que j'ai eu l'honneur de les commander, apprécier l'esprit d'ordre et de discipline, comme j'avais apprécié, dans le combat, leur énergique bravoure.

Mon frère amena de Southampton le vapeur *La Dee*, qui, cinquante heures après, faisait, dans le canal de Saint-Georges, une entrée véritablement triomphale.

Les vertes collines couvertes de masses vivantes, répondant par des tonnerres de hurrahs aux cris de joie des soldats grimpés dans les vergues, des milliers de bras agitant les bannières et les écharpes aux couleurs nationales de l'Irlande, vingt navires pavoisés, chargés de monde, de musiques et de fleurs, nous escortant ou tournant autour de *la Dee*, un concert inénarrable de cris d'enthousiasme, de bravos, d'hymnes, de symphonies, de hurrahs frénétiques!... Jamais je n'oublierai cette admirable scène.

Un homme est monté sur le pont du vapeur. C'est John-Francis Maguire, député de Cork au parlement britannique. Au nom de l'Irlande, il félicite ceux de ses enfants qui ont été soutenir à Rome l'honneur et la foi de leurs pères. Ses magnifiques paroles sont accueillies par un renouvellement d'acclamations enthousiastes.

— Mes amis, demande le grand orateur, où est celui de nos frères de France qui vous ramène à l'Irlande

— Le voici! le voici! crièrent en même temps mille voix.

M. Maguire vint à moi et m'embrassa avec effusion, au milieu d'un ouragan de bravos et de cris affectueux. C'en était trop pour mes pauvres forces; à bout de fatigues et d'émotions, je sentis comme un grand déchirement dans ma poitrine et je perdis connaissance dans les bras de l'illustre Irlandais.

Ces huit jours de fatigues incessantes avaient fait rouvrir la blessure que, deux mois auparavant, j'avais reçue dans la poitrine, à Castelfidardo.

Transporté au cottage de M. Maguire, je fus entouré, pendant plusieurs jours, des soins les plus affectueux, les plus fraternels, et dont je garderai toujours le reconnaissant souvenir.

Quelques semaines après, je quittais l'Irlande, emportant de ce noble pays une impression de joie et de tristesse, — de joie pour l'avoir vue si ardemment attachée à la foi de ses pères, — de tristesse pour l'avoir vue dans toute sa souffrance.

Mais l'avenir est à Dieu!...

Erin gobrah!

IX

Un certain nombre de soldats romains n'avaient pu rallier les débris de leurs corps, pendant la retraite, et s'étaient jetés dans les montagnes pour n'être pas faits pri-

sonniers ; quelques-uns furent assez heureux pour trouver des bateaux sur la plage de Porto-Recanati et pour gagner le large.

On ne lira pas sans intérêt le rapport adressé de Rome, le 3 octobre 1860, au commandant des Franco-Belges par le marquis de Cherisey, sous-lieutenant de la quatrième compagnie.

« Mon commandant,

» J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'après le combat livré sous Loreto contre les Piémontais par les troupes de Sa Sainteté, l'armée battant en retraite, je descendis de la position que nous avions occupée pendant l'action. Je rencontrai dans la plaine le général en chef, qui me dit de me diriger vers la droite.

» Après avoir aidé, avec trois de mes hommes, des artilleurs à redresser une pièce qui était tombée dans un fossé, je me dirigeai sur le bord de la mer, ou je trouvai une quinzaine d'hommes du bataillon, qui ne savaient où aller ; je les emmenai avec moi sur la droite, espérant ainsi rejoindre le reste du corps.

» Nous nous trouvâmes au milieu de deux à trois cents soldats et sous-officiers, Suisses ou d'une autre nation, débandés.

» L'ennemi qui probablement nous croyait des réserves, n'avait pas encore avancé ; il faisait un mouvement en avant qui nous séparait du reste de l'armée ; s'il avait

connu notre position, il pouvait nous détruire entièrement.

» J'arrivai à un petit village où nous étions passés la veille, situé sur le bord de la mer, et dont j'ignore le nom. Je tâchai d'y trouver une grande barque pour gagner Ancône, si cela était possible. La mer était très-mauvaise ; nous montâmes néanmoins dans une embarcation, mais nous fûmes obligés d'en descendre; elle prenait eau, et nous n'aurions pu faire un mille sur mer sans sombrer.

» Je me décidai à suivre le bord de la mer, espérant toujours trouver un bâtiment qui me transporterait à Ancône; ce fut en vain.

» Nous passâmes une partie de la nuit à bivaquer dans les champs, et nous arrivâmes à six heures du matin à Fermo. J'allai voir monseigneur le cardinal, qui me conseilla de m'embarquer ou de tâcher de gagner Rome à travers la montagne. Dans l'impossibilité de trouver un bâtiment quelconque, je me décidai, mon commandant, à ramener à Rome le plus de monde possible. Je n'ai malheureusement pas pu y réussir, l'ennemi nous ayant devancés sur toute la ligne.

» Le 19, à midi, nous quittâmes Fermo, nous dirigeant sur Ascoli ; nous arrivâmes vers quatre heures à Monte... petite ville très-élevée. Je trouvai là cent trente hommes environ, Suisses, Autrichiens et autres, allant tous à la débandade. Les ayant réunis sur la route, je leur demandai s'ils voulaient venir avec moi, ajoutant que je tâcherais de les ramener à Rome.

» Ces braves gens furent enchantés, et je pris le commandement de la colonne. Je trouvai un guide pour nous diriger dans la montagne, et le soir nous arrivâmes à Monte...

» Je fis loger tout mon monde dans un grand bâtiment où je me couchai avec eux. Il y avait une heure environ que tout le monde dormait, quand le factionnaire que j'avais placé sur la route vint m'éveiller, me disant qu'il voyait avancer une colonne piémontaise. Tous mes hommes se réveillent et sortent; je leur dis de m'attendre, que j'allais chercher l'adjudant Petré et le sergent suisse qui étaient en ville; à mon retour, les trois quarts étaient déjà partis, une vraie panique s'était emparée de la colonne.

» Je partis néanmoins avec ce qui me restait de monde, et nous traversâmes une rivière pendant la nuit en suivant des chemins impraticables. Nous nous arrêtâmes deux heures dans une église en ruines, et au jour je repris ma route et arrivai à Montalto vers dix heures. Je reçus de la commune 20 scudi que je distribuai à mes hommes qui m'avaient tous rejoints en route. Je dois dire que nous fûmes reçus dans cette ville avec une bienveillance marquée; tous les habitants s'empressèrent de prendre les soldats chez eux pour les héberger; enfin monseigneur l'évêque me fit donner 10 scudi pour les leur distribuer; on voyait combien ces braves gens étaient désolés des événements, et combien étaient grands leur amour et leur fidélité pour leur souverain.

» Je quittai Montalto à quatre heures de l'après-midi, et

arrivai à Forli à huit heures et demie du soir. Cette ville avait arboré les couleurs piémontaises. Les notables vinrent me prier de ne pas y entrer ; ils avaient une peur effroyable de nous ; ils nous firent loger en dehors dans une grande église, et nous y firent apporter du pain et du vin en quantités suffisantes.

» Le 21 au matin, je repartis par une pluie battante, et arrivai le soir vers trois heures à Valzi di Monteal où nous passâmes la nuit ; mes hommes étaient harassés de fatigue. A cinq heures du matin, je repartis de Valzi, et après avoir traversé les plus hautes montagnes de l'Apennin, j'arrivai à Casale vers huit heures du soir.

» La ville avait déjà arboré le drapeau piémontais; néanmoins le gouverneur me fit donner un logement et de la paille, du pain et du vin en quantités suffisantes. — Je repars le 23 au matin de Casale, et vais faire halte dans un petit bourg sous Monte-Leone ; je trouvai là un sergent des douanes, portant la cocarde pontificale à son képi, et distribuant à mes hommes des proclamations de Victor-Emmanuel. Je le fis immédiatement arrêter et l'emmenai avec moi. Cet homme montra tant de bassesse, que je ne pus me décider à le faire fusiller comme il le méritait.

» J'arrivai à un mille environ de Mora vers quatre heures du soir; cinq bataillons piémontais y étaient campés. Je demandai aux hommes s'ils voulaient tenter ce passage; ils étaient démoralisés, la moitié n'avaient plus de fusils. Je vis que je ne pouvais rien faire, et me décidai à rentrer dans la montagne, disant que tous ceux qui

voulaient me quitter pouvaient le faire; ils revinrent tous avec moi. Arrivé sur une côte inaccessible et impraticable, je résolus de former des bandes de dix hommes, et de les faire aller en différentes directions, afin de tâcher d'en sauver au moins quelques-uns; je crois malheureusement que ce plan n'a pas réussi, car, d'après les on dit, la plus grande partie aurait été arrêtée par les Piémontais. Je passai la nuit du 23 au 24 à bivaquer dans un ravin où les quinze hommes restés avec moi eurent à souffrir considérablement du froid.

» Le 24, marchant à l'aventure et n'ayant plus de guide, j'arrivai vers midi dans une petite maison au fond d'un ravin à environ deux milles de Pulino, je trouvai à manger pour mes quinze hommes qui étaient à jeun depuis environ trente heures. Plusieurs bourgeois vinrent leur offrir à changer leur uniforme contre des vêtements de campagnards, pour leur faciliter le passage à travers les lignes piémontaises; ils vinrent tous me demander s'ils pouvaient le faire, et je ne m'y opposai point, ne voyant plus d'autre moyen possible de pouvoir les sauver. Ils me quittèrent tous vers trois heures de l'après-midi, par bandes de trois à quatre hommes, et je me trouvai seul avec le sergent-fourrier de la compagnie, Mousty, qui ne voulut pas me quitter. J'allai m'asseoir avec lui sur le haut de la montagne attendant les inspirations que le ciel m'enverrait. Nous étions bien armés, et pouvions facilement nous défendre tous deux contre une dizaine de bourgeois.

» Vers dix heures du soir, arriva une bande de cinq ou

six bûcherons, qui nous entourèrent et nous firent une foule de protestations amicales; nous nous retirâmes avec eux dans une forêt voisine, où nous nous couchâmes près d'un bon feu; ils me dirent que nous étions à quinze milles de Terni. Le 25, je passai la journée à mi-côte dans un ravin, sur le qui vive. Nous étions traqués par une dizaine de bourgeois, en tête desquels se trouvait le sergent des douanes à qui j'avais rendu la liberté près de Mora. Les paysans, qui étaient pour nous, les détournèrent de la bonne route. Du reste, mon commandant, j'ai regretté qu'ils ne soient pas venus nous trouver, car, dans la position où nous étions, je crois que nous aurions eu bon marché d'eux.

» Nous passâmes la nuit du 25 au 26 dans une petite hutte, sous Pulino, où nous fîmes cuire des œufs sous la cendre. Le lendemain matin, nous remontâmes à une petite maison dans la montagne, où nous passâmes la journée à nous sécher d'une pluie battante, qui nous avait transpercés pendant toute la matinée. Le soir, vers huit heures, un de nos bûcherons nous conduisit à quatre milles de Terni, passant à travers une colonne de quatre cents Piémontais.

» Nous arrivâmes à trois heures du matin chez de braves campagnards qui nous gardèrent pendant toute la journée. Le soir, nous nous fîmes conduire dans une maison des environs de Terni, où nous restâmes deux jours tout à fait cachés; mais, avertis que l'on cherchait à découvrir notre retraite et qu'on était sur la bonne voie, nous par-

tîmes pendant la nuit et allâmes nous réfugier dans une petite maison isolée, où nous passâmes trois jours. Enfin, le 2 octobre au soir, l'homme qui nous avait trouvé un guide, vint nous avertir que nous pouvions partir le soir même. A huit heures nous sortîmes de notre refuge, et nous passâmes le pont de Terni, devant un poste de vingt Piémontais qui ne se doutèrent de rien. A un mille de là, nous avons trouvé un espèce de char-à-bancs avec lequel nous sommes arrivés à quatre milles de Rome, n'ayant rencontré sur notre route que cinq gardes nationaux, ce qui était peu effrayant.

» Nous sommes arrivés à Rome le 3 octobre à huit heures du matin.

» Voilà, mon commandant, le rapport exact de mon voyage à travers la montagne. Mon seul regret, pendant toute ma route, a été de n'avoir pu vous rejoindre et rester avec vous jusqu'au dernier moment.

» Je suis avec le plus profond respect, mon commandant, etc.

» Marquis de CHÉRISEY.

» Sous-lieutenant à la 4e compagnie
du bataillon franco-belge

» Rome, 3 octobre 1860. »

Trente-neuf Franco-Belges blessés avaient été transportés par les Piémontais dans l'église de Castelfidardo. Voici leurs noms et leurs blessures :

Capitaine : — Georges Guelton, 2e compagnie; balle à la tête, balle au bras, balle au flanc. — Belgique.

Sous-lieutenants : — Hyacinthe de Goësbriand, 1re compagnie; balle à la tête, contusions de balles mortes. — Bretagne.

Paul de Parcevaux, 2e compagnie; la poitrine traversée d'une balle. — Bretagne.

Hippolyte de Moncuit, 3e compagnie; le bras cassé par deux balles. — Bretagne.

Sergents : — Frédéric de Saint-Sernin, 1re compagnie; balle à la tête. — Verdun-sur-Garonne.

Arthur de Cavailhès, sergent porte-drapeau, 2e compagnie; deux coups de baïonnette. — Languedoc.

Joseph Blanc, 2e compagnie ; deux balles dans la poitrine. — Lyon.

René-François Jolys, 2e compagnie; balle à l'aisselle, balle à la jambe, balle au côté. — Bretagne.

Caporaux : — Charles de Montazet, 1re compagnie; balle à la jambe. — Toulouse.

Arthur Guillemin, 8e compagnie; coup de baïonnette dans la poitrine. — Pas-de-Calais.

Arthur Nouveau de la Carte, 4e compagnie; la figure traversée par une balle, balle à la jambe. — Poitou.

Henri de la Salmonière, 4e compagnie; balle au pied. — Anjou.

Sapeur : — Henri Carré, 4e compagnie; balle à l'épaule. — Bretagne.

1re COMPAGNIE.

Soldats : — Auguste Droumart; balle à la jambe. — Belgique.

Xavier Bouquet des Chaux; le bras cassé par une balle. — Bourbonnais.

2e COMPAGNIE.

Soldats : — Frédéric Debosscher; l'épaule traversée par une balle. — Belgique.

Hyacinthe Briot de La Crochais; balle au bras droit. — Bretagne.

Edme de Montaignac; l'avant-bras traversé par une balle qui est entrée dans le corps. — Berry.

François Quéret; deux balles dans la cuisse. — Bretagne.

Adolphe Boidin; la cuisse traversée par une balle, légère blessure de balle au cou. — Nord.

3e COMPAGNIE.

Soldats : — Henri Wyart; le bras cassé par une balle, léger coup de baïonnette au cou. — Nord.

Charles Tresvaux du Fraval; la jambe traversée par une balle, contusions de balles mortes. — Laval.

Thibaut de Rohan-Chabot; la main traversée par une balle. — Poitou.

Charles de Bange; la cuisse gauche traversée par une balle, éclat de mitraille à la jambe droite. — Champagne.

Marius Martin ; deux balles à l'épaule, balle à la jambe. — Avignon.

Célestin Caralp ; balle à l'aine. — Marseille.

Gustave Capésius ; balle à la jambe. — Belgique.

4e COMPAGNIE.

Soldats : — Auguste Corriol ; balle à la joue, sortie près de l'oreille. — Avignon.

Adolphe de Kermoal ; le bras droit traversé par une balle, balle au bras gauche, balle à l'épaule gauche, balle au côté gauche. — Bretagne.

Pierre Laigneil ; le bras cassé par une balle. — Belgique.

Arthur de Chalus ; la cuisse cassée par deux balles. — Bretagne.

Joseph Guérin ; balle dans la poitrine. — Bretagne.

Léopold Joubert ; balle à la jambe. — Bretagne.

Lanfranc de Beccary ; la jambe gauche traversée par trois balles. — Lorraine.

Rogatien Picou, la cuisse traversée par un éclat de mitraille. — Bretagne.

Alphonse Ménard ; la jambe cassée par une balle. — Bordeaux.

Nicolas Furey, la jambe traversée par une balle. — Limerick.

Hyacinthe de Lanascol; trois balles dans la jambe gauche. — Bretagne.

Oscar de Poli, coup de baïonnette dans la poitrine, coup de sabre au bras gauche, contusions de balles mortes. — Rochefort-sur-Mer.

Amputés : — Hippolyte de Moncuit, bras gauche.

Nicolas Furey, jambe droite.

D'autres blessés avaient pu suivre le commandant à Loreto, ou avaient été transportés à Macerata, à Osimo, à Iesi. C'étaient :

Le capitaine de Chillas, légère blessure au bras gauche. — Savoie.

Le capitaine de Charette, balle qui a labouré le bras et pénétré dans la cuisse. — Vendée.

Le capitaine d'Yvoire, balle au bras. — Savoie.

Le sergent-major Le Monnier, balle dans le flanc. — Paris.

Fernand de Ferron, balle à la jambe. — Bretagne.

Jules d'Anselme de Puisaye, cinq balles dans le corps. — Avignon.

Alain de Kersabiec, balle à la jambe. — Bretagne.

Heurtaux, balle à la main. — Paris.

Maurice de Beausse, l'épaule labourée par un éclat d'obus qui a pénétré dans la poitrine. — Normandie.

Le Merle, balle à l'aisselle. — Bretagne.

Alfred Nalbert, balle à l'oreille. — Paris.

Morts : — Le capitaine Guelton. — Belgique.

Le sous-lieutenant Paul de Parcevaux. — Bretagne.

Noël-Bernard Blanc, sergent. — Lyon.
Lanfranc de Beccary. — Lorraine.
Alphége du Beaudiez, caporal. — Paris.
Alfred de La Barre de Nanteuil. — Paris.
Guillaume-Édouard Cartuyvels. — Belgique.
Arthur de Chalus. — Bretagne.
Edgard de Guer. — Paris.
Joseph Guérin. — Bretagne.
Georges d'Héliand. — Anjou.
Félix de Montravel. — Dauphiné.
Léopold de Lippe. — Belgique.
Alfred de Limminghe. — Belgique.
Hyacinthe de Lanascol. — Bretagne.
Edme de Montaignac. — Berry.
Alpbonse Menart. — Bordeaux.
Gaston du Plessis de Grénédan. — Bretagne.
Rogatien Picou. — Bretagne.
Paul Saucet. — Vendée.

Je ne saurais mieux terminer la première partie de ce volume que par l'état nominatif du bataillon des tirailleurs Franco-Belges, tel qu'il se trouvait composé la veille de la bataille de Castelfidardo.

Commandant : Le comte de Becdelièvre.

Capitaines : Le baron Athanase de Charette de la Contrie, Guelton, de Chillas, Bouvier d'Yvoire.

Lieutenants : D'Albiousse, le comte de Saisy.

Sous-lieutenants : Hyacinthe de Goesbriand, de Greeff le comte de Marcieu, Hippolyte de Moncuit, Paul de Par-

cevaux, Clément de Saint-Marc, le marquis de Chérisey, Vinay.

Sous-officiers et soldats : D'Aigneaux, d'Albis de Gissac, Alliot, Alzon, Amfosso, d'Andelarre, d'Anselme de Puisaye, Anthoon, d'Arces, Arnauld, Aubert, Auselaëre.

Baëte, de Bange, Baron, de la Bassetière, Bastin, Alphége du Beaudiez, Ange du Beaudiez, de Beaumont, de Beausse, de Beccary, Béguin, Belon, Benoît, Bernier, Bertault de Moiron, Bertrand, de Bessay, Bessens de Maurage, Philippe Bianchi*, X... Bianchi*, Biolley, Biron, Bogaërt, Boidin, Bonnefoy, Boonants, Bosch, Bouchet, Bouclet, Claude Bouquet des Chaux, Xavier Bouquet des Chaux, du Bourg, Bourse, Boux de Casson, Branders, Brandi*, Briot de La Crochais, Brown, Burms.

De Cadoudal, Capésius, de Çaqueray, Caralp, Louis Carcole, Gérard Carcole, Carlomagne, Carré, Carrée, de Carrière Nouveau de la Carte, Cattuyvels, de Cavailhès, de Chalus, de Champ-Robert, Alain de Charette, Charpentier, Chartmann, de Chateaubriand, de Chazotte, Chenneval, Chirol, de Clock, Collignon, Colombani*, de Cornulier, Coriol, Coryn, de Couessin, Crespin, Crève, de Crozé, Crulle, Henri Curial.

Daël, Dastot, Dauphin, Debosscher, Deckers, Degraur, Delanque, Delbecq, Delmoitiez, Depoorter, Deschamps, Deschepper, Desmet, Dessy, Destops, Détienne, Devalck, Dewinter, Dhongt, Diérickx, Divert, Droumart Dubois, Ducommun, Duplâtre, Duquesne.

* L'astérisque indique les clairons.

Eggs, Eglenbocsh, Escrimieux, Eylettens.

Faway, Fenech, Bertrand de Ferron, Fernand de Ferron, Ferten, Flæberghs, Flyssens, Fontannaz, du Fort, Barghon de Fort-Rion, de Forstner de Dambenoy, Thierry du Fougerais, Fourcault, du Fournel, François, Furey.

Gabillet, Gabrielli*, Gascon, Gaspard, Géners, Genrickx, Gérard, Ghyssens, Gillard, Gillon, Gilson, Le Gonidec de Traissan, de Gouttepagnon, Graff, Grangée, Greuze, de Guer, Guérin, Guibert, Guillemin, Guiot, Gyselinx, Gysels.

Hansen, Hegvaert, Heiremans, d'Héliand, Hendrickx, Henry, Heurtaux, d'Hoëst, Hoffelinck, Holtun.

Immes, d'Iseran.

Janssens, Jaumoulle, Jolys, Joubert, Jouffroy, Julin, Julien.

Kempen, de Kermel, de Kermoal, de Kersabiec, de Kersaintgilly, Koully, Kuellwoff, Kuntoen.

Edmond Lacroix, Edouard Lacroix, Lagace, Laigneil, Lallemand, Lamara, de Lanascol, Lanckhaërt, Lapène, de Lastens, Lathes, Lathoy, de Lattes, Le Beschu de Champsavin, Leclerc, Leggeri*, Lemerle, Lemonnier, Lescrannoët, Lésy, Letellier, Liébin, Liénaux, de Limminghe, Linternanns, de Lippe, Loir, Lunaërts.

Macherat, Maestraeten, Mandolini (Sylvestre)*, X... Mardolini*, le Chanoine du Manoir, Marcel, Marcelli*, Margerie, John Martin, Jules Martin, Marius Martin, Massadore, Massart, Mathey, Mattyssens, de Mauduit, Mayart, de Melun, Ménard, Merle, Merli*, Meswiney, Michaud,

Victor de Vigier de Mirabal, Moëns, Moës, de Monix, de Montaignac, de Montazet, de Montravel, Morlet, de Morzé, Mousty, Mulatier, de Muller, Myonnet.

Nagel, Nalbert, de La Barre de Nanteuil, Nazy, Nugon.

O'Byrne, O'Connell, Orliac, Ozenne.

Padioleau, Peeters, Peissel, Joseph de Penvern, Pierre de Penvern, Perales, Perret, Gros de Perrodil, Pétrée, Philippe, Picou, Pieri*, Pierret, Pinsonneau, Plausoles, du Plessis de Grénédan, de la Poëze, de Poli, Poncin de Casaquy, Potez, Puliti*.

Quéret, Quinche, Quittelier.

Radix, Raschaërt, Rasquin, Ravy, Raynaud, du Reau, Regis*, Rémars, Renault, Restaux, Rigaux, Rocchi*, Roche, de Rohan-Chabot, Rohou, de Ronghe, Rossi*, Rouleau, Roux, Rouzioux.

De Sabran-Pontevès, de Saint-Gilles, de Saint-Maurice, de Saint-Sernin, de Saisy, de La Salmonière, Santelli*, de Sapineaud, Saucet, Schachenmann, Scheltz, Schinkel, Schumacker, Scudieri*, Segaux, Serre, Servet, Sierens, Sproelants, Sterk, Storms.

Talmann, Tassy, Teissier, Terrier, Thiboult, Thiriet, Thirion, de Thiville, Thouault, Thoumelet, Timmermans, de Tombeur, Tresvaux du Fraval.

Vallet, Van den Dungen, Vandenbroeck, Vanderlinden, Vanderchereen, Vanderslagmolen, Van Crouten, Vanderwaeren, Vanderwale, Van Garneren, Van Grootel, Vanheerde, Vanhove, Van Hulsen, Vannepatsel, de Veaux, Vercruysse, Verdecchia*, Verdier, Vereechen, Verhassel,

Verheyen, Verhoven, Verinch, Veuilland, Vielemens, de La Vieuville, Vilain, de la Villebonnet, de La Villebrune, de Villèle, de Villelume, de Villiers de l'Isle-Adam, Viney, Vinck, Vital, Vité, Vittez, Vivier.

De Walls, Wells, Wenneberg, Wilinburghi*, de Wilde, de Witt, Wispelaëre, Wugts, de Wulf, Hênri Wyart.

DEUXIEME PARTIE

I

Pendant que la voix de l'épiscopat faisait entendre de sublimes paroles à l'honneur des vaincus de Castelfidardo, pendant que l'univers catholique leur tressait des couronnes, ils étaient loin de s'attendre, eux, les héros des modernes Thermopyles, au singulier accueil que leur réservait le gouvernement français.

Partis pour Rome sur les pas d'un général français, qui emportait l'autorisation du gouvernement français, ils n'avaient fait en réalité que doubler le rôle de l'armée française, en couvrant de leur corps le Pape et la Papauté; ils s'étaient battus en soldats français et leur der-

nier cri, sur les collines de Castelfidardo, avait été un vivat pour la France.

Si quelqu'un avait le droit de se croire Français, après cela, c'était bien le volontaire franco-romain de 1860. — Ce ne fut pas l'avis d'un ministre ivre de zèle, — qui doit pourtant éprouver quelque sympathie pour les expéditions infructueuses.

Le 1er mai 1862 vit éclore, en conséquence, la circulaire ministérielle que voici :

« Monsieur le préfet, j'ai été consulté sur la question de savoir si des individus qui, ayant pris du service dans l'armée pontificale sans l'autorisation du gouvernement de l'Empereur, sont rentrés en France sans obstacle, doivent être inscrits sur la liste électorale de la commune où ils résident encore depuis leur retour.

» L'article 12 du décret du 21 février 1852 déclarant électeurs, sans condition de cens, tous les Français âgés de vingt et un ans accomplis, il suit de là que l'individu qui a cessé d'être Français ne peut plus être électeur. Or, aux termes de l'article 21 du code Napoléon, « le Français qui, sans autorisation de l'Empereur, prendrait du service chez l'étranger ou s'affilierait à une corporation militaire étrangère, perdra sa qualité de Français. » En présence de textes aussi formels, toute ambiguité doit cesser, et dès l'instant où le fait d'avoir pris du service dans l'armée pontificale est constant, il est hors de doute que la qualité de Français et par suite les droits d'électeur sont perdus.

» Les enrôlements dans l'armée pontificale ont eu une notoriété assez grande pour qu'ils puissent être difficilement mis en doute dans la localité où ils se sont produits. Si, donc, le maire les tient pour certains, il ne devra pas hésiter à retrancher de la liste électorale, ou à ne pas y inscrire les personnes de cette catégorie, sauf à celles-ci à se pourvoir par les voies légales pour obtenir leur inscription.

» Il ne vous échappera pas toutefois, monsieur le préfet, et vous voudrez bien appeler l'attention de MM. les maires sur ce point, que la perte, comme l'acquisition de la qualité de Français, ne pouvant résulter que du fait d'une personne capable de tous les actes de la vie civile, l'article 21 du code Napoléon n'est pas applicable aux mineurs qui, sans autorisation du gouvernement, ont pris du service militaire à l'étranger, à la condition toutefois qu'ils aient cessé ce service à l'époque de leur majorité, et qu'ils aient satisfait, en France, à la loi du recrutement. Dans ce cas, la qualité de Français n'ayant point été perdue, il y aurait lieu d'inscrire sur la liste les individus qui réclameraient l'exercice de leur droit électoral.

» PERSIGNY. »

Les prétentions exorbitantes de la circulaire ministérielle produisirent, dans l'immense majorité des Français, un sentiment de douloureuse stupéfaction. Se pouvait-il qu'un ministre osât défranciser des hommes qui n'avaient

fait à l'étranger, — si tant est que Rome puisse être l'étranger pour la France, — que ce qu'y faisait l'armée française ? Se pouvait-il qu'un ministre, contre toutes les lois du pays, osât, de sa seule autorité, dénationaliser une catégorie de citoyens ? N'y avait-il donc plus de juges à Paris ?

Après un temps donné à la stupeur et à l'émotion, les intéressés pensèrent à revendiquer leurs droits, audacieusement et illégalement foulés aux pieds.

Déjà un des blessés du 18 septembre avait adressé à M. le ministre de l'intérieur une lettre, qui devait demeurer sans réponse, et que je crois de mon devoir de rendre publique :

« Monsieur le ministre,

» Je prends la liberté d'écrire à Votre Excellence. C'est la seule liberté qui me resterait en France, si votre circulaire du 1er mai devait avoir force de loi.

» Fils d'un officier supérieur mort de blessures reçues au mois de février 1848, volontaire pontifical, blessé à Castelfidardo, rédacteur de plusieurs journaux catholiques, j'ai le devoir de prendre hautement devant Votre Excellence et devant l'opinion la défense des Français qui partirent au secours du Saint-Siége, alors qu'ils le crurent menacé dans l'intégrité de son territoire, bien que le drapeau de la France fût là, — on le disait! — pour la sauvegarder tout entière.

» Avions-nous raison, monsieur le ministre, et la France, autrement que par nous, était-elle représentée à Castelfidardo ?

» Ce ne sont pas les vivants que j'ai la prétention de défendre ; je me fais l'avocat des morts. Comment ne seraient-il pas Français *posthumement* tous ceux qui sont morts à Castelfidardo en criant : « Vive la France ! » Ils étaient un contre vingt, monsieur le ministre, et ils se battirent pendant quatre heures. Le soir, à l'appel, de trois cents ils n'étaient que soixante, la plupart blessés. L'héroïsme a droit de cité dans tous les pays : ne l'a-t-il plus chez nous ?

» Comment cesserions-nous d'être Français pour avoir été remplir volontairement le rôle que le gouvernement a tant de fois et publiquement attribué au corps d'occupation français à Rome ?

» Si l'on nous refuse le droit d'être Français, un jour, — qu'il ne revienne jamais pour la patrie qu'on nous ôte ! — si le sol de la France était en danger, qui pourra nous contester le droit d'être volontaires de la Patrie comme nous avons été volontaires de la Foi ?

» Aux termes de l'article 21 du code Napoléon, il y a toujours eu des Français défrancisés, monsieur le ministre, et, si c'est en arrière de vous, ce n'est ni hors de vous, ni au-dessous de vous qu'il faut regarder pour en trouver des exemples.

» L'avenir est à tous parce qu'il est à Dieu. Nous ne saurions donc désespérer de nous voir restituer, un jour,

les droits que nous enlève aujourd'hui Votre Excellence qui ferait honneur à son esprit et à son libéralisme en revenant franchement sur sa circulaire du 1er mai. »

La malencontreuse circulaire n'attendit pas longtemps les échecs; déjà le bon sens national en avait fait justice; la justice acheva l'œuvre du bon sens. Un volontaire pontifical, le baron de Wolbock, rayé arbitrairement par son maire des listes électorales, obtint, par la voie des tribunaux, sa réintégration au nombre des électeurs. — Un autre volontaire, le comte de Lorgeril, fut élu au conseil général du Morbihan. *Vox populi!*... C'en était trop pour la pauvre circulaire : elle tomba tout à plat, et s'en alla

Où vont la feuille de rose
Et la feuille de laurier !

L'honneur de ce résultat revenait, en grande partie, à la savante et patriotique consultation d'un homme de cœur et d'esprit, à qui tous les volontaires pontificaux doivent l'estime, l'admiration et la gratitude.

J'ai nommé M. Etienne Récamier, — dont on me saura certainement gré d'analyser la consolante et remarquable consultation :

« La question est beaucoup moins simple qu'il ne pourrait sembler d'après la circulaire. Les décrets de 1812 ont toujours inspiré de très-légitimes répugnances aux jurisconsultes, et beaucoup ont contesté leur application en présence du nouveau droit. Plusieurs même ont attaqué

l'article 21 du code civil. Mais, sans aller si loin, sans soulever cette question radicale, nous croyons que l'application de la lettre de M. le ministre offre beaucoup de difficultés.

» En effet, deux points seront à résoudre, pour le maire qui voudra sévir contre un Français coupable d'avoir servi à l'étranger : d'abord la question de preuve, ensuite la question de fond ; le maire devra compte aux tribunaux du pays, et plus la loi est rigoureuse, plus les tribunaux se montreront sévères sur l'admission des preuves.

» On a vu dans une circonstance où il s'agissait de la nationalité d'un homme qui avait servi en Angleterre, et dont les enfants avaient intérêt à contester la qualité de Français pour échapper à la conscription, on a vu les tribunaux lui imposer cette qualité malgré la production de certificats très-importants, dont l'un émanait du premier commis du ministère de la guerre et dont l'autre était délivré par cinq officiers du régiment anglais, et reçu par un notaire de ce pays. La cour, suivant l'expression de son arrêt, ne crut pas que de pareils actes pussent justifier des faits et établir une preuve légale. Elle exigeait la représentation du brevet de cet officier ou une attestation du ministre de la guerre britannique. Si donc les tribunaux ont apporté cette sévérité quand il s'agissait d'un homme qui s'efforçait de rejeter la qualité de Français, il est naturel qu'ils apporteront plus de sévérité à admettre les preuves dans l'espèce, bien plus favorable, où il s'agit d'un Français qui, loin de renier sa patrie, considère sa natio-

nalité comme son bien le plus précieux. Ainsi le bruit public, la commune renommée, la preuve même par témoins ne seraient certainement pas admises par les tribunaux, et il serait indispensable que l'on pût y joindre quelque témoignage officiel attestant les conditions de service à l'étranger. »

M. Récamier examinait ensuite le fond de la question :

« Le fond de chacune de ces affaires présentera autant de difficultés d'appréciation que la question de preuve, rien n'étant plus varié que la question des jeunes Français pendant leur séjour dans les États pontificaux. Les uns, entraînés réellement au service du Pape, figuraient comme officiers dans les cadres de l'armée romaine, mêlés aux autres soldats du Pape, partageant les conditions de leur engagement; ayant reçu, par exemple, une prime, contracté un engagement de deux ou de quatre ans. Leur position est bien différente de celle de jeunes volontaires, n'ayant reçu aucune prime, engagés pour la forme pour une durée de six mois, mais, en fait, libres de s'en aller, n'étant jamais retenus par la force, et ayant mis pour première condition de leur présence à Rome, leur retraite immédiate dans le cas de rupture avec la France. Beaucoup d'autres se présentent dans des conditions plus favorables encore ; ils n'ont contracté aucun engagement, reçu aucune solde, n'étant au service d'aucun souverain, mais au service de leurs convictions personnelles.

» Les conséquences de la loi sont graves. Je sais bien qu'une partie des décrets de 1812 est déjà abolie; la

confiscation et la mort civile ne sont plus heureusement que des souvenirs, grâce au progrès de notre législation. Mais il reste encore de redoutables épaves.

» Le Français qui a perdu sa nationalité, peut être expulsé de son pays sans jugement, par une simple mesure administrative; sa position y est donc toujours précaire. La procédure est pour lui pleine de rigueurs; il rencontre à chaque pas l'obligation de fournir caution, ou la crainte de la contrainte par corps; enfin, les plus nobles carrières, celles où on peut le plus utilement servir son pays, lui sont fermées. Aussi les tribunaux ont interprété la loi avec une très-grande modération. Ils ont admis en principe, que la disposition de l'article 21 n'est applicable qu'autant qu'il y a, de la part de celui qui prend du service à l'étranger, abdication expresse de sa nationalité.

» Ainsi les tribunaux n'ont pas appliqué l'article 21 à un jeune homme qui avait pris du service dans l'armée belge, en 1833, au moment où le gouvernement envoyait dans ce pays des officiers; cependant ce jeune volontaire n'avait quitté l'armée belge qu'un certain temps après avoir atteint sa majorité; mais il avait eu l'honneur de combattre pour une cause que soutenaient toutes les sympathies de la France; n'y a-t-il pas là une très-grande ressemblance entre les deux positions? Voilà le véritable nœud de la question. Y a-t-il, oui ou non, abdication expresse de la qualité de Français? On a mis en avant une distinction entre le service sous un aventurier, sous un

prétendant, et le service sous un gouvernement reconnu par la France, et on arrive ainsi à la jurisprudence la plus étonnante. Un volontaire, qui aura suivi la fortune de l'un des deux ou trois partis qui se disputent le pouvoir dans un pays, devra faire des vœux pour que son chef ne triomphe pas ; en effet, si le chef triomphe et est reconnu par le gouvernement français, il aura servi un gouvernement reconnu, et il se trouvera destitué de sa qualité de Français. »

L'éloquent avocat concluait en ces termes :

« Avoir servi à côté de l'armée française, avoir défendu la politique nationale sur la terre étrangère, ne peuvent être des causes de perte de nationalité. On ne peut voir dans un pareil fait une abdication de la qualité de Français. Ah ! si les rôles étaient changés, si au lieu de nous montrer un maire rayant un électeur de la liste électorale, on mettait la politique à part, si on nous mettait en présence d'un jeune Français. s'appuyant de sa présence à Castelfidardo pour se décharger de la conscription, on rejetterait bien loin la notoriété publique, on exigerait de lui la représentation de son brevet, le certificat du ministre des armes. On irait encore plus loin, on lui rappellerait l'organisation des zouaves, l'autorisation donnée par l'Empereur au général Lamoricière, autorisation dont les effets rejaillissaient sur l'entreprise et les soldats.

» On lui dirait qu'aux termes de l'article 21, en restant sur le terrain strict du Code civil, rien n'empêche les soldats de s'abriter derrière l'autorisation accordée au général. On

ne manquerait pas de rappeler la fraternité de gloire et de dévouement qui unit les zouaves de Lamoricière aux soldats de l'armée française. Parmi tous ces jeunes gens qui quittaient leur famille pour aller défendre l'œuvre de Charlemagne, il en est bien peu qui en passant à Rome n'aient été s'agenouiller dans les jardins de la villa Pamphili, devant le tombeau de ces autres Français morts aussi pour la cause de l'Église sur le sol italien. Ah! ce ne sont pas les héros de 1849 qui refuseraient le titre de Français aux compagnons de Lamoricière et de Pimodan! »

La Papauté doit de grands remerciments à M. de Persigny. — Sa circulaire ministérielle produisit d'excellents résultats : en 1860, il n'y avait à Rome qu'environ quatre cents volontaires français ; un mois après la circulaire, on en comptait cinq fois autant.

C'est assurément le plus beau succès qu'ait jamais obtenu M. de Persigny dans sa carrière ministérielle !

II

Après un très-bref séjour en France, ceux des volontaires qui n'étaient pas liés par les clauses de la capitulation de Loreto[1], vinrent reprendre leur rang dans l'armée romaine.

1. Les volontaires s'étaient engagés à ne pas porter les armes, pendant une année, contre S. M. le roi de Sardaigne.

sur les frontières de la Toscane, ravagées par les bandes révolutionnaires de Masi. Les hommes effectuèrent les marches et contre-marches de cette rapide campagne avec la bravoure et la discipline que nous leur avions toujours connues. Leur court séjour à Valentano suffit pour établir l'ordre et à ramener la sécurité dans la province de Viterbe; ils furent remplacés dans ce pays par les troupes françaises.

» Je reçus à cette époque une lettre du général de Lamoricière dans laquelle se trouvait ce passage :

» Les recrues arrivent, il est important de pousser avec activité l'organisation du bataillon; hâtez-vous donc, mon cher colonel, de terminer vos affaires et d'aller prendre la direction de ce corps, qui ne marchera jamais bien sans vous.

» Recevez, etc.

» Général de LAMORICIÈRE.

» Prouzelle, 20 novembre 1860. »

» Je me conformai avec empressement à ce désir et me rendis sans retard à Rome. Je fus recu à bras ouverts par le ministre des armes, qui se hâta de donner les ordres que je sollicitais pour l'enrôlement, l'habillement et l'équipement de mes hommes.

» Les magasins s'ouvrirent ; je mis tous mes soins à organiser le mieux possible l'administration intérieure du corps, à simplifier son intendance, à régulariser d'après

le système français le service et l'entretien de la masse individuelle. Nous fûmes casernés à Saint-Jean de Latran, où l'instruction théorique et pratique fut reprise et continuée avec une activité et un zèle remarquables. Monseigneur de Mérode s'occupait en même temps de créer une batterie de montagne sous les ordres de M. le capitaine Daudier, que nous avions vu se distinguer d'une façon si brillante à Castelfidardo, et un escadron de dragons que devait commander M. de Saintenac, ancien lieutenant aux guides de Lamoricière. Le 1er janvier 1864, le bataillon des tirailleurs pontificaux, accru sans cesse par les volontaires qui arrivaient chaque semaine, et sur le point d'avoir un bel effectif, fut licencié. Le but de cette mesure était d'éliminer de ses rangs quelques individus indignes d'y figurer, et de le reconstituer sous le nom de zouaves pontificaux.

« Je n'avais pas été d'avis au ministère de lui donner cette dénomination que la bonne volonté de mes hommes aurait certainement justifiée, mais qui, pour le moment, ne me semblait pas convenir à une troupe composée de recrues insuffisamment aguerries. Mes observations furent écartées, et le nom de zouaves, que l'opinion publique et les Piémontais nous avaient déjà donné, fut dès ce jour le nom officiel de notre arme[1]. »

Vers cette époque, les zouaves eurent l'avant-goût d'une revanche de Castelfidardo.

1. *Souvenirs de l'armée pontificale*, p. 104-106.

Ponte-Corese, localité située sur le Tibre, à quarante kilomètres de Rome, sur les confins de la délégation de Rieti et de la Comarque, est le point extrême de la limite actuelle des possessions que la ruse et la violence n'ont pu arracher au Saint-Siége. Le pas de Corese est le seul passage qui existe, dans cette partie du territoire, pour aller de la Comarque dans la Sabine.

D'un côté du pont se trouve la caserne de gendarmerie romaine, occupée alors par quinze hommes ; à l'autre bout, deux cents Piémontais s'étaient établis dans une grande *osteria* qui commande le pont et la route de Terni.

Ces honnètes régénérateurs avaient juré de s'ouvrir le chemin de Rome en fomentant le mécontentement parmi les populations encore soumises au Saint-Siége; aussi frappaient-ils de droits véritablement fabuleux tout ce qui entrait dans l'Etat pontifical ou en sortait et, faisant d'une pierre deux coups, ils dépensaient en orgies et en débauches crapuleuses le fruit de leurs rapines et de leurs brigandages.

D'autres points-frontières étaient également menacés.

La situation s'aggravait de jour en jour et allait devenir intolérable. Le pro-ministre des armes résolut d'y porter un remède énergique. Les zouaves reçurent donc l'ordre de départ.

Le 10 janvier 1861, la première colonne du bataillon se mit en marche pour Nerola, village situé à l'extrême frontière de la Comarque ; deux jours après, elle fut suivie de

la deuxième partie du corps, ce qui forma un effectif d'environ trois cents hommes.

M. de Becdelièvre avait adressé au capitaine d'Yvoire, — commandant la première colonne, — la dépêche et les recommandations suivantes:

« Le lieutenant de gendarmerie Vitali a recu l'ordre d'enlever le poste piémontais qui se trouve à l'osteria de Nerola sur le territoire pontifical. Vous appuierez le mouvement de cet officier en le laissant, toutefois, le diriger lui-même. Pour toutes les questions de cette nature, il est important de leur laisser leur caractère d'exécution de mesures de police et d'en confier, par conséquent, le soin à la gendarmerie.

» Vous désignerez le nombre d'hommes que vous croirez devoir employer dans cette affaire et conserverez les meilleures relations avec le lieutenant Vitali, qui s'est toujours montré intelligent, dévoué et brave.

» Laisser d'ailleurs aux Italiens l'occasion de prendre leur revanche [1] dans l'armée pontificale est un acte de bonne politique. Je compte donc sur vous, mon cher d'Yvoire, pour mettre toute susceptibilité de côté et exécuter fidèlement mes ordres. »

Dans l'après-midi du 13 janvier, M. de Becdelièvre

1. Les Romains l'ont vaillamment prise, en 1867, à Farnese, Vallecorsa, Nerola, Monte-Rotondo, Mentana, etc.

reçut du pro-ministre des armes de nouvelles instructions :

« Le lieutenant-colonel de Becdelièvre se rendra immédiatement à Nerola, pour prendre le commandement de la compagnie de son bataillon qui se trouve dans ce lieu. Il établira, le mieux qu'il lui sera possible, les quatre compagnies susdites dans le village de Nerola et aux environs.

» S'il trouve une occasion opportune, il entrera dans la province de Rieti, dans la portion de cette province formée par le bassin du Tibre. Il y établira le gouvernement pontifical appelé par les vœux de toutes les populations, en expulsant les autorités piémontaises. Il est bien entendu qu'il devra éviter toute rencontre avec des forces trop supérieures aux siennes, et se retirera s'il en approchait de ce genre.

« Il devra s'assurer des bacs et des barques servant à passer le Tibre, et ne rien négliger pour faciliter sa retraite, si elle était nécessaire. Il évitera d'arrêter les personnes compromises dans les événements passés, mais ne tolérera aucune démonstration ni aucun acte hostile du moment qu'il aura rétabli l'ordre dans un lieu. »

Dans la soirée, le bataillon se mit en route pour Monte-Libretti, où il arriva le 14, et d'où M. de Becdelièvre prévint le pro-ministre des armes que, dans la nuit du 15, le capitaine de Chyllas partirait avec deux compagnies pour enlever Fora, pendant que lui-même irait occuper Passo-di-Corese avec deux autres compagnies. Le bataillon allait se

mettre effectivement en marche, lorsque, sur un contre-ordre de monseigneur de Mérode, il dut se replier sur Monte-Rotondo pour y tenir garnison.

« Mes soldats, dit M. de Becdelièvre, avaient supporté, comme de vieilles troupes et avec un incroyable entrain, les fatigues inouïes de ces quelques jours de marche. Ils avaient traversé des chemins impraticables, bravé des pluies incessantes. Leurs chaussures étaient affreuses, leurs gîtes impossibles, leurs vivres insuffisants et de qualité détestable : ces privations de tout genre étaient la suite nécessaire de la rapidité avec laquelle il avait fallu concevoir et exécuter cette campagne. Mais l'énergie et la gaieté vainquirent tous les obstacles.

» Avec de tels hommes soutenus par de solides moyens matériels et organisés dans le repos de la paix, on aurait fait des miracles. Par malheur, ces ressources nous manquaient, et bien peu de personnes étrangères à la carrière des armes comprennent que, pour avoir de bons soldats, il faut faire leur éducation militaire paisiblement, en dehors des inquiétudes, des dangers et des causes de désordre de la guerre : « Peu de gens naissent braves, plusieurs le deviennent par les effets d'une bonne éducation [1]. »

» Dès que nous fûmes installés à Monte-Rotondo, j'adressai au ministre toutes les réclamations que nécessitait l'entretien de la troupe, et je témoignai avec instance le désir de voir mon bataillon rester quelque temps en repos

1. Végèce, *Des institutions militaires.*

pour qu'il pût achever son éducation militaire, objet de toute ma sollicitude. Le casernement et la situation de Monte-Rotondo auraient été admirablement propres à l'exécution de cette pensée. Nos officiers se seraient tous logés dans le palais qui nous servait de quartier. Les champs de manœuvre étaient peu éloignés et dans de bonnes conditions; au double point de vue de la théorie et de la pratique, l'instruction eût été bientôt très-satisfaisante et nous n'aurions pas eu les inconvénients que présente une garnison à Rome. Mais, dans la pensée du ministre, notre séjour à Monte-Rotondo n'était qu'une halte de quelques jours dans cette campagne de la Sabine qu'il rêvait toujours. Nous commencions difficilement à prendre à Monte-Rotondo les bonnes habitudes d'une vie laborieuse de garnison, et je réclamais sans relâche, mais sans beaucoup de succès, l'envoi de bien des choses indispensables à ma troupe, quand je reçus du ministre, le 23 janvier, une lettre sur papier libre ainsi conçue :

« Les Piémontais ont, comme vous le verrez, envahi le territoire des États pontificaux à Casamari. Après avoir mis le feu au couvent, ils sont rentrés dans le royaume de Naples. Si vous vous croyez en mesure de le faire, ce qui me semble certain, enlevez le poste de Corese et établissez-vous de l'autre côté.

» M. le capitaine d'état-major de la Guiche part pour Monte-Rotondo ce soir.

» X. DE MÉRODE.

» Rome, 23 janvier 1861. »

Dans la nuit du 24 au 25 janvier, à minuit, le colonel de Becdelièvre sortit de Monte-Rotondo à la tête de son bataillon. Les zouaves marchaient au pas accéléré, dans le plus grand silence. Les cœurs battaient fort, mais c'était de joie : on marchait à l'ennemi !

A trois heures, on arrivait en vue du pas de Corese.

Les ordres furent transmis à voix basse; puis des ombres s'élancèrent dans la nuit, les avant-postes piémontais furent enlevés au pas de course, et, moins d'une demi-heure après, le drapeau romain flottait sur l'osteria de Ponte-Corese. — Quant aux deux cents Piémontais, ils étaient tous tués, pris ou en fuite, laissant au pouvoir des zouaves des ballots d'armes et de munitions, plusieurs kilomètres de fils télégraphiques et des provisions en grand nombre.

— Ne nous fusillez pas ! criaient les prisonniers en embrassant les genoux des zouaves.

Les zouaves leur rirent au nez, en leur offrant de l'argent et des cigares, et les pauvres diables, stupéfaits et attendris, avouèrent d'abord qu'on les avait enrôlés de force, puis conclurent en ces termes :

— Braves Français ! plus généreux encore que braves !

Le soir, les zouaves reprirent le chemin de Monte-Rotondo, où déjà était parvenu le bruit de leur victoire ; aussi, quand ils rentrèrent, escortant leurs cinquante prisonnniers, trouvèrent-ils la ville pavoisée et illuminée, et durent-ils traverser une foule amie qui acclamait le Pape et la France.

Le lendemain, le colonel de Becdelièvre adressait le

rapport qui suit à Son Excellence le pro-ministre des armes.

« Monseigneur,

» J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence que la surveillance dont les confins de la province de Rieti et ceux de la Comarque sont l'objet de ma part m'avait, depuis quelque temps, amené à craindre une invasion des troupes piémontaises dans cette dernière province.

» Les marches que je fais exécuter à mon bataillon depuis le 10 de ce mois et notre station à Nerola m'avaient parfaitement renseigné sur le mouvement et l'attitude des ennemis qui nous entourent, et si je n'avais écouté que le désir de mes hommes de pénétrer plus avant du côté de Rieti, j'aurais, je l'espère, envahi plusieurs points importants occupés par les Piémontais. Mais, voulant éviter l'effusion du sang et surtout les complications politiques qui pouvaient en être les conséquences, j'avais refusé de prendre l'offensive et m'étais replié sur Monte-Rotondo où, comme j'en ai informé Votre Excellence, je me suis établi dans l'attente des événements.

» A douze milles de Monte-Rotondo, à Corese, des détachements ennemis, dont le nombre variait de cinquante à deux cents, s'étaient portés dans une osteria établie à l'extrême frontière de la province de Rieti. Ils s'étaient emparés du pont et de la route de Terni, situés en entier l'un et l'autre sur le territoire de la Comarque.

» La gendarmerie pontificale, établie dans une autre osteria en deçà du pont, et par conséquent en pleine Comarque, me rapportait tous les jours que les Piémontais de l'osteria voisine ne cessaient de leur tendre des piéges, de les exciter à la désertion, de leur offrir de l'argent, et de répandre dans le pays le bruit qu'ils allaient bientôt occuper militairement au nom du Piémont toute la province.

» En présence de ce système de corruption vis-à-vis de l'armée pontificale et de pression sur les sujets du Saint-Père, le poste piémontais a dû être enlevé.

» J'ai envoyé, le 24, le capitaine de Chyllas faire une reconnaissance, et pendant qu'il observait les positions, les hommes de ce poste ont affecté de chanter des chansons révolutionnaires contre le Pape et les soldats de son armée, qu'ils traitaient de brigands et d'assassins.

» Le 25, à minuit, je suis parti sans bruit à la tête du bataillon. Mes hommes ont rapidement exécuté, avec un silence et un ordre parfaits, une marche de nuit qui les a portés vers trois heures du matin en vue du poste ennemi. Je les ai divisés en deux colonnes, la première commandée par M. de Chyllas, et lancés au pas de course sur l'osteria.

» Les sentinelles ont fait feu, mais les hommes du poste n'ont pas eu le temps de se reconnaître et d'organiser une défense qui aurait pu, vu la position qu'ils occupaient, nous causer beaucoup de mal. Ils se sont bornés à tirer quelques coups de fusils, mais ont été rapidement désar-

més. Un des leurs a été tué, cinq blessés, et tout le reste fait prisonnier. Pendant ce temps, je faisais cerner la maison par une compagnie en tirailleurs et couper le télégraphe. Nous nous sommes emparés de toute la correspondance que j'ai fait immédiatement transmettre à Votre Excellence et d'un nombre d'armes beaucoup plus considérable que celui des soldats trouvés dans l'osteria. Une partie des hommes du détachement piémontais passait, d'après ce qui m'a été dit, la nuit dans une ferme voisine et en plein champ. Ils ont pu ainsi s'échapper.

» Cette affaire terminée, je me suis immédiatement replié sur l'osteria en Comarque, me bornant à faire garder la route et le pont.

» A huit heures du matin, M. le capitaine Daudier est arrivé avec une batterie de montagne, et presque en même temps M. le colonel d'artillerie Blumensthil, M. l'intendant Ferri et un officier d'administration m'apportaient, par un bateau à vapeur, des vivres pour la colonne, des pioches, des pelles, des planches, des poteaux et tous les outils nécessaires pour nous fortifier. J'en ai immédiatement profité pour nous mettre en état de défense en cas d'événements, et faire créneler notre osteria.

J'ai laissé sur les lieux les deux pièces de canon, avec un fort détachement de mes hommes. Le reste est retourné à Monte-Rotondo, emmenant un espion que j'avais fait arrêter à midi, et qui se trouvait porteur de papiers suspects. Je les joins à mon rapport.

» Les prisonniers, au nombre de cinquante, ont été di-

rigés sur Rome, et Votre Excellence se félicitera avec moi, Monseigneur, des égards dont ils ont été l'objet de la part de mes hommes chargés de les conduire. Ils ont reçu d'eux de l'argent, des vêtements, et se montraient tout étonnés de n'être pas maltraités. Ils auraient été enrôlés de force en Toscane, et d'après les renseignements qu'ils ont donnés, les corps mobilisés auxquels ils appartiennent seraient orgarnisés de la façon la plus déplorable.

» A Monte-Rotondo, la rentrée de mes hommes a produit le meilleur effet sur la population.

» Tel est, Monseigneur, le rapport exact et détaillé de la journée d'hier. Je ne crois pas être sorti de mon programme de modération et de surveillance armée en enlevant, sur l'extrême frontière de deux provinces, dont l'une a été ravie l'année dernière au Souverain Pontife contre toutes les lois de l'honneur militaire, un poste ennemi qui était pour nous une cause perpétuelle d'inquiétude, et qui affichait les allures d'avant-garde d'une nouvelle invasion. Et c'est dans l'espérance que Votre Excellence sera satisfaite de l'issue de cet événement, que j'attends les nouveaux ordres qu'elle voudra bien me communiquer. J'aurai l'honneur, Monseigneur, de présenter à Votre Excellence, dès que j'aurai réuni les documents nécessaires, un état des hommes qui se sont le plus spécialement distingués. »

Quelques jours après ce rapide et brillant coup de main, le colonel de Becdelièvre recevait du général de Lamoricière cette lettre si flatteuse :

« Mon cher colonel,

» Je vous embrasse sur les deux joues pour votre beau coup de main du 25. Bravo, bravo! félicitez de ma part vos officiers et vos soldats. L'effet de ce premier succès est immense tout autour de nous. Voilà ce qui s'appelle travailler, faire du mal à l'ennemi sans lui laisser le moyen d'en faire.

» Je viens de lire votre rapport; la poste part, et c'est le jour du courrier de Rome. Il ne me reste donc que le temps de vous serrer cordialement la main.

» Général de LAMORICIÈRE. »

» Prouzelles, 1er février 1861. »

La victoire de Corese n'avait pas eu de retentissement qu'en France; elle avait profondément démoralisé les bandes révolutionnaires, qui s'étaient aussitôt éloignées des frontières pontificales; mais quelques jours leur servirent pour retrouver toute leur audace, et le colonel des zouaves ne tarda pas à reconnaître que de nouvelles expéditions seraient bientôt nécessaires.

Le capitaine de Cordon, commandant une compagnie campée à Nazzano, avait établi sur la rive gauche du Tibre, dans le terrain formé par un coude rentrant du fleuve, un petit poste de douze hommes, commandés par un sergent qui avait ordre, s'il était attaqué, de se replier

sur la rive droite, après avoir coulé à fond la corde du bac.

Le 13 février, le capitaine commandant à Nazzano écrivait à M. de Becdelièvre :

« Mon colonel,

» J'ai l'honneur de vous adresser mon rapport sur ce qui s'est passé aux avant-postes dans la nuit du 10 au 11 courant.

» Le sergent Alain de Charette, de garde de l'autre côté du Tibre, me prévint vers dix heures que les habitants de la maison où son poste était établi s'empressaient de passer le Tibre, emmenant avec eux leurs bestiaux.

» Le fait parut extraordinaire, car d'habitude ces gens-là passaient la nuit avec nos hommes de garde.

» Le sergent m'envoya un homme pour me rendre compte de ce qui se passait, et je lui donnai l'ordre de se replier immédiatement de ce côté du fleuve et de réunir les deux postes en un seul dont il prendrait le commandement.

» Vers deux heures du matin, une forte décharge se fit entendre du côté du fleuve, dirigée sur la maison que le poste avait évacuée. Peu d'instants après le feu recommençait, mais cette fois sur la maison qu'occupaient les deux postes réunis. Le sergent rallia immédiatement ses hommes et se replia sur Nazzano. La veille, plusieurs bar-

ques avaient remonté le fleuve, et le sergent, craignant de se voir coupé, avait jugé prudent de se réunir à la compagnie.

» Au premier coup de feu, je fis prendre les armes à la compagnie et garnir de tirailleurs les fenêtres qui dominaient les routes aboutissant à notre caserne. Je restai ainsi sur le qui-vive jusqu'à la pointe du jour. Alors j'envoyai un caporal et quatre hommes reconnaître si la maison de ce côté du Tibre était occupée; à peine fut-il parti, que j'aperçus une colonne, forte d'environ deux cents hommes, se diriger sur la petite maison placée sur la rive opposée. La distance qu'elle avait à parcourir était très-courte; ils arrivèrent bien vite sur les bords du fleuve, et c'est alors que plusieurs individus sortant d'un bois en face sautèrent dans le bac et le passèrent de l'autre côté; la corde fut coupée, le bac défoncé à coups de haches et on le laissa aller à la dérive, il s'échoua à une centaine de mètres plus bas. Pendant ce temps, mon caporal les ayant aperçus avançait au pas de course. L'ennemi, en les voyant, leur envoya une décharge à une très-grande distance et se replia précipitamment. Pendant ce temps, j'envoyai le sous-lieutenant de Beaumont avec un sergent et quinze hommes. Quand il arriva, l'ennemi avait complétement évacué le plateau où est située la maison. Une petite barque avait été oubliée de notre côté; M. de Beaumont s'en servit pour passer le fleuve, pour voir si la maison ne recélait plus personne, et tâcher de remorquer le bac de ce côté. La maison était vide, mais le bac était coulé à

fond, et on a dû ajourner le remorquage. La crue occasionnée par la pluie d'hier a emporté le bac.

» D'après l'ordre que je lui avais donné, M. de Beaumont installa ses hommes en tirailleurs, afin de bien recevoir l'ennemi s'il se présentait.

» Vers deux heures de l'après-midi, un capitaine d'état-major français se présenta à la petite maison. M. de Beaumont passa le Tibre et cet officier lui demanda ce qui s'était passé, s'informant de plus si, dans les reconnaissances faites, on n'avait pas dépassé les limites de la Comarque. Il ajouta aussi qu'étant à Poggio-Mirteto depuis la veille au soir, il avait été averti du coup tenté contre nous. M. de Beaumont lui rendit compte de ce qui s'était passé, lui montra les limites où s'étaient arrêtées les reconnaissances, et vint me rendre compte de son entrevue.

» Voilà, mon colonel, les faits accomplis dans la nuit du 10 au 11 et la journée qui l'a suivie. J'attends de nouveaux ordres.

» Agréez, etc.,

» Le capitaine de CORDON.

» Nazzano, 12 février 1861. »

Malgré d'incessantes fatigues, malgré d'incroyables privations, les zouaves eussent peut-être réussi à restituer au Saint-Père une portion du territoire usurpé par le Piémont, s'ils n'eussent été arrêtés dans leur marche en avant par des détachements français, envoyés par le général

de Goyon, soit que le commandant en chef du corps d'occupation redoutât des complications graves, soit qu'il eût reçu de son gouvernement des ordres formels et précis.

Les zouaves se replièrent sur Monte-Rotondo, d'où, le 16 février, ils furent dirigés sur Anagni, ville située sur le versant occidental des Abruzzes, dans une position très-abrupte.

« Le courage de mes hommes grandissait avec les circonstances. Leur discipline, leur abnégation, leur énergie et leur ardeur étaient au-dessus de tout éloge. Pendant près de trois mois, ils couchèrent sur la paille, et plus tard, on ne put leur donner que des paillasses sans draps. Une pareille installation, par des temps de pluie et de froid, les éprouvait rudement et je puis leur rendre ce témoignage qu'en ce qui regardait leur bien-être matériel, je n'ai jamais entendu une plainte ni une demande d'amélioration. Voilà ce que produit une foi vive dans la vérité d'un grand principe [1] ! »

Le bataillon fut accueilli très-favorablement à Anagni et trouva dans les autorités beaucoup plus d'obligeance que partout ailleurs.

Le 15 octobre 1861, les curés de la ville adressaient la lettre suivante au sergent-major de Saint-Chéron [2] :

1. *Souvenirs de l'armée pontificale*, p. 68.
2. Frère d'un éminent publiciste.

« Monsieur le chevalier,

» Les curés de la ville d'Anagni, en exprimant leur regret du départ du bataillon, veulent témoigner leur reconnaissance à tous et à vous, surtout, monsieur le chevalier, qui pendant leur séjour en cette ville avez été pour leurs paroisses, comme la Providence des pauvres, en instituant et dirigeant si bien cette œuvre de charité qui recommandera toujours les zouaves au souvenir d'Anagni.

» Tant que nous aurons autour de nous la misère à soutenir et à consoler, nous et nos pauvres garderons le souvenir d'une charité faite si chrétiennement et si généreusement, et nous regretterons toujours la piété et la religion du bataillon des zouaves, dont la tenue a été si édifiante pour nos paroissiens, que nous la regardions comme une mission continuelle, et pour l'amour de la vérité, nous devons dire, que plusieurs de nos paroissiens, les larmes aux yeux, nous ont témoigné souvent le respect qu'ils portaient aux zouaves comme à des saints.

» Agréez, monsieur le chevalier, les regrets et la reconnaissance des pauvres d'Anagni, et tous les sentiments de respect et d'affection de vos très-humbles serviteurs.

» *Signé :*

» L'archiprêtre des Saints-Côme-et-Damien, Jean SPA-

DAVICO, chanoine honoraire, et doyen des curés; le chanoine curé de Saint-André, Joseph VITI ; le vicaire curé de la cathédrale, Etienne PASTI; l'archiprêtre curé de Saint-Paul, François PEPI, chanoine honoraire de la cathédrale; le curé des paroisses de Saint-Jean et de Saint-Benoist, Emmanuel MORTINI, professeur de liturgie au séminaire, examinateur pro-synodal du diocèse; le curé de Saint-Ange, François SPADANI; le curé des Saints-Apôtres Philippe et Jacques, Ange CRISTIANI. »

Comment ne pas les aimer, ces diables du bon Dieu?

III

Dans ses *Souvenirs* inédits, M. Auguste de Viguerie, ancien dragon du Pape, mentionne la garnison que son escadron tint à Caprarola, dont le château passe pour le chef-d'œuvre de Vignole. M. le comte de C..... a bien voulu me communiquer une lettre écrite de Caprarola, le 5 octobre 1861, par un dragon pontifical, et relatant des faits intéressants.

« Le cardinal Alexandre Farnèse, neveu de l'illustre Pape Paul III, voulant se faire construire, à la campagne, une demeure digne de son nom et de son titre, envoya dans ses nombreux domaines une commission composée de peintres, de médecins et d'architectes qui devaient choisir le paysage, s'assurer de la salubrité du lieu, mettre

en œuvre les moëllons, et dessiner les jardins. Cette commission, chose rare même à cette époque, remplit avec succès le mandat qu'elle avait reçu, et le palais de Caprarola éleva bientôt sa masse énorme sur la déclivité du Monte Cimino, que deux ravins très-profonds, presque deux gorges, semblent isoler de la chaîne des collines qui borde au nord cette plaine immense qui s'étend jusqu'aux Apennins. Le voyageur qui sort de Rome et suit la route de Florence, dès qu'il a traversé Monte-Rossi, « l'aperçoit de loin formant un pentagone » absolument comme le manoir du marquis de Tuffières, à cette différence près que le castel du marquis est assez hypothétiquement assis sur les brouillards de la Garonne, et que le palais dont je parle est très-solidement fondé à trente milles de la Ville sainte, dans la province de Viterbe, tout en haut de cette longue et raide rue, la via Dritta, qui est le bourg de Caprarola. En sa qualité d'héritier des Farnèse, S. M. le Roi de Naples possède ce palais doublement royal, dans lequel il a bien voulu permettre qu'on offrît l'hospitalité au deuxième escadron de cavalerie étrangère, qui depuis environ trois mois y est bel et bien installé.

» C'est autant pour reconnaître, selon leur pouvoir, la faveur dont ils sont l'objet que pour témoigner de leur sympathie sans bornes envers l'illustre monarque, que hier, vendredi, fête de saint François d'Assise, les dragons franco-belges ont donné, en l'honneur de Sa Majesté, une petite fête dont il sera longtemps parlé aux veillées de Caprarola.

» Illumination de la façade principale del Palazzo Reale, fusées, salves d'artillerie, ballon, feu de joie, aucun des divertissements désirables n'a fait défaut.

» L'illumination a été splendide. La fenêtre principale du salon d'honneur était surtout décorée avec un goût, un soin particuliers. Sur l'appui du balcon, entre le drapeau pontifical blanc et jaune, et la bannière napolitaine radieuse et immaculée sous ses fleurs de lys d'or, un buste de notre Saint-Père le Pape était placé, qui, bien haut, disait à tous : Le souvenir de Pie IX ne s'éloigne jamais — fêtes ou douleurs — du cœur de ceux qui se sont arrachés à leurs plus chères affections pour venir mettre leur vie au service du Roi Pontife.

» Jusqu'ici rien qui ne ressemble à toutes les fêtes, même officielles; lampions, fusées et bruit de poudre sont de tous les programmes; mais écoutez : quand la nuit est devenue noire, M. le vicomte Henri de Saintenac, capitaine commandant de l'escadron, est descendu sur la place d'armes, si je puis donner ce nom à l'immense cour alors encombrée de peuple, qui se trouve au bas du perron, et, une torche à la main, il a fait le tour du monceau de bois y rassemblé, jetant aux quatre vents du ciel les cris, aussitôt répétés par la foule, de :

» *Viva Pio Nono !*

» *Viva Francesco Secondo, re delle Due Sicilie !*

» *Viva Maria-Sofia, sempre regina !*

» Puis il a approché sa torche du bûcher, et des flammes claires et hautes ont éclairé les visages respirant l'en-

thousiasme et la foi. Des mains frémissantes agitaient au-dessus de la foule képis et chapeaux, au milieu de chaleureuses acclamations.

» Lorsque l'embrasement a été complet, sur l'initiative du capitaine de Saintenac, une ronde gigantesque a commencé qui réunissait, dans le plus pitoresque assemblage, bourgeois, paysans et dragons, les mains entrelacées, tous sautant, tournant et criant à pleins poumons :

» *Viva Pio Nono!*

» *Viva Francesco Secondo!*

» Vive le Roi!

Viva Maria-Sofia!

Vive la Reine!

» A ces cris succédaient des chants de joie que de nouvelles acclamations interrompaient encore, et la ronde infatigable tourbillonnait toujours sans se lasser jamais. La joie a été à son comble, quand on a vu le majestueux ballon aux armes bourbonniennes sur les vastes flancs duquel on lisait les noms chéris de Pie IX et de François II. Tous les yeux l'ont suivi alors qu'il s'est élevé dans les airs au milieu de vivats unanimes. Il est monté lentement, lentement, au-dessus de la foule, puis il s'est perdu dans les profondeurs du ciel.

» Quand a sonné la retraite, tout était rentré dans l'ordre accoutumé, et les volontaires pontificaux ont regagné leurs modestes couches, avec de la joie au cœur. »

Le brave et brillant escadron de M. de Saintenac a noblement racheté la fugue de l'escadron indigène, commandé

à Castelfidardo par le prince Odescalchi, — « de superbes dragons, ma foi! au cheval fringant, au casque étincelant, au grand sabre orné d'une coquette dragonne, et que le passage à niveau d'un boulet de canon rayé suffit pour faire rentrer à l'écurie, moins quelques officiers, qui se réunirent à l'état-major de Lamoricière ou de Pimodan. Quant au commandant Odescalchi, vraiment magnifique à voir sur son beau cheval arabe, dans son grand manteau blanc, il avait piqué des deux en avant, et les zouaves le virent caracoler témérairement, comme un héroïque point de mire, en avant même de leur ligne de tirailleurs.

» Et comme, en s'aidant de son monocle *absolument du* même sang-froid que s'il eût été sur le boulevard des Italiens, au bois de Boulogne ou au Pincio, il regardait obstinément à terre, de droite et de gauche, comme pour retrouver quelque objet perdu :

» — Mon commandant, lui cria le vicomte de Lanascol, prenez donc garde! Vous allez vous faire tuer pour rien. Qu'est-ce que vous avez donc perdu?

» — Vous n'auriez pas vu mes dragons? répondit le prince en poursuivant un instant ses recherches.

« A cette inimitable saillie, un immense éclat de rire et de bravos se mêla, sur toute la ligne, au petillement des fusils, au sifflement des balles et à la grande voix du canon.

» Un zouave lettré me disait que ce trait splendide du commandant Odescalchi lui avait rappelé celui d'un de ses

grands oncles, le comte de Saint-Pern, qui commandait la maison du roi à la meurtrière bataille de Dettingen.

» Les boulets pleuvaient comme grêle et faisaient dans ces nobles rangs d'effroyables trouées; le moral des brillants cavaliers faiblissait visiblement : un peu plus, c'était la panique et le sauve-qui-peut.

» M. de Saint-Pern vint se placer sur le front de bataille, à l'endroit le plus bouleversé par la grêle de boulets, et, se tournant du côté de la maison du roi en savourant une prise de tabac.

— Eh bien! quoi, messieurs? dit-il, c'est du canon... ça tue, et voilà tout!

» Mot simple et sublime, auquel la France dut une victoire de plus [1]! »

Revenons à Anagni et au bataillon des zouaves. Au mois de mars 1861, à la suite de dissentiment graves [2] entre le pro-ministre des armes et le lieutenant colonel de Becdelièvre, ce dernier avait été déchargé du commandement du bataillon. Avant de le quitter, M. de Becdelièvre lui avait adressé ce chaleureux ordre du jour, — adieu d'un chef aimé et respecté à ses compagnons d'armes de Castelfidardo et de Corese.

1. *Le Sport*, 27 novembre 1867.
2. On en trouvera le récit détaillé dans les *Souvenirs de l'armée pontificale*.

« Zouaves,

» Au moment de me séparer de vous, je veux avant toutes choses vous remercier des regrets que vous m'avez manifestés, lors de mon départ d'Anagni et pendant les quelques jours que j'ai passés à Rome.

» Ces marques de sympathie sont bien certainement la plus flatteuse distinction que je puisse emporter en France, et elles ont eu le privilége, très-précieux pour moi, de me parvenir en même temps que je recevais du Saint-Père les plus paternelles expressions de son auguste bienveillance.

» Après vous avoir organisés et conduits aux dangers, au moment où des difficultés de toute nature menaçaient l'existence même de votre corps, j'avais cru pouvoir demander pour vous une position plus en rapport avec votre glorieux titre de volontaires, et votre dévouement qui a tant de fois fait ses preuves. Ces démarches de ma part n'ont pas été considérées comme compatibles avec mes fonctions d'officier placé à votre tête, et ont nécessité mon départ.

» Plus que jamais, rappelez-vous les principes de discipline que j'ai essayé de vous inculquer; soyez fidèles au Saint-Père et dévoués à sa cause, servez-le exclusivement et sous n'importe quels chefs.

Souvenez-vous en même temps des imprescriptibles devoirs que vous impose votre titre de Français, et n'ou-

bliez pas ce que je vous ai répété sans cesse : la première vertu du soldat est la résignation, et le vrai courage se montre dans les épreuves journalières de la vie militaire plus encore que sur les champs de bataille.

» Il ne vous appartient pas de juger par vous-mêmes la portée des services que vous êtes appelés à rendre, en restant sous les drapeaux pontificaux. Dans l'intérêt du Saint-Siége non moins que dans le vôtre, j'aurais vivement désiré de pouvoir utilement m'occuper de l'avenir qui vous est réservé; mais forcé, précisément par ces motifs, de quitter votre commandement, je n'ai rien fait pour influencer vos déterminations individuelles à ce sujet, même alors qu'une plus large part de libre arbitre semblait vous être faite par suite de manifestations et d'actes partant de haut lieu.

» Je me retire fier de la gloire que vous avez acquise, déclarant avec orgueil que je vous ai vu accomplir tout ce qu'on peut attendre des plus vaillants cœurs, et vous laissant l'assurance que je protesterai hautement, toute ma vie, contre les insinuations mensongères qui pourraient porter atteinte à votre juste renommée.

» L. A. de Becdelièvre. »

A partir de la retraite du comte de Becdelièvre jusqu'aux événements de 1867, le bataillon de zouaves ne devait plus mener que la vie monotone de garnison, si lourde à des volontaires, hérissée d'ennuis, si pleine de découragé-

ments, vie sans ardeur, sans péril, sans gloire, mais non sans mérite; car il fallait à tous ces jeunes gens un dévouement véritablement absolu, — du moins jusqu'au départ du corps d'occupation français, — pour s'astreindre sans utilité immédiate aux rudes sacrifices de la vie militaire.

Celui qui fut appelé par monseigneur de Mérode à remplacer le comte de Becdelièvre, dans le commandement des zouaves, avait fait ses preuves sur plusieurs champs de bataille, notamment à Castelfidardo.

» M. Allet, disait dernièrement un journaliste parisien, M. Allet, qui a l'honneur de commander les zouaves du Pape, et par qui les zouaves du Pape ont l'honneur d'être commandés, passait, lorsqu'il n'était que capitaine, pour le plus grand capitaine de l'armée pontificale; car s'il n'a pas six pieds de haut, c'est qu'il cache son jeu pour ne pas humilier ses subalternes, et sa carrure est à l'avenant.

» Bon, brave à la guerre, — comme dirait un mangeur de racines grecques, — affable, indulgent et ferme à la fois, courtois comme un colonel de Marly, vaillant comme un colonel de M. Scribe, M. Allet est un enfant de Bâle, Berne ou Genève, je ne sais plus au juste, mais enfin, c'est un fils de l'Helvétie, et, du haut des cieux, sa demeure dernière, Guillaume Tell doit être content de ce colonel papal, non moins que son illustre ancêtre, l'ami de Henri IV, Barthélemy Allet, dont la Suisse conserve fidèlement la glorieuse armure.

» Le colonel Allet n'est donc pas une nouvelle connais-

sance pour des Français, — surtout pour les Français qu'il avoue avec raison être très-fier de commander ; — ces messieurs se sont connus, il y a de deux à trois siècles, dans la personne de leurs peres, sur les champs de bataille du premier roi Bourbon.

» Pas d'argent, pas de Suisse ! » dit chez nous un vieux proverbe, et savez-vous seulement d'où il vient? Ah! messieurs les chroniqueurs, vous qui savez tout, avant tous, que n'avez-vous rappelé, en l'honneur du colonel des zouaves pontificaux, l'origine de ce vieux dicton, que vous aviez certainement lue dans l'histoire de Henri IV ?

» C'était à Ivry.

» Le seul roi dont le peuple eût gardé la mémoire à cette époque, donnait bravement l'exemple du pourpoint troué, de la marmite renversée et de l'escarcelle à sec, mais l'exemple n'est pas toujours contagieux, de si haut qu'il parte, et le régiment des Suisses commandé par le chevalier Allet, commençait à montrer les dents, qu'il avait d'ailleurs fort longues, si bien qu'un capitaine, plus audacieux ou plus nécessiteux que les autres, s'en vint trouver le roi et lui tint ce propos laconique :

— Sire, trois mots?

— Dites, capitaine.

— Argent ou congé.

— Capitaine, répondit le Béarnais, quatre mots ?

— Sire, dites.

— Ni l'un ni l'autre.

« Pas d'argent, pas de Suisses! » disait-on le jour même au camp royal.

» « Quelques heures plus tard, le combat s'engageait. Henri IV, passant devant le front de son armée, cria au colonel des Suisses :

— Si vous ne pouvez faire crédit au roi de France, messieurs, allez-vous-en !

— Sire, répondit le brave Allet, en soupçonnant de félonie ou de lâcheté un de ses plus fidèles soldats, Votre Majesté a dicté mon arrêt de mort.

» Il n'y avait pas d'argent, mais il y eut tout de même des Suisses. Ils se battirent comme des lions... de Thorwaldsen. Henri fut vainqueur, et l'on dit qu'il répandit de grosses larmes quand on lui apporta le corps de l'héroïque colonel, littéralement criblé de blessures. »

J'ai dit que le chef des zouaves pontificaux est d'une parfaite courtoisie ; ce n'est pas assez dire : il est d'une exquise galanterie. Je n'en donnerai qu'une preuve. Alors que les zouaves tenaient garnison à Frascati, venait-il de Rome la mère, la sœur ou la femme de quelqu'un de ses officiers, ou même sous-officiers? — d'ordre du colonel, la musique du régiment donnait une aubade à la visiteuse, sous les fenêtres de l'hôtel de Paris, le pied à terre aristocratique de l'endroit, c'est-à-dire une bicoque un peu moins obscure et un peu moins lézardée que les autres. — Bien plus, il était rare que ces gracieuses visites ne fussent pas suivies d'une amnistie partielle ou générale.

Voilà bien l'homme qu'il fallait pour commander ce

bataillon d'élite, qui, comme autrefois Fleuranges, pourrait prendre pour devise : « *Dieu et ma dame!* »

A Castelfidardo, M. Allet, alors lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie romaine, essaya vainement de lancer ses hommes sur les batteries piémontaises : quelques volées de mitraille jetèrent le désordre et la panique dans les rangs. Le cri de *sauve qui peut!* se fit entendre, et le colonel resta seul au poste d'honneur, à cheval, entouré de quelques officiers.

— Où allez-vous? où allez-vous donc, criait-il aux fuyards.

— Mon colonel, répondit un joli phraseur du régiment indigène, — petit-fils de Cicéron ou d'Horace, — mon colonel, les Piémontais sont vingt fois plus nombreux que nous... nous sauvons le drapeau!...

Ils sauvaient le drapeau comme ailleurs on sauve la caisse; mais, que voulez-vous? tout le monde n'a pas le courage de l'opinion de son commandant.

Le colonel Allet est adoré des zouaves, qui le considèrent plus encore comme un père que comme un chef; aussi peut-il attendre d'eux des prodiges de discipline, d'abnégation et de valeur.

Le lieutenant-colonel du bataillon est aujourd'hui le baron Athanase de Charette de la Contrie, qui commandait la 1re compagnie à Castelfidardo, où il fut grièvement blessé.

« Zouaves, criait le baron de Charette à Mentana, à ce moment terrible où le capitaine de Veaux tombait frappé d'une balle en plein cœur et où ses hommes écrasés par

le nombre semblaient prêts à fléchir, zouaves, en avant! L'armée française vous regarde! »

Et ce seul mot suffit pour doubler l'ardeur et le courage des soldats du Pape, et pour les enlever jusqu'aux portes de Mentana.

« Tel homme vaut une armée, !» disait Napoléon Ier, sans doute en voulant parler de lui-même. — Grand, robuste, d'une figure martiale et dont l'énergie est tempérée par la douceur du regard, homme d'esprit et homme de cœur, d'une bravoure chevaleresque, d'une suprême distinction, d'une gaieté communicative, d'une libéralité de grand seigneur quand même, le baron Athanase de Charette, — l'aîné des neveux de ce général improvisé qui fit la guerre des géants, — est un véritable type de noblesse militaire.

Comme les anciens preux, — en dépit de l'invention de la poudre, — à Castelfidardo, le baron de Charette rechercha de préférence les combats singuliers à l'arme blanche. Il était magnifique dans son élégant uniforme bleu couturé d'or, portant sur la poitrine une belle croix autrichienne, le sabre au poing, dédaignant son revolver, quérant quelque adversaire digne de son bras. Il le trouva dans un capitaine piémontais, du nom de Tromboni, — avec un nom pareil on ne devrait être que *musicante*, — qui accepta vaillamment le combat au sabre.

Les deux armées s'arrêtèrent un instant pour contempler ce duel qui s'accomplissait au milieu des éclats de bombes

et d'obus. Une, deux, et le Piémontais tomba deux fois touché, en disant :

— Capitaine, je vous rends mon épée.

— Il est mon prisonnier, cria Charette à des zouaves; ayez-en soin.

Et il se disposait à chercher un autre adversaire, quand l'officier piémontais lui dit :

— N'êtes-vous pas le baron de Charette, et ne reconnaissez-vous pas votre ancien camarade de l'École militaire de Turin?

Charette serra silencieusement la main que lui tendait le capitaine Tromboni, et se jeta dans la mêlée, où il tomba bientôt frappé d'une balle.

Bon sang ne ment pas, les Charette le prouvent! Des six fils du baron Ludovic, frère du grand Charette, cinq sont actuellement sous le drapeau de la Papauté :

Athanase, veuf de mademoiselle Antoinette de Fitzjames, sœur du duc de Fitzjames et de la duchesse Salviati-Borghèse; — Urbain et Ferdinand, anciens officiers au service du roi des Deux-Siciles, deux héros de Gaëte, aujourd'hui simples soldats au régiment des zouaves ; — Alain, capitaine d'une compagnie du 2e bataillon, marié l'année dernière à mademoiselle de Bourbon-Busset ; et Armand, un *mercenaire* trois ou quatre fois millionnaire, filleul et héritier de feu madame la duchesse de Narbonne-Pelet.

Louis de Charette, ancien sous-officier aux dragons pontificaux, est resté en Bretagne, où il a épousé, il y a quelques années, une noble et riche héritière, mademoiselle

de Goyon-Matignon. Il fût reparti pour Rome, lui aussi avec ses frères ; mais ne fallait-il pas mettre à l'abri de la faulx cette vaillante tige des Charette, pour la conserver à notre histoire?

Combien d'exemples admirables je pourrais citer encore! Le comte de La Vaulx envoyant ses deux fils au Pape, et venant lui-même à Rome se mettre au service de Pie IX ; M. de la Carte et ses deux fils, tous trois ensemble volontaires au régiment des zouaves ; le duc de Chevreuse, différant les joies d'un mariage où se trouvait réuni tout ce qui pèse dans la balance du bonheur, naissance, fortune, jeunesse et beauté, et rentrant comme simple soldat dans ce régiment où il fut officier ; le duc de Luynes et le duc de Lorges, courant à Rome pour se transformer en infirmiers sur les champs de bataille!

Le comte Charles de Lambilly, chef de bataillon au régiment des zouaves, appartient à une maison d'ancienne chevalerie bretonne, alliée aux maisons de Beaumanoir, de Quélen la Vauguyon, de la Forest d'Armaillé, de Ferron du Quengo, de Troguindy, de Harscouet de Saint-Georges, de Roquefeuil, de Sesmaisons, de Piré de Rosnyvinen, de La Motte-Rouge, etc. Le sire de Lambilly se trouvait au nombre de croisés bretons qui suivirent saint Louis en Palestine, en 1248 ; le croisé de Castelfidardo et de Mentana ne peut rien envier à son illustre ancêtre.

M. de Lambilly est, après le colonel des zouaves, le plus ancien officier du régiment au service du Saint-Siége.

M. Ferdinand Le Caron de Troussures, chef de bataillon

aux zouaves, et dont la brillante conduite à Mentana a mis dans leur plein jour les grandes qualités militaires, est non moins aimé et non moins estimé au régiment que le commandant de Lambilly.

M. de Troussures sort de Saint-Cyr, — promotion de 1864; — il servait au 75e de ligne quand il donna sa démission pour servir le Pape. C'est un lettré; il cause avec infiniment d'esprit et manierait certainement la plume avec autant de succès que l'épée.

Allet, Charette, Lambilly, Troussures, chefs modèles d'un régiment modèle!

IV

La loi du talion ne se pratique pas à Rome; aussi le roi Victor-Emmanuel est-il encore aujourd'hui possesseur d'une magnifique villa, sise sur le territoire actuel de l'État ecclésiastique. Cependant, à la suite des *annexions* des Romagnes, des Marches, de l'Ombrie et des enclaves napolitains, si le gouvernement pontifical se fût purement et simplement annexé les propriétés de S. M. le roi de Sardaigne, quelles raisons valables eût opposées à ces mêmes représailles le spoliateur subalpin?

Pendant que les zouaves étaient en garnison à Frascati, ils faisaient de temps à autre une excursion à la villa royale de *La Rufinella*.

J'ai visité cette maison de campagne, et quand on l'a

parcourue en détail, ses riches ornements, ses superbes promenades, tout ce qu'elle renferme d'antiquités, et sa magnifique position, ne permettent plus de l'oublier.

Quoique admirable, elle n'est cependant pas la plus admirée par la plupart des étrangers qui la visitent. De toutes les maisons de plaisance de Frascati, la préférée est la villa *Aldobrandini*, appartenant à la famille Borghèse, et qui fut bâtie par le cardinal de ce nom, neveu du pape Clément VIII. Il faut attribuer sans doute cette préférence aux merveilles de l'art que son éminent fondateur sut y prodiguer à l'aide des plus habiles artistes, dont il eut le bon esprit de s'entourer. Là sont, en effet, de remarquables avenues, de vastes promenades, de nombreuses cascades, des jets d'eau, des terrasses en amphithéâtre, des orgues produisant des sons mélodieux avec le secours de l'eau, le cabinet des Muses, celui d'Apollon, et de belles statues disséminées sur tous les points, parmi lesquelles se font remarquer surtout un centaure sonnant de la trompette et le dieu Pan jouant de la flûte. On s'arrête devant ces merveilles pour les contempler avec délices; mais on sait qu'elles sont modernes et dépouillées de ce vague mystérieux du passé; après ces premières impressions, elles n'offrent bientôt à l'esprit qu'un intérêt secondaire, celui de la curiosité satisfaite. Il n'en est pas ainsi de la maison de campagne de Victor-Emmanuel. A l'avantage de sa position ravissante, dont le point de vue est des plus riches et des plus variés, viennent se grouper les plus antiques, les plus beaux et les plus utiles souve-

nirs. De son palais, le regard se promène au loin dans de vastes campagnes pour ne se reposer, à l'horizon, que sur Rome et sur la mer. Occupant presque l'emplacement de la villa de Cicéron, dont quelques ruines existent encore, elle possède une partie du plateau sur lequel brilla jadis l'ancien *Tusculum*.

C'est donc dans ce lieu que résidait le plus souvent le célèbre orateur romain, lorsque n'ayant presque plus rien à faire ni au Sénat, ni au barreau, il voulait, comme il le dit, se consoler des vicissitudes capricieuses de la fortune, en cherchant en lui-même le bonheur de la paix et du repos. C'est de là aussi que sortirent ces immortelles Tusculanes, fruits de ses profondes méditations sur l'inanité des biens les plus convoités, sur les fausses idées attachées à ce qu'on appelle les maux de la vie, et dont le but était de persuader à l'homme qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Tusculum fut pour cet orateur philosophe un séjour si délicieux qu'il voulut en perpétuer le souvenir en l'attachant à ces dissertations philosophiques qui furent pour lui comme le dernier chant du cygne.

Lucien Bonaparte fit l'acquisition de la *Rufinella*. Ses goûts scientifiques le portèrent à y faire des fouilles dont les résultats furent heureux. Ce fut par ses soins que le théâtre et l'amphithéâtre de *Tusculum* furent remis au jour, que l'antique voie qui menait à ces deux monuments fut déblayée, que celle de Préneste et la voie latine conduisant à Rome furent mises à découvert sur un assez long parcours, que des bains et des aqueducs furent re-

trouvés, et que de riches débris, attestant la plus brillante époque des arts et des sciences, vinrent orner sa magnifique demeure.

En voyant ces admirables ruines, on croirait que la destruction de *Tusculum* ne remonte qu'à peu de siècles. On ne se tromperait pas. Les Guelfes et les Gibelins s'y battirent tour à tour, et Henri II y envoyait encore des députés à Alexandre III pour se justifier du meurtre de Thomas Becket. Cette ville fut détruite en 1191. Ceux de ses habitants qui échappèrent à sa destruction se fixèrent au pied de la colline : de là l'origine de Frascati [1].

Ce qui a rendu européen et même universel le nom de Frascati, c'est la beauté de son site, la splendeur de ses aspects, la magnificence de ses villas, ses fécriques jardins aux poétiques senteurs, ses longs berceaux de feuillage, ses labyrinthes de rosiers, ses forêts de lauriers touffus, son éternelle fraîcheur, ses ruines pittoresques, son ensemble toujours délicieux; couronnez-le d'un ciel si pur qu'on le dirait limpide, et vous envierez le bonheur des zouaves, comme faisait ce touriste anglais, disant :

— On se ferait soldat du Pape, rien que pour être en garnison à Frascati!

Que n'avait-il visité la caserne des zouaves? Peut-être eût-il retiré son mot! Ces fameux mercenaires ne sont pas seulement des héros de vaillance en temps de guerre ; en

1. Extrait d'un savant travail de M. l'abbé Audierne.

tout temps, ce sont des héros de résignation. Quand l'homme a fait d'avance le sacrifice de sa vie, quel autre sacrifice pourrait lui coûter?

Les magnificences naturelles de Frascati n'étaient en réalité que de justes compensations. Combien de fois nous avons passé des heures silencieuses et toutes pleines d'émotions infinies, assis dans la verdure, sous un dôme de feuillage embaumé, le regard perdu à l'horizon sur les vagues bleues de la mer Tyrrhénienne, ou sur les cent clochers de la ville des Papes!

Un jour, les zouaves allèrent camper à Porto d'Anzio, petit port à cinquante-six kilomètres au sud de Rome. La vie de camp n'était pas nouvelle pour eux; en 1860, ils avaient déjà campé à Collescipoli, d'où ils avaient eu la joie de partir pour aller au-devant de l'ennemi. A Porto d'Anzio, ils eurent la joie de recevoir une auguste et paternelle visite.

Une après-midi, la population de Porto d'Anzio, — composée en grande partie de familles de pêcheurs, — avait revêtu ses habits de fête; les rues étaient tendues de draperies aux couleurs pontificales; les maisons et les barques, pavoisées; le sol, jonché de fleurs; des mains filiales avaient élevé, çà et là, des arcs de triomphe de verdure et de lis; les acclamations populaires se mêlaient aux vibrations des cloches qui chantaient à toute volée.

Pie IX venait voir ses zouaves.

Quelle journée d'enthousiasme et de bonheur!

Tous ces volontaires de la foi se brisaient la voix à crier

leur amour, leur vénération, leur dévouement, et cependant il leur semblait qu'ils ne l'exprimaient pas assez vivement encore!

— Très-Saint Père, dit au Souverain Pontife le colonel des zouaves, il n'est pas un de nous qui ne vous donnerait sa vie avec joie.

Les acclamations redoublèrent, pendant que Pie IX, visiblement ému, étendait sur cette noble et mâle jeunesse une main paternelle et bénissante.

Mais toute lumière a son ombre; le mal est l'ombre du bien. — A ce moment, un vapeur de guerre, chargé de soldats qui s'en vont gaiement fusiller des *napolitains* au nom de l'Italie une et de la liberté, — un vapeur de guerre piémontais passe devant Porto d'Anzio, pavoisé aux couleurs révolutionnaires, et rasant la côte d'assez près pour que de grossières injures, proférées contre Rome et son saint Roi, parviennent distinctement jusqu'à la plage.

Quel sublime tableau, et comment ne s'est-il pas levé un grand peintre catholique pour le transmettre aux générations à venir! Les zouaves frémissants d'indignation, se pressant avec amour autour de leur père et leur roi; les uns à genoux, levant vers ce vieillard en robe blanche des mains énergiques et suppliantes; les autres égarés par le ressentiment, chargeant avec précipitation leurs fusils; un rayon de soleil, auréolant le doux et noble visage de Pie IX, pendant que sa voix puissante répond aux outrages par des paroles de bénédiction, et que, d'un geste, le

successeur de saint Léon le Grand fait tomber à genoux ses défenseurs les plus exaltés.

— Pardonnez, dit-il; moi, je pardonne et je bénis !

A la suite de la convention du 15 septembre 1865, — qui traitait du Pape sans le Pape, et fixait l'époque de l'abandon de Rome par l'armée française, — le gouvernement pontifical résolut d'augmenter l'effectif de ses troupes.

« Dans ces conjonctures, dit le colonel de Becdelièvre, il fallait pour réorganiser cette petite armée, et sans pour cela admettre la convention, s'entendre avec la France ou du moin sne pas la froisser. Dès lors, Mgr de Mérode n'était plus l'homme de la situation ; malgré ses talents, son activité et son dévouement, il devenait impossible; il fut remplacé par le général Kanzler, officier de mérite, dont le rapport du général Lamoricière avait mis en lumière la belle conduite au siége d'Ancône. Toutefois, la direction supérieure du ministère des armes fut donnée au cardinal secrétaire d'État, Mgr Antonelli. »

» Pour opérer contre les bandes, dit le général de Lamoricière dans son *Rapport*, le général de Courten avait fait deux détachements, l'un aux ordres du colonel Kanzler, l'autre aux ordres du lieutenant-colonel de Vogelsang. Il avait prescrit à ces deux détachements de se réunir, et leur jonction s'était faite heureusement à Mondavio, le 12 au soir. Cette colonne était forte de 1200 hommes d'infanterie et d'une section d'artillerie. — Le 13, le colonel Kanzler voulait se diriger sur Senigaglia pour gagner la route de la mer; mais ayant appris que cette ville était

occupée par une division piémontaise, il resta sur les collines et alla passer la Misa, à deux lieues environ au-dessus de son embouchure. — La division piémontaise, informée de la présence de cette petite colonne, tenta de l'enlever Sa cavalerie et son artillerie, que suivait l'infanterie, la joignirent vers Sant'Angelo. — Le combat commença à une heure de l'après-midi, et dura jusqu'à cinq heures du soir. — Plusieurs charges de cavalerie furent brillamment repoussées; notre artillerie, ainsi que le feu de notre infanterie, ayant fait beaucoup de mal aux lanciers piémontais, ils cessèrent la poursuite à Monte-Marsciano. — Ce combat nous avait coûté cent cinquante hommes tués, blessés ou pris, dont quatre officiers. Le colonel Kanzler arriva à Ancône au milieu de la nuit, après avoir fait une marche de quarante-cinq milles, et fut reçu aux acclamations de la garnison, heureuse de revoir ses camarades, sur le sort desquels on avait eu des inquiétudes. »

Le lecteur connaît à présent le pro-ministre des armes appelé à succéder à monseigneur de Mérode. — Intelligent, actif, dévoué, calme, énergique et brave, le général Hermann Kanzler possède toutes les qualités d'un chef militaire; aussi nul ne pouvait-il plus dignement que lui remplacer monseigneur de Mérode, dont il serait ingrat d'oublier l'infatigable activité, le coup d'œil si prompt, le dévouement inébranlable et les services multipliés.

« Le général Kanzler, aussitôt en possession de son portefeuille, s'occupa tout de suite de donner à l'armée une impulsion nouvelle. L'élément indigène prima l'élément

étranger, chose naturelle et pratiquée partout; certains officiers furent écartés, d'autres rappelés, toutes choses qu'on retrouve dans les changements de ministère.

» La France offrit au Saint-Père d'organiser, d'équiper et d'armer à ses frais un corps de troupes composé d'officiers, sous-officiers et soldats appartenant à l'armée française. Cette offre fut acceptée, et l'armée pontificale compte aujourd'hui parmi ses régiments une légion française dévouée, bien commandée, et qui ne faillira pas à sa double mission de défendre la Papauté et de donner à ses troupes l'exemple de la discipline et de l'esprit militaire. Ce corps de troupes a été reçu avec une franche cordialité par les troupes pontificales et les zouaves en particulier, et aujourd'hui se justifie cette parole que le brave colonel d'Argy me disait :

« Si l'union fait la force, l'armée du Pape est réellement très-forte, et son gouvernement n'a rien à craindre des bravades de la révolution[1]. »

Le général Kanzler est d'origine badoise, et non helvétique, comme l'ont dit tous les journaux.

Un autre général pontifical, le marquis Zappi, est pareillement nommé avec honneur dans le *Rapport* du général de Lamoricière :

« Les têtes de colonnes piémontaises qui s'avançaient pour cerner Ancône n'étaient qu'à une marche de nous, dans la direction de Iesi. Elles avaient été retardées d'un

1. *Souvenirs de l'armée pontificale*, p. 201.

our par la résistance désespérée que le colonel Zappi avait faite dans la petite forteresse de Pesaro, où, avec une poignée d'hommes et trois canons, il avait arrêté, pendant vingt-deux heures, le corps d'armée du général Cialdini. N'ayant hissé un pavillon blanc et envoyé un parlementaire que quand il fut réduit à la dernière extrémité, il avait dû se rendre prisonnier de guerre. Mais il avait glorieusement accompli son devoir et rendu un grand service à l'armée[1]. »

Le général de Courten, — qui prit aussi la part la plus glorieuse à la campagne de 1860, — porte un vieux nom qui ne doit pas être nouveau pour de vieux Français. D'une rare distinction, d'une énergie chevaleresque qui n'exclut pas la prudence et les autres qualités militaires, d'une constante bienveillance, d'une courtoisie modèle, le général de Courten ne peut être connu sans être sympathique. Sous Louis XV, nous avions en France le régiment suisse de Courten, infanterie, dont vingt-deux officiers sur trente-cinq étaient des Courten.

Un jour, Louis XV, passant en revue ce régiment de famille, et frappé de sa bonne tenue comme de son allure martiale, dit en riant au colonel de Courten :

— Nous irions loin avec ces gaillards-là !

— Sire, répondit le colonel, peut-être plus loin que nous ne voudrions !...

Le roi rit beaucoup de la repartie et donna sa croix de

[1] Pages 12-13.

Saint-Louis au « père Courten, » comme on l'appelait, et si jamais croix avait été méritée, c'était bien celle-là : trente-deux ans de services, dix-sept campagnes et quatorze blessures.

Tels sont les géneraux de l'armée romaine, et qui no sait qu'on peut dire : Tels chefs, tels soldats !

V

Le retentissement douloureux que la catastrophe de Castelfidardo eut au cœur de la catholicité suscita, de tous les points du monde, un immense concours de dévouements et de sacrifices. Les volontaires accoururent en foule sous le drapeau pontifical, et les rangs, décimés par la mitraille piémontaise, se retrouvèrent aussitôt plus compactes que jamais.

Parmi les nobles jeunes gens que Rome vit alors se vouer à sa défense, on remarquait en première ligne le descendant d'une ancienne famille avignonnaise, le comte Edgard de Raffelis de Soissan, véritable type de distinction, de loyauté, d'entrain, d'abnégation, de dévouement.

Un bon hasard me le fit connaître, un dimanche que Pie IX officiait pontificalement dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Ai-je besoin de dire que notre premier lien se forma de la parfaite conformité de toutes nos affections et de toutes nos aspirations? Puis, nous avions des al-

liances communes à l'un et l'autre; enfin nous étions tous deux jeunes et tous deux soldats de la même cause. — On s'aimerait à moins.

Hélas! la mort a fauché dans sa fleur cette forte et chère amitié! Comme Blacas, comme Massol, comme Rémond, comme d'Exéa et tant d'autres volontaires de la foi, Edgard de Soissan n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille. La mort est venue le prendre tout à coup, lâchement dirais-je, dans les joies de la famille, avant même qu'il eût entendu ce doux nom de père, qu'on n'ose pas apprendre aujourd'hui au petit ange laissé par lui sur la terre [1].

Avec quelle joie Edgard de Soissan eût assisté aux victoires, aux revanches de Nerola, de Viterbe, de Mentana?... Mais ne les a-t-il pas vues de là-haut [2]?

Edgard était né à Cavaillon, le 24 août 1842, peu de temps après que ses parents avaient eu la douleur de perdre un petit ange du nom de Berthe. Dieu leur donnait en échange un enfant qui devait être le soldat du droit et de la foi, l'honneur de son nom, la victime d'un dévouement fraternel.

En 1851, Edgard eut le malheur de perdre son père,

1. Le comte de Soissan avait épousé mademoiselle d'Olivier de Pezet, fille de l'ancien député d'Avignon; il a laissé une fille posthume.

2. La fin de ce chapitre est extraite d'une notice manuscrite ayant pour titre : *Le comte Edgard de Raffelis-Soissan, ancien volontaire pontifical*.

vieux et pieux gentilhomme qui allait l'attendre où vont les saints. Quelques semaines après, naissait un fils posthume qu'Edgard entoura des soins les plus affectueux, — comme s'il eût pu prévoir qu'un jour lui aussi laisserait ici-bas un enfant orphelin !

Edgard adorait sa mère, noble et sainte femme, à qui Dieu n'avait ménagé ni les joies ni les souffrances. Fils tendre et dévoué, il ne négligeait aucune occasion de cicatriser et d'épanouir ce cœur de mère tant de fois déchiré, si souvent navré.

Un jour que la comtesse de Soissan pleurait silencieusement au souvenir de son pauvre petit Aymard, — autre ange trop tôt mûr pour le ciel, — Edgard, alors âgé de quinze ans, remit à sa mère un récit qu'il avait composé pour elle, — prémices de sa poétique intelligence, — et qu'il avait intitulé : *Un ange de plus au ciel !*

« Abattu par la douleur, je pensais à mon frère Aymard qui, la bouche souriante, les yeux à demi fermés, ses petites mains jointes, dormait dans son lit de son dernier sommeil. Et voilà que tout à coup, moi aussi, je semblai mourir ; mon âme pour un instant quitta la terre et s'envola vers les célestes demeures. Alors, entouré d'anges aux robes flottantes, aux ailes de feu, mon frère vint à moi :

» — Que je suis heureux au ciel ! me dit-il. Viens-tu donc aussi partager mon bonheur ?

» Et moi, muet d'étonnement et dans l'ivresse, je l'admirais.

» Une étoile d'or brillait à son front ; son corps était

couvert d'une robe aux plis ondoyants, dont la blancheur était plus éclatante que celle de la neige.

» La joie qui l'environnait de toutes parts me donna du courage et je lui dis :

» — Pourquoi, mon frère, pourquoi si tôt nous quitter? Huit printemps à peine ont fleuri pour toi, et tu n'es plus!... Est-ce donc l'âge de mourir? Les douces caresses de notre mère, déjà tant affligée par la mort de notre père, les tendres baisers fraternels n'ont donc pu t'arrêter dans ta course vers Dieu?

» Et m'entourant de ses petits bras :

» —Mon frère, répondit Aymard, je t'aime encore au ciel, et bien plus même que sur la terre. Quand le sommeil a clos la paupière de ma mère bien-aimée et de tous mes frères chéris, je descends vers eux et j'étends mes ailes d'ange sur la tête de ma mère, pour la protéger durant son repos, comme autrefois, la nuit, elle protégeait son enfant. Adieu, mon frère, adieu!

» Il dit, et, s'unissant au chœur des anges, il s'envola vers Marie, en me tendant encore ses petits bras pour m'inviter à le suivre. »

N'est-ce pas un chef-d'œuvre de fraîcheur, de tendresse, de grâce et de poésie?

Edgard de Soissan venait d'entrer dans sa dix-huitième année, lorsque les spoliations sacriléges de la révolution frappèrent d'horreur tous les catholiques romains. Un illustre général français venait de jeter sa vaillante épée dans la balance du droit, de l'honneur et de la religion.

Sur ses pas s'élançaient de jeunes volontaires, disposés à mourir pour le plus auguste des rois. Edgard avait prévu ce magnifique mouvement catholique; aussi, résolu qu'il était de s'y associer sans réserve et de marcher en avant, avait-il entrepris de grandes courses dans les montagnes.

— Si nous allons de suite à l'ennemi, disait-il, je ne veux pas rester en arrière comme un conscrit!

Mais sa faible santé, sa nature trop délicate, ne résistèrent pas à ces fatigues quotidiennes. Edgard tomba dangereusement malade, et ne fut rendu à la vie, grâce aux soins constants de sa mère, qu'après la triste et glorieuse journée de Castelfidardo.

A peine rétabli, le comte de Soissan partait pour Rome.

Dès qu'il eut mis le pied sur ce sol béni, il courut se jeter aux genoux du Souverain-Pontife, et, courbé sous la toute-puissante bénédiction du vicaire de Jésus-Christ, il refit le serment de vivre et mourir pour lui.

A peine enrôlé dans les zouaves pontificaux, M. de Soissan était connu de tous par ses brillantes qualités, son exquise distinction, son charmant esprit, son obligeance, sa libéralité, son énergie.

Un jour qu'Edgard avait été rappelé à Avignon par les inquiétudes que déjà donnait la santé de sa mère, il reçut du commissaire de police de cette ville l'intimation de ne plus porter en public son uniforme de soldat du Pape; — communication véritablement singulière à une époque où

la chemise rouge se pavanait librement à Paris; — aussi M. de Soissan y répondit-il en ces termes :

« Monsieur le commissaire,

» J'ai reçu votre lettre, dans laquelle vous m'intimez l'ordre de quitter mon uniforme de zouave pontifical. Je ne puis m'empêcher de vous témoigner ma surprise d'une pareille défense. Il me semblait que l'armée française étant à Rome, non pas en pays conquis, mais en pays allié, et faisant profession de défendre notre bien-aimé et vénéré Pontife Pie IX, il était de première logique que nous, zouaves pontificaux, qui certes, on le sait bien, n'avons pas d'autre but, nous pûssions au moins porter notre uniforme dans cette France qui prétend être le bouclier du Saint-Siége.

» Cette mesure, monsieur le commissaire, est de nature à faire faire bien des réflexions, fondées peut-être, et il est très-fâcheux qu'elle les provoque.

» Agréez, monsieur le commissaire, l'assurance de ma considération.

» Le comte Edgard de Raffelis-Soissan. »

De retour à Rome, il écrivait à sa mère, le 2 février 1861 :

« Nous attendons avec impatience une affaire. Si elle a lieu, elle sera chaude; mais nous sommes tous dispo-

sés, quoi qu'il arrive, à faire notre devoir, et, vive Dieu! comme disaient les chevaliers, arrive que pourra! Mais toute notre ambition est de mourir, s'il le faut, autour du trône du Saint-Père! Espérons que nous serons enfin libres d'agir une bonne fois, et vous aurez alors de nos nouvelles. Nous triompherons ou nous serons tous écrasés, mais ce ne sera pas inutilement. Enfin, que la volonté de Dieu soit faite!... »

Le 26 mars suivant, ayant appris qu'une inepte circulaire ministérielle mettait hors la loi les volontaires français au service du Saint-Siége, Edgard écrivait :

« Nous sommes définitivement dépouillés de nos droits de citoyens, et l'entrée de la France peut nous être interdite. Cela est pénible, mais enfin, c'est une épine de plus à notre couronne de la terre et une rose de plus à notre couronne du ciel. Dieu rendra justice à qui de droit! Nous ne sommes pas venus ici pour notre plaisir; nous y sommes venus pour remplir un devoir sacré; l'enfer a beau s'élever contre nous; tôt ou tard nous sortirons vainqueurs de la lutte et l'Église en recevra un plus brillant éclat. Accomplissons notre sacrifice; pour moi, je suis prêt à tout; il peut nous arriver tout ce que Dieu voudra; j'y suis soumis d'avance. »

Nommé caporal au mois de novembre 1862, Edgard quitta, quelques mois après, le bataillon des zouaves, pour regagner Avignon où la santé de sa pieuse mère donnait de nouvelles inquiétudes, et où il devait bientôt contracter de nobles et charmants liens.

« Tu verras, écrivait-il à un de ses anciens compagnons d'armes en l'engageant à venir lui demander l'hospitalité, tu verras combien nous serons heureux de nous rappeler, à l'ombre des vieux murs de notre Rome française, nos bons souvenirs de la vraie Rome.

» *Et hæc olim meminisse juvabit!*

» J'ai eu dernièrement des nouvelles du bataillon ; je te les donnerai de vive voix. Nous y avons toujours nos vieilles connaissances. Pauvres amis, ils sont là, toujours vivant d'espoir ! Ils attendent, comme nous avons attendu, des événements imprévus!... »

Le souvenir du comte de Soissan n'est pas encore effacé au bataillon ; dans les causeries du jour, dans les promenades et les veillées, les zouaves aiment à rappeler ses fines saillies, ses traits d'esprit ou de cœur, son dévouement affectueux, sa distinction native. Et comment n'eût-on pas aimé ce beau jeune homme, si noble, si catholique, si Français surtout?

Edgard était à Rome où il avait été demander au Saint-Père de bénir son mariage, lorsqu'une dépêche télégraphique vint lui briser le cœur en apportant la nouvelle de la mort subite de madame la comtesse de Raffelis-Soissan, sa mère, pour laquelle il avait eu toujours une affection ardente, un véritable culte.

Chrétien, il accepta courageusement cette horrible

épreuve et la lourde responsabilité que lui imposait la mort, en le créant chef de famille à vingt-trois ans.

« Secondé par l'ange que Dieu m'a donné, écrivait-il quelques semaines plus tard, je ne redoute pas le travail. Me voici père de famille; il faut que j'aie soin de mes frères; il faut que je sois pour eux, bien jeunes encore, père et mère à la fois. »

Le dévouement fraternel devait être fatal au comte de Soissan. Son plus jeune frère ayant été atteint d'une grave maladie, Edgard passa les jours et les nuits à le soigner, et contracta ainsi le germe du mal qui devait l'épuiser et l'emporter. Belle et grande âme, pour qui le danger avait de l'attrait, pour qui le sacrifice était une joie! Il devait donner sa vie pour ce qu'il aimait.

« Je veux être enterré dans mon uniforme de zouave pontifical! »

Telle avait été la dernière volonté de ce martyr volontaire! Est-il besoin de dire qu'elle fut religieusement remplie? Il avait vécu en gentilhomme, il mourut en saint, et sa mort féconda, dans sa famille, les pieux dévouements dont il avait donné l'exemple. Le régiment des zouaves pontificaux compte aujourd'hui dans ses rangs deux autres Raffelis-Soissan, — deux frères d'Edgard, qui, plus heureux que lui sur la terre, ont été des victorieux de Mentana!

Peu de temps après la mort du comte de Soissan, un soir que la jeune veuve versait des larmes sur son bonheur évanoui, une sainte femme vint et lui remit une

lettre qui venait de Rome et ne contenait que ces mots, tracés et signés d'une main auguste :

« DEUS PACIS ET CONSOLATIONIS BENEDICAT VOS, ET » DIRIGAT GRESSUS VESTROS IN VIIS SUIS.

» PIUS P. P. IX. »

VI

Après tous les enseignements qui sont ressortis de la marche des choses en Italie, peut-il être encore un seul homme qui croie de bonne foi à la conciliation du programme révolutionnaire et du *non possumus?* Autant vaudrait chercher à concilier l'eau et le feu, que ces deux éléments dont l'un est la négation formelle de l'autre!

Pour être trop pressée, la révolution a été maladroite; elle a laissé percer le bout de l'oreille, et le secret de ses trames n'est plus que le secret de la comédie.

Quoi de plus instructif que l'étude rétrospective de la crise italienne depuis l'avénement de Pie IX, le doux et saint pontife, arrivant le cœur plein d'amour et de pardon, les mains pleines de libertés! La révolution entoure avec empressement le successeur de Grégoire XVI; sur son drapeau, elle écrit cette belle devise : *Dieu et progrès!* Pie IX est porté aux nues et mis au-dessus des plus

grands hommes et des plus grands saints. La révolution crie à tue-tête : *Vive le Pape!* — Le Pape la bénit. — Garibaldi va jusqu'à lui écrire pour lui offrir son épée; — une épée de bois, ce n'était pas dangereux! Pie IX croit possible l'accord de la religion et de la liberté moderne; il confie à un homme d'État, qui était en même temps un homme de cœur, la réorganisation de son gouvernement. La révolution avait cru que le Pape ne consentirait jamais à s'allier avec le progrès; elle comprend qu'elle va être enrayée et elle tue Rossi.

Plus tard, un petit État subalpin se met à faire les commissions de la révolution, et nous retrouvons alors, dans la bouche de ses agents, les mêmes mots de progrès et de liberté. L'Église libre dans l'État libre! Et Cavour commence par dépouiller l'Église, comme pour donner à la Papauté un solennel avertissement. Les moyens moraux et immoraux ne réussissant pas à entamer le *non possumus*, on organise, ou soudoie, on lance contre le lambeau de territoire non soumis encore à la conscription et à la ruine italiennes, les mêmes hommes qui, déjà en 1849, avaient assassiné Rossi et proclamé la déchéance du Pape. — Et l'on trouverait un seul homme pour croire la conciliation possible, pour s'étonner de l'invincible résistance qu'oppose aux conseils et aux projets des traîtres ou des fous l'auguste vieillard du Vatican!

Que répondrait le souverain de tel empire au conseiller qui lui tiendrait ce langage?

— Sire, vous devriez vous réconcilier avec la révolu-

tion; elle vous a déjà détrôné une fois, et elle a juré maintenant de vous détrôner pour toujours; mais elle ne veut que votre bien. Ainsi vous habiterez aux Tuileries, pendant qu'elle siégera à l'Hôtel de Ville et vous épargnera tous les soucis du gouvernement!

L'empereur enverrait monsieur le conseiller à Mazas ou à Bicêtre, et l'empereur aurait raison. Pourquoi donc le Pape aurait-il tort de repousser des conseils qu'aucun souverain n'entendrait sans les punir?

Les arrestations, — cousues de fil blanc comme les finesses de Jeannot, — auxquelles le ministère italien n'a pas craint de procéder envers Joseph Garibaldi, resteront dans l'histoire de l'Europe, comme un modèle de la rouerie et de l'impudence italiennes. *Comedianti, tutti comedianti!...*

Politique d'opéra-comique, disait le correspondant de la *Liberté;* politique de tréteaux et de pitres maladroits, voulait-il dire. — Urbain Rattazzi faisait la cuisine; Joseph Garibaldi faisait les proclamations; ses fils faisaient le reste.

« Romains, s'écrie, le 5 octobre, le héros d'Asinalunga avec ce lyrisme bouffon qui désopilerait les plus hypocondres, entre Rome et moi existe un pacte solennel, et, à tout prix je tiendrai ma parole, et je serai avec vous; *mais pour vaincre, je suis de trop.* »

Voilà pourquoi sans doute Joseph Garibaldi se retira philosophiquement du champ de bataille de Mentana.

« Je ne refuse pas, continue le héros, le glorieux mandat de vous guider; mais en attendant que j'arrive, je

cède à votre désir et à celui de tous *les amis*, et je transmets aux mains de mon fils Menotti la direction de *l'affaire,* certain qu'il saura vaincre avec vous ou mourir à son poste. »

Il n'a pas vaincu, mais il n'est pas mort.

. . . . Pour les cœurs bien doués,
L'exemple le plus doux est l'exemple d'un père.

Le 7 octobre, le héros donne passage à une nouvelle proclamation, plus laconique, mais non moins réussie :

« Italiens, sur le territoire romain on se bat! N'écoutez pas des paroles, de lâches incertitudes! Marchez! il y a là des hommes pour qui je donnerais mille vies! »

Mille vies des autres sans doute?

La comédie se prolongeant et Joseph Garibaldi devant rester encore quelques jours dans la coulisse, il éprouve le besoin, pour tuer le temps, — c'est toujours cela de tué, — d'exhaler de nouveau son lyrisme macaronique :

« Je ne demande qu'une chose à mes concitoyens, c'est de marcher toujours dans la sainte voie qu'ils se sont tracée avec le calme et la majesté d'une nation qui a la conscience de sa force. A l'armée, au peuple, j'ai recommandé la discipline alors que le peuple et l'armée, indignés du servilisme peureux des gouvernants, demandaient à être conduits à Rome. Aux soldats, j'ai dit que leurs baïonnettes

devaient être réservées pour une mission plus glorieuse, et que pour les mercenaires du pape, les crosses de leurs fusils suffisaient. »

Pauvre homme! — Ce n'est plus Joseph Garibaldi, c'est Joseph Prudhomme.

Plus la révolution devenait menaçante, plus la catholicité montrait d'ardeur et de dévouement : chaque jour, des centaines de volontaires prenaient le chemin de Rome, pour aller faire à la Papauté un rempart de leurs corps, et pour sauver les Romains des fureurs de la révolution.

» Mon cher ami, écrivait au comte Gabriel de Chaulnes, le comte de Falaiseau, officier d'artillerie au service du Saint-Siége, les événements m'ont rappelé précipitamment à mon poste. La position est grave, et Dieu sait comment finira la pièce à laquelle nous assistons. Dans tous les cas, je bénis la Providence d'avoir pu revenir à temps.

« Jusqu'ici nos troupes ont eu sans cesse l'avantage ; elles sont pleines d'enthousiasme et rivalisent de fidélité et de courage; mais il s'agit de savoir dans quelles proportions arriveront ces bandes, qui se renouvellent sans cesse et disparaissent sur un point pour reparaître sur un autre, qui améliorent chaque jour leur armement et reçoivent dans leurs rangs de nombreux soldats et officiers de l'armée piémontaise, soi-disant congédiés.

» Néanmoins la révolution n'arrivera pas aussi facilement à ses fins qu'elle s'en était flattée. Nous attendons avec impatience des renforts; jamais les départs pour Rome n'ont été aussi opportuns. *Redites-le bien autour*

de vous : il nous faudrait encore deux ou trois mille hommes dévoués; avec cela nous pourrions occuper tous les points importants et forcer, bon gré mal gré, le gouvernement italien à se démasquer. Ici et dans tous les grands centres, la tranquillité est complète, mais on se tient sur ses gardes.

» Le Saint-Père continue à se porter à merveille, il nous témoigne sa satisfaction, et cet encouragement est, vous le sentez, notre plus douce récompense ; avant-hier, il s'est rendu à l'hôpital militaire : on amenait un blessé ; le Saint-Père lui donna la main pour l'aider à gagner son lit.

» Adieu, cher ami, encore une fois songez à nous. C'est une honte si la France reste en arrière, quand l'Église est si directement menacée.

» Il faut absolument qu'on se remue et qu'il nous arrive du monde. »

Il en arriva de toutes les parties du globe, d'Europe, de l'Orient, d'Amérique, des Indes, des côtes d'Afrique, pour protester avec leur sang que le lien catholique est plus vivace que jamais et qu'il enserre le monde dans sa loi fraternelle et divine !

« Au moment où j'écris, lisons-nous dans une lettre de Rome, un zouave, Joseph Benezet, de Toulouse, entre chez moi.

— Je viens prendre congé de vous, me dit-il, ma compagnie est envoyée à Monte-Rotondo, où elle va rejoindre

la cinquième du 2e bataillon, qui s'est si bravement battue à Monte-Libretti.

» Joseph Benezet, que j'avais toujours vu doux et tranquille comme une pensionnaire, porte la tête haute, n'est plus embarrassé de ses longs bras, serre la poignée de son sabre, a l'œil fier et brillant.

— Mais, mon ami, j'ai vu votre excellent père, il y a quelques jours. Il pleure votre frère Ernest, mort du choléra à l'hôpital du Saint-Esprit. Le cœur de votre mère trouve peut-être que c'est assez d'avoir donné un fils au Saint-Siége, et je suis chargé de supplier le colonel de vous laisser retourner en France.

» Or, le jeune zouave n'entend pas de cette oreille.

— Et l'honneur, et la gloire, et le ciel ! s'écrie-t-il. Je pars dans un instant, adieu ! Je suis avec mon sergent, de Montbel, qui est revenu prendre son poste. On se battra demain à Monte-Rotondo ; peut-être attaquera-t-on Nerola où est le gros de l'invasion. Et vous voudriez que je songeasse à rentrer en France! Mais ce serait déserter! Aux zouaves, on ne déserte pas, on n'est pas prisonnier ; on meurt, ou l'on est vainqueur !

» Joseph Benezet m'a dit encore :

— Trente soldats recrues, arrivés avant-hier de Belgique et de Hollande, ont été habillés hier. Ce matin on les a conduits à la cible et à midi ils partiront avec nous. Adieu !

» On comprend qu'un père doive se féliciter de tels fils ! »

Une autre lettre de Rome contient cet émouvant récit :

« C'était dans la vaste basilique de Saint-Pierre. J'aperçus des personnes agenouillées autour de la confession; plus loin, trois religieuses françaises en oraison, — madame Alphonse et ses deux filles, — et un soldat qui lit à genoux son chapitre d'*Imitation.* Sur la droite, le costume d'un zouave arrête mon regard.

— Tenez, dis-je au vénérable ecclésiastique, mon voisin, voici *un enfant* déguisé en défenseur du Pape! Il a tout au plus quinze ans... — Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, M. le curé.

— Mais vous êtes bien jeune pour porter l'uniforme militaire.

— On m'a reçu par privilége.

» Je reproduis pour l'édification de vos lecteurs le récit intégral.

» J'ai seize ans et je ne suis zouave que depuis quatre jours. Un vœu m'a conduit ici. Mon père vivait, depuis cinquante ans, en dehors des pratiques religieuses. Comme il était depuis longtemps malade, ma pieuse mère, une sainte, — à ces mots, un cercle humide parut autour des yeux de l'enfant, — demandait instamment sa conversion. Mes deux petites sœurs priaient aussi pour la même fin, et moi, depuis deux ans, j'avais promis au bon Dieu de me faire zouave du Pape si mon père avait une mort chrétienne. Son grand âge, ses infirmités nous faisaient trembler; car il résistait toujours à la grâce. Depuis treize jours toutefois, il laissait approcher de lui un vieux prêtre; on causait de choses et d'autres, et le malade acceptait des

bonbons. Mon père se montrait reconnaissant envers son visiteur. Mais il l'avertissait à l'avance qu'il ne se confesserait jamais... Nul besoin d'espérer...

— Je veux qu'on me laisse mourir tranquille !

» Les prières de la vertueuse famille, le sacrifice renouvelé du fils aîné opéraient sourdement avec une efficacité visible. Or, la veille de la mort, l'ecclésiastique vient selon son habitude, il s'arme de courage, entame une conversation sérieuse, puis avec une douceur apostolique :

— Mon ami, voulez-vous faire un acte de contrition de toutes les misères de votre vie ? Alors, le malade se dresse les yeux hagards : « Comment ! est-ce que vous m'auriez confessé ?

— Oui, monsieur T...[1].

— Quoi ! ce n'est pas plus difficile ! Attendez, j'ai encore certaines choses qui me gênent.

» Il recommence une confession dans les dispositions l plus chrétiennes.

» L'absolution changea cet homme ; l'après-midi il priait, il parlait de son bonheur, il mêlait ses larmes aux larmes de sa femme et du vénérable prêtre. Sur sa demande, le saint Viatique, l'Extrême-Onction lui furent apportés. Ce n'est point tout ; le lendemain, arrive son fils qui avait quitté le collége dirigé par les religieux de Saint-

1. Avocat à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

Berlin. « — Mon enfant, mon Gustave, dit le père en l'embrassant, je connais tes désirs de servir dans l'armée pontificale; fais-moi un plaisir : quinze jours après ma mort, pars et deviens zouave. Quinze jours plus tard, l'enfant interrompait ses études, — il était en troisième; — il partait sous la conduite de monseigneur Lequette. L'évêque d'Arras eut audience du Souverain-Pontife. Après avoir déposé les vœux de son diocèse, il dit : « Très-Saint Père, permettez-moi de vous présenter un cadeau que vous envoie une pieuse mère de famille : ce cadeau, c'est son jeune fils qui veut servir dans votre armée. » A cette vue, Pie IX, ému, sourit comme il sait sourire : « Mais, mon » enfant, vous êtes trop jeune, personne n'est accepté s'il » n'a dix-sept ans. » Et l'enfant de répondre un peu déconcerté : « Saint-Père, qu'au moins je vous serve parmi vos valets. » — Me comprit-il? Oui; car il comprend parfaitement le français. « — Allons! nous ferons une exception. »

» Et l'enfant est aujourd'hui un intrépide zouave. »

Écoutez maintenant un volontaire racontant l'audience accordée par Pie IX aux cent volontaires nîmois :

« Quand le Pape est entré, nous étions à genoux; je lui ai baisé les pieds, avec M. l'abbé d'Audiffret, et il m'a demandé si ceux qui étaient là étaient tous Nîmois et récemment arrivés. J'ai répondu qu'ils étaient du diocèse et qu'il y avait parmi eux dix anciens.

» Il est monté aussitôt sur le trône, nous a fait lever, et restant debout lui-même, nous a parlé pendant au moins

dix minutes avec une simplicité encore plus grande que celle que je lui ai vue en certains jours d'abandon.

» Voici une rapide analyse de ses paroles :

« Vous êtes venus pour défendre le Saint-Siége, le Chef de l'Eglise; vous venez pour voir le Pape... Eh bien! vous allez écrire à vos familles... On vous demande sans doute comment est le Pape : vous écrirez qu'il est calme, tranquille, en paix, parce qu'il est entre les mains de Dieu. L'Église est gardée par Dieu aussi; vous direz qu'il vous a parlé comme ça, *mal*, en mauvais français peut-être, mais en *français*. Vous écrirez encore que je vous donne, à vous et à toutes vos familles, une bénédiction, comme aux bienfaiteurs du Saint-Siége, car vous êtes, vous et ceux qui vous envoient, des bienfaiteurs. Je veux donc que cette bénédiction aille à tous, qu'elle leur donne la force dans ces jours, plus tard et puis à l'heure... de notre... Vous savez qu'il faut qu'un jour arrive la séparation de notre âme et de notre corps, que nous passions au jugement de Dieu! (A cette idée de mort: «Vous mourrez, d'autres sont morts », les paroles ont été difficiles à saisir, le Saint-Père était ému.)

» Vous parlerez aussi des ennemis de l'Église; vous direz qu'ils ne croient ni à Dieu ni aux hommes. Ce sont des Italiens! vous dira-t-on; vous répondrez : Oui sans doute; — mais on dira : Ils sont donc bien mauvais? Non, il y en a beaucoup de bons; ce ne sont pas eux; les honnêtes gens se mettent les bras ainsi (*il croise les bras*), et c'est partout comme cela; quand il y a des révolutions

dans les autres pays, les bons se mettent les bras ainsi (*il se croise de nouveau les bras*): ce n'est pas seulement en Italie! — Vous direz qu'ils ont été chercher dans tous les pays, dans les rues des villes, les voleurs, les misérables; ils ont tout ramassé et ils ont formé avec tout cela une armée. — La Providence l'a dissipée pour le moment.

» Maintenant je vais vous donner la bénédiction que je vous ai promise : *Benedicat*, etc. »

» Je me suis mis à genoux, et encouragé par la bienveillance, je dirai presque la bonhomie extrême du Saint-Père, je lui ai dit très-haut :

» — Très-Saint-Père, nous sommes cent ici: mais si vous voulez des hommes, Votre Sainteté n'a qu'à dire un mot, et dans quinze jours nous serons quatre fois plus nombreux. » Le Saint-Père : « Je voudrais leur offrir des casernes, mais, à Rome, il y a plus de couvents que de casernes. Ils sont très-mal, ces pauvres enfants; il y a eu du trouble, maintenant il y a du calme; mais qu'ils soient toujours prêts à venir. — Il y a bien l'armée française; la Providence l'a permis; mais pourra-t-on la laisser?... »

» Le Saint-Père a ajouté quelques mots; il résulte de ses conversations dans d'autres audiences qu'il est ravi de la démonstration de l'enrôlement en masse. Les chefs de l'armée pontificale réclament beaucoup de volontaires. Enfin, j'ai eu sous les yeux une dépêche du cardinal Antonelli au cardinal Mathieu, pour le remercier *très-vivement* de

16

l'offre qu'il fait de trouver mille hommes pour la légion romaine, et pour le prier de les envoyer par escouades ou en masse. »

A l'Écosse appartient l'honneur d'avoir envoyé, du royaume uni de la Grande-Bretagne, le premier corps de volontaires destinés à repousser l'invasion italienne, cinquante Highlanders, commandés par le major Gordon, ci-devant major d'un régiment de montagnards écossais. Quarante-sept de ces braves volontaires avaient plus de six pieds de haut; le plus jeune avait vingt ans, le plus âgé vingt-huit. Un prêtre écossais les accompagnait comme aumônier.

Presque en même temps arrivait à Rome le brigadier Caroll Lewis, un de meilleurs officiers-généraux d'infanterie des États-Unis, qui avait fait avec distinction, sous les ordres de Sherman, toutes les campagnes de la grande guerre américaine, et qui venait mettre sa vaillante épée au service du Saint-Siége.

Aucun témoignage d'amour et le dévouement ne manquait au cœur de Pie IX, comme une providentielle compensation de tant d'amertumes et de douloureuses anxiétés. Un jour, une feuille de Caen, l'*Ordre et la Liberté*, annonçait qu'une personne possèdant une propriété de trois cent mille francs, venait de passer un acte notarié pour la léguer, après sa mort, au pape Pie IX, ou à son successeur. Le comte d'Alcantara et le comte de Hemptinne, chefs du comité romain de Belgique, le comte de Limminghe, parent d'une glorieuse victime de Castelfidardo, le

docteur Ozanam, le duc de Luynes, le duc de Lorges, venaient à Rome, pour se transformer en infirmiers dans les hôpitaux et les ambulances.

On dit que Pie IX, versa plus d'une fois des larmes d'attendrissement et de joie au récit de ces chevaleresques dévouements et de tant d'héroïques sacrifices!

VII

Il n'y a pas un mois, — disait récemment M. le vicomte de Meaux dans une éloquente apologie que nous voudrions reproduire tout entière, — le *Siècle* nous lançait ce défi : « Plus de vains discours ; plus d'inutiles récriminations ; à » l'œuvre, soldats du Christ, donnez un graand exemple, » et puisque l'Italie ne pourra aller à Rome qu'en passant » sur vos corps, que vos corps du moins ne soient pas « absents... Allez sauver ce pouvoir menacé, allez où le » devoir vous appelle, sinon nous croirons que votre foi, » n'agissant pas, n'est pas une foi sincère... Nous verrons » bien. »

» Eh bien! on les a vus. Ils ont marché, ces soldats du Christ, non point par gros bataillons (ce ne sont pas toujours les gros bataillons qui sauvent le monde), mais par poignées d'hommes se multipliant en face du péril. Ils sont accourus de tous les points de la terre au secours de la commune patrie, de Suisse, d'Angleterre, jusque des

États-Unis, et, dans la liste des blessés de Mentana, le Pérou, le Brésil et le Canada tiennent une place.

» Symptôme significatif! Ils sont venus surtout des pays au sein desquels notre Église, à la fois fortement enracinée et fortement contredite, indépendante et non protégée, paraît aujourd'hui le plus militante.

» La Hollande, où la liberté religieuse introduite au début du siècle par le plus honnête et le plus infortuné des Bonaparte, par le père de Napoléon III, a fait refleurir la foi des martyrs de Gorkhum, la Hollande paye à Rome, plus généreusement peut-être qu'aucune autre nation, le Denier de saint Pierre et l'impôt du sang. Sa voisine et sa sœur, qui fut longtemps son ennemie, la libre et catholique Belgique, ne demeure pas en arrière, et ce sera à jamais son honneur et le nôtre, ce sera entre elle et nous dans l'histoire un lien immortel, que le premier bataillon de volontaires baptisé par le feu de Castelfidardo, ait porté le nom de franco-belge. La France est à son poste. Parmi nous, elles ont été surtout fécondes en champions de la justice, les races, les contrées où jadis, en des jours néfastes, on s'était accoutumé à combattre et mourir pour sa foi. Mais chaque profession, chaque province, compte là-bas quelqu'un des siens : Besançon, Nîmes et Lyon marchent à côté de Nantes, de Rennes et d'Angers, et moi Forezien, je ne résiste pas au désir de constater ici que le premier officier blessé à Mentana est un enfant du Forez.

» A côté des volontaires s'avance la légion députée par

nos régiments, aguerrie comme eux, dévouée comme les volontaires.

» Enfin, les troupes indigènes, placées en face d'un ennemi qui parle leur langue et se dit leur frère, résistent à ses avances comme à ses coups. Les gendarmes romains, mêlés à la vieille troupe des carabiniers suisses, marchent sans se compter sur les plus redoutables artisans de révolution que l'Italie possède : les malfaiteurs, les hommes qui fabriquent des bombes et brandissent des poignards. Un général romain, le marquis Zappi, a mérité, par sa défense de Pérouse [1] que glorifia Lamoricière, d'être chargé cette fois de la défense de Rome, et à Monte-Libretti un autre Romain, enfant de dix-huit ans, reçoit une balle à travers la main qui tient son clairon, et le reprenant de l'autre main, il continue de sonner la charge.

» Voilà de quels hommes est composée l'armée du Saint-Père. »

Ces hommes, ces mercenaires, ces soldats du trône pontifical et de l'autel catholique, venus héroïquement au secours du Pape-Roi, menacé dans son indépendance spirituelle et dans sa souveraineté, je voudrais les nommer tous, pour que leurs noms se perpétuent glorieusement d'âge en âge, comme se sont perpétués jusqu'à nous les noms des chevaliers croisés.

C'est d'abord le comte Philippe de Tournon, un des

1. M. le vicomte de Meaux a voulu dire Pesaro. — Ce fut le général Schmidt, qui défendit Pérouse en 1860.

guides de Lamoricière en 1860, et leur historien. Il était à Castelfidardo. A la fin du mois d'octobre, en apprenant les dangers qui menaçaient Rome, il se sentit fortement inspiré de quitter son château et sa famille, et d'aller s'enrôler comme simple zouave, pour prendre part à la lutte.

Il lui semblait que c'était pour lui un devoir de chrétien et de gentilhomme. Pendant trois jours, il reste seul en proie à ses pensées; enfin, n'y résistant plus, il se décide brusquement à en parler à sa femme. Madame de Tournon, malgré tout ce que le sacrifice avait de poignant pour elle, n'hésite pas à lui donner son consentement. Alors, comme soulagé d'un poids immense, il s'écrie : Jamais je n'aurais cru qu'il fût si rude de lutter contre le devoir! — A l'instant, il fait atteler et il part. Il arriva juste à temps pour prendre part à la glorieuse bataille de Mentana.

Au moment même de la bataille, sa mère, à laquelle il n'avait pu dire adieu, mourait d'une attaque d'apoplexie. Pour revenir en France, il dut traverser toute l'Italie dans son uniforme de zouave pontifical.

Le comte Paul Costa de Beauregard, ancien lieutenant de vaisseau dans la marine française et chevalier de la Légion d'honneur, entre aux zouaves comme simple soldat.

Maurice de Giry [1], Raymond de Cambefort, Albert de La Motte, Henri Légier de Mesteyme, Henri de Blottefière,

1. D'une famille avignonnaise alliée aux Faulques de Jonquières, aux Bonadonna et aux de Roussas.

abandonnent une famille en larmes pour voler au secours de Pie IX.

Emmanuel de Riancey, fils de l'homme éminent qui tient si haut le drapeau de l'*Union*, veut ajouter un nouveau fleuron au vieux blason de sa famille. On sait que les Camusat de Riancey sont d'une ancienne noblesse de Troyes, attachée de tout temps aux grands principes qui sont l'honneur et la sauvegarde des sociétés. Dès 1319, on trouve un Camusat, conseiller et notaire du roi. La branche des seigneurs de Riancey, Barberey et autres lieux, est la branche aînée de cette ancienne famille. Elle a ses titres de naissance, mariage et décès depuis l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539), sur la paroisse de Saint-Étienne, ancienne collégiale dont un canonicat, appartenant à la famille, a été tenu par elle jusqu'en 1789. Le dernier chanoine était l'abbé de Riancey, qui fut ensuite chanoine de Troyes et curé de Villemoyenne. Parmi les Camusat, — outre le célèbre chanoine auteur du *Promptuarium* et qui était en relations avec Ménage, Duchesne et tous les hommes notables de son temps, — on remarque « noble homme Jacques Camusat qui avait faict prest à Sa Majesté (Henri IV) de quarante livres pour subvenir à ses grands et urgens affaires. » L'original de la quittance payée par le receveur des tailles de Troyes, est à la bibliothèque Richelieu (1588). Un autre Camusat était attaché à la personne de Henri IV, et fit, comme délégué des maréchaux de France, la monstre de la milice de Champagne, en 1610. Un autre était porte-arquebuse de Monsieur, duc d'Orléans, frère

de Louis XIII. Trois Camusat figurent sur la liste de la noblesse de Troyes aux élections de 1789; l'un d'eux était secrétaire de l'assemblée du bailliage. Un autre enfin, capitaine commandant d'artillerie, fut, à trente-deux ans, un des derniers chevaliers de Saint-Louis créés par Louis XVI, et mourut à l'armée de Condé. Du côté maternel, les Riancey sont les derniers descendants des sires de Tourneroche, comtes de Bourval, vicomtes de Valmont, barons de Sainte-Marguerite, etc. La tradition veut qu'un d'eux ait été des chevaliers qui délivrèrent Louis VII, à la croisade, quand le roi combattait seul contre sept Sarrazins. La mère d'Emmanuel de Riancey est fille du général baron Lefebvre du Vaux, chef d'état-major de la première division militaire en 1830. — Avec un père comme le sien, avec de tels aïeux, ce noble enfant pouvait-il ne pas être un des preux de la moderne croisade? Heureuses les maisons où de père en fils se lègue, chaque fois plus glorieuse, l'arche sainte des traditions de famille!

Antoine de Bermond avait déjà fait partie du régiment des zouaves pontificaux, qu'une grave maladie l'avait forcé de quitter momentanément. A peine rétabli, entendant le cri de détresse de la catholicité, il ne veut pas prolonger son séjour dans sa famille; digne fils de ce vaillant colonel, de ce noble comte de Bermond, mort en 1851 à Rome où il avait été mettre son épée au service du Saint-Siége.

Sa mère, déjà si éprouvée, son oncle, M. de Bermond,

bien connu à Paris pour son attachement à la cause du Pape, se seraient fait un scrupule de retenir ce fidèle défenseur, sa famille ne pouvait manquer à ses traditions de dévouement au Saint-Siége. Pierre de Bermond, un des ancêtres du jeune zouave, qui avait épousé Constance de Toulouse, fille du comte Raymond, et qui s'illustra aux croisades, avait inscrit ces mots sur sa bannière : *Plus fidei et fidelitati quam vitæ!* — belle devise qui ne reste pas lettre morte.

Le comte Eugène de Chabannes, ancien sergent aux zouaves, avait été rappelé et retenu en France, depuis plusieurs années, par les soins qu'exigeait l'éducation de sa fille unique. Cependant, au premier appel venu de Rome, ce représentant d'un des plus illustres noms de la vieille France reprenait sans hésitation le chemin du Vatican et revêtait de nouveau l'uniforme pontifical.

Fréderic Chambaud, de la commune de Pignan (Hérault), apprend que Pie IX est menacé dans tous ses droits, qui sont ceux de la catholicité. Le génereux volontaire abandonne aussitôt deux vieillards vénérés et chéris, — son père et sa mère, — pour se consacrer à la défense de la plus sainte des causes.

Le volontaire Danycan est fils du commandant Danycan, mort à Brest en 1864, et neveu du général de Lourmel, tué glorieusement en Crimée.

Plusieurs personnes, de celles qui sont allées à Rome au mois de juin pour les fêtes du Centenaire, se rappellent sans doute un jeune zouave, presque un enfant, Amédée

Meslier, Américain, mais d'origine française, qui était alors dangereusement malade. Soigné par sa mère, visité par plusieurs évêques, notamment par monseigneur Plantier, qui l'avait vu élève au petit séminaire de Nîmes, il inspirait un intérêt général, et ses camarades n'espéraient plus le conserver.

Ce pauvre enfant de dix-sept ans, toujours dévoré par la fièvre, pouvant à peine se soutenir, mais désolé de ne pouvoir se battre, fit violence à la nature pour aller au moins soigner les blessés pendant la dernière campagne. « Je l'ai rencontré, nous dit madame Stone, sur le champ de bataille, le lendemain de l'action, allant servir ses camarades blessés, et j'en ai été émue; car il est si frêle, si affaibli, et il a à peine dix-sept ans! »

Gabriel de Villiers de l'Isle-Adam, digne descendant d'un grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et digne frère de ce Georges de Villiers, — qui eût inventé la bravoure si elle n'existait pas, — va prendre, dans le régiment des zouaves, la place si bien remplie à Castelfidardo par son frère.

Quatre jeunes Napolitains, le comte Gigliano, le duc de Cajanello, les frères Rende, — fils du marquis de Rende, ancien pair du royaume des Deux-Siciles, — abandonnent la France, — leur patrie d'adoption, — pour aller défendre la patrie commune des catholiques. Comment s'en étonner quand on connaît cette noble famille chez qui le dévouement aux grandes infortunes est une vertu héréditaire?

Un prêtre est accosté, dans une rue de Marseille, par un

jeune homme très-distingué, qui, paraissant à la portière de sa voiture, prie poliment l'ecclésiastique de prendre place à ses côtés. Le prêtre se rend à sa prière. Le jeune homme, à la physionomie franche et ouverte, décline son nom et son but : « Je suis le comte ***; je pars ce soir pour Rome, pour défendre le Saint-Père dans l'armée pontificale; seriez-vous assez bon, monsieur l'abbé, pour m'entendre en confession? » L'abbé, profondément ému, ne pouvait se refuser à une telle demande. Le temps pressait : il réconcilia dans la voiture le héros chrétien, appela sur sa tête des bénédictions justement méritées, et le quitta en enviant son sort. Pour voler à la défense du Saint-Père, le comte *** laissait un père déjà âgé, trois sœurs encore jeunes, et il n'y avait que trois mois qu'il avait perdu sa mère. Quel sublime sacrifice!

Yves Carrée, un des Nantais de Castelfidardo, adjudant d'artillerie, marié depuis quelques jours à peine, va reprendre à Rome le poste de l'honneur et du danger.

Georges de Beireix et Justin Garnier, venus en France pour assister, l'un au mariage de sa sœur, l'autre au mariage de son frère, se rembarquent sans vouloir attendre un jour, se privant ainsi des fêtes et de la joie du lendemain.

Un des volontaires les plus ardents et les plus remarqués, est le comte de Christen qui, en 1860, se signala par l'heureuse audace de ses opérations dans les Abruzzes où il tint en échec les généraux piémontais et mérita du roi de Naples le titre de colonel. On sait que, l'année dernière, M. de Christen avait été admis par l'illustre archiduc

Albert à former un corps de guérillas, qui allait être lancé contre Garibaldi dans le Tyrol, lorsque la défaite de Sadowa vint paralyser la victoire de Custozza. L'incarcération inique de M. de Christen et son séjour au bagne italien, dans un pays où les traîtres reçoivent honneurs et dignités, n'ont pas été les faits les moins saillants de sa carrière, à laquelle il ajoute un lustre de plus en se dévouant à la cause pontificale.

Avec les Charette, partent deux jeunes Bretons, l'un Édouard Le Pomellec, appartenant à une des familles les plus distingués de Bretagne et chef d'une des plus considérables maisons qui font les armements de Terre-Neuve; l'autre, Mathurin Jegut, simple paysan, dans la poitrine duquel bouillonne le cœur d'un ancien chevalier.

Un autre Breton, de Rennes, François Jugain, jardinier chez mademoiselle Michel, — de charitable mémoire, — auquel cette vénérable femme a laissé un beau legs ui assurant une très-agréable position, n'hésite cependant pas un seul instant à courir à la défense de la souveraineté pontificale.

« Les preuves de dévouement, disait au mois de novembre un journal catholique, grâce à Dieu, se multiplient tous les jours. De toutes parts nous apprenons que de nouveaux soldats de la foi vont grossir les rangs des héroïques zouaves pontificaux.

» Parmi les départs récents de volontaires pour l'armée pontificale, on signale celui d'un jeune paysan de Ta-

lensac, nommé Bohuon, fils d'un ancien maire de cette commune.

» M. Pierre de Beaurepaire, appartenant à une des familles les plus honorables du Poitou, est parti samedi soir pour Marseille, où il prend aujourd'hui le paquebot qui le conduira à Civita-Vecchia et de là à Rome, où il va s'enrôler dans les zouaves pontificaux.

» On ne peut se défendre d'une émotion mêlée d'enthousiasme en voyant ces jeunes hommes, dont plusieurs portent un nom historique, abandonner leur château et leur mère pour défendre, au péril de leur vie, leur foi et la Papauté.

» Ces actes de dévouement, ces preuves d'abnegation, cette fidélité inaltérable imposent silence aux passions mauvaises et commandent le respect.

» Espérons que le succès couronnera tant de vertus, et que l'héroïsme de l'armée pontificale sauvera la Papauté ! »

Georges de Cadoudal est le petit-fils du général et le fil d'un écrivain certainement connu et aimé de nos lecteurs. Henri de Puiseux est le petit-fils du préfet d'Angers sous la Restauration; un de ses oncles répondit à l'appel de S. A. R. madame la duchesse de Berry en 1832 et fit la campagne de Vendée; il suivit en Portugal le maréchal de Bourmont et mourut au service du roi don Miguel. Le comte Léon de la Roche-Fontenilles est fils du marquis de Fontenilles, maréchal de camp en 1823, et aide de camp de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême.

Gaston de La Bordonnie part pour servir dans les zouaves

pontificaux. Déjà, lors du massacre de Castelfidardo, et lorsqu'il n'était encore qu'élève au collége, il avait formé le dessein d'aller offrir au Saint-Père tout ce qu'il avait de foi et de dévouement! Mais il était trop faible, surtout trop jeune, et il le comprit... Ce n'était là qu'un ajournement.

En partant pour Rome, Gaston de La Bordonnie continue les traditions de sa noble et chrétienne famille. Au milieu d'elle, il était l'aide presque nécessaire de son père âgé, la joie et la consolation de sa mère et de ses deux jeunes sœurs.

Deux des glorieux morts de Mentana, Pascal et Rouvière, trouvent dans M. de Larcy un éloquent panégyriste.

» Ce qui les distingue entre tous, c'est un trait digne des plus beaux dévouements que l'histoire ait jamais célébrés. Appartenant à de pauvres familles, au moment d'être soumis en France à la loi du recrutement, ils ont l'un et l'autre sacrifié la moitié de leur avoir et versé 2,500 francs dans les caisses de l'État, pour conquérir leur liberté et avoir le droit d'aller consacrer leur vie à la défense du Saint-Père. Ils ont acheté leur épée au lieu de la vendre, et voilà les hommes qu'on n'a pas craint d'appeler des *mercenaires!*

» J'ai vu couler les larmes de leurs mères; j'ai admiré leur douleur résignée, et je vous écris sous le coup de ces émotions, qui seront partagées par tous vos lecteurs. »

Mais finissons-en, une fois pour toutes, avec cette appellation saugrenue, éditée par M. Cialdini, continuée par

M. de Tromelin et reprise en dernier lieu par l'honorable Guéroult. — Mercenaire vient du latin *merces*, qui signifie récompense. Quelle récompense ambitionnent les soldats du Pape? Le ciel. — Les mercenaires pontificaux sont donc payés à Rome en une monnaie dont le désintéressement de l'honorable ne se contenterait vraisemblablement pas, si le caissier de l'*Opinion Nationale* essayait de payer de même les articles du fougueux adversaire de M. de Kervéguen [1].

Est-il donc écrit que ces fanfarons de raison, de progrès et de liberté doivent toujours et fatalement se trouver les adversaires de la liberté, du progrès et de la raison?

Je veux être bref.

Le recrutement militaire est-il, — oui ou non, — une négation de la liberté individuelle?

La raison répond oui.

Cependant le recrutement existe en France, et il n'existe que depuis la révolution tant chérie des hommes de progrès et de liberté, tandis qu'il n'a jamais existé dans les États pontificaux, où il est interdit par la loi de l'Église et par la loi de l'État.

Or, partout où l'État ne force pas le citoyen, — de par le syllabus de la loi, — à passer sous le harnais militaire

1. Au nom des volontaires pontificaux, j'offre de chaleureux remercîments aux membres du corps législatif qui ont noblement protesté, du haut de la tribune, contre les ineptes injures adressées par des Italiens de Paris aux soldats de Castelfidardo et de Mentana.

les plus précieuses années de sa vie, que résulte-t-il de ce respect de la liberté individuelle?

Il résulte que tout soldat est *mercenaire*, — dans l'acception donnée à ce terme avant la révolution qui, au nom du progrès et de la liberté, a inventé et acclimaté la conscription, mère du recrutement; — c'est-à-dire que tout soldat est volontairement sous le drapeau qu'il sert.

De cette manière, nous voilà parfaitement d'accord avec MM. Cialdino Cialdini, de Tromelin, Guéroult, Belmontet et Bethmont: les soldats du Pape sont tous des mercenaires, et, grâce à la liberté moderne, n'est pas mercenaire qui veut!

Avide de partager les périls et les gloires des mercenaires pontificaux, le vicomte de la Noue, fils unique d'une mère dont il est la joie et l'espérance, part sans la voir et sans lui demander son consentement. — C'était, comme il le dit lui-même, le premier acte d'indépendance de sa vie. Il redoutait les larmes de sa mère, et peut-être sa faiblesse. N'a-t-il pas craint aussi sa propre tendresse, ainsi que les déchirements du cœur de sa pauvre mère? C'est à elle qu'il doit sa virile et chrétienne éducation, et ce sera l'éternel honneur de la vicomtesse de la Noue d'avoir conduit son fils, dès le plus jeune âge, par les sentiers ardus de la vertu et du devoir jusqu'au sacrifice qu'il a voulu consommer.

M. de la Rochetaillée, maire d'une commune dans le département de la Loire, adresse de sympathiques adieux à ses administrés, et leur annonce qu'il se fait un devoir d'aller prêter comme soldat son concours à la Papauté,

dont le péril menace la société entière; un autre est parti deux jours après son mariage; un autre, privé de ressources, a péniblement traversé à pied une partie de la France pour aller s'engager au service du Saint-Père; il est arrivé à Marseille exténué de fatigue, mais avec une foi toujours ardente.

C'est Armand de Lespinay, neveu du vicomte de Melun, ancien représentant d'Ille-et-Vilaine à l'assemblée législative; — c'est Alexandre Louis, fils d'un habile statuaire nantais; — c'est Marcel Guerrier, fils d'un professeur du lycée de Rouen; — c'est M. de Chappedeleine-Davoust, ancien officier aux zouaves, qui repart après avoir reçu la sainte communion, remettant à Dieu le soin de consoler sa femme et ses enfants; — Casimir et Maurice de Raffelis-Soissan, frères de ce charmant et regretté Edgard, dont j'ai esquissé la vie; — Édouard de Maligeay, qui a déjà son frère aux zouaves; touchant exemple de l'une de ces familles qui ne gardent pour elles aucun de leurs enfants, quand il faut les donner à Dieu! — C'est Frédéric de Saint-Sernin, que l'heure du danger retrouve toujours au poste le plus exposé, Briot de la Crochais et Henri de la Salmonière, trois blessés de Castelfidardo; — Victor d'Aubigny, fils d'un haut fonctionnaire du Nord et neveu de M. Kolb-Bernard, député; — M. Bocher-Delangle, banquier à Loudéac, endossant l'uniforme de simple soldat du Pape; — Auguste Pérennès, un énergique Breton, dont le frère est mort à la légion d'Antibes; — M. de Monti de Rezé, un nom qui crie honneur, dévouement et fidélité;

— le comte de Kermel, volontaire aux zouaves, marié depuis huit jours, et qui repart pour Rome sans hésiter, sinon sans soupirer; — Georges de Terrouenne, frère d'un ancien guide de Lamoricière, et ancien officier dans l'armée française; — Théodore Gazeau, avocat, secrétaire de M. de Laboulie; — Harding, fils aîné d'un Anglais habitant Guérande, protestant converti; — Ernest Valegan, décoré de la médaille militaire; — le comte Dombrowski, fils du général de division qui se distingua dans les guerres de 1830 et de 1863; — le comte de Bourbon-Chalus, ancien commandant de l'escadron des volontaires à cheval; — Adolphe de Kermoal, lieutenant aux zouaves, horriblement blessé à Castelfidardo, n'attendant pas la fin d'un congé; — Henri de Lumley, un des héros de Gaëte, beau-frère d'un spirituel et sympathique écrivain, M. Charles Garnier; — Roger de Vaublanc, dont la famille possède le château de Maumont, berceau des papes Clément VI et Grégoire XI; — deux O'Connell; Louis d'Acquin, Louis de Stofflet, Siméon, Dugast, de Chantérac, de Puisieux, de Gourcy, le comte de Pettolax, Armand du Bourg, Raoul de la Roche-Brochard, Barré de Saint-Venant, Le Mintiet de la Mottebasse, Odon de Meikinheim, de Waresquiel, de Saint-Julien, Jules de Mérignargues, le baron des Dorides, Thomas Digby, de Gévaudan, de la Celle, de La Marque, le comte de Maillé, le duc de Chevreuse, Auguste Daniel, François Perrot, Onffroy [1], fils de M. le baron

1. Ce vaillant jeune homme repartit pour les zouaves avant la fin de son congé de convalescence. Tel père, tel fils!

Onffroy, promoteur de l'œuvre des zouaves pontificaux, — Ferdinand de Charette, le comte de La Vaulx, Paul Ferlet de Bourbonne, dont un des ancêtres fit, avec saint Louis, la croisade de 1248 [1] ; de Pascal, de Clisson, du Plessis, de Lusignan, Charles Barbier de Montaut, Van de Kerckhove, le comte de Parrieux, Auguste de Brossard, d'Ieres-Montplaisir, le comte de Saisy de Kérampuel, Jean-Baptiste Leton, Ernest Renaudin, Potel, Jeannin de Villecin, Kervyn de Volkaersbeke, le comte d'Ursel, Edmond de Lorgeril, Roger de Leusse, Georges de la Salle, Ferdinand de la Salle, de Turck, Ricou, Paul de Foresta, Emmanuel de Sabran-Pontevès, Oscar de Forceville, Charles de Lespaul, Deligne, Godard, Véron, Marius Massillon, Bontemps, de Miaskrowski, Édouard le Pommelec, Joseph Gueniffey, Joseph Caillard, Henri des Garets, Louis Maillard, Joseph Mercier, François Briand, Chéron, Henri d'Auzac, Seguin de Jallerange, Yves de Monteynard, de Verduzan, Gaston Lehardy, Charles de Coatgouredin, Gaston de Kermenguy, Gaston de Chevigné, Pantin de la Guère, Sarrebourse d'Audeville, L'Amy de la Chapelle, Georges de Rosen, de Pouy, le vicomte de Tournon, de Fraix, Chaurand, Henri Chanterelle, Auguste Audrain, Henri de la Rochebillou, R. Bouhier de l'Écluse, de Lestang, Ambert, Henri de la Poëze, Charles de la Poëze, de Beugny d'Hageruc, Charles du Gueyt, Élie d'Humières, Jean d'Humières, de Lafosse, A. de Cintré, Félicien de Boudard, Joseph d'Ornano,

1. *Histoire de saint Louis*, par le sire de Joinville.

d'Arpajon, Edgard de Caqueray, de Maricourt, de Saint-Jean, Mallet, de Gove, Lynch, de Bourbon-Busset, Fernand Combette, de Rougé, Chevillard, de Levezou de Vesins, Septime de Guéneveux, Fernand de la Ferté, A. de Romans, A. de Villeneuve-Bargemon, Jean Auriol, Augier de Mussan, Gaston de Moussac, Georges de Tinguy, Henri de Tinguy, du Soulié, Gros, le comte Adhémar d'Autichamp, le comte de Bernis.....

Mais, je le répète, comment les nommer tous? Tel zouave était l'unique compagnon d'un père infirme et âgé; il n'osait point partir. Le vieillard, nouvel Abraham, lui demanda lui-même cette séparation, et le pressa d'accomplir son devoir. Le jeune volontaire reçut la *bénédiction* de son pere, qui confondit avec les siennes des larmes de joie.

Tel autre abandonnait une mère chérie, une femme et des enfants, une famille adorée... Mais lequel d'entre eux n'offrait à Dieu, avec sa vie, un de ces sacrifices intimes qui montent vers lui comme le plus pur encens des âmes?

Dieu va protéger ces légions de héros chrétiens! Ils n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres, qui se sacrifièrent pour la défense du tombeau divin; descendants des croisés, enfants de la fille aînée de l'Église, ce n'est plus le tombeau du Sauveur qu'ils vont protéger contre les modernes Vandales; c'est le siége même de l'Église de Dieu, la triple couronne de la Papauté, l'indépendance souveraine du vicaire de Jésus-Christ; c'est la religion, c'est le droit, c'est la justice, la vertu, l'honneur et la civilisation!

ÉTAT DE L'ARMÉE PONTIFICALE

Au mois de septembre 1867.

L'armée a pour commandant en chef le général Kanzler qui est en même temps ministre des armes du Saint-Père. Il a sous ses ordres le comte de Courten et le marquis Zappi, généraux. L'un commande la première division, et l'autre la seconde.

Les corps composant l'armée sont :

1o Un régiment d'infanterie de ligne de trois bataillons composés chacun de huit compagnies. Ce régiment est entièrement formé de volontaires indigènes, et il est commandé par le colonel Azzanesi.

2o Un bataillon de chasseurs, également indigènes, composé de dix fortes compagnies et commandé par le lieutenant-colonel Giorgi.

3o Un régiment de zouaves composé de quatorze compagnies, commandé par le colonel Allet.

4o Un bataillon de carabiniers étrangers de dix compagnies, commandé par le lieutenant-colonel Jeannerat.

5o Une légion française de dix compagnies, commandée par le comte d'Argi, colonel.

6o Une légion de gendarmes à pied et à cheval, forte de deux mille hommes, et qui, en cas de besoin, peut faire le service de ligne; elle est commandée par le colonel

Évangelisti, qui s'est signalé dans le fait d'armes des Grottes de San-Stefano, sous les ordres de l'immortel Pimodan.

7° Quatre batteries de campagne avec des canons rayés et des obusiers du meilleur modèle. Elles sont commandées par M. le comte Cacini, lieutenant-colonel. A ces batteries, très-bien montées, on doit en ajouter une autre de quatre obusiers de montagne qui seront peut-être remplacés par les petits canons arrivés récemment et destinés à accroître les moyens d'attaque et de défense des pontificaux.

8° Un corps du génie indigène, commandé par le lieutenant-colonel Lana.

9° Deux escadrons de dragons, commandés l'un par le vicomte de Saintenac, l'autre par le marquis Cappi.

10° Enfin, un corps de train, un service d'ambulance et un bataillon de vétérans sédentaires, qui, au besoin, peuven tenir garnison. Il y a, en outre, un état-major général auquel appartiennent des officiers indigènes et étrangers.

Les neuf mille deux cent vingt mercenaires composant l'armée pontificale se répartissent ainsi :

Gendarmerie, une légion.	2.000
Artillerie, cinq batteries : deux montées et trois à pied	700
Génie, une compagnie	120
Infanterie, un bataillon de chasseurs. . .	800
Un régiment de ligne.	1.500
Un régiment de zouaves	1.800
Un bataillon de carabiniers suisses. . . .	800
Légion romaine	1.200
Cavalerie, deux escadrons de dragons . .	300
	9 220

ÉTAT DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

AVANT L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

(Septembre 1867)

OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS PAR RANG D'ANCIENNETÉ

Colonel.

Joseph Allet.

Lieutenant-colonel.

Le baron Athanase de Charette.

Majors.

Le comte Charles de Lambilly, Ferdinand Le Caron de Troussures.

Aumôniers.

Jules Daniel, Jean-Baptiste Paaps.

Chirurgien-major.

Vincent Vincenti.

Aide chirurgien-major.

Philippe O'Flynn.

Capitaines adjudants-majors.

Désiré Dufournel, Bertrand de Ferron.

Capitaine trésorier.

Louis Ragni.

Capitaine d'habillement.

Maximilien Hefner.

Capitaine auditeur.

Le comte Auguste de Fumel.

Capitaines.

Numa d'Albiousse, Ernest de Nervaux, Ferdinand Hefner, le comte Paul de Saisy, Hippolyte de Moncuit, Ernest Le Clément de Saint-Marc, Jean Thomalet, Charles Vinay, Alain de Charette, Olivier Le Gonidec, le comte Auguste de Couessin, le comte Olivier de Kermel, Arthur de Veaux, Réné Jolys, Zaccharie du Reau.

Lieutenants.

Jacques d'Arcy, Arthur Guillemin, Emmanuel de Gouttepagnon, Albert de la Hoyde, Antoine Thalmann, Zénon de Résimont, Henri Wyart, Alain Siochan de Kersabiec, Louis Lefebvre, Félix Belon, Sauveur Jacquemont, Adolphe de Kermoal, Jules Desclé, Oscar Lallemand, Étienne Berger.

Sous-lieutenants.

Maurice du Bourg, le comte Paul de Frotté de la Messelière, Emmanuel Dufournel, Léopold Joubert, Albert de Gastebois, le baron Georges de Fabry, le baron Victor de

Vigier de Mirabal, André de Curzon, Ernest Martini, Adophe de Lansweerde, Arthur de la Tocnaye, Louis Mouton, Joseph du Ranquet, le comte Urbain de Quélen, Charles Burdo.

Adjudants sous-officiers.

Georges Œlling, Henri de Bellevue, Georges de Chergé.

Sergents-majors.

Louis Pavy, Jacques Guérin, Léon Mauduit, Jules Braun, Félix Niel, Thomas Brondois, Octave Harscouet, Antonin de Morin, Joseph Mousty, Joseph Bach, Edouard Benoist, Justin Garnier, Cappelli, Pierre de Coray, Albert de Peytes de Montcabrier, Benoît de Perigny, Henri Le Dieu, Paul de La Vaulx.

Sergents.

Jean Paolucci, Jean Schuster, Jean Lintermans, François Quéré, Auguste Padioleau, Jean Groboz, Paul de la Bégassière, Généreux Halgand, Narcisse Dujardin, Henri Dérély, Bonabe du Plessis-Quinquis, Benjamin Le Maitre, Constantin Caine, Alber Kligge, Charles Lebailly, Antoine Caulier, Armand Jouet, Jean Blevenec, Jean Arnaud, Casimir de Limayrac, Jean Tortora, Edouard Bertrand, Henri Landeau, Adrien Looymans, Jules Merle, Joseph Renaud, Amédée Lajard, Henri Lechauff, François Cioffi, Raphaël Nini, Henri de Trallebeau, Gabriel de Ribert, Louis Ribault, Pierre Lemarié, Marc Emaldi, Pontien Tarabini, Guillaume de Romer, Louis Lemarié, Ernest Rabé des Ordons,

Eugène Franquinet, Paul Van de Kerchove, Théophile Wytinck, Henri Hamilton, Joseph Kamer, Edmond de Turck, Théodore Ripoche, Hugues Murray, Gustave Verder, Louis Tuccimei, Armand Vandevenne, Jean Poulain Nicolas Mohr, Alexandre de la Charie, Henri Baudry, Joseph Serio, Auguste Wils, Charles Van der Straten, François Bertrand, Albert Bonvallet, Alexandre de Pascal, Félix de Hemptine, Victor Blanchet, Marc Van Campenhout, Ferdinand de Pimodan, Henri de Montbel, Charles Doorésamy, Henri Pascal, Émile Kennis, Achille Gigault, Jacques Reelick, Corneille Rutten, Edmond Rialan, Maurice du Reau, Baptiste Durandard, Dominique Bendazzi, Alfred Gasconi, Antoine Arts, Louis Loirant, Henri Van Reichem, Yvon Le Fablec, Joseph Piquet, Charles d'Alcantara, Alfred d'Arnaud, Oscar de Saluces, Frédéric de Lanascol, Maurice de La Borde, Pierre Ruis de Torralba, Léon Bouvier, Ignace Wils, Alexandre de Retz, Victor Chrétien, Louis Chevalier, Xavier Bouquet des Chaux, Pierre des Jars, Alphonse Willems, Gaston de Villèle, Jean-Baptiste Adam, Étienne Perraud, Guillaume van de Wakker, Félix Cassard, Liévin Vliegendehondt, Louis de Montlaur.

TROISIEME PARTIE

En 1865, à mon cinquième pèlerinage à Rome, j'eus le bonheur de retrouver, sous l'uniforme des zouaves, un certain nombre de mes anciens camarades de Castelfidardo. C'était Arthur Guillemin, blessé en 1860 d'un coup de baïonnette dans le poumon gauche, devenu lieutenant, et qui devait terminer à Monte-Libretti une vie d'honneur, de foi, de dévouement, de vaillance chevaleresque. C'était Henri Wyart, aimable et aimé camarade, qui avait eu le bras fracassé à Castelfidardo, alors sergent, aujourd'hui capitaine aux zouaves. C'était Alain de Kersabiec, un Breton de la vieille roche, bras de fer et cœur d'or,

qui avait eu les jambes mitraillées, devenu également capitaine aux zouaves. C'était Victor de Vigier de Mirabal, héroïque rejeton d'une race héroïque, le premier officier pontifical blessé dans la campagne de 1867. C'était Le Gonidec de Traissan, aujourd'hui capitaine, Bertrand de Ferron, aujourd'hui capitaine, Hippolyte de Moncuit, amputé du bras gauche à Castelfidardo, également capitaine, Jean de Gouttepagnon, Auguste Padioleau, Léopold Joubert, Adolphe de Kermoal, René-François Jolys, Charles Vinay, Victor Mousty, et dix autres.

A quelques-uns d'entre eux, j'exprimai dans l'intimité la crainte que leur patient sacrifice ne fût pas récompensé par les événements.

— Le gouvernement français, leur disais-je, qu'il ait permis ou non la spoliation de 1860, a ressenti vivement le contre-coup de l'opinion, après la boucherie de Castelfidardo. Croyez qu'il n'exécutera point la convention de septembre, ou, s'il l'exécute, qu'il y tiendra la main, coûte que coûte. En cas d'invasion garibaldienne ou piémontaise, il vous arrivera donc ce qui vous est arrivé déjà après l'affaire de Corese; les troupes françaises, prenant votre place purement et simplement, mettront un frein à la fureur des envahisseurs; même en admettant le cas d'un conflit avec l'unitarisme, — régulier ou irrégulier, — elles feront la besogne avant que vous ayez pu y prendre part. J'admire donc bien plus le dévouement qui vous cloue à Rome depuis cinq ans, dans une vie de corvées et de sacrifices rebutants, que celui qui, pendant trois ou

quatre heures, vous fit risquer votre vie sur les collines de Castelfidardo.

— Mon cher Poli, me répondit un sergent de zouaves, — c'était, si je ne me trompe, Alain de Kersabiec, — tu t'abuses étrangement. La France exécutera la convention; les bandes, composées de soldats piémontais déguisés en chemises rouges, envahiront le territoire pontifical; nous irons au-devant d'elles, avant que la France ait eu le temps d'intervenir, si toutefois l'envie lui en prend; nous vaincrons d'abord, et nous serons vaincus ensuite, parce que, outre l'infériorité du nombre, toutes nos pertes seront effectives et irréparables, tandis que les bandes d'invasion se ravitailleront incessamment, jusqu'à extinction d'armée romaine. Nous aurons donc encore l'occasion de combattre pour Pie IX, de chercher une grande revanche de 1860, et de tomber en éclaboussant peut-être de notre sang des soldats français l'arme au bras!

Alain de Kersabiec voyait plus clair que moi, mais nous ne voyions juste ni l'un ni l'autre. Sauf la prise de l'osteria de Corese et la bagarre de Ceprano, du mois de septembre 1860 au mois de septembre 1867, sept années se sont écoulées pour les zouaves, dans les corvées et les pénibles loisirs de la vie de caserne. La France a exécuté la convention de septembre : ses troupes ont évacué les États de l'Église. Les bandes révolutionnaires, composées en grande partie de soldats italiens déguisés en chemises rouges, ont envahi le patrimoine de saint Pierre. L'armée romaine a été vingt fois victorieuse; mais elle allait

infailliblement succomber sous le nombre, harassée, décimée, éprouvée par ses victoires mêmes, lorsque la France intervint pour faire respecter la convention de septembre.

» Mais, ne l'oublions pas, lors de cette intervention qu'avant tout rendait indispensable la dignité même de la France, — il y avait plus d'un mois déjà que la petite armée pontificale luttait contre les forces sans cesse renaissantes de la révolution, contre les soldats de celui que l'Italie anti-catholique appelle « un héros, » contre des troupes vaillantes et aguerries, disciplinées, bien armées, pourvues incessamment de vivres et de munitions [1].

La lenteur de la France avait produit un excellent résultat. L'espérance était faite : en dépit des machinations, des excitations, des appâts de toute sorte, les populations romaines étaient restées inébranlablement attachées à leur prince légitime, au pape-roi, et même, — ce qui doit particulièrement être apprécié de la part de populations italiennes [2], — elles avaient demandé des armes et combattu pour repousser l'invasion révolutionnaire.

Alors la France intervint, — alors seulement que l'es-

1. Tous les jours partait de Florence un convoi de vivres et de munitions, sous la direction du fournisseur général de l'armée italienne.

2. Non que je veuille mettre en doute le courage des populations italiennes; mais parce que, depuis deux mille ans, l'Italie n'ayant été en réalité qu'un perpétuel champ de bataille, où le vainqueur de la veille n'était presque jamais celui du lendemain, les Italiens ont pour principe, depuis des siècles, de ne jamais laisser percer leurs préférences. C'est, on le com-

prit et la volonté du peuple s'étaient clairement manifestés et noblement affirmés par le sang.

Je ne suis pas de ceux qui approuvent quand même et jusqu'à l'extrême le principe de non-intervention. J'admets que le plus petit royaume ait les droits du plus grand. Le principe de la souveraineté du prince de Monaco me semble aussi respectable que le principe de la souveraineté de l'empereur d'Autriche; je ne ris pas plus de la république de Saint-Marin que de la république des États-Unis. La constitution d'un peuple ne regarde que lui et son prince, qui tous deux sont dans la main de Dieu. Le principe d'intervention n'est respectable que lorsqu'il est respecté également partout; l'intervention n'est juste que lorsque un faible est menacé par un fort, qui met en question le droit et l'équilibre international. Les princes sont solidaires; car on trouve toujours un plus fort que soi.

Or, il est une puissance qui ne cesse de mettre en question l'équilibre international par des incursions armées sur le territoire de l'Église catholique : cette puissance, c'est la révolution qui, grâce à l'incurie, la faiblesse, l'incapacité, l'aveuglement, la complicité des rois, a partout aujourd'hui ses soldats, sa police, ses orateurs, ses écrivains, ses apologistes et ses champions. La révolution est un État dans l'État; c'est donc contre elle que doivent

prend, afin d'éviter les vengeances et les représailles des vainqueurs du lendemain. Il faut donc que le sentiment d'attachement à la royauté pontificale et de répulsion pour la révolution unitaire ait été bien vif dans les populations romaines.

porter les efforts de tous les princes qui ne désirent pas abdiquer en sa faveur, et ils ont le droit d'intervenir partout où elle intervient.

Il en résulte que, même en admettant le principe absolu de non-intervention, toute intervention est justifiée par celle de la révolution.

C'est là précisément le nœud de la question romaine, et je ne crois pas qu'il soit possible de le trancher en dehors de ces idées et de leurs conséquences, qui sont, — dans un délai que la France peut abréger comme elle veut, — la pleine restitution au Saint-Siége des provinces qui lui ont été violemment arrachées, la reconstitution du royaume des Deux-Siciles, l'autonomie donnée selon leurs vœux aux duchés et à la Vénétie.

Hors de là, point de repos pour l'Italie, point de confiance chez les catholiques, point de paix pour l'Europe monorchique, point de solution et point de salut pour l'Italie même !

Il y avait plusieurs mois déjà que l'invasion de l'État pontifical se préparait au grand jour, dans le royaume subalpin : les bureaux d'enrôlements garibaldiens fonctionnaient dans toutes les villes, de Venise à Messine; les souscriptions se multipliaient en faveur des « futurs Mille de Rome », si bien qu'au jour dit il se trouva plus de quinze mille envahisseurs ; enfin les chefs garibaldiens, depuis le commencement de l'année 1866, émettaient à ciel ouvert des billets de banque pour la délivrance de

Rome, remboursables le jour de l'entrée de Joseph Garibaldi au Capitole.

Le gouvernement italien fermait loyalement les yeux.

Le gouvernement français s'en rapportait à la loyauté des déclarations italiennes.

Le gouvernement romain, averti de toutes parts, de l'intérieur et du dehors, échenillait patiemment Rome, en expulsant l'un après l'autre les agitateurs étrangers et en dépistant les trames souterraines des prétendus comités nationaux. Des malhabiles, tels que les députés italiens Zuzzi et Nicotera, et le mazzinien Vicovaro, eurent l'audace malheureuse de venir à Rome en personne pour préparer les voies à la conquête révolutionnaire. La police fit semblant de ne pas les reconnaître, de ne pas les voir; on les suivit pas à pas, et quand tous les fils de la conspiration furent dans les mains du gouvernement, on envoya quatre gendarmes et un brigadier chargés de reconduire ces messieurs jusqu'à la frontière.

Le Pape est trop généreux. Il fallait les mettre en pénitence jusqu'à résipiscence dans quelque ritiro du fort Saint-Ange. Quant aux unitaristes, dans leur intérêt et pour leur honneur, qu'ils n'envoient plus désormais pareils maladroits siéger au parlement subalpin!

II

Le dimanche 29 septembre 1867, dans la soirée, le bruit se répandit à Rome que le village frontière des Grottes

San-Stefano venait d'être envahi par une bande de quatre cents garibaldiens. C'étaient trois cent soixante de trop; mais à Rome comme partout ailleurs les esprits vont vite; le chiffre des envahisseurs s'était décuplé en chemin ; il y avait un petit zéro de trop.

L'armée romaine, à cette nouvelle, partit d'un seul et même cri de joie.

L'ennemi ! voici enfin l'ennemi! se disaient entre eux les zouaves, oubliant déjà leurs sept années de servitude militaire. Il n'y a pas de milieu, disait un glorieux blessé de 1860 : c'est une revanche ou un second Castelfidardo; car ces messieurs des Grottes ne sont certainement qu'une avant-garde. Dans l'un et l'autre cas, il y aura de la gloire pour nous!

La vérité était que, dans la matinée du 29, une bande de quarante hommes avait pénétré dans le village des Grottes San-Stefano, déjà fameux par la correction qu'en 1860 le colonel Pimodan, à la tête de soixante gendarmes à cheval, y avait infligée à trois cents chemises rouges.

Les Grottes, petit village situé près du Tibre, à la pointe d'un triangle presque équilatéral, ayant pour base la voie Cassia, de Viterbe à Monte-Fiascone, n'avaient pour toute garnison que cinq gendarmes, dont trois furent faits prisonniers par la bande.

Les garibaldiens paraissaient exténués de fatigue; ils avaient dû marcher toute la nuit. Ils s'arrêtèrent dans une ferme qu'ils mirent aussitôt à contribution; le fermier

leur donna à manger et surtout à boire, tant qu'ils en demandèrent et tant qu'il en eut; puis ils se jetèrent sur l'herbe et s'endormirent sous la garde de sentinelles.

Le village, dès l'entrée des garibaldiens, s'était hermétiquement calfeutré; pas un visage dans les rues; la terreur était partout.

Dans l'après-midi, le chef de la bande, ayant aperçu dans la plaine un petit détachement pontifical qui accourait en toute hâte de Monte-Fiascone, s'empressa de déloger avec ses hommes, et de se jeter sur la route de Soriano, village des environs du lac de Bolsena, où ils firent leur entrée dans la nuit.

Dans la matinée, ils délivrèrent deux prisonniers politiques, dont l'un se joignit à eux, désarmèrent les cinq gendarmes de Soriano et pillèrent le poste de gendarmerie.

Le détachement pontifical, envoyé de Monte-Fiascone, entra dans les Grottes aux applaudissements de la population, prit quelque repos et se remit à la poursuite de la bande. A son approche, les garibaldiens abandonnèrent précipitamment Soriano et se dirigèrent du côté de Vallerano, d'où ils se réfugièrent dans les montagnes qui dominent le lac de Vico et que traverse la route de Rome à Viterbe.

Le 30 septembre, une autre bande, forte de deux cents hommes, envahissait la ville épiscopale d'Acquapendente, — la dernière de l'État pontifical du côté de la Toscane, assise sur un plateau élevé, au centre d'une langue de

terre montueuse qui fait saillie entre l'Ombrie et la Toscane. Acquapendente doit son nom aux nombreuses cascades dont elle est entourée. Des forêts de chênes couvrent les plateaux environnants et offrent un asile presque impénétrable. La ville compte trois mille deux cents habitants et est à environ cent quinze kilomètres au nord de Rome.

Laissons la parole à un témoin occulaire.

« Acquapendente, 4 octobre

» Je vous envoie le récit de l'invasion de la ville d'Acquapendente par les hordes garibaldiennes, afin qu'il soit su et connu de tout le monde quels sont les promoteurs des désordres qui ont eu lieu sur les extrêmes confins du territoire pontifical, et comment les pacifiques populations sont d'abord victimes de ces invasions du dehors et ensuite odieusement calomniées comme prenant part à des troubles politiques qu'elles détestent et qu'elles ont en horreur.

» Bien que, dans la journée du 29 septembre, on eût eu connaissance qu'une bande de garibaldiens était entrée sur le territoire pontifical du côté des Grottes de San-Stefano, personne ne s'en inquiéta dans notre ville et, dès le lendemain matin, un grand nombre d'habitants se répandirent dans la campagne pour procéder à la vendange de leurs vignes. Le syndic lui-même s'en fut à la campagne avec toute sa famille. Monseigneur l'évêque avec son clergé

était retiré depuis quelques jours au couvent de Saint-François et y présidait la retraite ecclésiastique. Il n'y avait donc d'autre autorité que le gouverneur, le comte Marcelli, et une garnison de vingt-sept gendarmes, commandés par un lieutenant.

» Vers les deux heures après midi, on apprit que quelques bandes se dirigeaient sur Acquapendente. En effet, on ne tarda pas à entendre le son d'une trompette et à voir apparaître une troupe d'environ deux cents bandits armés. Toutes les boutiques se fermèrent et les habitants se retirèrent dans leurs maisons. Le commandant de la gendarmerie, trompé sur le degré de résistance qu'il pourrait rencontrer, ne crut pas devoir affronter à découvert cette horde de gens et se renferma dans la caserne avec ses hommes, afin de s'y défendre.

» A l'arrivée des garibaldiens, toutes les rues de la ville étaient désertes, à l'exception de quelques individus de la basse populace et de quelques curieux. Les chefs de la troupe étaient les frères Guarelli et un certain Angelo Leali et son fils, tous quatre émigrés d'Acquapendente, un nommé Tondi de Viterbe, Gagliani d'Orvieto et Salvatori de Caprarola. A ceux-ci se joignit un certain Barbieri, homme d'affaires des Leali, qui demeure chez nous par tolérance du gouvernement, mais qui n'est pas du pays.

» On demanda immédiatement l'évêque et le gonfalonier ; mais comme ils ne se trouvaient ni l'un ni l'autre à leur demeure, quelques chefs s'adressèrent au gouverneur et lui intimèrent l'ordre ou d'obéir ou de se retirer. Le gou-

verneur, après une digne et énergique protestation, se retira. Alors la bande se dirigea vers la caserne des gendarmes afin de les obliger à se rendre. Ces derniers firent feu d'une des fenêtres et renversèrent mort un des garibaldiens. Un grand nombre d'entre eux se mirent alors à fuir; mais le sus-nommé Barbieri parvint à les arrêter et à les ramener à l'assaut de la caserne. Les gendarmes ne voulaient pas céder; mais, s'étant aperçus qu'une partie des garibaldiens était déjà montée sur le toit pour découvrir la maison et y mettre le feu, tandis que les autres enfonçaient les portes à coups de haches, ils cédèrent à la force majeure et abandonnèrent tout au pouvoir des envahisseurs, qui se mirent tout aussitôt à piller les armes, les effets et les vêtements des gendarmes, dont quelques-uns se revêtirent.

» Cet exploit terminé, tous les chefs s'en furent, à l'exception de Salvatori et de Barbieri, qui, après avoir requis et pris des vivres, emmenèrent toute la bande bivouaquer hors de la ville.

» Le mardi matin, la municipalité se démit de ses fonctions afin de ne pas exposer la cité à de plus grands dangers. Mais afin que les envahisseurs eussent quelqu'un à qui ils pussent s'adresser pour les réquisitions qu'ils imposaient et qu'ils fussent moins tentés d'envahir et de saccager les maisons particulières, elle ne voulut pas abandonner le poste, attendant à chaque instant du secours de Viterbe, où elle avait secrètement fait savoir sa position.

» Ils voulurent que le municipe ordonnât le désarmement des citoyens, mais ce dernier s'y refusa; ils demandèrent les clefs pour monter dans un appartement d'où l'on pouvait aisément renverser les armoiries pontificales qui sont à l'hôtel de la mairie. On leur répondit également par un refus. Ils rompirent les serrures et enfoncèrent les portes, afin de commettre ce nouveau délit; mais le peuple qui se trouvait sur la place se retira aussitôt.

» Les caisses du gouvernement furent aussi enfoncées et vidées; heureusement il s'y trouvait peu de chose. Pour se compenser de leur maigre butin, les garibaldiens coururent au couvent des Franciscains, et y commirent des indignités et des sévices dignes d'eux et de leur criminelle entreprise.

» L'évêque et ses prêtres avaient quitté le couvent durant la nuit précédente, et étaient retournés à leur demeure. Ils ne trouvèrent donc que quelques pauvres moines. Assaillis, maltraités, menacés du couteau, ces pauvres frères s'attendaient à chaque instant à être mis en pièces. On jura de les fusiller tous s'ils ne désignaient pas le lieu où ils tenaient cachée une grande quantité d'armes. Mais au lieu de fusils, les moines n'avaient que quelques écus qu'ils s'empressèrent de leur donner. La vue de ce pécule satisfit et calma momentanément les forcenés.

» Dieu sait à quels autres excès ils se fussent livrés, si le bruit ne se fût répandu de l'approche d'un détachement de troupes pontificales. A cette nouvelle, les braves n'eurent plus qu'un souci, celui de déguerpir en toute

hâte. C'était à qui se sauverait le plus vite du côté des forêts qui avoisinent Acquapendente [1]. »

Le dernier d'entre eux n'était pas sorti de la ville que la population avait déjà rétabli le pouvoir pontifical, relevé le drapeau romain et l'écusson de Pie IX. — Le détachement pontifical, ayant trouvé l'ordre rétabli, et ne trouvant pas trace de garibaldiens, retourna sur ses pas.

Le 30 septembre encore, le lieutenant Jacquemont, à la tête de trente-six zouaves, rencontre à Canino une centaine de garibaldiens qu'il culbute et met en fuite.

Sauveur Jacquemont n'est pas seulement un brave officier, c'est un lettré et un savant. Les lecteurs du *Correspondant* n'ont point perdu le souvenir de sa spirituelle collaboration. Un de mes grands plaisirs, à Rome, était d'aller courir les ruines en sa compagnie, — le palais des Césars, l'amphithéâtre Flavien, le forum; et comme on devisait, comme on *archéologuait*!

Nous retrouverons le lieutenant Jacquemont sur le champ de bataille de Mentana.

Il semble que, dès le commencement de l'invasion, les bandes obéissent à une pensée, à une direction unique; leur tactique consiste évidemment à harceler, à harasser la petite armée pontificale, pour avoir facilement raison d'elle, au moment voulu, en frappant un seul coup. — Il ne faudra rien moins que toute l'énergie, tout le dévoue-

1. Voilà ce que Joseph Garibaldi n'a pas craint d'appeler, dans une de ses proclamations, la victoire d'Acquapendente.

ment et toute la valeur des volontaires catholiques pour déjouer les plans révolutionnaires.

Une bande de deux cents hommes, peut-être celle-là même qui s'était enfuie d'Acquapendente, — menace Valentano le 4 octobre, bourg situé sur la frontière de Toscane, au nord-ouest du lac de Bolsena.

Un sous-lieutenant des zouaves, Charles Burdo, se jette dans Valentano avec trente hommes, s'y retranche à la hâte, et le défend avec succès contre les deux cents assaillants, qui s'enfuient en désordre, laissant sur le terrain plusieurs morts et une dizaine de blessés.

Est-il, je le demande, dans notre histoire militaire, beaucoup de traits aussi héroïques que celui de ce vaillant officier? Honneur aux trente braves de Valentano! C'est ainsi que le régiment des zouaves préluda à cette victorieuse campagne!

Le 4 octobre, cinquante garibaldiens, détachés d'une grosse bande réunie au delà de la frontière, envahissaient le petit village de Cervara, où, profitant de l'épouvante des habitants, ils requirent des vivres et proclamèrent la dictature de Joseph Garibaldi.

Après avoir bien bu et bien mangé, la bande s'en alla sans payer et regagna la frontière.

A Torre-Alfina, à Monte-Alfino, à Pecorone, sur la frontière septentrionale de l'État romain, se concentraient de grosses bandes, qui semblaient n'attendre qu'un mot d'ordre pour marcher en avant.

Cinq cents garibaldiens venaient d'occuper Bagnorea,

ville épiscopale à l'est du lac de Bolsena, assise sur une colline escarpée et ceinte de murs. Bagnorea compte près de quatre mille habitants et est à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Rome.

Un détachement de cent vingt hommes avait été envoyé immédiatement en reconnaissance du côté de cette ville, aux approches de laquelle il se heurta contre la bande; un combat s'engagea, dans lequel les garibaldiens perdirent quinze des leurs. Ils rentrèrent alors dans Bagnorea, où ils se fortifièrent, et le détachement pontifical, emmenant ses blessés, se replia en bon ordre sur Monte-Fiascone, pour demander des renforts.

Les renforts arrivèrent le soir même, et le lendemain, 5 octobre, la colonne d'attaque, commandée par le brave colonel Azzanesi, se mit en route vers sept heures du matin, composée de zouaves et d'infanterie indigène, le premier corps sous les ordres du capitaine Le Gonidec de Traissan, le second sous les ordres du major Zanetti, — en tout trois cents hommes.

A onze heures, on arrivait en vue de Bagnorea. L'ennemi garnissait les collines qui entourent la ville, et il avait fortifié d'une manière formidable le couvent de San-Francesco et les hauteurs de Poggio-Scio.

Les balles commencent à siffler au-dessus des assaillants; à mesure qu'ils avancent, les balles se multiplient; le sang coule.

— En avant les zouaves! crie le capitaine Le Gonidec! A la baïonnette!...

Les chemises rouges sont bousculées, écrasées, mises en fuite; les positions sont emportées avec une *furia* toute française, que semblent ressentir aussi les soldats indigènes.

Le premier, le lieutenant de Mirabal reçoit une balle au bras gauche; il bande sa blessure en s'aidant avec les dents, et il se rejette dans la mêlée. Noble et héroïque enfant, qui avait déjà reçu le baptême du feu à Castelfidardo et à Corese!

Les garibaldiens se concentrent dans le couvent de San-Francesco; du clocher et des fenêtres, ils font pleuvoir sur les assaillants une effroyable grêle de projectiles. Les zouaves enfoncent les portes à coups de crosse de fusil, en même temps que le lieutenant de Mirabal, — un véritable colosse, — frappe à coups redoublés d'une hache prise aux garibaldiens. L'énorme porte cède enfin; on pénètre dans San-Francesco, la baïonnette en avant. Des garibaldiens, les uns se jettent à genoux et demandent la vie; les autres se jettent par les fenêtres et tâchent de gagner la ville.

Ce que voyant, un zouave, dont le nom est à Versailles, dit en riant :

— Ces gens-là nous font un crime de descendre des *Croisés!* Mais il me semble qu'ils en descendent encore mieux que nous!

Bravoure et gaieté, dites, est-ce Français, cela?

Mais le combat n'est pas fini. Trois cents garibaldiens se sont enfermés dans la ville et continuent le feu.

— A l'assaut! crient les zouaves.

— *All' assalto!* répondent les Romains.

Quelques volées de coups de canon leur font la voie; c'est toujours une éloquente avant-garde.

Les rues ont été barricadées par l'ennemi. On fait jouer encore le canon; puis les barricades sont emportées à la baïonnette, aux cris de vive Pie IX! Vive Rome! Vive le Pape Roi! Vive la France!... car la patrie n'est pas oubliée dans l'ivresse du succès.

Quelques instants après, en effet, les garibaldiens s'enfuyaient en désordre de Bagnorea, abandonnant quarante-deux morts, quarante-trois blessés, plus de cent cinquante prisonniers, des chevaux, des armes et de nombreuses munitions.

Bagnorea fut la première victoire des soldats du pape; trois cents hommes en avaient battu plus de cinq cents, supérieurement armés et couverts par d'excellentes fortifications. — Belle et glorieuse victoire, qui eut un juste retentissement dans l'Europe entière, fut la revanche des volontaires indigènes, et influa de la manière la plus heureuse sur le moral de l'armée tout entière!

« Ma chère sœur, écrivait de Bagnorea, le 6 octobre, un jeune zouave pontifical, c'est avec joie que je t'annonce la belle victoire que nous venons de remporter sur les garibaldiens. Nous avons cherché une première fois à les repousser, mais nous n'étions que vingt zouaves, et nous avions à combattre trois cents chemises rouges. Le feu a duré une heure et demie; nous les avons chargés à

la baïonnette et nous leur avons tué onze hommes; mais de nouvelles bandes nous ayant attaqués par derrière, nous avons été obligés de battre en retraite. Aucun de nous n'a été blessé : ce qui a étonné tout le monde. Deux de mes camarades et moi nous avons reçu des balles dans nos vêtements; c'est la sainte Vierge qui nous a protégés.

» Trois jours après, le général de Courten est arrivé de Rome avec deux pièces de canon et vingt cavaliers. Nous sommes partis de Montefiascone à sept heures du matin. Notre petite armée était composée de cent soixante-dix zouaves et de cent cinquante Italiens de la ligne. A onze heures, nous apercevions l'ennemi sur les collines qui entourent la ville.

» Aussitôt, on nous donne l'ordre d'attaquer. Nous nous avançons en tirailleurs, au pas gymnastique, à droite et à gauche. Les ennemis commencent à reculer et nous nous emparons de leurs positions.

» A peine arrivés sur la hauteur, nous sommes assaillis par une grêle de balles. Nous n'avions rien pour nous abriter, et l'ennemi se cachait derrière les arbres... Nous nous élançons en criant : Vive Pie IX! en avant les zouaves, à la baïonnette! Nous mettons les chemises rouges en fuite et nous arrivons tous pêle-mêle dans les vignes, sous les remparts. Ne pouvant nous résister, les garibaldiens se réfugient dans un couvent et y transportent leurs blessés. Ils tirent sur nous du clocher et par les fenêtres, tellement que les balles faisaient tomber les

feuilles de vigne sur nos têtes et labouraient la terre sous nos pieds.

» Nous enfonçons les portes avec les crosses de nos fusils. Notre lieutenant, quoique blessé au bras, tient une hache d'une main et frappe à coups redoublés. Nous pénétrons dans une chambre, la baïonnette en avant. L'ennemi épouvanté jette ses armes en criant : Laissez-nous la vie, nous nous rendons. Dans notre fureur, nous voulions les tuer tous, malgré nos officiers qui nous disaient : « Ne leur faites pas de mal, ils sont à nous. » Dans ce couvent nous avons pris cinquante-six garibaldiens et plusieurs chefs.

« Cependant la ville était au pouvoir des ennemis; il fallait la prendre d'assaut. Le commandant fait pointer contre la porte une pièce de canon. Trois brèches sont ouvertes. L'ennemi épouvanté s'enfuit. La population se met à crier : Vive Pie IX! vivent les zouaves! On agite des mouchoirs blancs aux fenêtres et on court ouvrir les portes, en répétant le cri : Vive Pie IX! Je n'ai jamais vu une chose plus touchante que notre entrée dans la ville. Les habitants nous serraient dans leurs bras et nous appelaient leurs libérateurs. Les femmes pleuraient de joie et remerciaient la Madone. Pendant le combat, qui a duré plus de quatre heures, elles priaient et demandaient pour nous la victoire.

» Le bon Dieu les a écoutées, car les ennemis ont eu trente morts et cinquante blessés, nous leur avons fait cent trente prisonniers. De notre côté, nous n'avons eu que

trois blessés; l'un d'eux est mort à midi. Il est bienheureux, je voudrais bien être à sa place! Plusieurs de nos camarades ont eu leurs vêtements criblés de balles. Je t'assure que c'est vraiment miraculeux. Aussi nous sommes-nous empressés de nous confesser aujourd'hui et de faire une communion d'action de grâces, pour remercier Dieu de nous avoir protégés contre des ennemis si méchants et si nombreux. Ils étaient sept cents; nous n'étions que trois cent quarante, et ils occupaient des positions très-fortes. Depuis huit jours, nous avons eu quatre combats, nous avons toujours battu l'ennemi, et nous n'avons eu qu'un mort et deux blessés.

» De tous côtés, les habitants du pays nous appellent pour que nous les défendions contre les chemises rouges... Si tu savais quels sacriléges les garibaldiens ont commis dans l'église du couvent des Bénédictins! Ils ont brisé les autels, foulé aux pieds les saintes reliques et percé les statues à coups de baïonnettes. Ils ont volé deux saints ciboires, saccagé le séminaire et fait brûler les registres de la ville et les armes du Saint-Père. Le drapeau de Victor-Emmanuel flottait à la place du drapeau pontifical...

» Adieu, ma chère sœur, je me recommande à tes prières. Je donnerai volontiers ma vie, car j'en ai fait le sacrifice bien des fois, et je crois qu'elle est bien peu de chose en ce monde. Il est probable que, si les puissances étrangères n'interviennent point, plusieurs d'entre nous occuperont une place dans le ciel avant la fin de l'année.

Oh! que nous serons heureux de donner notre sang pour le Saint-Père et pour l'Église! »

« Vive Pie IX, pontife et roi! écrivait un autre zouave, quelques jours après la victoire. A Bagnorea, les garibaldiens étaient de cinq à six cents; ils ont pris la fuite devant deux compagnies de zouaves et une compagnie de ligne, à peu près deux cent cinquante hommes: les tpontificaux ont emporté Bagnorea d'assaut, à la baïonnette, et ont fait alors cent cinquante-trois prisonniers, qui son maintenant ici, sous notre garde, dans le fort de Saint-Ange. De notre côté, nous avons eu quatre blessés et un mort : parmi les blessés il y a mon sergent-major Guérin qui a été blessé légèrement, ce qui ne l'a pas empêché de se battre comme un lion tout le reste du combat; puis un Poitevin, le sous-lieutenant de Mirabal, qui a reçu une balle assez dangereuse dans l'avant-bras gauche; mais il va bien mieux; les deux autres sont des Allemands, ainsi que celui qui est mort. »

« Nous avons eu plusieurs recontres avec les garibaldiens, écrivait un des combattants de Bagnorea; inutile de vous dire que, tous, nous avons fait pleinement notre devoir et que nos armes ont toujours remporté le plus complet triomphe.

» Je me suis battu deux fois; la première à San-Lorenzino, au-dessus du lac de Bolsena; la seconde à Bagnorea. Je vous dirai quelques mots de ce dernier combat. La veille du Saint-Rosaire nous partîmes de Montefiascone. Nous étions en tout trois cents hommes : cinq gendarmes et

cent cinquante zouaves; les autres se composaient de soldats de ligne, de vingt-huit dragons et de deux pièces d'artillerie. A quatre milles avant d'arriver à Bagnorea, nous nous sommes divisés en deux colonnes d'attaque.

» Les zouaves prirent la route qui conduit d'Orvieto à Bagnorea; la troupe indigène, commandée par le colonel Azzanesi, sous les ordres du général de Courten, celle de Montefiascone à Bagnorea. Les garibaldiens commirent la sottise de commencer le feu contre les zouaves sur les neuf heures et demie, à trois milles avant Bagnorea. Je me trouvai le premier à l'avant-garde et je tirai mon premier coup de fusil à cent cinquante mètres. Les balles sifflaient de tous les côtés autour de nous, mais inutilement; la Madone sainte nous couvrait de son manteau.

» Avant de partir et après être arrivé à Bagnorea, le capitaine Le Gonidec, avec nous tous, s'est alimenté du pain des forts; voilà le secret de notre valeur.

» Tandis que je visais un capitaine garibaldien, je reçus une balle entre le canon et la batterie de mon fusil qui m'était destinée à la poitrine, précisément à l'endroit où je porte la médaille de l'Immaculée Conception, que l'auguste Pape et Roi, Pie IX, m'a donnée. Beaucoup de soldats français disent que c'est la première fois qu'ils ont vu une chose semblable.

» Les garibaldiens étaient environ sept cents; ils ont eu cinquante morts environ, beaucoup de blessés, cent-vingt prisonniers, parmi lesquels se trouvent cinq chefs. Ils ont perdu aussi leur drapeau, qui est semblable au dra-

peau piémontais, mais avec ces mots : *Vive Rome, capitale de l'Italie, à bas le Pape roi, vive Garibaldi!*

« Nous en eussions tué un beaucoup plus grand nombre, mais il faisait pitié de voir les prisonniers implorer leur grâce à genoux, les bras tendus, implorant la Madone qu'ils avaient tant blasphémée, nous embrassant les mains et criant qu'ils étaient de pauvres gens qu'on avait trompés.

» La ligne commença le feu un peu avant midi et se battit merveilleusement. Nous sommes entrés dans la ville vers les deux heures et demie au milieu des plus grandes acclamations. On n'entendait que le son des cloches, vive Pie IX, Pape et Roi! vivent les zouaves! vive la troupe! Quelques instants après, le clergé et le peuple tout entier se réunissaient pour remercier le Dieu des armées et *Celle* qui obtint la victoire de Lépante.

» Je dis que la madone du Saint-Rosaire nous a protégés d'une manière miraculeuse. En effet, nos blessés ne sont qu'au nombre de six, y compris un officier de zouaves, et ils ne le sont que légèrement. Un grand nombre ont leurs habits percés par les balles, mais rien de plus. Un zouave, dont la poitrine a été traversée par une balle qui lui a rompu une côte et l'épine dorsale, a vécu néanmoins trois jours, jusqu'à ce qu'arrivât de Rome un confesseur hollandais. Peu d'heures après, il quittait cette terre de misère pour aller chanter éternellement le cantique de la victoire.

» Je ne vous dirai que deux mots des profanations commises par les « libérateurs de Rome » dans l'église de

Saint-François. 1° Ils jetèrent à terre le Pain des Anges, notre Seigneur bien-aimé; 2° ils rompirent le saint-ciboire, les calices, les patènes, déchirèrent les corporaux et les foulèrent aux pieds; 3° ils brisèrent les crucifix et les images des saints; enfin ils firent d'autres turpitudes que la plume se refuse à rapporter. Ne manquez pas de remercier Dieu de la victoire des papalins. Notre bon camarade qui est mort se trouve mieux que nous. Vive Marie! »

« Dans la matinée du 5 octobre, écrivait le correspondant d'un journal romain, arrivèrent les renforts attendus pour l'attaque de Bagnorea.

» On se mit sur-le-champ en marche contre les garibaldiens, qui s'étaient fortifiés dans le couvent de San-Francesco, dans la Polare et Poggioscio, hauteurs situées au delà de la ville. A onze heures du matin s'est engagée l'affaire, qui a été des plus chaudes. Nos braves soldats, disposés en deux colonnes, l'une de zouaves et l'autre de troupes de ligne, surmontant tout obstacle, ont culbuté à la baïonnette les garibaldiens, et ils les ont délogés de leurs positions; ils en ont mis un grand nombre hors de combat.

» Les deux rues qui seules donnent accès à la ville étaient fermées par de fortes barricades. Les garibaldiens, derrière ces barricades, se sont ralliés, s'apprêtant à une nouvelle résistance; mais la deuxième compagnie de grenadiers a enlevé ces deux positions, débusquant leurs adversaires qui se sont enfuis dans la ville, ont fermé les portes et se sont établis dans les maisons environnantes pour y conti-

nuer la lutte. On a fait alors jouer l'artillerie, et après quelques coups de canon dirigés surtout contre la porte de la ville, on a entendu des cris de Vive Pie IX! et l'on a vu s'agiter plusieurs drapeaux blancs. Le feu a cessé immédiatement, et les portes ayant été ouvertes, des flots de peuple dans la joie sont venus au-devant des troupes qui ont occupé la ville, complétement évacuée par le reste des garibaldiens, qui ont pris la fuite dans la direction de la frontière.

» Ce fait est le plus grand éloge de nos troupes. Les soldats de toutes armes ont rivalisé de bravoure et d'énergie pendant la lutte, et d'humanité et de discipline après la victoire. Le combat a duré jusqu'à une heure trois quarts de l'après-midi. Les garibaldiens, forts de cinq cents hommes environ, ont eu soixante-dix morts et blessés, et de plus, cent dix des leurs sont restés au pouvoir de nos troupes. Nous avons eu cinq soldats et officiers blessés.

» La colonne de la ligne était sous les ordres de l'aide major Zanetti; la colonne des zouaves sous les ordres du capitaine Le Gonidec. Le colonel Azzanesi dirigeait l'attaque.

» Acquapendente, ayant été abandonnée par nos troupes qui acccouraient à Bagnorea, a été réoccupée par quelques garibaldiens rassemblés à la frontière. Lorsqu'on en a eu avis, une colonne de gendarmes et de troupes de ligne est partie pour une reconnaissance sur ce point. Mais

les garibaldiens, après réquisition de vivres, ont quitté la ville avant l'arrivée de la troupe.

» Du côté de la Sabine, d'autres bandes de garibaldiens ont franchi la frontière comme nous l'avons dit dans notre numéro du 5. Après l'affaire de Moricone, ils se sont présentés dans le voisinage de Monte-Rotondo et de Palumbara.

» Le capitaine Celli, à la tête d'un détachement, s'est mis en mouvement pour les chasser. A six heures du matin, hier, il les a rejoints sous Monte-Libretti, et, après un court combat, il les a mis en fuite. Deux garibaldiens et un soi-disant capitaine Tenessini ont été pris. Dans cette bande se trouvait Menotti Garibaldi, qui s'est enfui à cheval à toute bride.

» Les garibaldiens, dans cette affaire, ont eu quelques blessés et des morts. On a pris des dispositions pour secourir les uns et ramasser les autres. »

— Pauvre diable! disait un des paysans romains chargés d'ensevelir les morts garibaldiens, en relevant le cadavre d'un jeune homme d'environ vingt-cinq ans; comme s'il n'aurait pas mieux fait de rester chez lui! Si au moins ça pouvait en donner l'idée aux autres?

Les honorables Havin et Guéroult, à ce moment, eussent bien étonné ce brave paysan romain, en lui apprenant que ce jeune homme était mort pour le délivrer des sbires, des bourreaux et des vampires que voit seul heureusement, dans ses mauvais rêves, le bonhomme de Caprera!

« Les bandes garibaldiennes, écrivait-on de Rome le 11

octobre, ont envahi une bonne partie des confins qui avoisinent la Toscane, et, dans cinq ou six endroits, il y a eu des engagements entre eux et les troupes pontificales. L'affaire la plus sérieuse a eu lieu à Bagnorea, dont s'étaient emparés *cinq cents* garibaldiens, et où ils s'étaient fortifiés, parfaitement munis d'armes et de munitions. On croit qu'ils étaient sous les ordres d'officiers détachés de l'armée régulière de l'Italie. Le 4, un détachement de zouaves est allé en reconnaissance jusqu'à une petite distance de la localité, ou il a engagé courageusement la lutte avec une bande fort nombreuse. Après un combat de plusieurs heures, dans lequel ils firent perdre aux chemises rouges une quinzaine des leurs, les zouaves se retirèrent, en bon ordre, du côté de Montefiascone, où ils devaient être rejoints par un renfort envoyé de Viterbe.

» En effet, le lendemain, la colonne, composée de trois cents hommes environ, parmi lesquels se trouvait un détachement de la ligne pontificale, se mit en marche de bonne heure et arriva devant Bagnorea. On procéda sur-le-champ à l'attaque, et l'on se mit à canonner un couvent de Franciscains et diverses hauteurs, un peu en avant du bourg où les garibaldiens s'étaient embusqués et fortifiés. Au bout de peu de temps, l'affaire ne marchant pas assez vite, les pontificaux se portèrent en avant, attaquèrent et emportèrent toutes les positions à la baïonnette.

» Les rouges, débusqués et poussés la baïonnette dans les reins, se retirèrent précipitamment dans la ville, dont ils fermèrent et barricadèrent les portes. Mais les habi-

tants de Bagnorea, qui entendaient demeurer fidèles au Souverain-Pontife, les ouvrirent d'eux-mêmes et accueillirent les zouaves avec joie et bonheur. Les garibaldiens fuirent alors de tous les côtés, et s'empressèrent de regagner les frontières, laissant entre les mains des soldats pontificaux cent dix des leurs, dont plusieurs furent arrêtés et livrés par les habitants eux-mêmes.

» Dans cette brillante affaire, qui fait le plus grand honneur au brave corps des zouaves et au détachement de la ligne qui y a pris part, les troupes du Pape n'ont eu aucun mort. Un officier, M. de Mirabal, a été blessé au bras gauche. Quatre simples soldats l'ont été également. »

« Le 4 octobre, m'écrivait-on de Rome, l'attaque de Bagnorea occupée par plus de cinq cents garibaldiens fut décidée. Le 5 au matin, la petite troupe pontificale forte de quatre cents cinquante hommes et divisée en deux colonnes partit de Montefiascone et se mit en marche sur Bagnorea. La première colonne, commandée par le capitaine Le Gonidec de Traissan et composée de cent cinquante zouaves, se détacha de la seconde, commandée par le capitaine adjudant-major Zanetti, et marcha droit sur Bagnorea. Aux zouaves on avait donné l'os le plus dur à ronger; ils devaient s'emparer des hauteurs occupées par plus de trois cents garibaldiens, les repousser sur la ligne qui se préparait à les bien recevoir et de plus emporter d'assaut un couvent défendu par deux ou trois barricades.

» Après une demi-heure de marche, l'avant-garde, commandée par le lieutenant de Mirabal, fut saluée par un

feu de peloton des garibaldiens; dans cette décharge, une balle vint traverser le bras gauche de cet officier qui, n'écoutant que son courage, se fit bander sa blessure avec son mouchoir et ordonna à sa section de se déployer en tirailleurs. Les zouaves répondirent alors aux garibaldiens par un feu bien nourri. Bientôt la seconde section, commandée par le lieutenant Vyart, rejoignit l'avant-garde, puis vint la réserve sous les ordres du lieutenant Jacquemont.

» Le capitaine Le Gonidec commanda alors une charge à la baïonnette, qui fut exécutée avec un entrain remarquable. L'ennemi, débusqué de ses positions, se mit à battre en retraite en tirant toujours et en laissant derrière lui une quantité de morts et de blessés.

» Au bout d'une heure, nous arrivions au couvent sous le feu plongeant de l'ennemi sans perdre un seul homme. Les portes, brisées à coups de hache, furent bientôt enfoncées et les garibaldiens se rendirent au nombre de soixante et dix; parmi eux se trouvaient plusieurs chefs.

Les portes de la ville de Bagnorea entamées par le canon nous furent ouvertes par les habitants qui nous reçurent avec les témoignages de la plus vive reconnaissance.

» Nous fîmes en tout cent sept prisonniers et cinquante-cinq garibaldiens furent tués ou blessés.

» Les garibaldiens, commandés par des officiers ou des soldats de l'armée régulière, sont d'infâmes misérables; ils ont pillé les églises de Bagnorea et bu dans les vases sacrés. »

Citons encore ce fragment d'une intéressante correspondance, qui met admirablement en évidence le courage et la foi des volontaires pontificaux :

« Les troupes qui ont attaqué Bagnorea et l'ont si rapidement et si brillamment enlevée aux garibaldiens n'ont eu que six blessés. Beaucoup parmi les zouaves ont eu leurs habits lacérés, percés par les balles, sans qu'il en résultât la moindre blessure pour eux. L'un d'eux cependant fut frappé à mort ; il eut la poitrine entr'ouverte, une côte et l'épine dorsale brisées. Le malheureux, ou plutôt le fortuné, aurait dû rendre le dernier soupir au bout de quelques heures. Il vécut cependant trois jours.

» L'excellent et admirable aumônier des zouaves, qui se trouvait à Rome, s'empressa, à la nouvelle de l'affaire sanglante de Bagnorea, de partir, emmenant avec lui un Hollandais, Père de la compagnie de Jésus. Arrivé à Viterbe, on lui apprit que le blessé mortellement avait expiré depuis la veille, et on lui conseilla, au lieu d'aller à Bagnorea, de se rendre à Valentano, où se trouvait un détachement de zouaves susceptible de marcher à chaque instant à l'ennemi.

» Les deux bons aumôniers se mirent donc en route, mais, par une inspiration venue à l'un et à l'autre en même temps, au lieu de se diriger vers Valentano, ils furent à Bagnorea. Ils n'étaient pas encore descendus de voiture qu'on leur dit que le blessé n'était pas mort et qu'il attendait, avec grande impatience, leur arrivée. On comprend l'empressement qu'ils mirent à se rendre près du

cher blessé. Ils le trouvèrent dans l'état le plus pitoyable, mais heureux et content.

» Le R. P. jésuite confessa le malade, en sa langue maternelle, et lui administra tous les secours de la religion. Quelques heures après, le jeune Hollandais, comme s'il n'eût attendu que la bénédiction du prêtre pour quitter la terre et s'envoler vers une vie meilleure, remit son âme entre les mains de son Créateur, avec une joie, un contentement, disons-le, avec un transport de bonheur de donner sa vie pour l'Église, à tirer les larmes de tous les yeux des assistants, et à exciter une sainte envie dans le cœur de tous les camarades qui l'entouraient.

» De Bagnorea, les deux aumôniers, après avoir confessé le détachement de zouaves qui s'y trouvait, se rendirent à Valentano, où était campée une autre compagnie de zouaves, qui attendait, avec impatience, quelques canons de Civita-Vecchia, afin d'enlever la forte position de Farnèse où les garibaldiens s'étaient retranchés et fortifiés. A la vue des deux honorables ecclésiastiques, des evviva! s'élevèrent de tous côtés dans les rangs. « Vivent nos aumôniers! Voilà qui vaut mieux que tous les canons!... nous pouvons marcher hardiment à l'ennemi maintenant! » entendait-on dire de tous côtés. C'est à peine si les aumôniers avaient pu trouver un lieu pour s'établir convenablement, que les zouaves les entouraient par douzaines afin d'accuser leurs fautes et d'en recevoir l'absolution.

» Mais, au bout de quelques instants, on entendit sonner

le départ pour marcher contre une bande de garibaldiens qui se montrait dans le voisinage. « Allons, partez vite, leur dit l'excellent abbé Daniel; je vais vous suivre aussi loin que je le pourrai, et, durant la route, nous ferons notre besogne. » On part, en effet, en trois petites colonnes, l'aumônier se tenant aux rangs de la dernière, et nos bons volontaires, ralentissant un peu le pas, se tenaient l'un après l'autre auprès de l'aumônier, qui les confessait et les absolvait au nom de Jésus-Christ. Tout cela se faisait en marchant et aussi régulièrement que possible.

» Mais, voici que tout à coup la charge sonne et qu'on entend, aux premier rangs, des coups de fusil. Il restait encore une douzaine de zouaves qui n'avaient pu avoir leur tour près du prêtre. — Mettez-vous à genoux, leur dit l'aumônier, faites un acte de contrition et je vais vous donner l'absolution à tous. Ces braves ne s'étaient pas encore relevés que l'aumônier était à la seconde colonne à exercer son saint ministère. De là, il passe, en courant, à la première, qui était directement engagée avec les garibaldiens. Les dernier rangs rejoignirent bientôt et se mirent en ligne; mais le combat dura peu. Les chemises rouges se replièrent et se retirèrent sur Ischia. Les zouaves, de leur côté, rentrèrent à Valentano.

» Depuis le matin, la pluie n'avait cessé de tomber par torrents, et nos braves volontaires rentrèrent, trempés jusqu'aux os, et ce qui est le plus pénible, sans avoir d'autre linge et d'autres vêtements pour changer. Les troupes pontificales sont soumises, en ce moment, à de

rudes fatigues et à de pénibles privations, se trouvant dans des contrées à peu près dénuées de tout. Il serait digne de la générosité des catholiques de leur venir en aide par quelques secours pécuniaires et en nature, afin d'alléger, autant que possible, le généreux sacrifice auquel ils se soumettent de si grand cœur, pour la défense et le salut de la cause commune à toutes les âmes honnêtes, la cause de l'Église et de la religion. »

« L'infanterie romaine, écrivait un des combattants du 5 octobre, s'est admirablement conduite à la prise de Bagnorea, et a enlevé tous les obstacles et les positions ennemies avec une promptitude merveilleuse. La reconnaissance des catholiques doit donc être égale pour tous et confondre, dans un même sentiment d'affection et de reconnaissance, tous les soldats pontificaux sans distinction aucune; car tous sont également intrépides, également dévoués au Saint-Père, également résolus à donner leur vie pour la défense de la Papauté et de l'Église. »

Le 6 octobre, le général de Courten, commandant la première subdivision militaire, adressait à ses troupes l'ordre du jour qui suit :

« Officiers, sous-officiers et soldats !

» Le fait d'armes d'hier a fourni un témoignage éclatant de la valeur et du dévouement dont tous les corps engagés dans cette affaire ont donné des preuves. Après une lutte de trois heures, vous avez délivré Bagnorea des bandes garibaldiennes qui l'opprimaient depuis plusieurs jours.

» Votre cri, au moment de l'action, était vive Pie IX ! et c'est avec même cri glorieux que la population de Bagnorea vous a accueillis dans un transport de joie. Le Saint-Père, notre vénéré souverain, a daigné manifester sa satisfaction de votre brillante conduite en donnant sa bénédiction aux chefs et à toute la troupe. Officiers, sous-officiers et soldats, je suis content de vous tous, et je suis heureux de vous commander.»

Le 8 octobre, le général Zappi, commandant la deuxième subdivision militaire, communiquait en ces termes à son corps d'armée l'ordre du jour du général de Courten :

» Soldats de la seconde subdivision, je me fais un devoir de vous communiquer l'ordre du jour émané du commandant de la première subdivision militaire à la suite des brillants combats de Bagnorea. Je sais déjà quelle impression vous éprouverez à la lecture de ce beau fait d'armes. Eh bien ! camarades, j'espère que vous aurez aussi un rôle glorieux à remplir dans les circonstances actuelles. Avec des troupes animées, comme vous l'êtes, de sentiments d'honneur, de fidélité, du désir de remplir leur devoir, votre commandant ne doit plus hésiter à vous le dire. »

Dans la soirée du 10 octobre, cent quinze des garibaldiens faits prisonniers à Bagnorea furent amenés à Rome et conduits au fort Saint-Ange. De ce nombre, seize seulement étaient des émigrés romains. — Voilà ceux que la presse révolutionnaire d'Italie et la presse italienne de France s'obstinaient à qualifier d'insurgés..

III

Avant de poursuivre le récit de la glorieuse campagne de 1867, je demande la permission de consacrer quelques lignes à l'officier pontifical qui eut l'honneur d'y recevoir la première blessure, — le baron Victor de Vigier de Mirabal.

Tous les renseignements contenus dans ce chapitre sont empruntés à l'intéressant travail d'un homme de cœur, d'esprit et de foi, le Révérend Père Rigaud, directeur du grand séminaire de Poitiers, auteur de savants et émouvants ouvrages sur Rome et Jérusalem.

Ce travail porte pour titre: *Hier et Aujourd'hui.*

« Nous étions dernièrement à Paris, dit le pieux écrivain, au sein d'une famille poitevine, naguère encore florissante, éprouvée maintenant par de cruels revers de fortune, mais conservant dans l'adversité les principes religieux qui élèvent l'âme et la consolent, en lui donnant des espérances meilleures que celles de la terre. Des biens de ce monde, cette famille ne possède plus guère que deux choses : son vieil honneur chevaleresque et son livre généalogique. Nous avons feuilleté ce livre illustré par les plus grands noms de la vieille France, et nous y avons trouvé la pièce suivante qui nous a paru intéressante à divers

points de vue. C'est un testament portant la date de 1335, conservé dans son intégrité, et dont le style seulement a été rajeuni.

« Testament de très-noble et très-puissant homme Bau-
» douin de Vigier de Mirabal, chevalier seigneur de Vigier,
» de Ronfort et autres châteaux. Sachent tous que j'ai écrit
» mon testament de ma propre main, et que j'en ai donné
» un exemplaire à chacun de mes enfants, afin que, par
» une certaine émulation, ils servent mieux le Roi et la reli-
» gion. On m'a imprimé le sceau de la Sainte Trinité, et je
» veux mourir dans l'Église catholique, comme je l'ai pro-
» mis et le promirent mes aïeux, qui, depuis le baptême du
» grand Clovis, suivirent et protégèrent la religion, non
» seulement en défendant les Gaules sous Charles Martel,
» mais en triomphant de l'Asie et de l'Afrique sous nos rois
» qui, ayant passé la mer, abattirent les Sarrasins par de
» grandes et innombrables victoires.

» Je donne à Roger, mon fils aîné, la baronnie de Vigier
» en entier, et, de plus, tous les biens que je possède sur
» les confins de la Belgique. — A Robert, mon second fils,
» je donne le château de Ronfort, en entier, avec tous les
» biens que j'ai à la gauche de la Loire, et à Charles, mon
» troisième fils, le château de Saint-Martin, avec les biens qui
» sont à la droite de la Loire. Mais si Roger ne suivait pas
» notre roi Philippe de Valois au royaume de Jérusalem,
» pour quelque raison que ce soit, de maladie ou de mort,
» je donne la baronnie à Robert, à la même condition, et je
» lui substitue pareillement Charles, voulant que les ba-

» rons de Vigier se dévoueront à la croix et aux lys dans
» la suite comme auparavant.

» Allez donc, chers fils, à travers les mers, chercher les » traits et les ennemis; suivez votre magnanime général, et n'ayez point honte de verser le sang humain; car » vous portez une guerre sacrée. Mais je n'ai pas employé » l'expression qui convient: non, vous ne portez pas, vous » repoussez la guerre. Originaires d'Asie, les Sarrasins, » après avoir soumis l'Afrique et l'Espagne, semant le » ravage dans la France avec des armées de barbares féroces, parvinrent jusqu'à ce fleuve (la Loire), et quoique » entièrement écrasés près de Tours et en d'autres endroits, battus par terre et par mer, ils occupent encore » les Espagnes, d'où, après avoir levé de nouvelles armées, ils reviendront de nouveau nous attaquer à l'improviste. Car il est notoire à tous que les Sarrasins, par » un orgueil affreux, se destinent à l'empire de l'univers. » Il ne s'agit donc pas de savoir si vous aurez la paix ou » la guerre, mais si vous aimez mieux porter ce fléau chez » vos ennemis que de l'admettre chez vous, où vos pères » furent réduits à combattre pour leurs autels et pour » leurs foyers.

» Vous devez, mes chers fils, être encore poussés par » un motif d'émulation, vu que dans nos armes il nous a » été accordé des lys comme symbole de fidélité, avec » cette inscription : *nusquam liliis defuit*. Et assurément » vous manqueriez aux lys, si vous ne suiviez pas notre » roi à la guerre d'outre-mer. Mon frère, Robert de Vi-

» gier, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem,
» vous y conduira ; je vous y conduirais moi-même, mes
» chers fils; mais vous savez que je suis hors d'état de
» servir, depuis que je fus percé de traits à Cassel, lors-
» que j'arrachai mon père, environné par l'armée des
» Belges et blessé à mort. Je veux que mon corps soit
» porté dans l'église de Vigier, près du corps de mon
» père Herbert de Vigier, en son vivant chevalier,
» baron de Vigier, où tous mes aïeux paternels, chevaliers
» et barons de Vigier, depuis l'abjuration des idoles, ont
» été inhumés, excepté Guyon, quartaïeul depuis mon
» père, qui mourut en Asie, consumé par la fièvre, pen-
» dant le siége de Damas, sous Louis le Jeune. Je veux
» être enterré avec le luminaire, les cérémonies et prières
» accoutumés, tant avant qu'après la sépulture. Et je
» munis le présent testament de mon seing.

» BAUDOUIN.

«Au château de Saint-Martin, le 1er juin de l'an 1335.»

Deux choses nous paraissent surtout dignes de remarque dans ce testament ; d'abord l'idée politique si nettement exprimée à propos des expéditions d'outre-mer. On sait que les historiens révolutionnaires, et par conséquent hostiles à la vieille France catholique, n'ont vu dans les croisades que le résultat du fanatisme religieux,

et dans les chevaliers que des pourfendeurs grossiers et d'ignorants coureurs de prouesses et d'aventures guerrières. La pièce que nous venons de citer prouve le contraire. Indépendamment des motifs religieux qu'elle formule avec tant de noblesse, elle présente des idées politiques de l'ordre le plus élevé : c'est la France, c'est la chrétienté tout entière qu'il s'agit de sauver de la barbarie, en attaquant chez lui un ennemi aussi ambitieux que redoutable. Les principales considérations invoquées par les historiens catholiques pour venger l'honneur des croisades, sont indiquées d'une manière très-explicite dans le testament du vieux chevalier du XIVe siècle. La seconde chose qui nous a frappé dans ce document, c'est le dévouement à la cause de Dieu et de l'Église, dévouement manifesté énergiquement par le tribut volontaire du sang. Le chevalier Baudouin compte des croisés parmi ses ancêtres ; il veut que cette tradition se perpétue dans sa famille, que les barons de Vigier se dévouent à la croix dans la suite comme auparavant; c'est pourquoi il impose solidairement à ses fils l'obligation de s'enrôler dans la guerre sainte. Le projet de croisade de Philippe de Valois n'ayant point eu de suite, la dernière volonté de Baudouin de Vigier ne fut point exécutée alors ; mais elle l'a été de nos jours par l'un de ses descendans après un laps de cinq cents ans. Nous parlons d'événements contemporains : oui, nous avons sous les yeux une véritable croisade; seulement, l'ennemi et le théâtre de la guerre ont changé. Ce n'est plus l'Islamisme qu'il s'agit de combattre, mais la

révolution ; ce n'est plus Jérusalem qui est l'objet de la lutte, mais Rome.

Cette croisade, la plus sainte de toutes, a commencé en 1860. A cette époque, fut réalisé le vœu magnanime exprimé dans le testament ci-dessus. Le baron Victor de Vigier de Mirabal, à peine âgé de 16 ans, s'engagea au service du Saint-Père, et, depuis sept ans, son dévouement ne s'est pas démenti. Soldat de Castelfidardo et de Bagnorea, où il vient de recevoir une glorieuse blessure, il a vaillamment fait son devoir. Le jeune croisé du XIXe siècle va prendre lui-même la parole, dans deux lettres destinées aux intimes communications de la famille et de l'amitié.

On y verra fidèlement suivie la tradition des ancêtres, et la réalisation de cette maxime : *noblesse oblige*. Nous croyons inutile de dire que ce même hommage doit être rendu à la plupart de ses compagnons d'armes.

« Le 19 août 1860, je me séparai de ma famille pour aller m'enrôler dans l'armée pontificale, commandée par le général Lamoricière. Je partis de Paris pour me rendre à Marseille, où j'arrivai le 20 à six heures du soir, en compagnie de quelques jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient MM. de Sapinaud, fils du général de Sapinaud, qui s'est immortalisé dans les guerres de la Vendée, du Fougerays, de Toucheboeuf, Ménard, Wyart, qui allaient également s'engager à Rome.

» Je m'embarquai le même jour, à dix heures du soir, pour Civita-Vecchia. Sur le paquebot, je fis connaissance

avec MM. le comte de Lorges et le marquis de Carrière. Le premier devait entrer dans les guides, le second dans le bataillon franco-belge, dont je devais moi-même faire partie. Je débarquai à Civita-Vecchia le 22 août à dix heures du matin. Nous fîmes la plus charmante et la plus heureuse traversée ; la Méditerranée, si houleuse d'habitude, surtout près des côtes, était calme et tranquille, et semblait favoriser notre voyage. Je partis de Civita-Vecchia le même jour, à quatre heures, pour Rome, où j'arrivai par le chemin de fer, à sept heures du soir. Je me rendis, avec mes compagnons de voyage, à l'hôtel de la Minerve, où nous restâmes deux jours à faire nos préparatifs. Les grands événements auxquels nous allions prendre part, cette fraternité croissant de jour en jour, et qui nous unissait tous dans une même pensée et dans un même désir, ces préparatifs guerriers, ces voyages rapides que nous faisions depuis notre départ de France, l'aspect de Rome, la bénédiction du Saint-Père, il y avait dans tout cela quelque chose de solennel.

» Nous signâmes tous notre engagement le 25, et nous fûmes immédiatement casernés ; puis nous partîmes pour Terni, où nous devions être incorporés dans le bataillon franco-belge. Nous arrivâmes en vue du camp le 31 août, après trois jours de marche forcée ; prélude agréable de ce que nous devions faire plus tard ; mais nous étions si contents, si joyeux, que nous n'y faisions pas attention. Nous fûmes reçus, en arrivant au camp, par le commandant de Becdelièvre, qui nous adressa quelques paroles de

bienveillance et de félicitation ; et nous fûmes aussitôt répartis dans les trois compagnies qui formaient alors le bataillon connu sous le nom de franco-belge (zouaves pontificaux).

Après quelques semaines de campement, pendant lesquelles nous faisions l'exercice deux fois par jour, notre bataillon reçut l'ordre de lever le camp; nous nous dirigeâmes vers Ancône, pour faire notre jonction avec le général Lamoricière. Nous arrivâmes à Loreto le 27 septembre, après des marches forcées, des privations de toute nature. Plusieurs furent obligés de rester en route, ne pouvant faire les quinze ou dix-huit lieues que nous faisions chaque jour. Nous campâmes aussitôt sur l'ordre de notre commandant ; les guides qui étaient à cheval et se trouvaient en avant, vinrent alors nous avertir que l'ennemi n'était campé qu'à quelques milles de nous. Notre commandant de Becdelièvre nous fit, sur le soir, une courte allocution, nous disant que, le lendemain, on en viendrait aux mains, que cela chaufferait dur. « Faites » comme moi, mes amis, réglez vos papiers, de manière à » être en état de bien recevoir l'ennemi. »

« Le lendemain, en effet, nous levâmes le camp vers huit heures du matin, et notre petite colonne se mit en marche dans l'ordre suivant : le régiment italien formait l'avant-garde; le bataillon franco-belge était au centre; les deux régiments autrichiens, avec les dragons et l'artillerie, formaient l'arrière-garde.

» Après deux ou trois heures de marche, les premiers

coups de fusil se firent entendre; les Italiens qui formaient l'avant-garde avec les carabiniers à pied, se déployèrent alors en tirailleurs et disparurent à notre regard. Notre commandant nous fit traverser la rivière: arrivés sur l'autre rive, nous nous divisâmes en pelotons, et nous répondîmes au feu de l'ennemi par des décharges bien nourries. L'ennemi occupait une éminence d'où il pouvait nous mitrailler à l'aise; il était urgent de s'en emparer. Le brave général de Pimodan était à notre tête; nous étions tous, officiers et soldats, prêts à mourir. Nous criâmes tous dans un même élan de suprême volonté: « A la baïonnette! »

» Et notre petit bataillon franco-belge, avec les carabiniers, se précipita en avant. La charge fut magnifique d'enthousiasme: les ennemis surpris et déconcertés lâchèrent pied, nous laissant quelques prisonniers, et nous restâmes maîtres de la position qu'ils occupaient; mais quelle ne fut pas notre surprise, de reconnaître des soldats piémontais, au lieu de garibaldiens que nous croyions combattre!

» Nous vîmes alors que nous étions trahis et perdus, car l'armée piémontaise, qui se déroulait à nos regards, était formidable; nous allions être écrasés sous le nombre inévitablement.

» Le général de Pimodan, et notre commandant de Becdelièvre étaient restés à notre tête et nous avaient donné l'exemple. Le général de Pimodan nous complimenta sur notre premier succès, et sur la charge que nous venions

d'exécuter avec tant de vigueur. Comme il nous parlait encore, nous encourageant à nous conduire en braves et à ne pas abandonner la position que nous avions conquise, une balle vint le frapper à la joue gauche et lui fracassa la mâchoire; il continua néanmoins à nous parler, comme s'il n'eût pas été blessé, surmontant sa douleur avec une énergie extraordinaire. Nous nous déployâmes en tirailleurs, profitant de tous les accidents de terrain ; tantôt couchés, tantôt à genoux, nous faisions feu dans toutes les positions. Quoique peu habitués, en général, à bien calculer les distances, et à proportionner l'élévation de notre tir, cependant visant toujours sur les forces massées des Piémontais, nous leur faisions éprouver de grandes pertes, et notre feu était si bien nourri qu'ils n'osèrent pas avancer : après une heure de combat, notre intrépide général, le marquis de Pimodan, qui était toujours resté à cheval, à notre tête et sous le feu de l'ennemi, reçut une balle dans le flanc droit... Cette seconde blessure était mortelle; notre valeureux chef tomba à la renverse. Plusieurs de nos camarades des plus près se précipitèrent pour le relever, et pour l'emporter loin du combat, malgré sa résistance, car il ne voulait pas abandonner le champ de bataille. — On l'emporta dans une maison qui se trouvait dans la plaine.

» Me trouvant sur le passage, je me rapprochai pour voir une dernière fois mon brave et infortuné général ; il paraissait souffrir beaucoup, mais on voyait qu'il se faisait violence pour surmonter sa douleur, et nous donner

l'exemple. Une soif brûlante le dévorait et augmentait encore ses souffrances, et je crus entendre qu'il demandait à boire. Je courus aussitôt à la rivière, qui était proche ; je remplis mon bidon, et je revins en hâte vers le pauvre blessé. Je le lui présentai ; il le pressa avec ses lèvres brûlantes, puis il but à longs traits. Un peu calmé par la fraîcheur de l'eau, il nous prit les mains en signe de reconnaissance, en disant : « Laissez-moi ! laissez-moi, mes amis, mourir sur le champ de bataille, et retournez à votre poste faire votre devoir. » Belles et sublimes paroles, qui nous firent tressaillir jusqu'au fond du cœur ! Nous ne nous rendîmes pas au désir de notre héroïque général ; ceux qui le portaient le déposèrent dans la petite maison, et je retournai à mon poste, plus que jamais déterminé à mourir et à vendre chèrement ma vie. Mais notre pauvre bataillon était bien décimé. Il fit des prodiges de valeur, mais tant de dévouement et de faits héroïques devaient être inutiles. Nous avions presque épuisé toutes nos cartouches, comment résister aux forces de l'ennemi, qui grossissait toujours ? Nous allions tous périr... Il y avait bien des heures que nous défendions la position contre plus de huit mille Piémontais déployés en bataille ; n'étant pas soutenus, exposés également aux balles de nos Italiens, qui avaient perdu la tête, et tiraient au hasard, notre mort était imminente.

» Mais Notre-Dame de Lorette veillait sur nous ; assez de sang avait été répandu. Dieu avait agréé le sacrifice, de nobles victimes avaient été frappées, et l'héroïsme et le

dévouement s'étaient donné la main pour immortaliser cette journée du 18 septembre, qui vivra autant que le monde. Nous restions soixante debout, il faut que la sainte Vierge nous ait couverts de son égide !... Elle a voulu nous conserver, pour que nous puissions redire à la France catholique le triomphe de ses enfants, morts martyrs de leur foi et de leur dévouement.

» Le général de Lamoricière, qui avait tout vu, accourut alors, au galop de son cheval, suivi de son aide de camp, M. de Lorgeril, et de deux guides. Il prononça quelques mots que je ne pus entendre ; puis il précipita sa course furieuse vers Ancône, où il put pénétrer, quoique poursuivi par un détachement de lanciers, que les Piémontais avaient lâché contre lui pour le prendre. Notre illustre général ne dut son salut qu'à son énergie et à la vitesse de son cheval. Comme toujours, il n'avait pas craint d'exposer sa vie, en venant se placer au front de notre bataillon, sous les balles et la mitraille piémontaises.

» Le général Lamoricière avait ordonné la retraite. Nous nous repliâmes alors sur Loreto. Les Allemands vinrent se placer à notre gauche, et nous protégèrent. Arrivés à Loreto, nous voulûmes résister encore,... mais réduits à un si petit nombre, que faire contre une armée qui s'avançait vers nous?... Nous fûmes obligés de nous rendre; nos chefs nous y encouragèrent, et nous capitulâmes. On rendit hommage à notre courage en n'exigeant de nous aucune condition et en nous rendant les honneurs militaires. Nous allâmes déposer nos armes à Recanati, petit port situé à

une lieue de Loreto. Nous restâmes prisonniers pendant huit jours. Nous partîmes ensuite sous l'escorte d'un bataillon du 10e de ligne. Nous traversâmes Macerata, Pérouse, Foligno, Spolète. Après neuf jours de marche, le chemin de fer nous conduisit jusqu'à Livourne, où nous nous embarquâmes pour Gênes, où nous arrivâmes après douze heures de traversée. L'ambassadeur français nous fit venir à Turin, où il nous donna des feuilles de route pour la France. »

Rendu à la liberté, M. de Mirabal vint passer un mois, à Paris, au sein de sa famille, puis il s'empressa de retourner à Rome, pour la réorganisation des zouaves pontificaux. Depuis lors, il n'a pas revu la France. Fidèle à son poste, uni de cœur à ses compagnons d'armes, il a monté avec eux, autour du trône pontifical, cette garde d'honneur qui dure depuis sept ans. Élevé naguère au grade de sous-lieutenant, pour ses bons et loyaux services, M. de Mirabal a eu la gloire de verser le premier son sang pour la cause du Saint-Père, dans la magnifique campagne qui vient de s'ouvrir, et qui sera l'une des admirations de la postérité. Il va prendre lui-même la parole pour raconter ce nouvel exploit, avec une modestie et une convenance de ton qui ne lui font pas moins d'honneur que son courage. Voici la lettre qu'il écrivait le 9 du courant à son père, le comte de Vigier de Mirabal.

« Viterbe, le 9 octobre 1867.

» Cher père,

» Le 5 octobre, nous avons livré bataille aux garibaldiens qui occupaient la ville de Bagnorea, au nombre de plus de cinq cents. La première balle a été pour moi; mais la Providence me protégeait; j'ai eu l'avant-bras gauche traversé juste entre les deux os. Vous voyez, mon cher père, que ma blessure est tout à fait sans gravité. Avec l'aide de Dieu, j'ai pu continuer à me battre encore deux heures et demie, après avoir bandé mon bras avec mon mouchoir, et accomplir jusqu'à la fin mon devoir de soldat [1].

1. Ce même sang qui vient de couler pour la croix à Bagnorea, avait coulé pour les lys à la journée du 10 août 1792. Le grand-père de M. Victor de Mirabal, surnommé *le beau comte*, était l'un des gentilshommes de la cour de Louis XVI, et il fut massacré dans les Tuileries par les révolutionnaires, pendant qu'il leur tenait tête pour protéger la fuite du Roi. Quelque temps avant l'émeute, Louis XVI avait lui-même désarmé ses gentilshommes, espérant apaiser par là les fureurs populaires. Il n'en fut rien et bientôt la multitude se précipita dans le palais, massacrant et brisant tout sur son passage. Doué d'une force prodigieuse, le comte de Mirabal appuya son épaule contre une porte qui communiquait aux appartements royaux, et il soutint pendant quelque temps l'effort des émeutiers. Bientôt la porte fut brisée, et le comte désarmé se trouva en face de la féroce populace. Un historien le compare au lutteur antique, combattant à force de poings, tête et poitrine découvertes. Il tomba écrasé sous le nombre, et sa tête fut promenée au bout d'une pique, dans les rues de Paris.

» Nous avons pris toutes les positions occupées par les garibaldiens, et après les avoir mis en fuite, nous sommes entrés dans la ville au milieu des acclamations des habitants, enivrés de bonheur d'être délivrés de cette canaille, qui a commis dans la ville toutes sortes d'horreurs.

» Le ciel était avec nous, car nous n'avons eu parmi les zouaves que trois blessés, dont un est mort; la ligne a eu deux blessés; en tout quatre blessés et un mort. C'est miraculeux, car la résistance a été plus vive qu'on n'aurait pu l'attendre de bandits indisciplinés. Notre étonnement a cessé quand nous avons vu parmi les prisonniers que nous avons pris, au nombre de quatre-vingts à peu près, une quantité de *déserteurs* piémontais. Leurs pertes ont été considérables, tant morts que blessés; au moins cent quarante connus, et on en apporte continuellement qui ont été trouvés dans la campagne. Bref, nous avons donné une leçon dont ceux qui y assistaient se souviendront.

» Le pays est parfaitement tranquille du côté de Viterbe, et des colonnes ont été envoyées pour surveiller activement la frontière. — Règle générale, cher père : ne faites aucune attention aux fables des journaux de la révolution.

» Tout le monde me témoigne ici la plus vive sympathie. J'ai reçu plusieurs fois la visite du général, et celle des autorités de la ville. Je ne me trouve réellement pas à plaindre. Du reste, en admettant qu'il fût arrivé pis, quelle consolation n'auriez-vous pas eue, au milieu de

votre douleur, d'apprendre que j'avais rempli bravement mon devoir! Que l'on se bat bien quand on se bat pour une cause sainte! C'est ce qui fait notre force.

» Un jour après ma blessure, je suis revenu à Viterbe, où je savais devoir être admirablement soigné. Je suis au milieu d'une famille de braves gens, qui m'aiment comme leur enfant, et qui ont pour moi tous les soins imaginables.

» Je n'ai donc absolument besoin de rien, si ce n'est d'une bonne lettre de vous, cher père.

» Je vous écris de mon lit ; le docteur me dit que dans un mois, peut-être avant, il n'y paraîtra plus et que même mon bras aura, avec le temps, la même force qu'avant. Remercions donc le Seigneur et espérons que nous nous reverrons bientôt. »

Il y a des choses que l'auteur de cette lettre passe sous silence, mais qui ont été publiées par ses compagnons d'armes. Les voici : à la première attaque, qui eut lieu sur les hauteurs de Bagnorea, les zouaves s'élancèrent en criant : « Vive Pie IX! En avant les zouaves! A la baïonnette! » Culbutés par ce choc terrible, les garibaldiens prennent la fuite et vont se renfermer dans un couvent, d'où ils font feu par toutes les fenêtres et du haut d'un clocher.

Les zouaves se précipitent, et le lieutenant de Mirabel, remarquable entre tous par sa taille herculéenne, couvert de son sang et armé d'une hache, à la manière des anciens chevaliers, frappe la porte à coups redoublés la

fait voler en éclats, et alors les garibaldiens épouvantés jettent leurs armes en criant : « Laissez-nous la vie, nous nous rendons. »

Voilà ce que le jeune soldat de Pie IX avait oublié dans sa lettre : il nous pardonnera d'avoir réparé cette omission.

On peut relire maintenant le testament de très-noble et très-puissant homme Baudouin de Vigier de Mirabal, et l'on sera convaincu que à présent n'a pas dégénéré de jadis.

Puissent ces dévouements à la sainte cause de l'Église, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, consoler dans ses malheurs une noble et respectable famille ! Puisse la Providence, par des retours favorables, lui ménager des jours heureux même ici-bas, en attendant les récompenses qui ne finiront jamais!

IV

Une bande rouge étant rentrée dans Acquapendente après le départ des troupes pontificales, on envoya pour la déloger, le 13 octobre, un détachement composé de gendarmes, de zouaves et de fantassins indigènes, qui réoccupa la ville sans coup férir et en faisant un assez grand nombre de prisonniers... — Les zouaves étaient commandés par le sous-lieutenant Joubert, un brave Breton, grièvement blessé, en 1860, à Castelfidardo.

Le même jour, un détachement de moins de cent zouaves,

commandé par les lieutenants Guillemin, — un autre blessé de 1860, — et de Quélen, était parti de Monte-Maggiore pour aller faire une reconnaissance du côté de Nerola. Chemin faisant, Arthur Guillemin apprit que Monte-Libretti venait d'être occupé par une forte bande de garibaldiens. Aussitôt, malgré l'infériorité numérique de son détachement, il marcha sur cette dernière localité, résolu à en chasser l'ennemi. Une heure après, les zouaves rencontraient trois cents garibaldiens, sortis de la ville à leur rencontre. Les culbuter à la baïonnette ne fut que l'affaire d'un instant; déjà les zouaves se croyaient vainqueurs, lorsque les garibaldiens s'arrêtèrent dans leur déroute et firent volte-face, en apercevant un corps de six cents des leurs, qui venait les secourir. Écrasés par le nombre et par une grêle de balles, les zouaves se retirèrent en bon ordre, emmenant dix prisonniers, mais ayant onze blessés et six morts, parmi lesquels le brave lieutenant Guillemin.

Étonné, démoralisé par la contenance héroïque de ce petit détachement, et le prenant peut-être pour l'avant-garde des zouaves, l'ennemi n'osa pas le poursuivre et évacua la ville quelques heures après.

« Quatre-vingt-dix zouaves, dit une correspondance de Rome, partis de Monte-Maggiore pour aller faire une reconnaissance du côté de Nerola, ayant appris que Monte-Libretti avait été réoccupé par une troupe de garibaldiens numériquement bien plus forte que la leur, voulurent néanmoins marcher sur ladite localité pour la délivrer.

La valeur et l'énergie que les zouaves déployèrent dans leur attaque en se battant presque toujours à la baïonnette, furent telles qu'ils réussirent, après une lutte acharnée, à reprendre la position.

» Malheureusement, il survint une autre bande de six cents garibaldiens qui se mit en devoir de les attaquer.

» Les zouaves, épuisés de fatigue en raison de la lutte qu'ils avaient déjà soutenue, durent abandonner la position qu'ils avaient gagnée; mais ils opérèrent leur retraite en bon ordre en se couvrant par un feu de mousqueterie bien nourri, et non-seulement ils emportèrent leurs blessés, mais encore ils emmenèrent dix garibaldiens qui étaient tombés en leur pouvoir, sans que la bande qui venait d'arriver osât les poursuivre.

» Dans cette double rencontre, nous avons eu à déplorer la mort d'un officier. Nous avons eu onze blessés, parmi lesquels se trouve un officier. Il nous est impossible de donner des détails sur les pertes des garibaldiens, mais nous savons qu'elles ont été graves et qu'ils ont eu un certain nombre de morts et de blessés, parmi lesquels se trouvent plusieurs soi-disant officiers. »

« Vaincus, écrivait un témoin oculaire, les garibaldiens allaient se retirer, lorsque leur commandant, à cheval et vêtu d'une chemise rouge, sortit de la ville pour les ranimer et les ramener au combat. Dans la mêlée terrible qui s'engagea alors, cet officier eut son cheval tué, et tandis qu'il cherchait à se relever, il fut mortellement blessé et tomba pour toujours. Peu après, le clairon des zouaves

sonna la retraite et cette poignée de braves se retira en bon ordre et si fièrement que les garibaldiens, bien que dix fois plus nombreux, n'osèrent pas les poursuivre.

» Le combat dura plus d'une heure et fut, on ne peut plus acharné et sanglant. Nos soldats ont eu quinze hommes tués ou blessés. Des deux officiers, l'un a été tué et l'autre blessé. Nous ne saurions préciser la perte de l'ennemi ; mais elle doit avoir été fort importante, puisqu'il n'osa poursuivre ce petit corps de zouaves, lui laissant emporter tous ses blessés et emmener dix prisonniers faits dans la première lutte. »

Un des combattants de Monte-Libretti écrivait à un de ses amis, le lendemain du combat :

« Hier, 13 octobre, à cinq heures du soir, une compagnie de zouaves, arrivant à Monte-Libretti pour y coucher, ne se doutant de rien, fut attaquée par douze cents garibaldiens, commandés par Menotti Garibaldi, fils aîné de Garibaldi ; elle était commandée par M. le lieutenant Guillemin et M. le sous-lieutenant de Quélen, parent de monseigneur de Quélen : ils étaient quatre-vingts contre onze cents. Après une héroïque défense, on fut obligé de se retirer. Nous avons à pleurer la mort de ces deux vaillants héros qui, toujours les premiers en avant, après avoir tué un bon nombre d'ennemis, ont confessé leur foi de leur vie ; tous les deux sont morts vaillamment : le lieutenant Guillemin de trois balles dans la poitrine, le sous-lieutenant de Quélen d'une balle qui lui entra dans le genou, qui suivit l'os de la hanche et se logea dans les



chairs après lui avoir cassé et brisé en morceaux l'os depuis le genou jusqu'à la hanche (jugez quelle souffrance !); puis, étant tombé par terre, il reçut un coup de crosse à la tête qui lui fit perdre connaissance. Il mourut deux jours après; le lieutenant Guillemin dix minutes après sa blessure. Ayant déjà reçu une balle dans la poitrine, il se mit à crier, en se voyant tout couvert de sang : « Vive Pie IX! lui seul est Roi. » Il eut encore la force de charger le fusil qu'il avait pris à un garibaldien, et tira sur un officier piémontais qu'il tua; au même instant, deux autres balles l'atteignirent, et il mourut comme un saint. Son dernier cri fut encore : « Eh bien! vive Pie IX! » Quand on raconta ce fait au Saint-Père, il se mit à pleurer comme un enfant. Pauvre Saint-Père!

» Nous avons eu aussi pas mal de blessés; un sergent, M. de la Begassière; trois caporaux, dont deux très-dangereusement, et un autre sergent, Blévenec, de Nantes, qui a eu la lèvre supérieure emportée par une balle. Ces deux braves sergents, blessés eux-mêmes, ont exécuté une magnifique retraite, en emportant nos blessés et emmenant des prisonniers. Harassés de fatigue, épuisés par la perte du sang, ils ne se sont reposés qu'après cinq heures de marche. Les garibaldiens ont eu des pertes considérables ce jour-là, bon nombre d'officiers tués, entre autres un commandant, puis beaucoup de morts et de blessés et environ quarante prisonniers.

» Il ne faut pas perdre ce trait, peut-être le plus beau et le plus glorieux pour notre drapeau. Le sergent-major

Bac, avec seize hommes, n'ayant pas eu le temps de battre en retraite avec les autres zouaves, se retrancha avec ses hommes dans une maison. Il se défendit vaillamment contre mille garibaldiens environ qui restaient encore dans la ville : lui-même en tua dix-sept à coups de carabine. Il s'était posté dans l'embrasure d'une fenêtre, et, de là, tous ceux qui voulaient escalader étaient immédiatement étendus raides morts. Soit que les garibaldiens eussent peur d'entourer la maison qui leur a coûté ainsi bien des hommes, soit qu'ils crussent que d'autres zouaves arrivaient par derrière, ils ont quitté la ville en déroute, en laissant tous leurs morts et leurs blessés, de sorte que le sergent-major Bac et ses seize hommes sont restés possesseurs de Monte-Libretti. Quelle Providence de Dieu ! seize hommes rester maîtres d'une ville occupée par mille garibaldiens !...

» Bien que nous ayons été obligés de battre en retraite après trois heures de lutte, ce combat nous est aussi glorieux qu'une victoire; car pensez donc que nous aurions dû être écrasés par eux, qui étaient douze cents, et c'est tout le contraire : deux cents sont mis hors de combat, le reste abandonne la ville devant seize zouaves, après les avoir combattus toute la nuit. Ce n'est autre chose qu'un miracle. Du reste, cela nous a valu bien des éclaircissements, car sur ces garibaldiens tués ou blessés on a trouvé des papiers. Il est prouvé que les officiers étaient des officiers piémontais travestis en garibaldiens; on a reconnu aussi beaucoup de bersaillers piémontais parmi les prisonniers, les morts ou les blessés. »

Monte-Libretti est une commune du district de Rome commandée par un château fort démantelé qu'habitent environ deux cents personnes. La population totale est de huit cents âmes. Monte-Libretti n'est qu'à quelques kilomètres de Nerola, et de Monte-Maggiore, vaste fief dont la position stratégique, sur une colline élevée, en rend la possession fort importante. Inconnu hier encore, le bourg de Monte-Libretti, où coula le sang des Guillemin et des Quélen, a maintenant sa place dans l'histoire, — une place éternellement glorieuse.

« Un de nos frères d'armes de Castelfidardo, écrivait M. Lefèvre peu de jours après le combat de Monte-Libretti, le lieutenant Arthur Guillemin, d'Aire, a été appelé à l'honneur de combattre pour la cause qu'il avait embrassée, et il est tombé, cette fois pour ne plus se relever, frappé de six blessures dans la rencontre qui a eu lieu dimanche.

» A la douleur de sa famille et de ses amis, vient se mêler une légitime consolation : « mort au champ d'honneur, mort martyr de sa foi et de son dévouement, » ce sont de ces mots qui font toujours tressaillir le cœur, et qui évoquent devant les yeux l'image radieuse de ceux que nous perdons. Non, Guillemin, nous ne vous plaignons pas ; vous avez ajouté à l'honneur de votre famille, à l'honneur de votre pays ; le martyr qui vous a devancé là-haut, Misaël de Pas, la première victime de 1860, vous a reçu en digne frère dans le monde où s'oublie toute douleur.

où va sonner bientôt l'heure des réparations et du triomphe!...

» C'est par voie télégraphique que nous avons appris la mort de Guillemin. Nous ne tarderons pas, sans doute, à recevoir une lettre qui nous donnera quelques détails.

» Guillemin, fils d'un libraire d'Aire, fut un des premiers à s'enrôler sous la bannière du Souverain-Pontife. Blessé grièvement à Castelfidardo d'un coup de baïonnette qui lui traversa la poitrine, il revint dans sa famille pour recevoir les soins que réclamait son état. Longtemps on désespéra de ses jours; un moment même on le crut mort, il guérit pourtant, mais ce fut par un miracle; au moins attribua-t-il son retour à la santé et à la vie à l'intercession du saint d'Amettes.

» Guéri, il se hâta de retourner auprès de son drapeau et continua de se montrer soldat courageux et zélé chrétien. C'est lui qui commandait les zouaves à Ceprano, l'année dernière. »

En 1860, à l'ambulance de Saint-Marc d'Osimo, Arthur Guillemin et moi, nous étions voisins de lit, tous deux blessés d'un coup de baïonnette dans la poitrine. J'admirais sa douceur, sa foi, sa résignation, son ardent dévouement.

Le lendemain du combat de Castelfidardo, comme on pansait sa blessure, elle rendit tout à coup un flot de sang. Chacun de s'empresser autour de lui, médecins, religieux, infirmiers.

— Ce n'est rien, leur dit-il avec un sourire, ce n'est

qu'un peu de sang qui coule, et je l'aurais versé avec joie jusqu'à la dernière goutte!

La douceur de Guillemin n'excluait pas l'énergie. Au mois de décembre 1861, nous causions ensemble dans un petit café du Corso, lorsque cinq ouvriers, qu'à leur accent on reconnaissait pour des Piémontais, tirèrent d'un manteau un bouquet tricolore, — camélias rouges, camélias blancs et feuillage, — rouge, blanc, vert. — Le bouquet fut avec ostentation placé dans un vase sur la table et les cinq sectaires se mirent à boire et à trinquer d'une manière significative.

Guillemin se leva, marcha vers les buveurs, prit le bouquet, le foula aux pieds, et revint à sa place, sans avoir dit un seul mot. Les autres poussèrent un rugissement et sortirent des couteaux; Guillemin sortit tranquillement son révolver et le posa sur notre table. Une seconde après, il n'y avait plus que nous dans le café; les cinq fleuristes s'étaient prudemment éclipsés.

Je sus plus tard que c'étaient des ouvriers piémontais, employés aux travaux du chemin de fer de Frascati.

La fin glorieuse d'Arthur Guillemin sera l'impérissable honneur de son nom, de sa famille, de son pays même! Heureuse la famille, heureuse la terre qui produit de tels héros!

Urbain de Quélen devait mourir des huit blessures qu'il reçut à Monte-Libretti. Digne héritier d'une ancienne maison chevaleresque de Bretagne, digne fils des Croisés et de ce Jean de Quélen qui fut le compagnon de du Gues-

clin, ce noble enfant devait sortir de la vie à son premier pas dans la jeunesse, mais non sans avoir donné à son nom un grand et nouvel éclat, une ineffaçable illustration.

Les autres zouaves tombés à Monte-Libretti étaient le caporal Collingridge, Baker, de Gough, Damenard, Kronen, Oten, Mercier et de Coster; martyrs héroïques de la plus sainte et de la plus auguste des causes!

Alfred Collingridge était né aux environs de Londres en 1845; il habitait Passy depuis 1857 et s'était engagé aux zouaves pontificaux au mois de mai 1866. Nous avons pu lire une longue lettre, écrite en français, qu'il adressait de Monte-Rotondo à ses parents, le 16 octobre, deux jours avant le combat qui devait lui coûter la vie. Dans cette lettre pleine de cœur, d'esprit et de foi, il décrivait les pays qu'il traversait, racontait les incidents de l'étape, et touchait en passant aux petites misères de la vie militaire qu'il supportait résolûment. Il terminait en annonçant à sa famille de nouvelles et prochaines lettres; hélas! elles ne vinrent pas; celle-là devait être la dernière!

C'était la première fois qu'Alfred Collingridge se trouvait au feu. Il tua de sa main plusieurs garibaldiens, fut entouré et tomba enfin percé de quatre ou cinq blessures; il eut la consolation de recevoir les sacrements avant de mourir; le prêtre qui les lui administra, raconte ainsi ses derniers moments qui furent des plus touchants :

« Sa joie en me revoyant ne pouvait être comparée qu'à la mienne; je lui donnai tous les sacrements; son jeune

frère, aussi admirable que son aîné, faisait partie de notre expédition, il a revu son frère et l'a soigné; le soir, vers quatre heures, je le trouvai beaucoup plus mal; il faiblissait beaucoup, il était en peine de savoir ce qu'il y avait de plus parfait, de se faire quelque violence pour chercher à vivre encore, ou bien de se laisser aller pour mourir. Il répétait :

» — Mon Jésus! mon cher Jésus! je vous offre ma vie pour l'Église romaine, pour le Pape, pour mes parents. Jésus, Marie, Joseph! Monsieur l'abbé, dites à mes parents que je les aime bien; mon père! ma mère! mes sœurs! mon frère!

» Il s'assoupit et s'endormit dans le Seigneur.

» Son frère revient un instant après sa mort, l'embrasse tendrement et des pleurs abondants, longtemps comprimés, soulagent le cœur du pauvre enfant. A mes paroles de consolation, il répond :

» — Je retourne à mon poste, je suis de garde à la porte de la ville, je ne puis quitter qu'un instant.

» Quel beau sacrifice! Comme il est fait généreusement!

» Le lendemain, en ramenant les prisonniers, j'admirais ce pauvre jeune homme partageant son pain avec ceux qui, trois heures auparavant, avaient tué son frère [1]. »

Parmi les blessés de Monte-Libretti, se trouvaient le

1. M. l'abbé Chéruel, curé de Saint-Honoré de Passy, célébra, le 12 décembre, un service solennel pour le repos de l'âme d'Alfred Collingridge.

brave Raphaël de la Bégassière, sergent-major, qui tua de sa main le chef garibaldien; le zouave de Hullu, frappé d'une balle au genou; le zouave Maudier, blessé d'un coup de sabre à la main gauche et d'une balle à la cuisse. — Mais il faudrait un volume pour raconter tous les traits de bravoure accomplis par cette poignée de mercenaires pendant ce glorieux combat!

Le 18 octobre, Monte-Libretti était réoccupé sans retour par les troupes romaines.

V

Le 12 octobre, pendant que la garnison pontificale opérait une reconnaissance du côté de Cervara et de Camerata, une bande garibaldienne envahit la petite ville de Subiaco. Le lieutenant Desclée, à la tête de trente zouaves, revient sur ses pas, rentre dans Subiaco, attaque la bande, en tue le chef de sa main et fait de nombreux prisonniers.

Voici comment un habitant de Subiaco raconte l'invasion garibaldienne et le combat qui la suivit :

« Les rouges étaient commandés par un nommé Emilio Blenio, de Milan, chef renommé par sa hardiesse. Ils entrèrent dans la ville avec une bande garibaldienne et en criant : Vive Garibaldi ! vive Subiaco ! vive Rome ! Frères, armez-vous pour vous délivrer de la tyrannie ! Les quel-

ques gens du peuple qui se trouvaient dans les rues se retirèrent en fuyant, ne voulant prendre aucune part à ce désordre, quelque instance que leur en fît le chef Blenio. La horde s'avança de la place de l'église majeure, où la garnison de la Rocca dirigeait son feu sans succès, à cause de la distance, jusqu'à la place où se trouve la résidence du gouverneur. On entoura cette demeure et on y mit des sentinelles. Le chef monta alors, accompagné de quatre des siens et se présenta devant le gouverneur, lui intimant l'ordre de lui consigner l'autorité, de lui faire la remise de la garnison et du château abbatial, de proclamer le gouvernement provisoire de Garibaldi et de se constituer prisonnier entre ses mains pour servir d'otage à la bande.

» Le gouverneur, en présence de l'autorité communale et des autres employés présents, protesta hautement contre l'attentat qui se commettait. De là Blenio, suivi par d'autres garibaldiens, se rendit près de Mgr Manetti, évêque administrateur de l'abbaye de Subiaco, et lui fit les mêmes intimations. Celui-ci répondit que le château n'était pas en son pouvoir et qu'il avait seulement autorité et juridiction sur les ecclésiastiques. Alors cet individu lui signifia qu'il était prisonnier comme le gouverneur et le fit garder à vue dans sa chambre, ayant eu soin de mettre des sentinelles aux portes du séminaire.

» Cela fait, Blenio retourna près du gouverneur, gardé à vue par un garibaldien gradé et par un autre individu, et lui demanda s'il y avait dans les prisons quelque indi-

vidu pour cause politique. Ayant reçu une réponse négative, il insista alors avec force, pour la remise du château abbatial, la proclamation du gouvernement provisoire de Garibaldi, déclarant qu'il était résolu à résister à outrance et jusqu'au dernier sang, plaçant, en cas d'attaque, au premier rang l'évêque, le gouverneur et les deux autres ôtages dont il s'était emparé, le chevalier Tocci et le gonfalonier.

» Tandis que toutes ces menaces avaient lieu, sans amener le moindre résultat favorable aux vues de Blenio, quatre heures sonnèrent. Au même instant arrivèrent les soldats qui étaient allés à Camerata et à Cervara. Sans respirer un seul instant, ils se précipitèrent sur les garibaldiens qui entouraient la demeure du gouverneur sur ladite place, et qui avaient à leur tête le capitaine Blenio qui tenait forcément à ses côtés le gonfalonier de la ville. Ce n'est que par une protection vraiment divine que ce magistrat put conserver la vie au milieu des balles qu sifflaient de tous les côtés sur sa tête.

» Au même moment, un détachement de huit ou dix zouaves et gendarmes courut au séminaire, délivra notre évêque et fit prisonniers les cinq garibaldiens qui le gardaient.

» La mort du chef Blenio et de deux autres garibaldiens, la blessure de plusieurs autres, la capture de plusieurs chemises rouges, la mise en fuite de cette horde de bandits, l'arrestation des cinq individus qui gardaient l'évêque, tels furent les faits qui terminèrent une journée dont



le souvenir ne s'effacera pas aisément de la mémoire des habitants.

» La population, dont l'attitude silencieuse et pleine de dédain est digne du plus grand éloge, se vit à peine délivrée de ses envahisseurs qu'elle se livra à la joie la plus vive, acclamant avec transport Pie IX, Pape et Roi.

» Bien que le jour fût sur le point de cesser, les troupes se lancèrent immédiatement à la poursuite des garibaldiens qui s'étaient réfugiés dans les bois et en arrêtèrent plusieurs. Le nombre des prisonniers s'élève à quinze. Le lendemain, on parvint à mettre la main sur deux autres, ce qui porte le nombre des prisonniers à dix-sept. D'importants papiers, trouvés dans les poches de Blenio, montrent de la manière la plus évidente le but de cette inique et sacrilége invasion et quels en sont les promoteurs.

» Nos braves soldats n'ont eu que quelques blessés et encore peu gravement. Parmi ceux-ci se trouve le lieutenant des zouaves, M. Desclée, qui fut blessé par une baïonnette au moment où il se précipitait sur Blenio.

» Gloire et honneur à nos intrépides soldats, qui savent défendre si héroïquement, au prix de leur sang, notre Souverain légitime contre la plus inique, la plus odieuse et la plus préméditée de toutes les invasions ! »

Ce que néglige de mentionner l'honorable correspondant, c'est la part prise par les habitants de Subiaco, sans en excepter les femmes, à l'expulsion des rouges. N'ayant point d'armes, hommes et femmes faisaient pleu-

voir, pendant le combat, sur les garibaldiens, une grêle de projectiles, briques, pierres, batteries de cuisine. — Voilà un plébiscite spontané non moins qu'éloquent, et dont ne se vantera certainement pas le chef du cabinet italien!

Les prisonniers faits par les zouaves étaient tous étrangers au territoire pontifical; ils demandaient grâce à genoux et en tremblant, et pour attendrir leurs vainqueurs, ils criaient à tue-tête : vive le Pape! vive Pie IX! vive l'Église!

Pauvres diables! il y en avait qui pleuraient en suppliant qu'on leur laissât la vie!

Tous cependant n'étaient pas du même acabit : témoin celui qui essaya de tuer traîtreusement le brave Desclée.

« Le lieutenant, raconte un témoin oculaire, couchait en joue un garibaldien ; celui-ci se jette à ses genoux, en lui demandant de le faire prisonnier s'il voulait, mais de lui laisser la vie sauve. Il rend ses armes et se place avec les autres prisonniers. On ne s'occupe plus de lui ; il paraissait plus mort (de peur) que vif. Le lieutenant tire un capitaine garibaldien. Quand le prisonnier voit cela, il se jette entre les jambes du lieutenant, le fait tomber par terre, et, avec un poignard qu'il avait caché dans sa poitrine, il lui fait trois blessures : une à la tête, l'autre traverse le bras sous l'aisselle, la troisième atteint un peu au-dessus du cœur. Malgré cela, le lieutenant se battit encore, et même il tua quelques garibal-

diens et fit plusieurs prisonniers. Voyez comme le bon Dieu nous garde ! »

L'épisode le plus intéressant de la reprise de Subiaco eut pour théâtre le palais épiscopal. On a lu que le gouverneur et l'évêque avaient été faits prisonniers par la bande garibaldienne, dès son entrée dans la ville.

L'évêque, homme vénérable et d'un caractère tout apostolique, demeura dans son palais à la garde de cinq garibaldiens qui ne le quittaient pas et ne cessaient de l'abreuver d'outrages et de menaces.

Tout à coup on entend un grand bruit dans la ville; ce sont les zouaves qui reviennent.

La lutte s'engage, le sang coule, il y a des morts et des blessés. Mais bientôt toute résistance devient inutile; la valeur des soldats catholiques disperse les garibaldiens.

Aux premiers coups de fusil, les cinq gardiens de l'évêque s'étaient mis à trembler. Tombant à genoux aux pieds de leur prisonnier, ils s'écrient :

— Monseigneur, ayez pitié de nous; sauvez-nous ! Nous sommes en vos mains... Ne nous livrez pas à ces braves zouaves !... Ils vont venir croyant vous délivrer, et si vous ne nous mettez à l'abri, ils nous tueront !... Oh ! la vie ! Donnez-nous la vie !

Le bon évêque sourit, les fait passer dans son oratoire, en ferme la porte et met la clef dans sa poche. Les zouaves arrivent.

— Monseigneur, victoire !... Les garibaldiens ont laissé trois des leurs morts sur le terrain, plusieurs blessés, et

nous tenons dix-sept prisonniers! Votre Grandeur est libre!

— Mes bons amis, je n'ai ni morts, ni blessés, mais j'ai des prisonniers.

— Où sont-ils?

— Ah! doucement, ils m'appartiennent, et, ne vous en déplaise, je veux qu'ils soient libres.

L'évêque alla ouvrir la porte, et fit sortir les cinq hommes tout tremblants. Ceux-ci lui baisaient la main, s'agenouillaient, demandant sa bénédiction, admirant sa douceur évangélique. On devine le reste : les zouaves exécutèrent les désirs de l'évêque et remirent les cinq garibaldiens en liberté.

Quelles sublimes représailles! Cœur d'évêque, cœur de père! dit un proverbe italien. — Le saint évêque de Subiaco lui a donné une fois de plus raison; mais ses prisonniers s'en souviendront-ils?

A plusieurs reprises, le village de Fulvaterra, situé à environ 85 kilomètres au sud-est de Rome et qui compte moins de sept cents habitants, fut envahi par des bandes garibaldiennes, encouragées par sa proximité de la frontière italienne, du côté de la terre de Labour. Là toutes les horreurs, toutes les monstruosités, ont été commises par ces bandits sataniques; mais la plume se refuse à retracer tant de scènes immondes et navrantes!

Nous ne raconterons que le pillage du couvent des Pères Passionnistes de San-Socio, pendant l'invasion de Fulvaterra, le 14 octobre.

Quinze garibaldiens, commandés par un soi-disant lieutenant, pénétrèrent de force dans le couvent, poussèrent violemment les cinq Pères et leur supérieur dans le réfectoire et les tinrent renfermés durant plus d'une heure, les accablant des injures et des outrages les plus atroces et les plus infâmes qu'on puisse imaginer.

— Vous avez cinq chevaux, hurlait d'une voix d'énergumène le lieutenant plein de rage; vous avez cinq chevaux, donnez-les-moi, ou je vais faire fusiller cinq d'entre vous: vous avez une demi-heure pour obéir.

En même temps il tire sa montre de sa poche : à chaque instant, il répétait les mêmes menaces, jurant, blasphémant et affirmant *qu'il était homme à tenir parole.* De temps à autre il se précipitait, avec un redoublement de rage bestiale, vers le supérieur et lui mettait son pistolet sous la gorge, absolument comme aurait pu le faire le plus vil assassin de grande route; il lui criait de toute la force de ses poumons : *Donne-moi ton argent ou tu es mort.*

On voit aujourd'hui sur les grosses tables de noyer du réfectoire les longues et profondes entailles que ce furibond officier fit en frappant sans cesse des coups de son sabre qu'il tint constamment à la main depuis qu'il l'eut dégaîné et l'eut appliqué sur le cou d'un des Pères pour lui montrer comment il voulait s'en servir. Il serait impossible de peindre la rage et la fureur de tous ces loups impatients de se rassasier du sang de leurs innocentes victimes.

— Moi, hurlait le prétendu officier, en se démenant et jurant comme un démon, moi, je n'ai pas autant envie de vos chevaux que j'ai soif de votre sang ; oui, je veux boire et me soûler de votre sang.

« Ce sont là des faits à soulever profondément la conscience publique, écrivait-on de Fulvaterra, et à exciter, dans toute âme honnête, un frémissement d'indignation et d'horreur. Mais on ne saurait s'en étonner en présence d'autres faits encore plus atroces, de sacriléges encore plus abominables. Envahir une écurie et s'emparer des chevaux et des harnais qui s'y trouvaient, se jeter sur une caisse et en voler les quelques écus que la pieuse générosité des fidèles avait donnés en aumône, menacer de pauvres religieux de les passer par les armes, par la seule raison qu'ils ne possèdent pas autant de chevaux et autant d'argent qu'on en demande, tout cela pourrait passer pour des peccadilles en comparaison d'autres infâmes sacriléges commis, dont l'âme épouvantée ne permet pas à la main de décrire les détails... »

Dans quel temps vivons-nous? Les Huns et les Vandales ne sont-ils pas surpassés par les garibaldiens de nos jours!

» Le péril de la Papauté est donc plus grand que jamais, et il est temps, grand temps, que les catholiques fassent de suprêmes efforts pour sauver, non pas l'indépendance du chef de l'Église catholique, mais l'Église elle-même terriblement menacée. Car, comme cet infâme officier, qui, torturant avec toute la férocité d'une bête féroce, les pauvres religieux passionnistes de Fulvaterra, leur criait :

« Ce n'est pas tant vos chevaux et votre argent que je dé- » sire, que votre sang dont j'ai faim et soif, votre sang que » je veux boire et savourer, votre sang dont je veux » me soûler. » Il en est de même de la révolution. Peu lui importe Rome, comme territoire et comme capitale; si elle désire, si elle veut Rome et fait, en ce moment, de suprêmes efforts pour s'en emparer, c'est afin de renverser la Papauté, de détruire la hiérarchie catholique, d'anéantir si cela était possible, la religion sainte de nos pères dans sa source même. »

Fulvaterra dut sa délivrance à l'arrivée d'un petit détachement composé de seize gendarmes pontificaux et de soixante chasseurs à pied indigènes. Il n'y eut pas de combat, pas même d'escarmouche ; du plus loin que les deux cents régénérateurs aperçurent le bout d'une baïonnette romaine, ils s'enfuirent à toutes jambes en criant : « Vive la liberté ! »

Ils voulaient vraisemblablement parler de la liberté de s'évader.

La bande se retira du côté de Valle-Corsa, où le général de Courten la fit poursuivre par une compagnie de la légion d'Antibes, et deux compagnies de chasseurs indigènes, commandées par le colonel Giorgi. Attaqués près de Valle-Corsa, les garibaldiens, cette fois, se défendirent avec opiniâtreté; mais la *furia francese* et la bravoure des soldats romains les eurent bientôt mis en déroute. La bande s'enfuit du côté de la frontière, laissant sur le champ de bataille dix morts, plusieurs blessés, un grand

nombre de fusils, de munitions et de bagages, sans parler d'une cinquantaine de prisonniers.

Après ce brillant fait d'armes, les soldats pontificaux firent dans Valle-Corsa une entrée triomphale, au milieu des cris mille fois répétés de vive Pie IX! Vive le Pape-Roi! Vive la France! Vivent nos braves défenseurs!

Il est juste aussi de rendre hommage à la bravoure et à la fidélité des habitants de Valle-Corsa, dont un certain nombre combattirent volontairement dans les rangs pontificaux.

« Le général de Courten, écrivait-on de Rome, ayant appris que les garibaldiens s'étaient emparés de Fulvaterra, petite localité à l'extrême frontière, et avaient établi leur camp en un lieu nommé les *Tivolette*, situé sur les confins de Castro, de Valle-Corsa et de Fulvaterra, ordonna une reconnaissance offensive contre eux, confiant la direction de cette entreprise au colonel Giorgi. Cet officier supérieur partit de Ceccano avec deux compagnies: la 8e des chasseurs indigènes et la 3e de la légion d'Antibes.

« Au pont de Castro, il rencontra la 3e compagnie de chasseurs qu'il prit avec lui. Au moment où ils allaient se diviser, afin de surprendre les garibaldiens, ils reçurent l'avis que les chemises rouges avaient attaqué Valle-Corsa, pays distant du point où ils se trouvaient d'environ deux heures de marche. Sans aucun retard, le colonel Giorgi envoya l'ordre au lieutenant Loreti, qui se tenait à Castro avec soixante gendarmes ou volontaires du pays de pren-

dre immédiatement la voie de la montagne et de tomber sur Valle-Corsa. Il fit partir la 3e compagnie de chasseurs indigènes et une section de la compagnie de la légion romaine par la route de l'auberge de Castro, avec mission de pousser jusqu'à Valle-Corsa, afin de secourir le capitaine de gendarmerie Lucidi, qui défendait bravement la position avec un petit nombre de gendarmes et de volontaires. Pour lui, avec le reste de la colonne, il se porta en observation.

» Les deux colonnes arrivèrent en position que déjà les garibaldiens avaient dû céder et rétrogader de la ville, défendue non-seulement par la troupe, mais aussi par les habitants, qui firent le coup de feu pour seconder les gendarmes. La compagnie de chasseurs et la section de la légion d'Antibes, sous les ordres du capitaine Garofoli, ouvrirent chaudement le feu, aux cris de : « Vive le Pape! Vive Pie IX! » à la moitié de la montagne qui domine Valle-Corsa, en un point désigné sous le nom de Valle-Mica. Les garibaldiens opposèrent une forte résistance; mais ils furent contraints de céder devant l'élan de nos troupes, appuyées par la colonne du lieutenant Loreti. Après deux heures de combat, les nôtres demeurèrent complétement maîtres de la position.

» Les garibaldiens étaient au-delà de deux cents commandés par un soi-disant capitaine du nom de Bersani, qui fut fait prisonnier avec quarante-six individus de sa bande. Ils laissèrent sur le terrain dix morts et deux blessés, beaucoup de fusils, de munitions et de bagages. Parmi les

nôtres, deux gendarmes furent tués et un volontaire blessé.

» La troupe entra alors à Valle-Corsa, où elle fut accueillie avec transport par la population, aux cris de: Vive le Saint-Père!

»Officiers et soldats, tous ont fait preuve d'une indomptable valeur, non moins que les braves paysans qui avaient demandé la permission de faire aussi le coup de feu contre les rouges. »

La victoire de Valle-Corsa eut pour résultat de purger la partie méridionale du territoire romain d'une bande qui avait marqué son passage par d'inimaginables excès.

Dans la nuit du 15 au 16 octobre, un détachement de quatre-vingts gendarmes, envoyé en reconnaissance du côté de San-Lorenzo, village de la frontière ombrienne, fut attaqué par une bande de quatre cents garibaldiens. Les gendarmes romains, soutenant leur vieux renom de courage et de fidélité, se battirent à outrance durant trois heures, et parvinrent à mettre en fuite les chemises rouges qui laissèrent sur le terrain dix morts et vingt-deux blessés.

Le lendemain, un petit détachement, composé de gendarmerie et d'infanterie, en approchant de Borghetto, fut surpris par une forte bande de garibaldiens, avec laquelle s'engagea un combat acharné, à une centaine de mètres de la frontière italienne. Bientôt les garibaldiens s'enfuirent, laissant quatre morts et onze blessés, et repassèrent la frontière sans écouter les encouragements

que leur adressaient des soldats piémontais, témoins de la lutte et furieux de voir trois cents des leurs battus à plate couture par une poignée de pontificaux.

Le détachement rentra, dans la soirée à Civita-Castellana, ville de quatre mille âmes située à quarante kilomètres au nord de Rome. Le bruit de cette nouvelle victoire s'était déjà répandu dans Civita, et le glorieux détachement, à sa rentrée, reçut des habitants une enthousiaste ovation.

Le 17 octobre, une bande de six cents garibaldiens, commandée par le signor Filippo Ghirelli, officier supérieur au service de Victor-Emmanuel II, envahit la ville épiscopale d'Orte, située aux bords du Tibre sur l'extrême frontière de l'Ombrie, au sud-ouest de Narni.

C'était la fameuse *Légion romaine*, qui n'avait de romain que le nom et qui avait été équipée aux frais de la cassette de Sa Majesté Italienne, afin de procéder, par les moyens moraux, à quelques petits plébiscites en sa faveur.

A peine entrés dans Orte, les chefs de la Légion organisèrent le pillage, pendant qu'un carabinier piémontais, un caporal de grenadiers piémontais et un douanier piémontais procédaient à la substitution solennelle de l'écusson de Savoie à l'écusson du Pape.

« Dans la journée du 17 courant, écrivait un habitant d'Orte, une bande de garibaldiens envahit notre ville. On ne saurait s'imaginer les cris, les hurlements poussés par ces individus, jetant partout, parmi les paisibles citoyens, l'horreur et l'épouvante. Après ce prélude à leurs ex-

ploits, ils commencèrent par jeter à terre les armoiries pontificales et les brisèrent en mille morceaux. Ensuite, ils rompirent la route qui conduit à Viterbe, afin d'empêcher tout passage aux troupes pontificales, enlevèrent les rails du chemin de fer et endommagèrent fortement un pont. Ruine et vandalisme de tous les côtés. Il me serait impossible de vous énumérer tous les méfaits commis par eux en peu de temps; je m'arrêterai aux principaux.

» Ils ordonnèrent aux chanceliers et à Monseigneur le Vicaire de se rendre dans une heure au palais communal. Les bons prêtres, tout tremblants, croyaient qu'on allait attenter à leur vie; ils se rendirent néanmoins au lieu indiqué. Un soi-disant colonel leur signifia qu'ils eussent à verser entre ses mains, avant midi du jour suivant, cinq mille scudi, autrement gare à eux... Les infortunés répondirent qu'il leur était impossible de trouver cette somme, alors même qu'on leur tirerait tout le sang des veines; mais qu'ils apporteraient le plus qu'il leur serait possible.

» Après bien des efforts, ils parvinrent à ramasser deux cent soixante scudi; mais ces furieux, nullement satisfaits, prirent Monseigneur le Vicaire et le conduisirent à la station, lui posant carrément l'alternative de quatre mille scudi ou de la vie.

» Imaginez-vous la désolation et la douleur, non-seulement de tous les prêtres, mais aussi de tous les habitants. Les plus fortunés donnèrent tout ce qu'ils avaient d'argent et parvinrent à réunir un millier d'écus. Ils coururent les

offrir à ces bandits pour racheter Monseigneur et furent jusqu'à se jeter aux genoux de ces infâmes, les suppliant de vouloir leur rendre leur excellent pasteur.

» Tandis qu'ils le tenaient fortement garrotté, ces indignes n'eurent pas honte de couvrir ce vénérable prêtre d'ordures et d'injures, vociférant contre lui en menaçant, à chaque instant, de le fusiller. Lui seul pourra dire quels horribles moments il passa entre leurs mains. Honneur aux bons habitants d'Orte, qui, par leur activité, leur zèle et leur générosité, parvinrent à le sauver !

» De tous les autres prêtres, un seul courut un grand danger. Assailli dans une maison ouverte, il fut sauvé par le courage de la maîtresse du logis qui ne craignit pas de lutter elle-même contre l'assassin. Le gouverneur et le chancelier furent également arrêtés. Les gendarmes et un inspecteur furent emmenés par eux comme prisonniers : par bonheur, ils partirent environ un quart d'heure avant l'arrivée des zouaves, autrement il se serait fait un véritable massacre. Oh ! comme nous avons souffert ! Je tremble encore et ma main est mal assurée pour vous écrire. Ils n'ont touché ni aux religieuses ni aux moines, parce que, grâce à Dieu, ils n'en ont pas eu le temps. »

Les *bravi*, ce qui ne veut pas dire les braves, de la prétendue Légion romaine, repassèrent précipitamment la frontière à la nouvelle de l'approche d'un détachement pontifical.

C'était le lieutenant Lallemand qui, avec quarante zouaves et une vingtaine de gendarmes, venait en recon-

naissance du côté d'Orte, où il entra, le 18, au milieu des acclamations frénétiques de la population tout entière!

Six cents hommes fuir devant soixante soldats du Pape! On voit bien que la Légion romaine n'était pas une légion thébaine!

VI

Le 17 octobre, le général Kanzler, ministre des armes, envoyait au colonel d'Argy un ordre conçu en ces termes :

« Deux compagnies de la légion partiront; elle battront l'ennemi et rentreront à Rome. »

Le lendemain, en effet, les légionnaires unis aux zouaves, battaient l'ennemi à Nerola, — bourg du district de Tivoli, sise à droite de la route de Rieti, sur une haute colline entourée de forêts. Ce bourg est ceint de formidables murailles construites au xve siècle par les Orsini. La population est d'environ sept cents habitants, dont la majeure partie demeure au château; le reste est répandu dans la campagne. L'antiquaire Nibby, dans sa carte topographique des environs de Rome, publiée en 1837, croit que le château a pris son nom de sa position forte et élevée, et que ce nom provient d'un mot de l'antique langue de la Sabine.

En effet le château, placé sur une colline très-élevée, était à droite et non loin de l'ancienne voie Salaria, qui de Rome conduisait à Rieti et de là à l'Adriatique. Telle est

encore la situation de la voie actuelle. Cette colline fait partie de la chaîne subapennine, qui se prolonge vers le mont Lucretile et finit au mont Gennaro.

Nerola est à environ deux mètres de la frontière italienne du côté de la délégation de Rieti, et est par conséquent une des localités les plus exposées aux incursions des bandits.

Quinze cents garibaldiens s'y étaient fortifiés depuis plusieurs jours, sous le commandement des fils de Joseph Garibaldi. Le lieutenant-colonel de Charette, à la tête d'un détachement de huit cents hommes, composé de légionnaires et de zouave et soutenu par quelques pièces d'artillerie, vint attaquer Nerola, dans la matinée du 18 octobre.

Les légionnaires ouvrent le feu contre le fort, qui riposte avec énergie. La lutte devient horriblement sanglante. Plusieurs légionnaires, plusieurs zouaves tombent pour ne plus se relever. Charette a son cheval tué sous lui.

— A l'assaut! crie-t-il à ses zouaves en les entraînant vers les portes de Nerola.

Les zouaves et les légionnaires gravissent la côte au pas de course.

— Mon colonel, crie un zouave, vous voulez donc nous mettre au pied du mur?

On dirait que tous ces héroïques enfants n'ont pas conscience du danger et qu'ils sont invulnérables, tant ils ont d'enthousiasme et de gaieté sous cette pluie de mort!

Nerola allait être emportée d'assaut lorsque les rouges, arborant le drapeau blanc, se rendirent à discrétion. Près de cent cinquante des leurs furent faits prisonniers, pendant que le reste de la bande regagnait précipitament la frontière.

« Il serait impossible, mon cher ami, m'écrivait un des vainqueurs de Nerola de se figurer la bravoure et l'entrain des soldats, zouaves ou légionnaires. Nerola est une victoire purement française. Soyez-en donc fier à double titre, et je vous dirais volontiers ce que le bon roi écrivait à votre compatriote Crillon : « Pendez-vous, vous n'y étiez pas! »

Vous vous trompez, mon cher correspondant; j'y étais, non de corps, il est vrai, mais de cœur comme à toutes les luttes des soldats du Pape. Dois-je parler de moi, humble volontaire de Dieu, humble volontaire de l'honneur et du droit, de la vérité, de la civilisation, de la foi, dois-je penser que j'existe quand tant de braves cœurs ont cessé de battre à Bagnorea, à Monte-Libretti, à Nerola, à Monte-Rotondo, à Mentana! Blessé de Castelfidardo, j'ai toujours considéré le 18 septembre 1860 comme le jour d'honneur de ma vie, comme le jour de bonheur aussi. Ah! si j'avais pu quitter la France et courir encore vers cette autre France qui s'appelle Rome, j'eusse été l'un des soldats de Valentano, de Bagnorea, de Monte-Libretti, de Subiaco, d'Acquapendente, de Nerola, de Viterbe et de Mentana! Mais, je peux le dire, à chaque récit de combat que je lisais dans les journaux, mon cœur versait du sang

comme les yeux versent des larmes, et sans ces deux petits êtres que j'entends à toute heure me donner le nom de père, heureux je m'écrierais aujourd'hui :

— Heureux les morts! heureux ceux qui sont morts pour ce saint qu'on appelle Père.

Mais revenons à la prise de Nerola.

« On arriva en vue du bourg à dix heures et demie, m'écrivait un officier de la légion, et l'attaque fut aussitôt commencée.

« Après un combat de deux heures, nos soldats, avec une bravoure supérieure à tout éloge, se sont emparés de cette localité, ainsi que de la montagne où les garibaldiens s'étaient fortifiés depuis plusieurs jours.

» Les garibaldiens ont eu six morts et dix blessés. Cent trente-quatre des leurs, parmi lesquels se trouve leur soi-disant commandant en chef, sont tombés dans les mains de nos troupes. De notre côté, nous avons à déplorer la mort d'un soldat de la légion d'Antibes, et nous avons eu en outre onze blessés, parmi lesquels se trouvent un officier de la légion, le lieutenant Armand Eschmann, et un officier de gendarmerie. »

Un volontaire pontifical écrivait de Rome, à la date du 20 octobre.

« Avant-hier, vendredi, notre armée a remporté une brillante victoire à Nerola. Le corps pontifical se composait de trois compagnies de la légion romaine, de trois compagnies de zouaves et trois compagnies de chasseurs à pied.

» Charette a eu son cheval tué sous lui, mais il n'est pas blessé; nous avons peu de morts, peu de blessés, mais nous avons fait cent cinquante prisonniers; les garibaldiens ont été entièrement défaits, et ils ont gagné la frontière piémontaise, où ils sont toujours reçus à bras ouverts. Vous voyez que partout nous sommes vainqueurs, excepté peut-être à l'affaire du 13 (Monte-Libretti). Mais tout de même cette petite affaire-là nous est bien aussi glorieuse qu'une victoire. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le sergent-major Bac n'a reçu aucune blessure, et il était tout couvert de sang, même sur sa barbe et ses cheveux, mais du sang des garibaldiens. C'est un Allemand; il se bat comme une lion, et pourtant il est très-doux. Hier, 19, on a reçu une triste nouvelle : la mort du sous-lieutenant Dufournel, frère du capitaine. Beaubeau, caporal, vient d'être blessé très-dangereusement; il est de Poitiers, je le recommande à vos prières : il s'est battu avec un courage sans pareil.

« J'espère que vous trouverez ma lettre intéressante cette fois-ci, et sous peu j'espère vous en écrire une plus intéressante encore, si je suis de ce monde....

» Voyez comme j'ai peu de chance ! je n'ai pas encore eu l'occasion de me battre cette année, car je garde les prisonniers; mais nous allons partir ce soir ou demain, pas plus tard... Le Piémont vient de se déclarer ouvertement; il envoie une colonne de sept mille hommes vers Rome. Quelle chance de pouvoir se *bûcher* un peu pour Pie IX!

« Pour le moment, je suis très-bien portant, mais très-

accablé de service. De toute cette semaine je n'ai pu me déshabiller que vendredi soir, et je m'étais chaussé et habillé le vendredi matin, huit jours auparavant. Je vous réponds que tout de même c'est bien rude, et que si nous n'avions pas l'habitude de ces fatigues nous serions tous malades; mais il faut bien l'avouer, l'aide de Dieu est là, et la pensée de Pie IX, qui nous regarde, nous suit partout.

» Je me repose un peu en vous écrivant. J'ai dormi deux heures sur un banc dans mon corps-de garde, et c'est tout. Allons, adieu, bien chers parents, je vous embrasse tous : au revoir, si ce n'est pas sur cette terre, ce sera au ciel. Vous savez que si je viens à mourir, c'est votre plus grand honneur et le mien, car je mourrais pour l'Église, notre mère, et pour son chef, Pie IX. *Viva Pio nono* ! »

Une autre lettre de Rome contenait de curieuses révélations sur l'enthousiasme des volontaires garibaldiens pour le fils de Joseph Garibaldi :

« Des prisonniers se sont plaints amèrement de Menotti Garibaldi. Ils n'ont pas été soutenus à Nerola, et cependant le fils du héros était à la tête de quinze cents hommes, à quelques pas de là, sur une hauteur à *admirer* le courage des hommes.

» Le sous-lieutenant de la Bégassière [1] est en pleine

1. Grièvement blessé à Monte-Libretti. — Nommé depuis sous-lieutenant et chevalier de l'ordre de Pie IX.

voie de guérison. Le lieutenant Armand Eschmann, blessé à Nerola, à la tête de la compagnie des légionnaires français, sera plus longtemps à se rétablir. Une balle tirée du haut des murs l'a frappé au nœud de l'épaule gauche et est allée se fixer dans les vertèbres du dos.

» Cette balle est extraite, et le danger semble écarté; mais l'intrépide blessé en a pour trois mois peut-être à garder le lit. Comme nos lecteurs le savent, il a été indignement arrêté et dépouillé par les Piémontais *réguliers*, qui lui ont, entre autres objets, volé son sabre. Cette perte est ce qui a le plus affligé le brave officier. »

Le brave lieutenant Eschmann pouvait s'en affliger, mais non s'en étonner. Je me fusse étonné, moi, de ce qu'on ne l'eût pas volé. Entre l'ordre politique et l'ordre social, il existe une corrélation, dissimulée aux esprits superficiels, mais réelle et inévitable. Quand le prince « vole une province, » au-dessous du prince on vole ce qu'on peut, fût-ce le sabre de l'ennemi que sur le champ de bataille on n'eût pas osé regarder en face.

Un Anglais protestant, parent d'Alfred Collingridge, ce glorieux volontaire qui devait mourir de blessures reçues à Monte-Libretti, — adressa au *Standard* de Londres cette lettre pleine d'intérêt et dictée par la loyauté :

» Il était environ trois heures du matin quand j'atteignis de nouveau Nerola. Je trouvai qu'on avait élevé des barricades devant les portes, dans l'attente d'une attaque. Les deux frères Garibaldi étaient partis pour Montorio-

Romano, laissant le fort au commandement d'un colonel milanais, avec cent cinquante hommes d'élite.

» Ricciotti Garibaldi avait laissé l'ordre que toutes les facilités me fussent accordées pour le soin des blessés, et quatre d'entre eux, dont l'état était le plus alarmant, avaient été transportés dans une église non occupée.

» Ayant remis l'ambulance provisoire aux soins de monseigneur Stonor (fils de lord Camoys) qui m'accompagnait, je me rendis dans une sorte d'observatoire, surmonté par un Calvaire, et de là, au bout de quelques minutes, j'aperçus une colonne de la légion d'Antibes qui se déroulait sur les flancs de la montagne à environ un mille de distance. Bientôt on vit briller l'acier des baïonnettes au pied de Nerola. Les clairons du fort sonnèrent aux armes. Déjà l'on apercevait l'uniforme gris des zouaves à travers le feuillage d'automne : le colonel de Charette, avec les commandants de Troussure et Cirlot, ouvraient la marche, qui était fermée par la batterie aux ordres de M. de Quatrebarbes. Un message venu du fort m'avertit de me mettre à couvert; mais, à travers la porte ouverte de l'ambulance, je pus voir le combat de près.

» La première compagnie de zouaves gravit la colline sur le côté opposé à celui sur lequel je me trouvais; mais on m'assura depuis qu'elle se battit avec le plus grand courage. A droite, à environ dix mètres de l'endroit où nous étions, les légionnaires d'Antibes, disposés en tirailleurs, ouvrirent l'attaque. Les hommes occupèrent les maisons disséminées le long de la côte ainsi que l'espace vide

entre le Calvaire et la ville, et ouvrirent un feu des plus vifs sur le fort, qui riposta immédiatement avec tant de vivacité que quatre légionnaires tombèrent : deux grièvement blessés, et deux mortellement. L'un d'entre eux gesait dans un endroit où les hommes de l'ambulance ni pouvaient aller le chercher, dans un endroit exposé en plein au feu du fort.

» M. de Troussures se jeta à bas de son cheval, franchit à pied, avec un admirable sang-froid, l'espace qui le séparait du blessé et le ramena avec lui. Un cri d'admiration partit des rangs des légionnaires quand l'officier des zouaves revint avec leur camarade. En ce moment, la seconde compagnie de zouaves arrivait, conduite par MM. Dufournel, de Gastebois et de Lusignan. Les frères Wats, Russell, John Collingridge et son cousin, M. Cary, étaient au premier rang des soldats. Les Anglais voyaient le feu pour la première fois, et leur sang-froid autant que leur courage faisaient l'admiration de leurs camarades. La fusillade n'ayant pas suffi pour déloger les garibaldiens, on s'apprêtait à donner un assaut sous la protection de l'artillerie, qui venait d'ouvrir le feu contre le fort, lorsqu'une balle frappa le cheval du colonel de Charette.

» Un cri d'effroi s'éleva parmi ses soldats lorsqu'ils le virent tomber ; mais en un clin d'œil il fut debout, et, levant son sabre, il se préparait à conduire la charge à pied. En ce moment, un boulet parti de la batterie frappa le drapeau garibaldien et pénétra dans le château. Un hour-

rah formidable partit des rangs des zouaves, et la colonne s'élança au pas de charge. Elle atteignit bientôt la porte du fort, et déjà un pétard allait la faire sauter, quand la garnison, arborant un drapeau parlementaire, se rendit à discrétion.

» Le commandant du fort disait aux officiers des zouaves qu'il avait été trompé par Menotti Garibaldi, qui lui avait promis de prendre les zouaves en flanc avec deux mille hommes et de l'artillerie. On prodigua immédiatement toute espèce de soins aux garibaldiens blessés qui étaient au nombre de cinq. Monseigneur Bastide et monseigneur Stonor administrèrent sans délai les sacrements à ceux qui témoignèrent le désir de les recevoir; et ces pauvres gens parurent trop heureux à leur dernière heure de demander une consolation suprême à cette religion dont ils avaient fait si bon marché tandis qu'ils étaient pleins de vie et de santé. »

Nerola est la deuxième victoire importante de l'armée romaine; après Nerola, Viterbe; après Viterbe, Mentana !

Le lendemain de la victoire de Nerola, le 19 octobre, une campagnie de zouaves, commandée par le capitaine de Couessin et le lieutenant Dufournel, battait une bande de garibaldiens à Farnèse, petit village en ruines, situé sur la frontière toscane, au sud du Voltone.

— Messieurs, avait dit Dufournel aux zouaves, il s'agit maintenant d'aller mourir... Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Sublime commandement qu'aucune armée n'avait entendu depuis les croisades!

Hélas! ce brillant succès fut chèrement payé! Emmanuel Dufournel y laissa la vie, jeune et héroïque victime d'un dévouement qui est l'apanage de son sang!

« Chaque jour, disait l'*Union*, nous apprend qu'un autre sacrifice a été fait, et que le martyrologe du devoir compte un nom illustre de plus. Après Arthur Guillemin, après Urbain de Quélen, c'est Emmanuel Dufournel, sous-lieutenant aux zouaves pontificaux, qui, mortellement blessé dans l'affaire du 19, près de Farnèse, vient de succomber aux suites de ses blessures. »

» Ce n'est pas sans une vive émotion, ajoutait un autre journal, *La Franche-Comté*, que cette nouvelle sera apprise dans notre pays.

» Un nom si connu et si honoré, une famille si haut placée dans l'estime publique, la douleur légitime d'un père frappé ainsi à l'improviste dans l'une de ses plus chères affections, l'âge et l'héroïsme de ce brave pontifical, la grandeur de la cause qu'il servait, tout, dans une mort d'ailleurs si glorieuse, frappe et attendrit ceux qui n'ont pas connu personnellement M. Dufournel. Mais il y a des circonstances qui relèvent encore le prix de son dévouement et de son sacrifice.

» Le jeune et brillant officier était en congé de convalescence depuis trois mois, lorsque la nouvelle des dangers du Saint-Siége a fait à son honneur et à sa foi un devoir de rejoindre le drapeau.

» On l'avait vu dans le courant de l'automne, soit aux bains de Luxeuil, soit à Renaucourt, faible, languissant, se soutenant à peine, et, malgré sa santé délabrée, ne songeant qu'à payer de sa personne et de son courage dans la lutte qui allait s'engager. Dans les premiers jours d'octobre, une amélioration de santé ne fit qu'ajouter à ce noble désir. Il repartit pour Rome sans compter le nombre, sans calculer le péril, avec des forces à moitié revenues, portant à la bataille une imprévoyance qui eût paru téméraire, même pour un simple voyage.

» C'est le 10 octobre qu'il a quitté sa province et sa famille; c'est le 20 qu'il a été mortellement blessé. Il n'avait eu que le temps de reprendre son poste et de tomber sous son drapeau.

» Celui qui écrit ces lignes ne peut pas oublier qu'il y a quatorze ans ce brave enfant de notre province venait s'asseoir au collége Saint-François-Xavier sur les bancs de la classe de quatrième. Vif, intelligent, plein de cœur, il était de ces élèves qui demeurent les mêmes en grandissant, et que l'on reconnaît au premier coup d'œil sous tous les uniformes. Plusieurs de ses anciens maîtres lui ont serré la main cette année, les uns à Rome, les autres en Franche-Comté. Ils ne tarissaient point en éloges sur son caractère, sa tenue, ses généreux sentiments.

» M. Emmanuel Dufournel était depuis cinq ans dans les troupes du Saint-Père, et il avait conquis tous ses grades un à un, par sa bravoure et sa bonne conduite.

M. Adéodat Dufournel, son frère aîné, sert depuis huit ans la même cause : fait prisonnier à Castelfidardo, il est aujourd'hui capitaine adjudant-major dans les zouaves, et il a été décoré de la main de Pie IX. »

Hélas ! la mort va bientôt le moissonner aussi, lui, ce héros de Castelfidardo ! Mais ne pleurez pas, noble et infortuné père ! Leur gloire sur la terre, — gloire si grande pourtant ! — n'est rien auprès de celle qu'ils ont trouvée pour l'éternité ! Vous en avez pour garants non-seulement leur foi vaillante et leur martyre, mais la parole et les larmes de ce grand saint qui était aussi leur père !

VII

Étonnée de l'héroïque résistance qu'elle rencontrait sur tous les points du territoire pontifical, tant de la part des soldats que des populations, la révolution italienne, lâche et cruelle, résolut de se rendre maîtresse de Rome par la terreur et par la destruction en masse de la garnison.

Le poignard ensanglanta traîtreusement les rues, le poison fut mis en jeu, les casernes furent secrètement minées ; tout étant prêt, le 22 octobre fut marqué pour frapper le grand coup !

Lâches, cruels, ignobles adversaires, tombant à genoux devant les baïonnettes, et ne se battant que dans l'ombre avec des armes infâmes !

La police romaine était prévenue de toutes parts qu'une émeute devait éclater dans la soirée du 22 octobre; les journaux italiens l'annonçaient depuis plusieurs jours, Dans la matinée les gendarmes arrêtent, hors de la porte du Peuple, un chariot conduit par un lieutenant garibaldien et contenant trente-quatre revolvers et une somme d'environ quinze cents francs en menue monnaie. Les débris de la bande vaincue à Nerola étaient parvenus à se glisser dans Rome et devaient donner la main aux sectaires précédemment introduits dans la ville des Papes, pendant que des attaques extérieures coïncideraient avec l'émeute.

Pendant toute la journée, on voyait circuler dans le Corso des hommes d'aspect sinistre, mal vêtus et inconnus à Rome. Ils attendaient évidemment un signal.

A sept heures, une énorme bombe éclata sur la place Colonna, avec un grand fracas : c'était le signal revolutionnaire!

Au même instant, des bandes armées jusqu'aux dents attaquaient simultanément le corps de garde du Capitole, la prison de San-Michele et les Carceri-Nuovi, la porte Saint-Paul et la caserne de San-Callisto, occupée par les zouaves.

Le Capitole est attaqué à la fois du côté du forum et du côté d'Ara-Cœli. Les *bravi* plantent le drapeau révolutionnaire sur la statue de Marc-Aurèle; puis ils fondent sur la compagnie de carabiniers de garde au Capitole, en poussant les cris de : Vive la République! A bas Victor Emmanuel! Mort aux prêtres! — Les carabiniers répon-

dent par deux décharges meurtrières; et un quart d'heure de combat suffit pour mettre la bande en déroute. Les rouges laissent sur le terrain deux morts, dont leur porte-drapeau, un Sicilien frappé d'une balle en plein front. Les carabiniers ont plusieurs blessés, entre autres le capitaine Mayer, frappé de trois coups de feu et de cinq coups de couteau.

D'autres engagements avaient lieu dans la Via-Alessandrina, sur la place Montanara, à Campo-di-Fiori, à Sant'-Angelo in Pescheria et aux abords du Ghetto. Partout les émeutiers sont battus et mis en fuite.

Dans l'attaque de la caserne San-Callisto, vingt-sept bandits sont tués par les zouaves à la baïonnette. Les rouges se sauvent en jetant des bombes Orsini, leur arme favorite; ceux que les zouaves vont atteindre, dans leur fuite, se jettent à genoux en demandant grâce et criant : Vive Pie IX! Vive le bon Père! Vive le Pontife-Roi!

Trois zouaves sont blessés : Chouteau, Ruis et Zeylen. Un autre, Henri de Foucault des Bigottières, est tué d'un coup de pistolet en pleine poitrine et de deux coups de sabre.

A sept heures, au signal de la bombe, une bande de cinq cents garibaldiens, venant de la campagne romaine, attaquait la porte Saint-Paul, après avoir tué, blessé ou désarmé les soldats du poste. Le major Éligi, envoyé en toute hâte à la tête d'une compagnie de gendarmes et de deux compagnies de carabiniers étrangers, vint au secours du poste et dispersa les garibaldiens. Un certain nombre

de ces derniers se réfugia alors dans un casino voisin des murs de la ville et y opposa une assez longue résistance. L'édifice fut pris d'assaut et le major Eligi fit trente-quatre prisonniers.

A huit heures du soir, l'émeute était comprimée partout, et la population du Trastévère se portait en masse au Vatican, pour demander au Souverain Pontife « la permission de défendre contre des bandits étrangers le pouvoir des Papes, que les ancêtres des Trastévérins défendirent toujours de temps immémorial. »

Vox populi! Belle et touchante manifestation des sentiments de la population romain ! filial et éloquent plébiscite, qui mit des larmes de joie aux yeux du paternel Pie IX!

« Hier soir, écrivait-on de Rome le 23 octobre, des garibaldiens qui s'étaient secrètement introduits dans la ville, ont essayé, à l'aide de scélérats payés, appartenant à la lie du peuple, de troubler l'ordre public, qui avait été jusqu'ici constamment maintenu. Ils voulurent ainsi avoir un prétexte dont tout le monde connaît maintenant le but et que l'on cherche depuis longtemps. Le mouvement commença par l'explosion d'une bombe Orsini lancée sur la place Colonna, mais qui ne fit heureusement aucun mal. Ensuite eut lieu l'explosion qui fit quelques victimes dans le corps des musiciens des zouaves. En même temps, une bande composée de la tourbe dont nous avons déjà parlé se rendit au Capitole pour y attaquer un corps de garde.

» Mais la résistance qu'elle rencontra de la part des troupes, résistance appuyée de quelques coups de fusil, suffit pour la disperser et la mettre aussitôt en fuite. Le même fait se reproduisit sur quelques autres points de la ville. Dans les attaques soutenues par les patrouilles de ronde ordinaires, un brigadier de gendarmerie, un sous-brigadier et un simple gendarme ont été tués, deux soldats ont été blessés. Au bas du Capitole, on a trouvé le cadavre d'un inconnu au milieu d'une quantité d'armes abandonnées, et près du Ponte-Rotto, on a trouvé deux autres cadavres, dont l'un était revêtu d'une chemise rouge, et avait un fourreau de poignard à ses pieds.

» D'après les traces de sang que l'on a reconnues en plusieurs endroits, on peut croire qu'un assez grand nombre d'émeutiers ont été blessés. Plusieurs centaines d'individus ont été arrêtés ; ils suppliaient qu'on leur laissât la vie sauve, et plusieurs d'entre eux criaient hautement : Vive Pie IX ! en demandant merci.

» On a arrêté aussi plusieurs individus déguisés en zouaves ; ce sont pour la plupart des étrangers. Quant aux Romains arrêtés, ce sont des gens de la plus basse classe, et ils ont confessé qu'ils été avaient gagnés à prix d'argent pour faire l'émeute.

» Ce mouvement a été de courte durée ; les troupes de toutes armes ont vaillamment fait leur devoir, et la ville entière, indignée et atterrée un instant par l'audace des émeutiers, non-seulement n'a pris aucune part à la sédition, mais encore elle a montré et elle continue à montrer

par son attitude le plus profond mépris et la plus vive réprobation pour cet attentat inique. »

Une correspondance adressée de Rome au journal *La Patrie* contenait de curieuses révélations sur l'émeute du 22 octobre, son organisation et ses ramifications.

» Le journal officiel n'a pas publié, comme on l'attendait, les chiffres exacts des pertes de la troupe et des insurgés, dans la nuit du 22 au 23, sans doute pour diminuer autant que possible aux yeux de l'opinion publique l'importance du mouvement révolutionnaire; mais tout atteste que ces chiffres sont relativement considérables, car le nombre seul des prisonniers garibaldiens s'élève à cent vingt. On suppose, et l'on a de bonnes raisons pour cela, que celui des blessés dépasse cinquante et que les morts sont au moins une vingtaine.

» Ainsi que je vous l'écrivais, l'intention des insurgés était réellement de s'emparer du Capitole d'abord et ensuite des hauteurs environnantes, jusqu'à la place Saint-Paul et à l'extrémité des murs d'enceinte vers le Tibre. Par malheur pour eux, *comme ils étaient tous arrivés très-récemment du dehors*, et que, par conséquent, ils connaissaient peu la ville, ils s'égarèrent, dirigèrent mal leurs attaques, et se sentant vaincus presque avant d'avoir combattu, s'enfuirent aussitôt après la première décharge.

» On a, il est vrai, cette fois, trouvé parmi les insurgés une centaine de citoyens de la Ville Éternelle, mais *ce sont de ceux qui ont plus souvent affaire avec la correctionnelle qu'avec le travail et les bonnes mœurs, et l'on ne peut pas*

sérieusement les désigner comme représentant la population romaine. D'ailleurs, ces gens ont été achetés par le comité d'action; en outre, ce sont ceux qui ont fui le plus précipitamment en criant même « Vive Pie IX ! » pour obtenir la vie sauve des soldats qui les poursuivaient au pas gymnastique, la baïonnette dans les reins.

» *Tous les autres insurgés, sans exception, étaient arrivés depuis deux jours de la frontière*, principalement de la province de Rieti. »

Voilà les hommes qui prétendaient détrôner *à perpétuité* le Pape !... Le Pape est trop bon, et ses soldats aussi; il fallait, pour l'honneur du nom romain et la sécurité de la population romaine, fusiller sur place quelques-uns de ces bandits, aux termes de la loi récemment portée contre le brigandage, et envoyer le reste purger plusieurs contumaces aux travaux des fortifications de Rome et de Civita-Vecchia. Tant de générosité peut être sainte et sublime, mais j'estime que c'est duperie.

Il fallait qu'un prévot de gendarmerie dit au premier prisonnier venu :

— Le Très-Saint Père vous fait grâce de la vie, malgré les stipulations de la loi contre les brigands. On va donc vous rendre la liberté et vous nenvoyer à Caprera ou à Lugano, si vous promettez de ne plus jamais porter les armes contre l'auguste Pontife qui vous fait grâce de la vie. Le promettez-vous ?

— Non ! eût répondu peut-être le bandit, comptant sur la proverbiale longanimité de l'autorité romaine.



Une minute après, au moment d'être fusillé, le stoïque eût juré tout ce qu'on eût stipulé, et ses complices n'eussent pas demandé une seconde pour signer des deux mains toutes promesses voulues; — on les eût mis immédiatement en liberté; — mais, en cas de banditisme récidivé, monsieur le prévôt de la gendarmerie eût appliqué strictement la loi contre le brigandage.

Je parie bien qu'ensuite Joseph Garibaldi, — en dehors de l'armée piémontaise, — n'eût pas raccolé quatre hommes et un capitaine.

« La révolution aura beau faire, m'écrivait-on de Rome, elle n'entraînera jamais les populations pontificales à seconder ses iniques projets, et si elle veut aller à Rome, il lui faudra se démasquer entièrement et employer la force brutale pour consommer son sacrilége attentat. Dans toutes les communes et les villages, que ces bandes de chemises rouges ont parcourus, aucun individu ne s'est joint à elles et personne n'a daigné prendre place parmi ces fameux libérateurs. Tout au contraire, on s'est enfui à leur approche, et après leur départ, les villages ont relevé eux-mêmes, les armoiries du Pape, ont accueilli avec transport et aux cris mille fois répétés de : Vive notre souverain Pie IX ! les détachements de pontificaux venant à leur secours.

» Bien plus, ce qui montre l'incroyable entêtement de gens qui, tout esclaves qu'ils sont, se sentent plus libres et plus heureux que ceux qui ont de la liberté à revendre à tout le monde, les campagnards des frontières pontificales

demandent qu'on leur donne des armes pour s'en servir contre leurs libérateurs. Plusieurs d'entre eux se sont déjà joints aux gendarmes pour faire des battues dans les montagnes et les bois et relancer les chemises rouges, et un bien plus grand nombre sollicitent qu'on les arme et qu'on les organise en corps auxiliaires, afin de prêter la main aux troupes régulières et assurer par là plus efficacement la sûreté du pays.

» Ce sont là des faits qu'il faut relever, mettre en relief et opposer sans cesse à tous les mensonges de la presse révolutionnaire. Il est certain, évident, que les populations romaines n'ont aucune sympathie pour l'unité italienne. »

En effet, tandis que les paysans romains s'organisaient en *squadriglie* de volontaires pour défendre le sol national, à Rome des patrouilles de nuit, composées en partie de grands seigneurs, — le prince Lancellotti, le prince Aldobrandini, les Patrizzi, les Filippani, etc., en partie de bourgeois romains et de volontaires français, parcouraient, sous la conduite du comte de Christen, les rues de la cité pontificale, et gardaient les abords du Vatican.

N'oublions pas de noter que, pendant que le major Eligi reprenait la porte Saint-Paul, à quelques pas de là, le brave capitaine du Reau, à la tête de la 2e compagnie du 2e bataillon des zouaves, s'emparait d'un immense dépôt d'armes et d'un grand nombre de sectaires étrangers réunis en conciliabule. — Le capitaine du Reau ne démentit pas, en cette circonstance, l'intrépidité toute française dont il avait fait preuve en 1860 à Castelfidardo ; j'aime à dire

que c'est un des officiers les plus braves, les plus estimés, les plus aimés de l'armée pontificale.

C'est à dessein que je n'ai point encore parlé de l'attentat de la caserne Serristori; cette scène horrible du drame révolutionnaire doit être racontée avec quelques détails, afin que le lecteur puisse juger sans appel les lâches assassins du 22 octobre.

Quelques secondes après que le signal révolutionnaire eut éclaté sur la place Colonna, Rome tout entière fut frappée de terreur par une épouvantable explosion; la caserne Serristori, occupée par les zouaves et sise dans le Borgo-Nuovo, non loin du Vatican, venait de sauter, par suite de l'explosion d'une mine pratiquée dans un ancien cloaque qui passe sous la caserne.

A cet horrible fracas, on dit que Pie IX, tombant à genoux, s'écria:

— Ah! mon Dieu!... Les malheureux!... Pardonnez-leur!...

Toujours, toujours des paroles de pardon!

Non contents d'avoir perpétré ce lâche attentat, les rouges se mirent à fusiller les blessés qui se tordaient dans les décombres!... A la vue d'un détachement de gendarmes qui accourait au pas de charge, les *bravi* se débandèrent et disparurent dans la nuit. Les gendarmes poursuivirent les misérables, la baïonnette aux reins, en tuèrent un certain nombre et firent plusieurs prisonniers, qui allaient être massacrés sur place par le peuple, au paroxysme de l'indignation, si des zouaves mourants,

leurs victimes, n'eussent généreusement demandé qu'on fit grâce à leurs assassins!

Soixante zouaves furent retrouvés dans les décombres, meurtris, défigurés, morts ou moribonds!... Comment la démocratie française a-t-elle pu fraterniser avec ces lâches assassins, plutôt qu'avec ceux de ses compatriotes qui mouraient vaillamment au poste de l'honneur?

« Je m'empresse de mettre fin à ton inquiétude, écrivait un des survivants de la caserne Serristori. Je suis bien faible encore pour m'entretenir longtemps avec toi; je me fais violence; voilà ce qui s'est passé. Le 22 octobre, à six heures et demie du soir, je venais de la caserne de Salzmann de Ligolsheim, qui est dans la légion d'Antibes; je me hâte de rentrer à ma caserne appelé Serristori, située à vingt pas de Saint-Pierre et du Vatican. Arrivé sous la porte de la caserne, j'y vois étendus plusieurs gendarmes tués et blessés par des garibaldiens déguisés en zouaves pontificaux; je ne sais comment je n'ai pas été assassiné avant d'avoir pu pénétrer dans la caserne; ils m'ont sans doute pris pour un des leurs.

» Je monte dans ma chambre, où je trouve mes cinq camarades en train de charger leurs carabines; je fais comme eux, et comme ils entouraient la lampe de ma chambre, moi, pour voir clair, je me place à la fenêtre qui donnait dans la rue et où brûlait un bec de gaz; à peine y suis-je deux minutes que je reçois une décharge de coups de carabine qui me sifflent autour de la tête, mais sans me toucher. J'étais tout étonné de me voir encore debout.

Une minute, c'est-à-dire une seconde pour me remettre, et tous ensemble nous ouvrons un feu général dans la rue, et les misérables se sauvent, laissant dix tués ou blessés dans la rue. Mes camarades m'ont tous serré dans leurs bras, tellement ils étaient contents de m'avoir vu échapper à cette décharge faite à quinze pas de distance tout au plus.

» Hélas! cette marque d'amitié pour moi était leur dernière; dix minutes se sont à peine écoulées, qu'une explosion terrible retentit sous nos pieds: c'est la caserne qui saute; des cris effroyables retentissent et nous tombons ensevelis par quatre étages. Pendant cinq minutes, je n'entends qu'un roulement pareil au tonnerre. Les cris des blessés, des agonisants, j'entendais tout cela, car, par miracle, j'avais gardé toute ma connaissance. Un évanouissement m'aurait fait mourir de suite. Jè ne sais combien de temps j'ai entendu mourir, mais les cris ont peu à peu cessé; les malheureux étaient tous morts, et les blessés n'avaient plus la force de se faire entendre. Moi, j'étais dans une position horrible; deux poutres étaient couchées en travers de mes jambes et les broyaient: mon épaule gauche était cassée; mon œil gauche était couché sur une pierre aiguë qui me causait des douleurs atroces; mes pieds étaient serrés comme dans un étau; j'étouffais et je croyais mourir à chaque instant,

» Figure-toi, mon cher Eugène, que je suis resté environ douze heures dans cette situation; j'ai souffert le martyre pour la cause du Pape, et je voulais m'endormir pour mourir, mais je ne le pouvais. Enfin, j'entendis peu à peu

un bruit semblable à des coups de pioche au-dessus de moi, mais tellement faibles que peu à peu je ne les entendis plus; cependant l'espoir me revenait, je ne voulais plus mourir. Les bruits se rapprochaient de moi; j'appelle, on m'entend. Grand Dieu! je peux être sauvé.

» Ma première pensée a été de demander un prêtre, car, en voulant me déterrer, ils pouvaient me perdre par un éboulement, peut-être au moment où je serais bien près d'eux. Le colonel me parla alors de sa forte voix, et me dit que le Pape était venu et avait donné l'absolution *in extremis* à toutes les victimes de cet horrible forfait. Mgr de Mérode, qui se trouvait là, m'a alors encore récité un acte de contrition, et m'a donné l'absolution de toutes les fautes de ma vie; ceci a soulagé mon âme, mais pas mon corps.

« Enfin, peu à peu, je sentis de la poussière tomber sur moi et ma tête fut dégagée, mais il fallut encore deux heures aux pompiers romains pour dégager mon corps; il fallut lever les poutres de dessus moi avec des cordes; huit pompiers n'y pouvaient suffire. Enfin, je pus bientôt voir le jour; il était huit heures du matin. Je ne pouvais assez serrer les mains aux cardinaux et aux prêtres qui se trouvaient là; notre colonel ne voulait pas s'en aller avant de me voir sauvé.

» Les zouaves et le peuple s'agenouillèrent devant mon brancard comme devant un martyr; les larmes tombaient de tous les yeux, et jamais je n'ai vu une scène plus attendrissante. Moi, je n'eus plus la force de pleurer, mais

je pouvais encore les remercier de ces marques de sympathie. Transporté à la salle des blessés, je fus l'objet de tous les bons soins possibles. Les médecins m'ont promis que mes blessures n'entraîneraient aucune perte de membres ; mon œil gauche est déjà aussi limpide que le droit ; avec le temps je me remettrai de cette terrible catastrophe, qui n'aura pas de suite grave pour moi.... »

Elle a coûté trente morts et trente-cinq blessés, tous bons à être réformés. »

Le zouave Robinet [1], d'une famille alliée aux meilleures maisons de Bretagne, se trouvait parmi les blessés.

« Dès le troisième jour, écrivait au père du jeune zouave monseigneur du Cosquer, archevêque de Port-au-Prince, le médecin romain pensait à lui couper la jambe. Les sœurs, avec moi, redoutaient une opération si grave dans la situation d'affaissement où avaient jeté notre pauvre enfant tant de contusions et de blessures. Je fis demander le major des zouaves, en qui nous avons tous pleine confiance. Il crut que le pauvre blessé aurait encore assez de forces pour traverser cette cruelle épreuve ; il ajouta que la mort était certaine si elle n'était pas tentée. Je m'approchai tout ému de votre fils ; je lui demandai s'il voulait accepter encore cette douleur pour se conserver à vous et à l'Église. Il a baissé sa tête avec résignation, demanda à recevoir la sainte Communion, et après avoir reçu le Dieu des forts, il se livra aux opérateurs. Rien d'admirable comme

1. Mort de ses blessures, quelques jours après.

son courage et son calme... Pendant cette torture, pas une plainte, pas un cri!... Il a étonné ceux-là mêmes qui vivent tous les jours au milieu d'actes héroïques de foi et d'énergie... Il fumait « sa cigarette ! »

» Je veillerai toujours sur ce brave enfant. »

« Je viens de passer trois heures avec nos chers blessés, écrivait un autre gentilhomme français. On a, pendant ma visite, amputé la cuisse gauche du pauvre Robinet, qui a supporté l'opération avec un courage surhumain. M. Vincenti, que j'ai vu là, et qui venait de faire cette terrible besogne (car il avait encore les mains couvertes de sang) n'a pas mis plus de deux minutes à couper cette jambe, et s'en est si habilement tiré que le pauvre patient n'a perdu que peu de sang. J'ai pu m'approcher du lit de M. Robinet et le consoler par quelques bonnes paroles...

» C'est par erreur qu'on avait mis parmi les blessés M. Leippeter, il faut lire Lepeleer, et ajouer aux noms déjà connus celui du sergent Garidel de la légion. Le zouave tué à San-Callisto se nomme de Foucault. Il faut malheureusement ajouter encore à la liste des blessés le capitaine adjudant-major Adéodat Dufournel, dont le frère a été tué il y a quinze jours. Mais le dévouement engendre le dévouement. On nous cite une dame dont on comprend que nous ne donnions pas le nom ; l'aîné de ses fils, blessé à Castelfidardo, est prêtre aujourd'hui ; le second est mort à Rome au service du Saint-Père ; le troisième et dernier vient, à sa grande joie, de s'enrôler dans l'armée pontificale. »

M. de Conny, dans une lettre remplie de détails émouvants, raconte comment le cadavre du jeune Étienne Melin fut retrouvé dans les décombres :

« En continuant à déblayer les ruines de la caserne des zouaves que les assassins révolutionnaires ont fait sauter à Rome, on y a trouvé le corps de notre compatriote, M. Étienne Melin : c'était le 37e qu'on y relevait. Ce jeune homme, atteint à Rome, pendant l'épidémie de cet été, d'une maladie sérieuse, était venu se rétablir dans sa famille ; mais, bien que fort incomplétement remis, il partit pour retourner à son poste, dès que les nouveaux dangers qui s'annonçaient appelèrent les défenseurs de la Papauté à serrer leurs rangs. Il s'arracha aux embrassements de son père, de sa mère, de son frère dont il était si tendrement aimé, et ce n'était pas sans pressentir son sort.

» La veille du départ, il disait : « Quand on va offrir sa vie, il faut se recueillir. » Il se mit en route le 11, arriva à Rome le 14, et le 22 il était victime de l'explosion d'une machine infernale. Ce n'est pas la mort dans le combat qu'il a trouvée ; ç'a été la mort traîtreuse, telle que les révolutionnaires italiens excellent à la donner, qui, à la pointe d'un poignard, guette le passant, ou se mêle aux aliments dans une poussière empoisonnée, ou dans un baril de poudre se glisse sous les fondations d'une maison. »

Étienne Melin avait vingt-trois ans. Ses parents, ouvriers à Moulins, y jouissent d'une estime générale due à leur honorabilité bien connue, et à leurs sentiments profondément chrétiens. Sans autre fortune que leur travail, ils ont

su par leur ordre et leur économie procurer à leurs deux fils une éducation soignée. L'aîné est prêtre à Moulins, le second y occupait dans l'administration des ponts et chaussées une position honorable, lorsque nos troupes, par suite de la convention du 15 septembre, abandonnèrent les États pontificaux. — Étienne Melin, d'un caractère doux et aimable avait toujours manifesté le plus grand éloignement pour l'état militaire, mais à la vue du Pontife abandonné, son dévouement catholique l'emporta sur ses goûts. « Le Saint-Père est seul, à la merci de ses ennemis, déclara-t-il à sa famille, je suis libre et catholique, c'est mon devoir d'aller à son secours. » On lui objecta qu'il brisait son avenir, que la douceur de son caractère n'indiquait pas un guerrier. « Ma position, si j'en reviens, le bon Dieu s'en chargera, répondit-il ; si j'y reste, elle est toute prête au Paradis. Je n'ai pas, c'est vrai, l'humeur militaire, mais pour le Pape je saurai me battre tout comme un autre. » Loin de s'opposer à son noble dessein, on vit son généreux père, dont il était la fierté et le soutien, ne manifester qu'un regret, celui de ne pouvoir faire comme lui. A la fin de décembre 1866, il était à Rome; il se mit rapidement au courant du maniement des armes et, trois semaines après, il faisait déjà partie de la 1re compagnie du 1er bataillon.

Ses chefs et ses camarades lui témoignèrent bientôt leur estime et leur amitié. Il allait être nommé caporal, lorsque, pendant le choléra, une maladie sérieuse nécessita son retour en France. Il s'y reposait depuis quelques

semaines, quand l'invasion garibaldienne appela les défenseurs de la Papauté à se grouper autour du trône de Pie IX.

Étienne Melin était encore fort souffrant, mais il ne voulut pas retarder d'un seul instant son départ.

— Même en cet état, dit-il à ses parents, je puis être utile à Rome ; je pars! Si je n'ai pas la force de me battre, j'aurai du moins celle d'écrire; il y a dans l'armée de l'occupation pour toutes les forces!

Son père et sa mère l'embrassèrent avec orgueil et le bénirent avec joie. Étienne partit en effet le 11 octobre, après avoir mis sa conscience en règle avec Dieu. Le 14, il arrivait à Rome. Les chefs, le trouvant trop faible pour supporter les marches incessantes de sa compagnie, l'envoyèrent aider le trésorier du régiment.

Le 22 octobre, le pauvre enfant était relevé, sanglant et inanimé, au milieu des ruines de sa caserne!

Son père et sa mère le pleurent, mais leurs larmes sont toutes chrétiennes; leurs larmes sont sans amertume! Ils bénissent Dieu d'avoir fait d'Étienne un martyr, et ils demandent que le sang de leur fils serve au triomphe de l'Église, au repentir et au pardon des meurtriers!

Mais il faudrait parler avec éloges de toutes les victimes de l'infernal attentat: Albitte, Battismo Gonzalès, Louis Mecois, Larroque, Cuccioli, ce jeune Claude, mort saintement après avoir reçu l'extrême-onction, et cinquante autres zouaves!

L'exaspération du peuple ne connut plus de bornes

lorsque les pompiers romains tirèrent des ruines les cadavres d'un homme dans la force de l'âge, d'une jeune femme et d'une petite fille, — toute une famille qui passait dans la rue au moment de l'explosion. Braves gendarmes! ce fut au péril de leur vie même qu'ils protégèrent la vie des infâmes assassins contre les fureurs populaires! Quel héroïsme et quelle magnanimité!

Le 23 octobre, des bandes garibaldiennes, commandées par les frères Cairoli, essayaient de forcer l'entrée de Rome. Battus sur tous les points, les assaillants furent presque tous tués, blessés ou faits prisonniers. « Une rencontre a eu lieu, dans la soirée du 23, écrivait-on de Rome, avec un ramassis de ces garibaldiens qui, après l'inutile tentative de désordres de la soirée du 22, avaient réussi à s'échapper de la ville et s'étaient réfugiés sur les monts Parioli. Nos soldats sont parvenus à les entourer et à les mettre en déroute complète, leur occasionnant un bon nombre de morts et de blessés et faisant beaucoup d'entre eux prisonniers. Parmi les morts se trouve Henri Cairoli, dont le frère a été blessé et arrêté. Depuis ce moment, nos soldats, après avoir battu la campagne avec le plus grand soin, n'ont rencontré aucun garibaldien; seulement ils ont ramassé, dans les endroits où le combat a eu lieu, beaucoup d'armes et des blessés. »

Le 24 octobre, les zouaves et les gendarmes prenaient d'assaut l'infernal laboratoire où se fabriquaient la plupart des bombes orsiniennes.

La police avait des données positives sur ce qui se tra-



mait à Rome, dans le quartier, pourtant si fidèle, du Trastevère, et vers une heure et demie après-midi, au moment où une centaine de garibaldiens, venus des provinces italiennes, étaient réunis au nº 92 de la rue de la Longaretta, un détachement composé de gendarmes et de zouaves, et commandé par les capitaines de Saisy, Dufournel et Vinay, cerna l'infâme repaire. — C'était une fabrique de draps, appartenant à un nommé Giuio Ajani, le seul Romain de la bande; nous disons le seul, encore qu'il eût avec lui sa belle-mère, Romaine aussi. Au lieu de répondre aux sommations d'ouvrir les portes, les sectaires tirèrent sur la troupe des coups de fusils et lancèrent du premier et du deuxième étage des bombes Orsini. Parmi eux, la femme se montrait la plus acharnée à ce jeu terrible, un officier de zouaves eut la présence d'esprit de recevoir dans sa main une de ces bombes et ainsi d'en éviter l'éclat.

Après avoir essuyé pendant trop longtemps le feu de ces scélérats, la troupe ardente, furieuse, se rua sur les portes, les enfonça et gravit les escaliers. Au premier étage, une table se trouvait abondamment servie en viandes et en vins, et de nombreuses libations avaient dû réchauffer déjà la bande, au moment de la distribution des armes. Un seul plat, le plat traditionnel des Italiens et qui leur sert de potage, le macaroni au fromage, avait été absorbé. Les soldats s'étaient présentés au milieu du festin. Une lutte corps à corps commença aussitôt dans toutes les chambres, et en quelques instants vingt-et-un cadavres, y

compris celui de la femme, et cinq blessés, étaient couchés sur le sol. Les zouaves avaient agi avec un élan si foudroyant, et la résistance avait été si brève, qu'un sergent et deux zouaves seuls étaient blessés.

Pendant tout le temps de l'action, la foule des Trastévérins criait :

— *Bravi gendarmi! Bravi zuavi !Forte ! Forte! Uccideteli!* Braves gendarmes! Braves zouaves! Courage! Courage! Tuez-les!

Un garibaldien s'était réfugié dans un endroit du même genre que celui où mourut Héliogabale. Un jeune zouave enfonce la porte et le garibaldien décharge sur lui son revolver, saute par la fenêtre et va tomber dans une vasque pleine d'eau, où l'on retrouva son cadavre. Le zouave n'était que légèrement atteint.

On fit quarante-quatre prisonniers. Sur ces quarante-quatre, trente-neuf s'étaient cachés dans les combles. Quand les soldats se présentèrent, ils étaient tous à genoux.

— Ayez pitié de nous! — ne nous tuez pas! — Pardon! pardon! au nom de Pie IX!

Au nom de Pie IX! Cette invocation alla au cœur des soldats catholiques.

— Relevez-vous, misérables, et vivez, dit un zouave.

— On nous a trompés indignement, on nous a enivrés. On nous a dit, en nous envoyant à Rome, que la population serait avec nous. On nous a dit que ce soir les bras

de cinq mille Trastévérins aideraient les nôtres, et que nous pillerions la ville de Rome...

« Ces trente-neuf assassins ont été sauvés, écrivait-on de Rome.

La magnanimité du soldat catholique est égale à son courage.

Des armes en quantité, une caisse de bombes Orsini, des piques ayant à leur extrémité de grands coutelas de boucher, des revolvers, de l'or, des billets de la Banque italienne ont été saisis. »

En même temps, les zouaves saisissaient une malle contenant des papiers importants et tout le plan de l'insurrection en mauvais français [1].

Ce fut le coup de grâce de l'insurrection *romaine!*

« La France peut intervenir! m'écrivait de Rome, le 24 octobre, un homme que l'on retrouve toujours au poste de l'honneur et du danger, Frédéric de Saint-Sernin, le glorieux blessé de 1860. L'épreuve est faite : Pie IX, fort de son droit, de l'amour de son peuple, de la valeur et de la fidélité de sa petite armée, a vaincu la révolution. Le Pape est maître chez lui! Pas une capitale d'Europe, dans les mêmes conditions, ne se fût maintenue calme, digne, dévouée à son souverain comme Rome l'a été à Pie IX! L'univers catholique doit des acclamations au peuple romain non moins qu'à l'armée pontificale! Chacun a fait son

1. « En mauvais français? dit à cette nouvelle un publiciste parisien. L'auteur doit être un rédacteur du *Siècle!* »

devoir, et chacun a sa part de gloire dans cette héroïque défense. Je ne désignerai donc personne ; toutefois, si j'avais à le faire, je nommerais bien haut le général marquis Zappi, qui commandait à Rome dans ces jours difficiles. »

VIII

Le 24 octobre, un millier de chemises rouges, sous les ordres de Ghirelli et d'Intorne, attaquèrent la ville de Viterbe, défendue par le brave colonel Azzanesi, à la tête d'un détachement de quatre cents soldats romains et de soixante zouaves, commandés par le lieutenant Lallemand.

Battus sur tous les points, les garibaldiens se retirèrent en désordre, abandonnant un grand nombre d'armes, de munitions et de fourgons.

Voici dans quels termes un témoin oculaire racontait, le 25 octobre, la défense de Viterbe, si honorable pour le colonel Azzanesi, non moins que pour les soldats indigènes.

« Hier, vers les huit heures du soir, la ville de Viterbe fut attaquée par environ huit cents garibaldiens, qui assaillirent la ville sur six points différents. Le combat dura plusieurs heures. Notre troupe se défendit avec une héroïque valeur et repoussa de tous les côtés les assaillants, qui se retirèrent précipitamment avant le jour du côté de Teverina. La ville, durant l'attaque, non-seulement conserva sa tranquillité, mais, bien qu'excitée par cette

horde à se soulever, elle manifesta encore contre un tel attentat une indignation qui ne fut surpassée que par l'admiration et l'enthousiasme provoqués par l'héroïque valeur de nos braves soldats.

» Le colonel Azzanesi, après la fuite de cette horde, a fait sortir ce matin de la ville trois détachements en reconnaissance pour ramasser les morts et les blessés parmi les garibaldiens. Suivant les nouvelles que nous avons reçues, on aurait relevé sur le terrain quinze blessés et cinq morts, parmi lesquels se trouvaient le colonel de Franchis et le lieutenant Salviati. On a fait prisonniers trente-trois garibaldiens, au nombre desquels on compte un nommé Palini, chirurgien, avec une ambulance; on a pris aussi beaucoup d'armes, heaucoup de munitions, et un très-grand nombre de chevaux et d'ânes.

» Les garibaldiens brûlèrent une porte de la ville, ruinèrent le couvent des Pères Servites, et eurent l'effronterie d'expédier un des leurs en parlementaire à nos troupes, pour les engager à se rendre, tandis qu'elles les repoussaient de tous les côtés et ce presque sans perte de leur part; car elles n'ont eu à déplorer que la mort d'un dragon et les blessures de deux soldats, parmi lesquels le lieutenant Fabiani, légèrement atteint à la main. »

En toute occasion, nous ne savons vraiment qu'admirer davantage de la bravoure, de la gaieté ou de la piété des zouaves. Un carme déchaussé, le Père Denis, suivait le petit détachement envoyé de Rome à Viterbe, sous les ordres du lieutenant Lallemand. Les zouaves se confes-

sèrent en chemin ; ils appelaient cela « prendre leurs passe-ports. »

Un parlementaire garibaldien, ayant eu l'imprudence de venir demander aux soldats du Pape de se rendre, il lui fut répondu par un petit zouave de vingt ans :

— Farceur, va!.... on voit bien que vous ne rêvez que le renversement de toutes choses!...

Le fait est que c'eût été le monde renversé.

Quatre ou cinq jours après la victoire de Viterbe, la garnison pontificale s'étant repliée sur Civita-Vecchia, une nouvelle bande, commandée par le trop fameux Acerbi, envahit de nuit la ville sans défense. Les orgies de Fulvaterra recommencèrent, et le pillage s'organisa sur toute la ligne.

« Bientôt, écrivait-on de Viterbe, on entendit vociférer le mot de « contribution, » et l'on vit une commission composée de prétendus officiers se porter à la caisse camérale, d'où elle enleva une somme d'environ trente-cinq mille francs.

Le lendemain, Fondi partait pour Orvieto, où il allait mettre en sûreté cette somme volée ; il revenait à Viterbe dans la nuit, et, le matin suivant, il prenait de nouveau dans la susdite caisse 5,500 écus. Ensuite, les officiers du prodictateur passèrent successivement à toutes les autres caisses : Macinato, timbre, sel et tabac, etc.; puis ils en vinrent à la commune et à la province, qu'ils imposèrent pour 80,000 francs. Mais cette taxe n'eut pas d'effet, le grand député brigand Acerbi ayant dû écouter les re-

présentations de ceux qui lui dirent que la commune déboursait plus de 400 écus par jour pour l'entretien de sa bande.

« Dans le même temps, on imposait l'évêque pour 8,500 écus romains, les frères Duchêne pour 3,000 écus, les frères de Grodi pour 4,000, le monastère Sainte-Rose pour 2,000, et ainsi de suite, toujours avec la menace de fusillation, de pillage, etc. La soldatesque commettait sur ces entrefaites des vols de toutes sortes, si bien que le pays tremblait à chaque instant que cette troupe d'assassins ne mît à sac toutes les maisons. De tout l'argent volé, la bande n'a pas touché un sou, et ce butin fut seulement divisé entre les chefs, c'est-à-dire Acerbi, Clerci, les deux frères Nizzardi, un certain Padova et quelques autres. Ce qui se faisait ici par ordre d'Acerbi se faisait également par son ordre dans toute la province, où il avait expédié divers détachements de sa troupe. »

La morale de tout cela pourrait se résumer par un apophthegme imité de Beaumarchais : « Faites des révolutions, il en revient toujours quelque chose! »

Le lendemain de la bataille de Mentana, la bande voleuse évacua précipitamment Viterbe, mais non sans jouer la comédie jusqu'au bout. Avant de partir, le *Capobanda* avait fait afficher une proclamation aux habitants, laquelle se terminait par cette pantalonnade :

« Nous nous retirons devant un ennemi cinquante fois plus considérable ; mais en partant nous vous laissons la

promesse de revenir bientôt pour vous délivrer de la tyrannie des brigands papalins! »

Malheureusement les garibaldiens ne laissaient pas que cela, si bien qu'il fallut plusieurs jours pour nettoyer les églises où l'on trouva des excréments jusque sur les tabernacles!...

Goujats voleurs et sacriléges!

Le 26 octobre, le colonel d'Argy, commandant supérieur à Civita-Vecchia, relevait, avec une fière énergie, dans une lettre rendue publique, de lâches calomnies sorties des officines révolutionnaires :

« J'apprends, par la voie des journaux, que les bruits les plus mensongers sont répandus sur mon compte au sujet de prétendus ordres que j'aurais donnés pour faire fusiller les prisonniers garibaldiens, tombés en notre pouvoir. Quoiqu'il répugne à mon caractère de répondre à de semblables infamies, mes antécédents et mon honneur militaires me font un devoir de donner un démenti formel à des insinuations aussi fausses qu'elles sont lâches.

» J'ai déjà adressé à M. le chargé d'affaires de France à Rome un protestation à ce sujet[1]. Je vous en envoie une copie

1. Voici cette protestation :

« Rome, 19 octobre 1867.

» Monsieur le chargé d'affaires,

» J'ai l'honneur de vous adresser un journal de Florence du 17 octobre, la *Riforma*, qui m'accuse d'avoir donné l'ordre *de faire fusiller les prisonnièrs garibaldiens*.

avec l'instante prière de donner à ce document la plus grande publicité possible en le faisant insérer dans tous les journaux français et même étrangers, si faire se peut.

» Nous avons ici plus de trois cents prisonniers faits dans les derniers engagements. Je les visite aussi souvent que mes occupations me le permettent, et je m'efforce d'adoucir, autant que possible, leur captivité.

» Un officier de l'état-major de la place et un chirugien militaire affectés spécialement à ce service les voient jour-

» Je proteste de toute mon âme contre une pareille infamie; j'appartiens à la nation la plus valeureuse et en même temps la plus généreuse du monde, la France; je ne renierais pas quarante-cinq ans de loyaux services par une lâcheté.

» La légion romaine que j'ai l'honneur de commander fait partie de l'armée du Saint-Père; si j'avais donné un ordre cruel, le cœur de Pie IX l'aurait repoussé. Elle a fait à Vallecorsa quarante-sept prisonniers, dont cinq officiers, parmi lesquels le fils de Nicotera; elle a contribué à la prise de cent cinquante garibaldiens à Nerola; qu'on leur demande si un seul d'entre eux s'est jamais plaint de ma troupe. Un de mes officiers les visite chaque jour; tous sont satisfaits de leur régime et des procédés dont on use envers eux.

» Voilà ma réponse, monsieur le chargé d'affaires; j'ose vous prier de la transmettre au gouvernement de mon pays, non que je craigne d'être mal jugé dans l'armée française, mais pour prouver aux journaux de Paris qui seraient descendus jusqu'à répéter les calomnies italiennes, qu'ils se sont faits l'écho d'un odieux mensonge.

» *Le colonel commandant la légion romaine,*

» Comte d'ARGY. »

nellement. Toutes les mesures hygiéniques et morales que commande une humanité bien entendue sont prises à leur égard. Il m'est bien pénible d'avoir à relever des sottises aussi grossières; mais, en présence de l'accueil facile que l'on fait, en France, à toutes les nouvelles de provenance italienne, je me vois forcé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut, d'éclairer l'opinion publique.

» Les journaux prétendent que dans certaines rencontres les troupes pontificales ont éprouvé des échecs. Mensonge! Depuis le commencement de l'envahissement de notre territoire par des bandes, écume de notre siècle, vomies par les sociétés secrètes et écloses dans les bouges immondes des grandes villes, nous avons toujours battu, et cela à plate couture, les fidèles adeptes de Garibaldi ; six à sept cents prisonniers en sont la preuve,

» Nous avons toujours eu à lutter *un* contre *cent*, mais le courage a toujours pu suppléer au nombre. Hier soir, deux colonnes considérables garibaldiennes ont attaqué Viterbe. Après quatre heures de combat, elles ont été repoussées en abandonnant une grande quantité d'armes, munitions, chariots, beaucoup de blessés et de morts; parmi ces derniers se trouvent le major Defranchis et plusieurs officiers. On les a ramenées la baïonnette dans les reins jusqu'à ce qu'elles se soient éparpillées de tous les côtés. C'est une nouvelle victoire que probablement on leur prêtera.

» Je suis convaincu que l'on fait accroire à ces malheureux que s'ils tombent entre nos mains, ils seront immédia-

tement fusillés, afin de leur donner du cœur au ventre et de leur remonter le moral.

» Mais cela ne sert à rien. A peine nos colonnes sont-elles lancées contre eux, qu'ils font une décharge en hissant le pavillon blanc et se débandent de tous côtés. Depuis le commencement des événements, c'est toujours ainsi que les choses se sont passées. C'est ce qui explique pourquoi nous avons si peu de tués ou de blessés, proportionnellement à l'ennemi.

» Seulement, il faut que vous sachiez que ces messieurs sont loin d'user des égards que nous avons envers eux, ils s'acharnent après nos blessés, les injurient, et les achèvent à coups de baïonnette et de stylet.

» C'est ainsi que M. Echemann, lieutenant au corps, blessé grièvement à l'affaire de Nerola, a été insulté, bafoué, volé de son argent, et s'est vu même arracher du doigt une bague donnée par sa mère.

» M. Meijet, capitaine aux carabiniers suisses, blessé le 23 à Acqua-Acclusa, aux portes de Rome, s'est vu assaillir par ces forcenés, qui, sans pitié pour un ennemi atteint d'une blessure grave, lui ont donné trois coups de poignard.

N'osant attaquer nos casernes en plein jour, ils les minent de nuit. Ils viennent de faire sauter uue partie de la caserne Serristori à Rome. Trente-cinq à quarante zouaves ont été blessés ou ensevelis sous les décombres.

» Je ne ferai aucun commentaire. Ce que je vous écris est la vérité, sur mon honneur. Lisez donc et jugez !

» D'ARGY. »

A l'heure même où le noble colonel écrivait cette lettre si digne et si véridique, trois cents légionnaires soutenaient héroïquement, à Monte-Rotondo, le choc de six mille chemises rouges, commandées par Joseph Garibaldi en personne.

Monte-Rotondo est une commune de la province de la Comarque et du diocèse de la Sabine, à la distance de 16 milles Rome et 10 milles environ des confins actuels du royaume italien du côté de Corese. Suivant le dernier recensement, sa population est de 2,235 habitants, répartis en 577 maisons et formant 845 familles. Une partie demeure dans la ville et l'autre aux alentours. La cité est placée dans une site fort agréable, possède un palais baronal et des églises où l'on voit de bons tableaux de Carlo Maratti, de Ciro Ferri, de Manega et de l'école du Dominiquin.

Bâtie sur le territoire de l'antique Nomentum, aujourd'hui Nomenta, Monte-Rotondo commença à être habitée au moyen âge et devint un des châteaux forts de la famille Orsini. Dans le quinzième siècle, cette localité subit beaucoup de péripéties. Elle fut prise d'assaut en 1452, par Fortibraccio et les Colonna; reprise ensuite par le Pape, elle fut incendiée, en 1485, par les Orsini. Emportée d'assaut l'année suivante par le duc des Calabres, elle fut recouvrée de nouveau par le Souverain-Pontife. Monte-Rotondo éprouva également diverses vicissitudes dans le siècle dernier, lors des guerres de la République française contre le Saint-Siége, et plus tard, lors des divers faits d'ar-

mes qui eurent lieu entre les Français, les insurgés pontificaux et les Napolitains.

Le vendredi, 26 octobre, la garnison de Monte-Rotondo se composait de deux compagnies de la légion romaine, d'un petit détachement de dragons, d'une compagnie de carabiniers étrangers et de neuf gendarmes, — en tout trois cent cinquante hommes.

Pendant vingt-sept heures, ces trois cent cinquante héros luttèrent contre un ennemi dix-sept fois plus nombreux ; ils repoussèrent victorieusement quatre assauts, et ne cédèrent qu'au cinquième, dans la matinée du 27, lorsque décimés, harassés, à bout de munitions, la défense était humainement impossible.

Pour être une défaite, Monte-Rotondo n'en est pas moins un des combats les plus glorieux pour l'armée pontificale, et surtout pour ces héroïques légionnaires qui tinrent si haut le drapeau de leur patrie et celui de la Papauté! Mais, avant de se rendre, les artilleurs, commandés par le brave capitaine de Quatrebarbes, grièvement blessé, enclouèrent leurs deux canons, et les soldats brisèrent leurs armes!

C'est ici qu'il faut reproduire l'admirable lettre, écrite de la Spezzia par madame Costes, femme du capitaine commandant à Monte-Rotondo le détachement de la légion romaine et mère d'un petit enfant de six ans, qui s'y trouvait avec elle pendant le siége.

« La petite garnison, écrit madame Costes, se replia sur

le château Piombino, où j'étais enfermée avec Maurice le docteur et l'aumônier. Nous passâmes la nuit en prières, dans une horrible anxiété, écoutant ce bruit affreux de la fusillade, plus horrible encore dans les ténèbres. Robert était partout. Je ne le vis qu'un instant pour lui serrer la main. Pauvre homme! Il souffrait beaucoup. On le priait de se rendre, lui disant que le château était miné; il espérait du secours de Rome.

» Je me contentai de lui dire de faire son devoir sans songer à nous, et que j'avais beaucoup promis à la Sainte Vierge, la priant surtout d'épargner Maurice, qui dormait comme un ange au milieu du bruit et des alarmes générales. On attendait le jour avec impatience. Robert comptait toujours sur Rome, et puis il espérait juger la position. Hélas! le jour vint seul, et l'attaque recommença terrible, car l'ennemi cernait le château et tirait de dessus les toits. On lui tua encore du monde; mais il parvint à entrer dans les écuries, dont les portes donnaient dans la rue, et y mit le feu.

» Il était dix heures du matin : on se battait depuis vingt-sept heures; les soldats étaient épuisés, et, dans peu de temps les munitions réunies au premier étage, au-dessus des écuries, allaient faire sauter le château. Robert crut de son devoir de ne pas sacrifier ses trois cents hommes, et il permit d'arborer le drapeau blanc. Ce fut un cruel moment. Je n'avais pas craint la mort mais je craignais que ce coup ne tuât mon pauvre Robert Pendant que j'étais réfugiée dans la tour une balle y parvint, et

passa entre Maurice et moi sans nous blesser. Les garibaldiens entrèrent comme des furieux.

» Je me présentai avec mon fils, et je dois leur rendre la justice qu'ils ne me firent aucun mal ni aucune menace. Il y en eut même qui me prirent la main et qui rassurèrent le pauvre Maurice, qui pleurait, craignant qu'on ne tuât son père. On voulut me faire sortir du château pour me conduire chez le général Garibaldi lui-même, qui était à Monte-Rotondo. Je demandai à retrouver mon mari, et, pendant qu'il traitait avec le vainqueur, j'attendis dans une maison sous la protection de deux fidèles légionnaires et celle des officiers garibaldiens.

» Robert capitula : il fit ses conditions avec Garibaldi, qui lui accorda que les officiers gardassent leurs épées. Robert refusa de promettre qu'ils ne combattraient plus contre lui. Enfin, on vint me dire que mon mari m'attendait à l'église, où tous étaient réunis. Je traversai la ville, et arrivée devant l'église on me présenta au général, qui me regarda seulement. Son médecin me dit : Vous êtes libre d'aller à Rome, où l'on vous fera escorter. Je répondis : Je veux suivre mon mari, et j'entrai dans l'église, où je le trouvai.

« Le général me fit donner une voiture, et l'on nous conduisit tous à la frontière piémontaise. C'était le samedi. Dimanche, lundi, mardi et mercredi on alla à pied; on dormit et on mangea comme on put. J'avais une charrette pour moi, Maurice et les blessés. Mercredi, nous prîmes le chemin de fer à Narni pour venir par Florence et Pise

à la Spezzia, dans un fort, où nous attendons un navire qui nous portera en France. Nous espérons que ce ne sera pas long et que nous verrons encore Rome. »

« Cette femme et cet enfant de six ans, — disait un honorable publiciste à la lecture de cette lettre émouvante, — enfermés avec les soldats dans la citadelle de Monte-Rotondo; l'enfant qui dort tranquillement pendant que sa mère prie pour lui et recommande à son mari de faire son devoir; puis tous deux, la mère et l'enfant, se présentant aux regards étonnés de l'ennemi vainqueur, refusant la liberté qu'on leur offre et suivant sur une charrette, à travers l'Italie, la petite troupe prisonnière : tout cela, raconté avec autant de simplicité que de grandeur par celle même qui a été l'héroïne de ce qu'elle raconte, ne forme pas l'un des épisodes les moins attachants de la dernière guerre soutenue pour la défense du Saint-Siége. La religion et les affections de la famille ont, au milieu de ces scènes, un charme particulier. On sent d'ailleurs qu'ici la guerre n'est pas faite pour elle-même, ni pour aucune visée de vanité et d'ambition. C'est au service d'une pensée plus noble que, librement et volontairement, ces soldats, dont les femmes comprennent si bien les sentiments, ont mis leur courage et l'admirable discipline puisée dans l'armée française. »

Un des glorieux défenseurs de Monte-Rotondo écrivait, quelques jours après le combat :

« Lorsque nous fûmes tous entrés dans l'église, Garibaldi y entra à cheval, et comme tout le monde s'était dé-

couvert par respect pour le lieu où on se trouvait, il nous ordonna de nous couvrir; puis il nous adressa quelques paroles, dans lesquelles il loua notre énergique résistance, et déplora l'assassinat qui venait d'avoir lieu, ajoutant qu'il voulait qu'on réprimât immédiatement ce meurtre.

» On entr'ouvrit les portes de l'église, et sans autre forme de procès, un garibaldien brûla la cervelle de celui qui venait de tuer le légionnaire.

» Pour terminer son discours, Garibaldi nous annonça que nous allions être immédiatement dirigés sur l'Italie, pour être directement renvoyés dans nos foyers (ce qu'on ne s'empresse guère de faire).

» Après avoir prononcé ce discours, il se retira.

» L'attitude et l'accoutrement de Garibaldi sont loin de ressembler à celle qu'on lui prête sur les gravures. Pour moi, il m'a fait l'effet d'un vieux marchand de friperies.

» Il était perché sur une bête de l'Apocalypse, dont on aurait pu facilement compter les côtes à trente pas.

» Son accoutrement se composait d'une vieille paire de souliers noués avec des cordons usés, un mauvais pantalon gris, un petit paletot gris rapé, le tout surmonté d'un chapeau gris crasseux, qui bien sûr n'en était pas à son premier été.

» Tel est le portrait de Garibaldi lorsque je l'ai vu sur son perchoir.

» Après être restés un instant dans l'église, nous avons pu voir une espèce de défilé des troupes garibaldiennes.

En voyant ces chemises rouges, ces gens avec des vêtements déchirés, quelques-uns sans souliers, et toutes ces figures avinées, c'était à se croire revenu au temps de la grande Révolution.

» Dès que la foule se fut un peu retirée, nous nous sommes remis en marche avec une petite escorte de garibaldiens pour nous diriger sur l'Italie.

» Au sortir de la ville, j'ai encore compté six morts qu'on n'avait pas eu le temps de ramasser, et un garibaldien, qui était près de moi, m'a dit qu'ils avaient déjà ramassé cent morts et deux cents blessés.

» Il était furieux, lorsque les autres lui dirent que nous n'avions qu'un mort et sept blessés.

» Garibaldi nous avait fait donner deux francs pour passer la journée ; mais comme il n'y a pas eu moyen de dépenser un centime, nous avons jeûné jusqu'au lendemain à midi. Les garibaldiens ne nous ont conduits que jusqu'à Corese.

» C'est une compagnie de grenadiers piémontais qui nous a escortés jusqu'à Narni.

» Nous faisions tous les jours une étape de dix à douze lieues.

» Le premier jour, nous nous sommes arrêtés dans une ferme ; là il a fallu coucher dans l'écurie, pleine de fumier ; pour moi, j'ai passé toute ma nuit dans l'auge des chevaux ; quelques-uns l'ont passée dans des râteliers, mais sans paille, bien entendu.

» Le 27, nous avons eu une très-belle journée; nous sommes arrivés vers quatre heures à Cantalupo.

» Nous mourions de faim en arrivant, car nous n'avions rien mangé depuis trente-deux heures; encore n'avons nous eu qu'un peu de pain et de vin. Je vous laisse à penser si nous avions besoin de nous reposer après un pareil jeûne et douze ou treize lieues dans les jambes. Cantalupo est situé sur une montagne très-élevée, et de tous côtés, on a des vues ravissantes.

» Nous nous sommes mis en marche, le lendemain lundi 28, par une pluie battante, ce qui était peu agréable pour de pauvres diables, qui n'avaient en tout et pour tout que les vêtements qu'ils avaient sur le dos; heureusement la pluie a cessé vers onze heures.

» C'était une véritable journée de malheur.

» Tout à coup, nous nous trouvons arrêtés par un torrent que les pluies avaient énormément grossi, il a fallu le traverser; on avait de l'eau jusqu'au-dessus des genoux, et l'eau était glaciale.

» Ce n'était pas encore assez d'en avoir passé un, il a fallu encore en repasser un autre vers sept heures du soir.

Nous sommes arrivés à neuf heures du soir à Niniana, qui est aussi sur une hauteur, et d'où l'on a une vue charmante. Du reste, je dois dire que toute la route depuis Cantalupo jusqu'à Narni est ravissante comme paysage.

» Le lendemain mardi 29, nous nous nous sommes remis en route vers midi, et fort heureusement par un très-beau temps et une fort belle route, de sorte que l'étape n'a pas été fatigante.

»Nous sommes arrivés vers sept ou huit heures à Narni, où la population est très-mauvaise. Elle nous a accueillis à coups de sifflets et en nous menaçant, si bien qu'au lieu de coucher à Narni, comme nous devions le faire, on nous a fait filer en silence à onze heures du soir.

» On nous a fait prendre le chemin de fer, pour nous diriger sur la Spezzia.

» Nous sommes passés à Terni, où on nous a encore sifflés avec frénésie. A Florence, on a été excessivement poli. A Pise, nous sommes restés quatre heures; mais on a eu bien soin de nous empêcher de bouger de la gare, et l'on a placé un piquet devant. — Aussi les habitants se sont-ils contentés de nous regarder sans rien dire.

» Après Pise, c'était pis que jamais; on venait cracher sur les vitres des voitures, et les carabiniers suisses qui sont passés le lendemain ont reçu dans leurs voitures une grêle de pierres.

» A la Spezzia, on ne nous a absolument rien dit; mais cependant, pour plus de sécurité, on nous a envoyés le lendemain au fort de Varignano, qui est situé sur un petit promontoire, à vingt minutes de la Spezzia. Nous sommes là depuis le 31 octobre, et depuis ce temps, on nous annonce tous les jours notre départ pour demain ou après-demain au plus tard.

» Nous étions depuis quatre ou cinq jours au fort Varignano, lorsqu'on y amena Garibaldi, escorté par un bataillon de bersaillers; un mur et une porte nous séparaient de ce nouvel hôte. »

« Nous avons sous les yeux, disait le rédacteur de l'*Univers*, une lettre d'un sous-officier de la légion romaine, fait prisonnier à Monte-Rotondo, et qui confirme, nous avons le regret de le dire, tout ce que les journaux nous ont jusqu'ici rapporté des mauvais traitements infligés par les garibaldiens et les autorités régulières du royaume l'Italie aux prisonniers de guerre de cette légion. Ce sous-officier a été dépouillé par les garibaldiens, le soir du combat, de tout ce qu'il possédait.

» Trois cents sous-officiers ou soldats et trois officiers de la légion d'Antibes ont été faits prisonniers dans le premier combat de Monte-Rotondo. Ils ont été livrés sur la frontière par les garibaldiens aux autorités italiennes. Ils ont vainement allégué, pour être immédiatement rapatriés, leur qualité de sujets français, pris par des troupes non régulières et qui ne relevaient pas plus officiellement du gouvernement italien que de l'empereur de Chine.

» Ils se sont vainement réclamés de notre chargé d'affaires à Florence, qui ne paraît pas, d'ailleurs, s'être occupé d'eux d'une façon très-pressante. On les a d'abord dirigés sur Narni, où ils sont arrivés après le quatrième jour de marche. Le jour, on les laissait insulter par les populations sur leur passage. Le soir, on les entassait dans des granges

où il n'y avait pas de place pour cent hommes. A Narni, ils ont pris le chemin de fer de la Spezzia.

» Ils sont restés en chemin de fer pendant vingt-quatre heures. On s'arrêtait longuement à toutes les stations, sans prendre aucune mesure pour les mettre à l'abri des injures publiques. Ils étaient dans des wagons découverts, et, à quelques-unes de ces stations, non-seulement on vociférait contre eux, mais encore on leur crachait au visage et on leur jetait des pierres. Les autorités italiennes restaient impassibles devant ces emportements de la foule.

» Arrivés à la Spezzia, on les a transportés au lazaret de Varignano, et ils ont été enfermés dans les bâtiments du bagne. Un simple mur très-léger les séparait en dernier lieu de Garibaldi et de ses compagnons. Comme ceux-ci avaient liberté de sortir et de se promener dans le lazaret, on ne laissait point prendre l'air aux soldats d'Antibes, sous prétexte d'éviter les rencontres et les conflits. Les trois cents prisonniers de la légion d'Antibes sont restés ainsi dix jours enfermés, couchant sur la paille, sans couvertures, mourant de froid et de faim, ne recevant d'autre aliment que la soupe, une seule fois par jour. »

L'Italie n'a donc point progressé, sous le rapport de l'humanité, depuis 1860, car, au lendemain de Castelfidardo, les prisonniers pontificaux, — français, suisses, irlandais, allemands, — avaient été traités exactement avec les mêmes égards.

Citons enfin une très-intéressante lettre du brave capi-

taine de Pons, chargé de rapatrier les prisonniers de Monte-Rotondo.

« Marseille, le 25 novembre 1867.

» Je vais commencer ma longue narration par vous prier de m'accorder votre indulgence pour être resté si longtemps sans vous écrire, ce que je devais faire à mon arrivée à la Spezzia. Il m'a été impossible de le faire, une personne grave m'ayant prévenu que mes lettres ne parviendraient pas plus que mes dépêches, que ce serait même imprudent.

» C'est dimanche, 10 de ce mois, à huit heures de soir, que je me mis en route de Marseille sur le paquebot la *Princesse Clotilde* de la compagnie Valéry, nolisé par moi pour aller chercher nos prisonniers.

» Arrivé dans le port de la Spezzia, à six heures du soir, le lundi 11, j'ai dû attendre au lendemain pour remplir les formalités nécessaires pour obtenir la délivrance de nos hommes. Ce n'est donc que le mardi 12 que je me suis rendu à terre. Ma première visite a été pour le consul de France, afin d'avoir quelques renseignements et des détails sur la manière dont nos prisonniers avaient été traités par le gouvernement italien. Il m'a dit qu'il avait fait tout au monde pour adoucir leur sort.

» Je lui ai demandé comment nos prisonniers avaient été reçus par la population de la Spezzia. Il m'a répondu : « Pas trop mal, » bien que les autorités aient été dans la nécessité de maintenir les masses qui les accompagnaient

aux cris de : Vive Garibaldi ! A bas Victor-Emmanuel ! nous irons en France ! (Ici à l'adresse de l'Empereur, une injure atroce, qu'il n'est pas permis de répéter). Nous irons jusqu'à Paris. Je tiens aussi ces discours des prisonniers que j'ai interrogés.

» Les autres prisonniers qui n'appartenaient pas à la légion, carabiniers, gendarmes, artilleurs, dragons pontificaux, qui arrivèrent vingt-quatre heures après les légionnaires, n'ont pas été plus favorisés, et je dirai plus, on leur a jeté des pierres dans les wagons. Je priai M. le consul de m'accompagner chez le sous-préfet de la Spezzia. Ce fonctionnaire me dit, en entrant, avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche : « Monsieur, je suis heureux que vous arriviez. Le gouvernement italien se disposait à mettre une frégate italienne à la diposition des prisonniers pour les reconduire à Civita-Vecchia. » Il m'assura aussi que les prisonniers avaient été bien traités, ce qui n'était pas tout à fait exact, comme vous le verrez.

» Pour en finir et couper court à toute discussion, je répondis au sous-préfet que je remerciais le gouvernement italien de ses bons offices; que le gouvernement pontifical se suffirait pour faire ses affaires; que je le priais de vouloir bien faire donner des ordres pour que les prisonniers faits par M. Garibaldi me fussent remis immédiatement, que le temps me pressait.

» Il s'assit à son bureau pour écrire au geôlier du fort Varignano, qui se trouve à une lieue au moins de la Spezzia. Il me remit l'ordre, et je retournai à bord de la *Prin-*

cesse Clotilde pour de suite appareiller pour Varignano. A une heure nous avons stoppé devant le fort, où je suis entré seul pour remettre ma lettre au geôlier. Après l'avoir lue, il m'a conduit dans la cour de la forteresse où j'ai trouvé tous nos malheureux prisonniers, officiers et soldats. J'ai été reçu avec joie.

» J'ai voulu, avant de quitter cette prison, visiter en détail le logement de nos prisonniers. Les officiers n'étaient pas trop mal couchés; les hommes, moins heureux, habitaient une sorte de rez-de-chaussée voûté comme une casemate, ayant pour toute literie quelques brins de paille réduits en poussière. Pour vous donner une idée de cette litière, j'ai l'honneur de vous informer que les prisonniers, depuis leur entrée au fort de Varignano, le 30 octobre, jusqu'à leur sortie le 19 novembre, n'ont reçu, par homme, qu'un kilogramme de très-mauvaise paille; la vermine commençait à gagner ces malheureux; il était navrant de voir l'air piteux qu'ils avaient tous; ils semblaient abrutis, efflanqués comme des lévriers. Ils ne mangeaient qu'une fois par jour, vers les trois heures, un peu de viande pourrie que l'on était obligé de trouver à la loupe, et quelques brins de macaroni cuits à l'eau. Aussi quelques gros mangeurs, pour se soustraire à ce carême et à cette dure abstinence, ont vendu leurs capotes pour pouvoir manger.

» Plusieurs de ces pauvres gens, craignant d'être mis en prison ou de passer au conseil pour vente d'effets, m'ont dit qu'ils n'osaient plus retourner à Rome. J'ai cru devoir,

en ce jour solénnel de délivrance, leur assurer et même leur donner ma parole d'honneur qu'il ne leur serait rien fait, pas même une simple punition. J'ai même ajouté que pendant tout le temps de la traversée, je leur ferais donner double ration à tous les repas. Alors tout le monde a crié « vive le capitaine de Pons ! » sous les fenêtres de M. Garibaldi qui nous a fait voir le bout de son nez.

» Nos prisonniers ont quitté leur prison en bon ordre, et, quelques moments après, ils étaient à bord de la *Princesse Clotilde*, qui a continué sa route pour Civita-Vecchia, où nous sommes arrivés mercredi 14, à neuf heures du matin.

» L'agent pontifical,

» DE PONS. »

Revenons sur nos pas afin de parler de l'héroïque retraite du capitaine du Rostu, qui, de Rome où l'on n'était pas sans inquiétudes sur le sort de Monte-Rotondo, avait été envoyé en reconnaissance avec cinquante-huit légionnaires. Le petit détachement n'arriva en vue de Monte-Rotondo qu'après la prise de la place et se trouva en présence de toute l'armée garibaldienne. Un millier de chemises rouges se jetèrent à sa poursuite. Le capitaine du Rostu[1] soutint leur feu et y riposta de manière à les tenir à distance jusqu'à la nuit.

1. Nommé depuis chevalier de la Légion d'honneur.

Il rentra à Rome, vers dix heures du soir, n'ayant à regretter que la perte de trois légionnaires ; les blessés avaient pu suivre le gros de la troupe, qui était épuisée d'ailleurs; car la compagnie avait marché pendant vingt heures, sans avoir pris de repos, ni d'autre nourriture qu'un peu de café.

« Partout, écrivait-on de Rome, les légionnaires ont montré cette énergie et ce courage tout français. A Alla-Corta, dans la province de Velletri, le lieutenant Pinezou-du-Sel, à la tête d'une section de la troisième compagnie, forte de quarante hommes, a fait cinquante prisonniers, au nombre desquels étaient le fils de Nicotera, et un ancien lieutenant-colonel de l'armée régulière piémontaise.

» Une autre section de cette compagnie, composée de vingt-cinq hommes, faisait, avec vingt hommes appartenant aux *squadriglie* de paysans, une reconnaissance à San Giovanni, où étaient, disait-on, quatre-vingts à cent garibaldiens. A l'approche des pontificaux, ceux-ci se retranchent dans une maison et refusent de se rendre. Le sous-lieutenant Maillard, qui commandait, poste des hommes pour tirer aux fenêtres, entasse des fagots et de la paille à la porte, et, une fois le passage ouvert, se précipite dans la maison. tue huit garibaldiens, en blesse une douzaine et fait trente-six prisonniers. »

L'admirable défense de Monte-Rotondo sauva peut-être Rome de l'invasion révolutionnaire. Obligé de faire enterrer ses morts, de réparer ses pertes qui étaient considérables, et de raffermir le moral de ses volontaires, Joseph

Garibaldi dut s'arrêter à Monte-Rotondo, au lieu de marcher victorieusement sur Rome [1].

Ce retard permit aux garnisons éloignées de rentrer

1. Joseph Garibaldi adressait, le 28 octobre, à sa bande, l'ordre du jour suivant, qui laisse percer d'instructives révélations :

« 300 prisonniers, 2 canons de bronze de 24 et de 12, beaucoup d'armes et de munitions et 50 chevaux de dragons et d'artillerie, voilà les trophées que les braves volontaires offrent à l'Italie comme gage de son heureux et libre avenir. Quand j'aurai le rapport complet des divers faits d'armes qui ont signalé cette glorieuse affaire, j'en donnerai les détails.

» Les Romains, nos pères, ont vaincu le monde par la bravoure et la discipline; à la bravoure dont les volontaires ont fait preuve, *il faut ajouter indispensablement la discipline* sans laquelle ne saurait exister aucun corps militaire quelconque.

» Je recommande *surtout* aux volontaires *le soin du corps* et des armes. »

Le 30, Joseph Garibaldi écrivait à un de ses amis de Florence :

« La prise de Monte-Rotondo est certainement une affaire des plus glorieuses pour ces pauvres volontaires.

» Et pourtant ces valeureux jeunes gens épuisés de faim et de fatigue ont opéré cette nuit-là une attaque difficile et périlleuse aussi bien et mieux que les premiers soldats du monde. Il est quatre heures du matin et nous sommes maîtres de Monte-Rotondo, excepté du palais où sont réfugiés des zouaves, des Antibiens et des Suisses. Nous avons entre nos mains un butin considérable, consistant en chevaux, en armes et en prisonniers. »

Quand on se rappelle que ces « valeureux jeunes gens, » supérieurs « aux premiers soldats du monde, » étaient six mille contre trois cents, on a bien envie de rire de Joseph et de ses frères !

dans la capitale, et à l'armée française de débarquer à temps.

Le moment était suprême! Les soldats du Pape campaient sur les places publiques, harassés mais non découragés par un mois de fatigues inouïes et de luttes disproportionnées, prêts à un nouveau Castelfidardo; car on savait à Rome l'entrée des troupes italiennes sur le territoire pontifical, et le triste précédent de 1860 pouvait donner à croire que l'armée française ne se départirait pas de son rôle contemplatif.

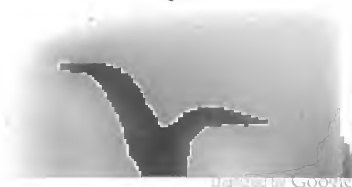
Aussi combien de résignation, d'héroïsme, en même temps que de gaieté, dans cette exclamation si française d'un zouave, à l'heure où son régiment partait pour Mentana!

— Messieurs les voyageurs pour l'autre monde, en voiture!...

IX

Nous voici au 3 novembre, au couronnement de l'épopée; depuis le 22 septembre, pas un jour ne s'est écoulé sans combat, pas un jour sans victoire; car Monte-Libretti et Monte-Rotondo même, le lecteur le sait, eurent le plus glorieux résultat.

J'ai essayé de retracer la lutte gigantesque des soldats du Pape, sans phrases, sans déguisements, sans exagérations, et, si remplie que puisse paraître cette période sanglante, je n'en ai cependant point relaté tous les faits



d'armes, ni l'assaut dans lequel le vaillant capitaine Dufournel trouva la mort, ni la victoire de Moricone, ni vingt rencontres d'où le drapeau pontifical revint triomphant. Mais, avant de commencer le récit de la bataille de Mentana, qu'on me permette de citer une intéressante lettre de M. l'abbé Peigné, relatant l'attaque du Casale dei Pazzi, le 1er novembre, par une compagnie de la légion et trois compagnies de zouaves.

« Nous avons eu, pendant vingt-quatre heures, Garibaldi en personne à cinq cents mètres devant nous. Malheureusement on ne savait point si c'était vraiment lui, ni quelles étaient ses forces. Il était dans un casale bien facile à défendre, avec deux ou trois mille hommes, partie dans ce même casale, partie dans un autre voisin. Les nôtres n'étaient pas trois cents et n'avaient pas de canons. Les capitaines des trois compagnies de zouaves qui défendaient le pont, de concert avec une compagnie de la légion, commandée par M. de Séré, en ont fait demander à Rome dans l'après-midi.

» Deux ont été expédiés; mais en quittant la porte, ils ont pris la direction d'un autre pont, et, par suite de cette erreur, ne sont arrivés qu'à la brune; en sorte qu'il a fallu attendre jusqu'au lendemain matin pour les faire traîner sur les hauteurs, afin de commencer l'attaque au point du jour.

» Tous nos braves s'attendaient à une belle et chaude affaire, qu'ils désiraient avec grande impatience. J'ai passé une partie de la nuit à confesser zouaves et légion-

naires qui voulurent profiter de ma présence. Ceux qui se trouvaient échelonnés aux postes les plus avancés, les sentinelles postées sur le coteau, se sentant plus près du danger, étaient les plus heureux de voir le prêtre et de faire leur confession. Les Allemands la faisaient par interprète, en me serrant la main pour toute réponse. Vous ne sauriez croire combien c'était touchant.

» Après ma besogne finie, je suis retourné à ma voiture; le capitaine de Saisy m'y a rejoint; nous avons dormi un peu, puis à trois heures on a réveillé l'artillerie, tout disposé, et à cinq heures on s'est mis en route pour monter les canons sur les hauteurs. A la pointe du jour un premier coup de canon était tiré contre le château, puis un second. Hélas! point de réponse. L'ennemi avait masqué sa fuite par des feux et avait délogé sans tambour ni trompette, entre deux et trois heures.

» Ne sachant encore s'il y avait quelque ruse là-dessous, le capitaine de Saisy donna l'ordre de marcher sur le château; ce qui fut fait avec un entrain dont on n'a pas l'idée. Toujours en tirailleurs espacés de cinq pas, formant un immense demi-cercle, nos braves arrivèrent jusqu'au château. Quel désappointement! il ne restait plus que trois misérables traînards à faire prisonniers, puis une mauvaise carabine et un *bon* de la main de Garibaldi, laissé en payement des bœufs, des vaches, des oies et poulets dévorés, etc.; de ce billet, le paysan a fait tant de cas, qu'il l'a donné au capitaine de Séré, de la légion, lequel le garde comme curiosité.

» De là, nous nous sommes de suite rendus de la même manière à un autre château voisin où Garibaldi avait passé la nuit, et où ses soldats avaient fait les mêmes ravages et de plus brisé l'autel d'une chapelle. »

Le 3 novembre, à quatre heures du matin, trois mille pontificaux et deux mille Français sortaient de Rome par la porte Pia, et prenaient la route de Mentana. Ils arrivèrent sans obstacle à Capobianco ; mais, à environ trois kilomètres de Mentana, en approchant du bois épais qui porte le nom du village, les pontificaux, qui avaient réclamé l'honneur de l'attaque principale, se heurtèrent contre les avant-postes de l'ennemi.

Délogés à la baïonnette de leurs premières positions, les garibaldiens se renfermèrent dans la vigna Santucci, aux abords de laquelle le capitaine Arthur de Veaux tomba frappé d'une balle en plein cœur; puis, chassés encore de cette formidable position, ils se réfugièrent dans Mentana, qu'ils avaient hérissée de retranchements.

La colonne française, formant la réserve, appuya l'attaque par un mouvement tournant sur les deux flancs. Après quatre heures d'un combat acharné, les troupes alliées montèrent à l'assaut de Mentana ; mais la nuit vint et ne permit pas de compléter le succès. Le lendemain, on allait renouveler l'attaque, lorsque les garibaldiens se rendirent à discrétion. Les troupes alliées marchèrent aussitôt sur Monte-Rotondo ; mais le village avait été évacué dans la nuit, et Joseph Garibaldi, qui avait à peine fait acte d'apparition derrière ses volontaires, avait repassé la

frontière sans tambour, sans trompette et sans demander son reste.

De là le piquant surnom donné par les compatriotes des légionnaires d'Antibes à la bataille de Mentana-Monte-Rotondo : « Bataille de Montre-ton-dos. »

Le 3 novembre était en effet l'éclatante revanche du 26 octobre, avec cette différence que les garibaldiens avaient vaincu à dix-sept contre un, et que les alliés venaient de vaincre à un contre deux.

« Hier, écrivait-on de Rome le 4 novembre, une forte colonne de troupes françaises et pontificales a marché sur Monte-Rotondo, pour en déloger les garibaldiens, sous les ordres de Garibaldi lui-même et de ses fils.

» Dans les plaines de Mentana, près de Monte-Rotondo, ces troupes ont rencontré les garibaldiens, qui, bien qu'au nombre de dix mille et ayant de l'artillerie, ont dû, après un combat long et acharné, abandonner leurs positions à leurs intrépides assaillants. Ils ont laissé deux mille des leurs entre les mains des troupes, et ils ont essuyé de très-graves pertes. D'après la manière de manœuvrer, même en ce qui touche l'artillerie, on ne peut que conclure que la majeure partie de ces bandes était composée de soldats réguliers, travestis en garibaldiens.

» De notre côté, tant dans la troupe française que dans la troupe pontificale, on a à déplorer environ quatre-vingts soldats hors de combat.

» La colonne poursuit ses opérations.

» A ce moment nous parviennent les nouvelles ci-après :

Le résultat de la journée d'hier a été plus brillant et plus décisif qu'il ne l'avait semblé du premier abord, même ayant égard au nombre excessivement plus fort des garibaldiens. Leurs forces s'élevaient à quinze mille hommes. Les bandes qui occupaient Mentana, découragées par les très-graves pertes subies hier et enveloppées de tous les côtés, se sont rendues ce matin, tandis que d'autres, qui s'étaient fortifiées à Monte-Rotondo, ont déposé pour la plupart leurs armes et se sont retirées de nuit dans la direction de Corese.

» Le 1er régiment de ligne français et le bataillon de chasseurs, qui se trouvaient à l'extrémité droite de la colonne franco-pontificale, sont entrés ce matin à Monte-Rotondo, accueillis par la population aux cris de : Vive Pie IX ! Vive la France !

» D'après les renseignements parvenus ici, les troupes françaises ont eu de cinquante à soixante hommes hors de combat, parmi lesquels quatre officiers blessés. Les pertes des troupes pontificales sont peut-être plus fortes. Nous avons à déplorer la mort du capitaine de Veaux ; cinq officiers ont été blessés. Les pertes des garibaldiens s'élèvent, autant qu'on le sache jusqu'ici, à plus de quatre cents hommes tués ou blessés. La plupart des blessés sont tombés au pouvoir de nos trroupes, qui auraient fait beaucoup plus de prisonniers si elles n'avaient pas craint d'en être embarrassées. Au pouvoir des troupes est restée l'artillerie qu'avaient les garibaldiens. Inutile d'ajouter que tous les corps des deux milices ont montré une no-

ble émulation et un enthousiasme digne en tous points de la sainte cause que les deux armées défendaient ensemble. »

Une autre lettre, également datée de Rome, le 4 novembre, disait :

« L'armée pontificale a remporté hier une nouvelle et éclatante victoire sur les bandes garibaldiennes, qui s'étaient emparées de Monte-Rotondo. Le combat, commencé à midi, n'a fini qu'à la nuit. Les garibaldiens, embusqués derrière des arbres, des buissons, des murailles, ont fait subir à l'armée de nombreuses et douloureuses pertes. Mais après une vive et longue résistance, ils se sont presque tous rendus et ont été désarmés. Une colonne de l'armée française, qui formait le corps de réserve, a appuyé avec une grande énergie les efforts de l'armée pontificale. La ligne a fait un essai des plus satisfaisants de ses nouvelles armes. Le fusil Chassepot a noblement débuté et a répondu à toutes les espérances. Le bataillon de chasseurs à pied, engagé au dernier moment, s'est jeté sur les garibaldiens avec un élan irrésistible.

» Les zouaves et les carabiniers suisses sont les deux corps qui ont le plus souffert ; le capitaine de Veaux, des zouaves, a été tué ; le commandant de Castella, des carabiniers suisses, et M. Jacquemont, de Saint-Étienne, lieutenant aux zouaves, sont légèrement blessés.

» Les prisonniers garibaldiens sont au nombre de plusieurs milliers ; le récit des prisonniers et des correspondances trouvées sur le champ de bataille, révèlent la ma-

lice des uns, l'aveuglement des autres et le repentir de plusieurs. Quelques morts garibaldiens portent sur leurs traits l'empreinte d'un désespoir qui fait frémir.

»Plusieurs sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont prodigué leurs soins aux blessés sur le champ de bataille, où le docteur Ozanam partageait, avec les chirurgiens militaires des deux armées, la mission de panser les blessés.

» Les deux armées, française et pontificale, ont rivalisé de courage et de dévouement pendant la lutte.

» Parmi les quinze cents à dix-sept cents prisonniers de Monte-Rotondo, il y en a soixante-dix qui se sont d'eux-mêmes déclarés officiers ou sous-officiers de l'armée italienne, et en ont fourni les preuves.

» Plusieurs des officiers garibaldiens blessés, prisonniers ou morts, sont vêtus avec une grande recherche. Parmi les morts on a remarqué un très-beau jeune homme. Son portefeuille contenait ses cartes de visite : *Giuseppe Gabrielli, commis-voyageur en cotonnerie, mercerie et passementerie.*

» Parmi des lettres d'amis où se lisent des choses infâmes, et mêlées à des photographies obscènes, se trouvait une lettre datée de Terni, 30 septembre, et adressée par Gabrielli à sa mère :

» Oh ! pardonnez-moi, ma mère (je traduis), le crime que j'ai commis et la peine que je vous ai causée. C'est malgré moi que je suis ici. Il faut que je choisisse : mourir en combattant ou mourir sous le poignard. Mais je me décide. Je suivrai votre conseil, et ainsi vous m'obtien-

drez le pardon de mon père. Vous me pardonnerez vous-même. Vous me bénirez, et vous me permettrez de venir encore baiser votre main maternelle. »

Le 6 novembre, M. Henri Le Dieu, sous-lieutenant de la 1re compagnie du 1er bataillon des zouaves, écrivait à un de ses parents :

« Nous avons essuyé pendant cinq heures et demie, à Mentana, le feu le plus intense. Notre régiment était à l'avant-garde, les carabiniers suisses venaient après, puis trois compagnies d'infanterie française, et trois compagnies de chasseurs à pied; nous avions, en outre, une batterie d'artillerie.

» Nous avons pris en deux heures trois kilomètres de positions presque inexpugnables. Deux sergents furent blessés à mes côtés, un troisième tué très-près. Notre compagnie, la 1re du 1er bataillon, marchait en tête; elle a souffert : nous comptons trois morts et dix-huit blessés.

» Comment j'ai échappé, je ne puis le dire; là, comme à Castelfidardo, Dieu m'a protégé; j'ai été épargné au milieu d'une grêle de balles sans avoir été même égratigné. Nous avons perdu notre capitaine, deux officiers sont blessés.

» Les garibaldiens se sont bien battus sur plusieurs points; ils avaient de bons officiers et sous-officiers de l'armée régulière italienne.

» Les officiers français ont loué hautement la conduite

des zouaves; ils nous ont aidés beaucoup à la fin de la journée. »

Hervé de Kersabiec, frère d'un héroïque blessé de Castelfidardo, aujourd'hui capitaine aux zouaves, écrivait, le 5 novembre, à sa noble et pieuse mère :

» Nous sommes partis de Rome dimanche matin.

» Samedi au soir, à la suite d'une espèce de pari avec Alain, M. de la Rochetaillée nous avait donné un dîner de trente couverts. Officiers, sous-officiers et soldats, nous étions mêlés chez Spielman où régnait une gaîté charmante; j'ai peu connu d'hommes aussi bien que la plúpart des officiers de zouaves.

» Rentrés à nos casernes à neuf heures, nous nous sommes dépêchés de faire nos sacs; à deux heures du matin, le clairon nous réveillait. Je ne pourrais vous dire tout ce que nous nous mîmes sur le dos; outre onze paquets de cartouches, notre sabre, notre carabine, nous avions une tente, une couverture, le manteau, le sac plein et des vivres pour deux jours avec les casseroles en sus. En prenant tout cela, je ne croyais certes pas pouvoir faire seulement une lieue.

» A trois heures précises nous arrivâmes au Macao, caserne neuve en dehors de Rome, où le rendez-vous était fixé. A quatre heures nous sommes partis, tous les zouaves de service, deux mille cinq cents à peu près, suivis de la légion et des carabiniers suisses, en tout dix-huit cents. Des dragons, quatre pièces d'artillerie pontificale et des gendarmes complétaient l'effectif de nos troupes. Un régi-

ment de ligne français avec un bataillon de chasseurs à pied et quelques chasseurs à cheval suivaient notre colonne.

» La pluie tombait, et jusqu'à Ponte-Nomentano, pendant une lieue, nous l'avons eue. Là, trois compagnies du deuxième bataillon, sous le commandement de M. de Troussures, sont parties par une route de traverse pour tourner l'ennemi. Nous en étions. A dix heures, nous nous sommes arrêtés pour faire le café. Quel changement dans mon existence! Je coupais du bois, j'établissais la marmite sur deux pierres; le tout, du reste, dans une charmante vallée entourée de bois, et dans laquelle paissait un troupeau de chevaux.

» A onze heures et demie, nous étions repartis à travers prairies et bois; de temps en temps, des chemins à faire perdre à ceux de Quimper-Corentin leur renommée. A midi, nous apercevions Mentana, et, un peu en arrière, Monte-Rotondo. Quelques coups de feu retentissent; nous pressons le pas. A une heure, je pars avec une vingtaine d'autres et Alain à notre tête en tirailleurs. Nous attendons une heure presque.

» Pendant ce temps, les coups de canon et la fusillade faisaient rage à Mentana. Enfin, à deux heures, Alain nous emmène à l'assaut d'une colline.

» Jamais je n'oublierai cela. Depuis deux heures du matin, nous étions le sac au dos, et dans ce moment nous grimpions une côte tellement raide que notre poitrine touchait presque la terre. Heureusement, pas un tirailleur ennemi ne nous attendait en haut. Nous nous sommes mis à tirail-

ler sur les chemises rouges jusqu'à quatre heures. A ce moment, une quantité de fuyards de Mentana, se trouvant coupés dans leur retraite sur Monte-Rotondo, sont venus, leur mouchoir à la main, demandant la vie. Nous leur avons pris leurs armes. Alain a un superbe revolver monté en ivoire avec canon damasquiné. A la nuit tombante, nous nous sommes avancés vers Mentana, du côté de Monte-Rotondo; une escouade est entrée en ville, a tué une dizaine de garibaldiens et puis s'est repliée sur nous. Nous sommes restés là, sur la route, la durée d'une heure.

» Pendant ce temps, nous entendions les plaintes des blessés dans une chapelle et dans les maisons. C'était affreux. Tous demandaient à boire, nos prisonniers aussi; mais nous n'avions que du tabac à leur offrir; plus d'un a profité de mon papier à cigarettes.

» Nous sommes enfin arrivés au campement à huit heures du soir, et enfin nous avons mis le sac à terre! Nous le portions depuis seize heures, avec du café et du pain seulement dans l'estomac. Pendant une heure encore, nous avons été conduire les prisonniers au quartier général. Il y en a de toutes sortes : des jeunes, des vieux, des voyoux et des gens comme il faut, en général officiers piémontais. On ne savait où les mettre. Mais quelle nuit nous avons passée! Du bois vert, pas de paille, pas de tentes presque, sur l'herbe mouillée, et depuis le matin pas une goutte d'eau.

» Enfin, lundi, à six heures du matin, on nous crie

qu'on a de l'eau. Nous partons deux bidons à la un kilomètre au moins nous trouvons cette eau une mare dans une carrière. Notre café ressemb à du café au lait, mais il n'est pas un homme q trop heureux de le verser sur son biscuit dans sa Un rayon de soleil arrivant par là dessus, tout fu et chacun s'en alla aux provisions et aux nou onze heures, Alain est revenu avec un vieux choux et des céleris; nous avons fait avec les deu phanion, de Couëssin, notre capitaine, de Marti sous-lieutenant, Hascouët de Saint-Georges, notre major, un déjeuner que nous avons trouvé d Alors seulement, nous avons un peu su ce q passé.

» Les Français avouent qu'ils ne croyaient pas battît comme cela par ici, et qu'ils ne sont arr pour la fumée des cierges. Il y avait, dit-on, si mille garibaldiens. Ils ont eu énormément de n lundi matin, il y avait déjà quinze cents prison s'en fait aujourd'hui encore de tous les côtés. G était là, mais le vieux est parti quand il a v chauffait trop dur. De notre côté, il y a vingt-trois tués, pas mal de blessés. Du Boischevalier a deu de baïonnette dans la poitrine. Les carabiniers sui quelques morts. En résumé, nous avons peu de égard à la fusillade qu'il y a eu.

» Lundi, à deux heures, nous avons quitté notre ment pour Monte-Rotondo ; il n'y a que deux mill

c'était affreux! Ici un mort, blanc comme le marbre; là un autre, la figure écrasée par un coup de crosse; plus loin un cheval étendu; ailleurs une mare de sang au milieu de la route;... mais comme on s'habitue vite à cela!

» Monte-Rotondo a été évacué par les garibaldiens dès hier. Aujourd'hui mardi, je me suis un peu promené dans la ville. Le palais Piombino, que nous occupons, la domine tout entière; c'est une vraie forteresse. Nous y couchons, Alain et moi, dans la chambre de Garibaldi, dans un lit de six pieds de large sur dix de long. J'ai vu l'église... A la porte, triple rangée d'ordures! Ordure dans les bénitiers, ordure dans la chaire, ordure sur l'autel!

» La porte du tabernacle, au milieu de l'église, est percée de deux ou trois coups de baïonnette et de balles. Dans la sacristie, les crucifix sont en morceaux... J'ai vu de braves Hollandais, priant et pleurant, baiser le Christ détaché de sa croix! Les ornements sont en morceaux, les vases sacrés ont disparu.

» Demain matin, nous partons pour Rome; nous devons y rentrer à deux heures. »

Le 3 novembre, dans la soirée, quelques instants après la suspension de la bataille, M. Alexandre de Monti de Rezé adressait à M. le baron Onffroy une lettre dont voici des extraits :

« Une grande partie des garibaldiens blessés ou faits prisonniers appartenait aux régiments des bersaillers piémontais.

» Le capitaine de Veaux est tué; je l'avais vu hier au

soir à neuf heures, et aujourd'hui à dix heures, je le voyais rapporter mort avec une balle dans le cœur. Votre fils va très-bien ; il a pris les armes d'un garibaldien qui, après l'avoir manqué à dix pas, était tué d'une balle que Roland lui avait envoyée en échange de la sienne; La Peyrade n'est pas blessé, il a fait trois prisonniers ; Pimodan, lui aussi, est très-bien, et j'ai rapporté ce soir à Rome le revolver d'un officier garibaldien qu'il venait de tuer; Maquillé s'est très-bien conduit et a été assez heureux pour ne rien avoir.

» Quoique n'ayant quitté le camp qu'une heure après la retraite sonnée, je n'ai pu avoir de nouvelles de tous nos amis. Les Charette, eux aussi, sont sains et saufs. Athanase a eu encore cette fois un cheval tué sous lui; si la guerre continue, vous voyez qu'il se ruinera en acquisition de chevaux. J'ai cherché les La Rochette partout sans les rencontrer, mais on m'a dit qu'ils allaient bien. Ce pauvre du Boischevalier a reçu un coup de baïonnette dans la poitrine et nous l'avons ramené ce soir à l'hôpital, à Rome. Nous avons tout lieu d'espérer que sa blessure n'aura pas de suites graves. Cathelineau est blessé grièvement. »

Faut-il citer les mille traits de bravoure des soldats alliés, et l'héroïsme de ce jeune Bourbon, de ce frère du royal héros de Gaëte, exposant sa personne avec une intrépidité, une insouciance sans pareilles? Mais il faudrait un volume pour rendre justice à tous.

M. de Bourbon-Chalus fils, caporal aux zouaves, se



jette avec sept ou huit compagnons d'armes au milieu du feu des garibaldiens, et se bat avec une énergie et un sang-froid admirables; mais il ignore qu'il y ait en cela le moindre mérite. Il est brave comme son père, parce qu'il est brave. Survient un capitaine français, M. Victor de Garilhe, conduisant sa compagnie en bon ordre.

—Très-bien, monsieur, dit-il à Bourbon-Chalus. Quand on se bat ainsi, on est digne de prendre la droite partout. Venez avec nous.

La première compagnie du premier bataillon, commandée par M. d'Albiousse, ancien officier de l'armée française, eut seize hommes mis hors de combat; c'est celle qui souffrit davantage.

Une autre compagnie, celle de M. Le Gonidec de Treissan, allait au feu pour la dixième fois depuis le commencement des hostilités.

Comme le terrain qui entoure Mentana était peu praticable à la cavalerie, les dragons pontificaux frémissaient d'impatience. Leurs officiers étaient en proie à la douleur. Un seul d'entre eux, le lieutenant du Tilleul, officier d'ordonnance du général ministre des armes, avait le privilége de courir au milieu du feu et s'y jetait avec cette assurance qui semble tenir de la prédestination et éloigner les coups de la mort. Enfin, il faut bien le dire, plusieurs dragons, le brave adjudant Dion, entre autres n'y tenant plus, descendirent de cheval et marchèrent avec les zouaves.

Une lettre du comte Paul de La Vaulx, aujourd'hui sous-

lieutenant aux zouaves et frère du comte Roger de La Vaulx, ancien sous-lieutenant au même régiment, contient d'intéressants détails sur la bataille du 3 novembre.

« Dimanche, à quatre heures du matin, nous sommes partis pour Monte-Rotondo. Il y avait tout le régiment des zouaves, — moins les deux dépôts et la section, — le bataillon de carabiniers, la légion et une brigade française, composée du premier bataillon de chasseurs à pied, et des 29e et 80e régiments de ligne armés de fusils Chassepot.

» Nous avions en outre un peloton de dragons et cinq pièces d'artillerie.

» Les généraux Kanzler et de Courten, et le général français de Polhès commandaient. Le comte de Caserte, frère du roi de Naples, faisait partie de l'état-major.

» Après avoir fait une halte d'une heure, à peu près à moitié chemin, nous nous sommes remis en marche, et à midi les éclaireurs nous signalèrent des garibaldiens qui nous barraient la route de Mentana, petit village que nous devions traverser pour arriver à Monte-Rotondo. Aussitôt deux de nos compagnies d'avant-garde (les zouaves occupaient la tête de la colonne) furent déployées en tirailleurs, sur la droite et sur la gauche de la route qui est très-accidentée, et les 4e et 5e compagnies du premier bataillon furent envoyées en avant-garde. Nous marchâmes pendant environ vingt minutes, entendant quelques coups de feu à droite et à gauche; mais n'ayant pas encore tiré nous-mêmes. Au bout de ce temps, nous aperçûmes les garibaldiens; il y en avait partout et en grand nombre, nous en-

voyant une grêle de balles. Cela devenait sérieux et il fallait emporter à tout prix les positions qu'ils occupaient, monticules, maisons de campagne, ruines, etc., etc. — Les balles sifflaient autour de nous sans interruption, et le premier homme que je vis tomber était un soldat de ma compagnie. Nous avancions toujours cependant avec nos deux compagnies de tirailleurs, à droite et à gauche, lorsque le lieutenant-colonel de Charette arriva au milieu de nous. Il était à droite de la route et moi à gauche et agitait une casquette garibaldienne en criant : En avant les zouaves, à la baïonnette!... Je partis en avant en me jetant dans les broussailles, et j'arrivai au mur d'un jardin, d'où on nous avait fait beaucoup de mal. En ce moment la maison qui se trouvait dans ce jardin, ou plutôt dans cette vigne, était emportée. Je me jetai alors sur la gauche, où je trouvai le pauvre Jacques de Cathelineau blessé d'une balle dans le ventre. Nous fîmes alors reculer les garibaldiens de vigne en vigne, de monticule en monticule, jusqu'au village de Mentana où ils s'enfuirent, et nous tirèrent de derrière les murs et les fenêtres. Il m'est impossible de bien vous expliquer la chose ; car c'est à peine si je m'en rends bien compte à moi-même, attendu que nous nous battions sur une grande étendue de terrain. Tout ce que je sais, c'est que l'artillerie s'est mise à jouer et que nous avons continué le feu jusqu'à la nuit, sans avoir pu emporter Mentana, qui était barricadée et bien défendue. Enfin, après une nuit passée à la belle étoile, au moment où, le matin, le feu recommençait, les

garibaldiens ont capitulé. Ceux de Monte-Rotondo, qui avaient essayé de venir au secours des autres, prirent enfin le parti de fuir dans la direction de Corese, après avoir abandonné leurs armes.

» On peut évaluer à environ dix mille le nombre de ceux que nous avons eu à combattre.

» Nous avons été vigoureusement aidés par les Français, dont les fusils Chassepot ont fait une assez jolie musique. Tout le monde d'ailleurs a fait carrément son devoir, légion, carabiniers, artillerie, etc. Le bon et brave commandant Castella a reçu une balle dans la jambe ; on espère que sa blessure ne sera pas grave. Tous les corps ont eu des pertes ; mais ce sont les zouaves qui en ont eu le plus à déplorer. Le pauvre capitaine de Veaux est mort un des premiers. Jacquemont blessé à l'épaule, de Quatrebarbes (cousin de celui de l'artillerie), une balle au bras ; Cathelineau, Alcantara et tant d'autres. Parmi les zouaves, vingt-deux morts et environ soixante-dix blessés. Ma compagnie pour sa part a eu quatre morts et huit blessés ; c'est, avec la première, une de celles qui ont eu le plus de pertes.

» Le lendemain du combat, je vous ai envoyé, par quelqu'un qui allait à Rome, ma carte avec quelques mots pour vous rassurer sur mon compte. Nous sommes ensuite entrés à Monte-Rotondo, sans coup férir, mais pour y crever de faim ; les coquins qui l'avaient occupé avant nous n'y avaient rien laissé. Je voudrais vous donner sur tout cela des détails plus précis, mais c'est impossible par let-

tre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous avons reçu hier à notre entrée à Rome une véritable ovation, et que les Français qui étaient avec nous, nous ont fait force compliments sur la manière dont nous nous sommes conduits. »

Le correspondant romain de l'*Univers* lui donnait les détails suivants sur la mort d'Arthur de Veaux :

« Ce jeune capitaine, l'un des plus aimables et des plus élégants du corps des zouaves, a reçu au cœur une balle qui l'a tué raide. Étendu auprès d'une petite chapelle où l'on avait établi la première ambulance, on l'a vu revêtu de son uniforme intact. Pas une goutte de sang n'avait taché ses vêtements. Il y avait à l'étoffe un trou à la place du cœur. Des garibaldiens lui avaient enlevé ses bottes molles. »

Une lettre, datée de Rome le 4 décembre, racontait ce glorieux épisode de la bataille de Mentana :

« Il y a quelque temps, un officier de zouaves eut une altercation assez grave avec une personne qui lui proposa de se battre. L'officier en question, soit qu'il ne crût pas devoir rendre raison par les armes à la personne dont il s'agit, soit qu'il se crût obligé d'observer la discipline de l'armée papale, qui prohibe sévèrement les duels, répondit par une fin de non-recevoir. Cette réponse ne produisit qu'un effet médiocre parmi ses camarades. Quelques-uns de ceux qui le fréquentaient d'habitude l'évitèrent, et un jour il lui revint aux oreilles qu'on l'avait appelé lâche. Il donna sa démission, quitta Rome et l'on n'entendit

plus parler de lui. Un jour seulement, vers la fin d'octobre, on le vit revenir. A la place de ses habits d'officier, il portait un uniforme de simple zouave. Il se présenta à son ancienne compagnie et la suivit à Mentana, un fusil sur l'épaule. Après avoir fait le coup de feu aussi courageusement que les autres, et parvenu à l'entrée du bourg de Mentana, que les garibaldiens défendaient avec vigneur, il prit son képi, le lança par-dessus les murs, et se tournant vers ceux avec lesquels il avait marché jusqu'alors:

« Que ceux qui sont aussi lâches que moi me suivent ! » dit-il, et il s'élança à l'assaut, malgré une pluie de projectiles qui tombait autour de lui.

» Ses camarades le suivirent, car ce qui manque aux zouaves, ce n'est pas l'élan; mais quand ils le rejoignirent, ce brave papalin, tenant son képi d'une main et son fusil de l'autre, tombait pour ne plus se relever; trois balles lui avaient labouré l'épaule droite et les côtes.

» Il vient de mourir de ses blessures. »

« Voici quelques-unes des anecdotes qui circulent dans les cercles sur la bataille de Mentana, écrivait de Rome M. Armand Dubarry : ce sont les zouaves qui ont eu le plus de pertes; c'est que ce sont eux qui ont donné les premiers et auxquels était échue la tâche la plus ingrate, celle de déloger l'ennemi des bois et des broussailles qui entourent Mentana et où il s'était posté en tirailleurs.

» Les zouaves formaient d'ailleurs le gros de la brigade pontificale.

» On les lança donc en avant, et l'on eut raison, car en trois heures ils conquirent, tantôt avec leurs cartouches, tantôt avec leurs baïonnettes, dix kilomètres d'un terrain boisé, accidenté, couvert d'embuscades et défendu pied à pied par des garibaldiens qui, cette fois, faisaient assez bon visage.

» Les zouaves manquaient d'ordre, d'ensemble dans leurs mouvements, et cela se comprend, la plupart n'étaient que des militaires improvisés, mais ils remplaçaient cela par une valeur peu commune. Les zouaves français avaient la furia chevaleresque de la noblesse des deux derniers siècles au passage du Rhin et à Fontenoy; les zouaves espagnols et hollandais, la sombre ardeur que donne le fanatisme religieux. Beaucoup d'entre eux, j'en suis persuadé, et le trait que je vous rapportais dernièrement en est une preuve, ont cherché à se faire tuer, persuadés qu'ils recueilleraient les palmes du martyre en mourant pour le Saint-Siége.

» Un zouave péruvien, nommé Sevilla, reçoit cinq balles dans le corps en volant au secours de trois de ses compagnons entourés par dix ou douze chemises rouges; les ennemis fuient, il tombe, et comme le sang coule de ses blessures et qu'il souffre horriblement, il fait un signe de croix sur chacune de ses cinq plaies en criant: Vive Pie IX! Vive Marie! et s'évanouit.

» Ne se croirait-on pas au temps des croisades? Un instant, tandis qu'ils s'avançaient de Capo-Bianco à Mentana, les zouaves, déconcertés par les nuées de projectiles que leur envoyaient les chemises rouges blotties derrière

les haies et les arbres, s'arrêtent et se regardent : leur colonel, M. de Charette, s'aperçoit de cette hésitation, accourt à leur tête, et brandissant son épée : « En avant les zouaves, leur dit-il, ou je vais me faire tuer sans vous ! » Et comme les zouaves sont des gens trop bien élevés pour permettre à leur colonel d'aller se faire casser la tête tout seul, ils le suivent et délogent les garibaldiens qui leur barraient le passage. Le capitaine de Veaux, du même corps, est frappé à mort au moment où il entraînait sa compagnie au cri de vive Pie IX ! Deux de ses soldats le prennent dans leurs bras et vont le déposer dans une petite chapelle située près de là au milieu d'un carrefour, tandis que le reste, sans se donner le temps de recharger ses fusils, marche la baïonnette en avant contre les chemises rouges et les met en déroute en répétant, comme M. de Veaux : Vive Pie IX ! Vive l'Église !

» La bravoure des zouaves, et je ne suis pas suspect je pense en la louant, a été fort admirée par nos soldats et le soir de la bataille, la brigade française et la brigade pontificale ont sincèrement fraternisé ensemble aux campements. Ainsi que j'ai eu l'occasion de vous le dire dans une de mes dernières lettres, ce sont les troupes papales qui ont attaqué. Les troupes françaises, ayant pris une route détournée pour cerner l'ennemi, ne sont arrivées sur le théâtre de la lutte que deux heures et demie après les zouaves, mais cela ne les a pas empêchées de concourir pour une large part dans les fatigues et les périls du combat et de décider le succès.

» Le corps expéditionnaire entier aurait voulu assister à l'affaire de Monte-Rotondo, mais on ne pouvait pas emmener tout le monde, c'était bien assez d'une brigade; les absents en seront quittes pour se rattraper plus tard sur un autre ennemi.

» Je ne terminerai pas ces détails rétrospectifs sans vous dire quelques mots des hommes dévoués qui sont venus de Paris et de tous les coins de la France pour se mettre à la disposition de l'armée et faire le service des ambulances; parmi ces hommes, je citerai M. de la Brière et M. Vrignault, attachés au ministère des affaires étrangères; le docteur Ozanam, l'ancien député Keller, M. Benoît-d'Azy, le duc de Luynes, le duc de Lorges, le baron Chaurand, le comte Monti de Rézé, le comte de Bourbon-Busset, le comte de Chevigné, et plusieurs autres gens de cœur dont les noms m'échappent.

» Ils apportaient avec eux des sommes considérables d'argent, un matériel complet, et, ce qui valait autant, un groupe de sœurs de Saint-Vincent de Paul, dont la conduite sur le champ de bataille a été vraiment digne d'admiration.

» Les événements qui ont accompagné et suivi notre intervention prouvent incontestablement que le Saint-Siége peut encore compter sur le dévouement et l'appui de la France catholique, et qu'il n'a plus à redouter à l'avenir les coups des chemises rouges ni ceux de leur triste chef. »

M. Henri de Lumley, ancien officier dans l'armée napolitaine, entré aux zouaves en déclarant vouloir rester simple soldat, adressait à sa famille les trois lettres suivantes :

« Mentana, le 4 septembre.

» Comme je te l'avais annoncé dans ma dernière lettre, nous sommes sortis de Rome dimanche matin, nous dirigeant sur Monte-Rotondo. Arrivés sur les hauteurs, nous avons trouvé l'ennemi qui occupait toutes les positions. Le combat s'est alors engagé sur toute la ligne avec un élan indescriptible. Notre régiment, qui était à l'avant-garde, a bientôt repoussé les garibaldiens dans Mentana, où ils ont fait une résistance opiniâtre. Notre colonne avait pour réserve un régiment et un bataillon de chasseurs français qui sont entrés en ligne vers les cinq heures ; le combat a été rude, et le feu a duré pendant plus de six heures. On s'est battu bien souvent corps à corps. Une position que nous avons prise et reprise deux fois nous est enfin restée, et c'est ce qui a décidé la victoire ; car alors nous avons pu entrer dans les premières maisons du pays. Nos pertes sur ce point ont été très-grandes, mais celles de l'ennemi le sont encore beaucoup plus. Le feu, commencé à midi et demi, n'a fini qu'à sept heures du soir. Les garibaldiens ont eu un très-grand nombre de morts et beaucoup de blessés, sans compter environ deux mille prisonniers que nous leur avons faits. Quant à nos pertes, je n'en

connais pas encore le chiffre exact. Le capitaine de ma compagnie, M. de Veaux, a été tué d'une balle au cœur.

» Garibaldi, qui commandait le combat, a pu se sauver avec ses fils. »

« Monte-Rotondo, 5 novembre.

» Nous sommes arrivés ce matin dans cette ville, où l'ennemi s'est rendu à discrétion, au nombre d'environ quinze cents hommes, et nous en repartons ce soir pour aller à Tivoli replacer les autorités pontificales. Je crois que nous ne rencontrerons pas de résistance comme ici.

» Écris quelques lignes à la famille de Laborde, pour lui donner des nouvelles de son fils, qui se porte bien. Écris aussi à madame de Foresta que son fils est sain et sauf. »

« Rome, 6 novembre.

» Je t'écris encore quelques lignes à la hâte pour te donner de mes nouvelles. Nous arrivons à l'instant à Rome, de retour de Monte-Rotondo. La population nous a fait une réception splendide; sur tout le parcours, les rues retentissaient des cris de : *Vivent les zouaves ! vivent les héros de Mentana!* Toute la meilleure société de Rome était venue à notre rencontre; c'était magnifique. La bataille de Mentana est une véritable victoire qui, il est vrai, nous a coûté assez cher, mais qui a désorganisé complétement le garibaldisme. Les prisonniers sont au nombre d'environ

deux mille ; l'ennemi a eu cinq cents blessés et autant de morts. En outre, nous avons enlevé cinq à six mille fusils. »

Voici en quels termes un journaliste qu'on ne saurait suspecter de trop vives sympathies pour les pontificaux, M. Jules Richard, racontait la bataille du 3 novembre:

« L'objectif de la colonne était Monte-Rotondo, situé à cinq ou six heures de Rome, et quartier général des bandes garibaldiennes. En avant de Monte-Rotondo, et placé comme un château fort chargé de commander la défense du quartier général garibaldien, se trouve Mentana, village fortifié et défendu lui-même par une série de collines boisées, au milieu desquelles contourne une route carrossable fort bien entretenue qui, partant de Rome par la porte *Appia*, suit l'ancien parcours de la voie *Nomentana* dont on remarque encore quelques vestiges sur la chaussée. A onze heures, le petit corps franco-pontifical avait fait le café entre Casa-Bianca et Settebani ; à midi, il s'était remis en marche ; les zouaves pontificaux formaient l'avant-garde. Avaient-ils omis de faire fouiller les bois qui les dominaient à gauche et à droite? était-ce au moment où ils allaient prendre cette précaution, si absolument nécessaire lorsqu'on marche dans un pays couvert, comme à plaisir, des fortifications naturelles favorables à la guerre de partisans? on l'ignore. Ce que l'on sait, c'est qu'à un endroit où la route fait un cercle parfait entre des collines rapides et boisées, une vive fusillade, partant de trois côtés à la fois, balaye la route et met le trouble

dans la tête de colonne formée par trois compagnies de zouaves. Le lieutenant-colonel de Charette s'élance :

» — Allons, zouaves, s'écrie-t-il, en avant! vous combattez devant l'armée française.

» A cette parole, toutes ces collines sont gravies la baïonnette en avant, on se fusille à bout portant; le reste du régiment de zouaves s'éparpille dans les vignes, s'embusque dans les plis de terrain, et les tirailleurs garibaldiens sont rejetés en arrière. Mais de l'endroit où le combat a commencé, si des crêtes des monticules on peut apercevoir Mentana et son château fort, niché comme un nid d'aigle sur des rocs escarpés, il faut pour y arriver, ou suivre la route carrossable qui est exposée à la fusillade partant des remparts, ou se jeter dans les vignes qui garnissent quatre ou cinq coteaux placés en escalier, et qui, descendant de la route, viennent se fondre dans un terrain marécageux au bas des remparts.

» Pour déblayer les murs de Mentana de ses défenseurs, on fit avancer l'artillerie. La colonne disposait de quatorze canons, huit pontificaux et six français. Quatre pièces romaines et deux françaises entreprirent de battre les murailles; mais ce que le temps a respecté ne peut être entamé par le boulet, et dès qu'on s'aperçut que les projectiles faisaient balle, on se contenta de jeter des obus dans le village, et l'on parvint à allumer l'incendie sur quelques points.

» Tandis que l'artillerie tentait à gauche de la route des efforts sinon inutiles, du moins peu fructueux, les tirail-

leurs des zouaves pontificaux, mêlés à ceux des carabiniers suisses, tâchaient de tourner le village par la droite; ils trouvaient une issue par une rampe assez escarpée, mais dérobée aux vues de la place. Malheureusement pour eux, la facilité qu'ils trouvèrent à gravir cette rampe doubla leur zèle et leur ardeur, de telle sorte qu'ils s'aventurèrent à attaquer une brèche barricadée et dont les avant-postes étaient formés par trois meules de paille. On se tirailla encore là à bout portant, et la conquête des meules coûta beaucoup de monde, car autour d'elles, sur la route et dans les jardins avoisinants, dans un rayon de quarante mètres, j'ai vu neuf cadavres de zouaves, trois de carabiniers suisses et une vingtaine de garibaldiens. Cependant le temps se perdait en tirailleries fort dangereuses et on ne gagnait pas de terrain; on savait à n'en pas douter que Garibaldi était là avec un état-major sérieux; les chemises rouges tenaient comme elles n'avaient jamais tenu, et tandis que les papalins brûlaient de la poudre, les garibaldiens ne tiraient qu'à coup sûr, économisaient leurs balles et faisaient beaucoup de mal. »

Alors le chassepot entra en ligne, dit M. Richard. « Ce fut un beau moment! » On sait le reste. « Les zouaves, ajoute-t-il, ont fait l'admiration de toute la troupe française : ce sont des héros! »

« J'ai pu visiter hier le champ de bataille, écrivait le docteur L... C'était un triste spectacle! Tous les morts étaient là gisant pêle-mêle : ce qui dominait, c'étaient les garibaldiens, de pauvres diables bien jeunes.

» Beaucoup de zouaves pontificaux ont été tués ou blessés; car ils se sont battus très-vaillamment. On voulait établir l'ambulance à Monte-Rotondo, dans un couvent qui avait été occupé par les garibaldiens; mais ils avaient tout pillé, dévasté, brisé et sali, de telle sorte que c'était vraiment inhabitable. Dans la soirée du lundi, les ambulances ont été ramenées dans le village qui avait été le centre de l'action.

» Les blessés français ont été évacués sur Rome, ainsi que tous les autres, dans des calèches que les diverses autorités avaient envoyées *ad hoc* à Monte-Rotondo pendant toute la journée. »

— Qu'est-ce qu'on entendait par-dessus tout à Mentana? demandais-je à un blessé du 3 novembre. Était-ce le canon ou le fusil Chassepot?

— Non, répondit le zouave, c'était un tonnerre de cris de : vive le Pape! et vive la France!

Et il s'est trouvé des hommes, Français de nom, pour qualifier Mentana de victoire anti-française! D'autres, plus téméraires encore, ont représenté Mentana comme une victoire garibaldienne; — au fait, nous ne demanderions pas mieux que Joseph Garibaldi et les rouges de tous les pays remportassent beaucoup de victoires de ce genre.

Traîtres au drapeau de la France, ces idéologues malsains paraphrasaient les burlesques mensonges que, pour se consoler, la révolution faisait courir en Italie, depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. Faut-il signaler à l'armée fran-

çaise les injures que lui adressaient quotidiennement les *vainqueurs de San-Martino?* Un seul exemple suffira.

Les journaux italiens racontèrent qu'à Mentana le 29e de ligne avait perdu son drapeau. « Ce drapeau, disaient-ils avec une touchante unanimité, enlevé par les garibaldiens, fut remis aux troupes royales à Corese. Le gouverment de Sa Majesté, plein d'une exquise délicatesse que l'empereur Napoléon ne saura peut-être pas apprécier, l'a fait rendre secrètement au général Dumont. Un colonel italien a fait expressément, et pendant la nuit, le voyage de Rome pour remplir cette mission. »

Au fond, l'allégation est plus ridicule qu'injurieuse; mais que dire de ces milliers d'odieuses caricatures dont l'Italie est, chaque jour inondée, et dans lesquelles, sans parler des plus augustes personnes, les soldats français sont représentés fuyant plus vite encore que les fanfarons de Custozza [1]?

Ce livre serait incomplet s'il ne contenait le « Rapport de son Excellence le général Kanzler, pro-ministre des armes, à Sa Sainteté le pape Pie IX, glorieusement régnant, sur le combat de Mentana. » — Ce remarquable document prendra place, dans l'histoire, à côté du « Rapport du général Lamoricière sur les événements de 1860. »

1. Le député italien Bertani a fait mieux : en plein parlement il a traité les soldats français de « lâches ». Tout cela se payera.

Rome, 12 novembre 1857.

Très-Saint Père,

En attendant que je puisse déposer aux pieds de Votre Sainteté un rapport détaillé sur les nombreux faits d'armes et les combats que les troupes pontificales ont glorieusement soutenus contre les sacriléges envahisseurs des États du Saint-Siége, j'ai l'honneur de présenter à Votre Sainteté un rapport spécial sur le combat de Mentana, combat auquel ont vaillamment coopéré les troupes françaises nos alliées, afin que la vérité sur cette action décisive se dégage le plus vite possible des mensonges par lesquels la presse révolutionnaire s'étudie à la défigurer.

L'invasion des troupes régulières était menaçante; déjà même quelques rapports nous étaient parvenus sur la violation de nos frontières du côté de Monte-Rotondo. Les bandes garibaldiennes augmentaient sans cesse dans les provinces, et sur plusieurs points déjà elles s'étaient organisées en corps importants. Tous ces motifs m'engagèrent, le 27 octobre dernier, à proposer à Votre Sainteté la grave mesure d'abandonner les provinces et de concentrer toutes les troupes à Rome, afin de ne pas les exposer à être écrasées isolément par l'invasion.

Aussitôt dégarnies, ces provinces ont été envahies par les

bandes de Garibaldi, qui, après cette occupation sans lutte, devinrent de plus en plus nombreuses et aggressives.

Le 26, la petite garnison de Monte-Rotondo était assaillie par des forces dix fois supérieures et ne cédait qu'après la plus héroïque défense. Enhardies par ce succès, les bandes poussèrent leurs avant-postes jusque sous les murs de Rome, et menaçaient la ville et ses environs, tentant de prêter secours aux nombreux sicaires introduits furtivement dans la capitale pour la rendre, elle aussi, victime de leur sacriléges intentions.

Il était donc urgent de frapper sur ces bandes un coup décisif, afin d'en réprimer l'audace toujours croissante et d'opposer un frein à leurs barbares entreprises.

C'est dans ce but que, me mettant à la tête d'une colonne de troupes qui ne fût pas trop inférieure en nombre aux garibaldiens, je résolus de les combattre à l'endroit même d'où ils se vantaient de vouloir partir pour marcher à la conquête de Rome.

Instruit de mon projet, le général en chef commandant le corps expéditionnaire français, comte de Failly, manifesta le désir de nous appuyer avec une colonne de ses troupes; elle devait surtout nous garantir contre toute surprise de la part des autres bandes qui se trouvaient déjà réunies en grand nombre à Tivoli, et qui, averties à temps, auraient pu tomber sur nos derrières pendant que l'on opérait sur Monte-Rotondo.

La colonne pontificale, sous les ordres du général comte de Courten, fut composée comme il suit :

Deux bataillons de zouaves, commandés par le colonel Allet ; effectif,	1,500 hom.
Un bataillon de carabiniers étrangers, commandés par le lieutenant-colonel Jannerat,	520 —
Un bataillon de la légion romaine, sous les ordres du colonel comte d'Argy,	540 —
Une batterie de six pièces d'artillerie, commandée par le capitaine Polani,	117 —
Un escadron de dragons de quatre pelotons, sous les ordres du capitaine Crémona,	106 —
Une compagnie de sapeurs du génie,	80 —
Plus, gendarmes,	50 —
Total,	2,913 hom.

La colonne française, qui nous suivait comme réserve, commandée par le général de brigade baron de Polhès, se composait des :

2e bataillon de chasseurs à pied, commandant Comte.

1er bataillon du 1er régiment de ligne, sous les ordres du colonel Frémont.

1er bataillon du 29e de ligne, sous les ordres du lieutenant-colonel Saussier.

Deux bataillon du 59e de ligne, sous les ordres du colonel Berger.

Un peloton du 7e chasseurs à cheval, commandant Wéderspach-Thor.

Un peloton de dragons pontificaux, commandés par le sous-lieutenant Belli.

Une demi-batterie d'artillerie.

Le total formait un effectif d'environ 2,000 hommes, de sorte que les deux colonnes ensemble s'élevaient au plus à 5,000 hommes.

Nous sortîmes de Rome à quatre heures du matin, par la porte Pia, nous dirigeant au delà du pont Nomentano, sur la route qui conduit à Mentana. Après avoir passé ce pont, je donnai l'ordre au major de Troussures, commandant des zouaves, de se porter avec trois de ses compagnies sur la via Salara, le long du Teverone. Il devait s'avancer avec précaution et opérer de ce côté une diversion fort utile pour attirer l'ennemi, tandis que j'aurais poussé l'attaque du côté opposé.

» L'avant-garde de la colonne principale, précédée d'un peloton de dragons, sous les ordres du lieutenant de la Rochette, comprenait trois compagnies de zouaves, sous le commandement du major de Lambilly, et une section d'artillerie sous les ordres du lieutenant Cheynet.

» L'ennemi que nous allions attaquer avait pris position militairement. Il attendait une attaque et loin de se disposer à battre en retraite, il préparait un mouvement de concentration sur Tivoli. Prévenu par ses éclaireurs de la marche de nos colonnes, il se mit en mesure de nous tenir tête. Les barricades trouvées tant à Mentana qu'à Monte-Ro-

tondo et ses postes avancés prouvèrent évidemment qu'il s'était retranché dans des positions assez fortes pour nous attendre et nous résister.

A midi trois quarts environ, et à quatre kilomètres de Mentana, l'avant-garde rencontrait les premiers postes garibaldiens, établis dans des positions très-favorables, sur les hauteurs qui commandaient la route que nous suivions. Nos zouaves, sans hésiter, se jetèrent sur cette première ligne ennemie et successivement tout le régiment de cette arme se trouva sérieusement engagé.

Dans cette première rencontre, le feu ne fut pas très-vif, parce que l'ennemi, brusquement attaqué à la baïonnette, fut refoulé de ces hauteurs sur d'autres peu éloignées. Dès le début, le capitaine de Veaux, frappé d'une balle au cœur tombait glorieusement à la tête de sa compagnie. Cette attaque impétueuse fut soutenue par le bataillon de carabiniers étrangers, dont une compagnie prit la gauche de la route, tandis que les autres étaient lancées sur la droite. En même temps, deux compagnies de la légion, placées dans un bois voisin, par un feu habilement dirigé, repoussaient les garibaldiens, qui entretenaient une fusillade très-nourrie contre le flanc gauche de notre colonne. L'ennemi, délogé de ses premières positions, se repliait en désordre et allait se reformer à couvert, en masses imposantes, dans l'enceinte murée de la Vigna Santucci. Ce point important fut encore enlevé rapidement par les zouaves, qui, avec un élan irrésistible, prirent d'assaut l'enceinte et les bâtiments de cette vigne.

Le lieutenant-colonel de Charette conduisit de sa personne les zouaves à l'attaque, et son cheval reçut trois coups de feu. Le colonel Allet, durant toute l'action, s'efforçait de maintenir compacts les rangs de ses soldats emportés par leur ardeur.

Dès le commencement, l'action avait été appuyée par le feu d'une pièce d'artillerie mise en batterie sur une hauteur, à gauche de la route. Les coups étaient dirigés sur le gros des ennemis qui se reformaient à la Vigna Santucci. Le feu de cette pièce ne cessa qu'au moment où les progrès rapides de notre infanterie en rendirent l'usage dangereux pour nos troupes.

Toute la colonne arriva à la hauteur de la Vigna Santucci. Dans ce moment, sur un mamelon à la gauche de la route et à huit cents mètres environ de Mentana, on plaça un obusier. Bientôt après, deux pièces rayées de l'artillerie française s'y adjoignirent. Elles étaient appuyées par deux compagnies de chasseurs à pied. Cette artillerie battait le château de Mentana et contrebattait l'artillerie ennemie. Presque en même temps, une autre pièce d'artillerie pontificale était mise en batterie sur la route, à cinq cents mètres de Mentana. Jugeant aussi que la Vigna Santucci présentait une position avantageuse pour placer du canon, j'y fis avancer la troisième section de la batterie Polani, qui, avec le plus grand succès, croisa ses feux avec ceux des pièces françaises, situées à peu de distance du mamelon de gauche.

Cependant notre infanterie, avec une vigueur toujours

croissante, s'avançait vers Mentana, cherchant à gagner du terrain, tant sur la droite que sur la gauche de cette formidable position; mais l'ennemi, s'apercevant du mouvement, déploya deux fortes colonnes pour nous prendre de flanc des deux côtés à la fois. Sa manœuvre réussit surtout sur notre droite, Le bataillon des carabiniers, qui s'était élancé fort en avant dans une plantation d'oliviers, à très-petite distance des habitations, se trouva bientôt entre deux feux, et, malgré des pertes sensibles, il ne céda pas un pouce du terrain conquis.

Le brave colonel de Courten, bien que retiré du service depuis plusieurs années, suivait ce corps comme volontaire, et voulut partager à pied, comme simple soldat, les fatigues de la campagne. Le bataillon paya cher la solidité dont il fit preuve dans cette attaque. Il eut, proportionnellement aux autres corps, un plus grand nombre d'hommes mis hors de combat. Parmi ceux-ci, le commandant de Castella, à la tête de quelques compagnies, eut son cheval tué sous lui, et fut lui-même blessé.

Un peloton de dragons, commandé par le lieutenant de la Rochette, à la suite d'une colonne de trois compagnies de la légion, sous les ordres du major Cirlot, prit part à l'action. Cette colonne avait été envoyée par le général de Courten pour tourner Mentana par la droite, afin de couper à l'ennemi sa communication avec Monte-Rotondo; mais les nombreuses difficultés du terrain empêchèrent la cavalerie de concourir avec la rapidité voulue au but proposé.

Il était déjà trois heures et demie, notre réserve était presque épuisée; car le colonel d'Argy, de la légion romaine, chargé de soutenir notre centre, n'avait plus à sa disposition qu'une force minime. Je fis demander à M. le général de Polhès de nous appuyer. Les soldats français, qui jusqu'à ce moment avaient assisté impatiemment à nos progrès, s'élancèrent avec leur valeur habituelle sur les lignes ennemies qui cherchaient à nous envelopper. Le colonel Frémont, du 1er de ligne, avec son bataillon, et appuyé par trois compagnies de chasseurs à pied, non-seulement arrêta la colonne ennemie, mais, arrivé sur l'extrême gauche des garibaldiens, il ouvrit contre eux un feu si vif et si meurtrier, qu'il les contraignit à prendre précipitamment la fuite.

Ce colonel eut de plus la hardiesse de se porter jusque derrière Mentana même, à peu de distance de Monte-Rotondo, et il y serait peut-être entré avec sa colonne avant les garibaldiens, s'il ne se fût trouvé trop isolé du reste de nos forces.

Le lieutenant-colonel Saussier, du 29e de ligne, exécutait, lui aussi, un mouvement analogue sur notre gauche. Ayant rencontré une colonne ennemie d'environ quinze cents hommes qui occupait les hauteurs de Monte-Rotondo, il prit, malgré l'infériorité de ses forces, une position avantageuse qui lui permit de la contenir d'abord et ensuite de la repousser.

Le détachement commandé par le major de Troussures arriva fort à propos sur ce point. Cet officier avait longé

le Tibre, et, par de très-habiles mouvements exécutés avec trois seules compagnies de zouaves dont il disposait, il contribua puissamment à intimider les garibaldiens et à paralyser leur attaque sur notre droite.

Plus tard, il établit ses compagnies sur la route, entre Monte-Rotondo et Mentana, et pénétra même dans le village, où il fit plusieurs prisonniers.

Ayant rencontré cependant une vigoureuse résistance et sachant Monte-Rotondo encore occupé par des bandes, il traversa avec autant de bonheur que de hardiesse la ligne ennemie, et se porta sur notre extrême droite, auprès du bataillon du 1er de ligne, où le soir il établit ses bivouacs.

Sur ces entrefaites, une section d'artillerie, commandée par le capitaine Daudier, s'établissait à trois cents mètres des murs du château de Mentana, et ouvrait un feu qui, à cette distance, eût été très-efficace ; mais ses pièces, trop exposées à la mousqueterie ennemie, coururent grand risque de ne pouvoir opérer leur retraite. Bravement soutenue pourtant par une compagnie de zouaves, la position fut conservée quelque temps, tout en éprouvant des pertes sérieuses. Le maréchal-des-logis, comte Bernardini, y fut tué ; deux conducteurs et plusieurs chevaux y furent blessés. Cette section fut néanmoins dégagée et prit une position plus avantageuse.

L'infanterie, qui, depuis plusieurs heures, avait soutenu et repoussé avec un indicible élan les efforts réunis de l'ennemi, s'était peu à peu massée autour de Mentana,

qui maintenant était enfermée dans un cercle de fer dont les défenseurs, abrités derrière les murailles, continuaient sur nous un feu très-vif. Je jugeai donc le moment venu de donner un assaut décisif pour mettre fin au combat avant la venue de la nuit. Je donnai alors les ordres en conséquence et fis prévenir M. le général de Polhès qui, avec le colonel Berger, voulut lui-même marcher vaillamment à la tête du 59e de ligne et du 2e bataillon de chasseurs à pied.

Cette colonne s'avançait dans un chemin encaissé à droite de la grande route jusqu'à une très-petite distance des murs de Mentana. Elle réussit à chasser l'ennemi des vignes environnantes qu'il occupait encore; mais malgré les plus héroïques efforts, elle ne put pénétrer dans le village, flanqué de plusieurs maisons isolées, toutes fortement munies de barricades occupées par les ennemis.

Le but principal du combat de la journée me semblait atteint; car l'ennemi, culbuté dans toutes ses positions, après des pertes considérables, s'était enfermé dans Mentana, où il devait nécessairement être en proie à la plus grande démoralisation. Je résolus donc, vu l'approche de la nuit, de remettre au lendemain matin une nouvelle attaque. Je pris cette détermination avec d'autant plus de confiance, qu'il était évident pour moi que les garibaldiens n'ayant pas de retraite libre, devaient se rendre plutôt que d'affronter un assaut qui ne pouvait que leur faire subir un échec beaucoup plus sérieux.

En conséquence, je ralliai mes troupes qui se trouvaient

mêlées au corps français dans les différentes positions enlevées à l'ennemi, et après avoir pris les mesures de sûreté nécessaires, je fis établir les bivouacs pour la nuit sur le terrain même occupé précédemment par les garibaldiens. J'installai, en outre, de forts avant-postes autour de Mentana, pour avoir la certitude que l'ennemi ne pût profiter de l'obscurité pour opérer une retraite.

La nuit se passa sans incident remarquable.

Les événements du lendemain prouvèrent pleinement la justesse de mes prévisions. En effet, le 4 au matin, on amenait au quartier-général un parlementaire qui proposait la reddition de Mentana, demandant que les ennemis pussent se retirer avec armes et bagages. Ces conditions furent naturellement refusées.

Cependant, le major Fauchon, du 59e de ligne, avançait dans le village de Mentana en faisant un grand nombre de prisonniers. Comme cette foule de garibaldiens, jointe aux nombreuses captures opérées dans les engagements précédents, nous causait un grand embarras, on consentit à donner aux défenseurs restés dans le château de Mentana la faculté de se retirer au delà de la frontière en abandonnant leurs armes.

Sur la nouvelle que les garibaldiens avaient évacué Monte-Rotondo pendant la nuit, le colonel Frémont, avec un bataillon du 1er de ligne et suivi du 2e chasseurs à pied, y entra dans la matinée sans coup férir, acclamé par la population, aux cris de : Vive le Saint Père ! et Vive l'empereur des Français !

Ce fut un douloureux spectacle pour nos troupes que l'aspect de la ville de Monte-Rotondo, les églises dépouillées et profanées, les habitants remplis de terreur par les violences et les exactions dont ils avaient été victimes. Les troupes alliées furent dont accueillies comme des libérateurs et avec les plus vives acclamations.

Garibaldi, qui, avec ses fils, assistait au combat de Mentana, ne se montra jamais au premier rang, et lorsqu'il vit les siens ployer en désordre sur tous les points devant la valeur de nos soldats, il se hâta de se mettre en sûreté à Monte-Rotondo, selon les informations qui nous sont parvenues. De là, le soir même, il repassa la frontière, changeant ainsi son cri de guerre impie : « Rome ou la mort ! » en celui de : « Sauve qui peut ! »

Du reste, il faut convenir que les mouvements de l'ennemi ont été bien dirigés et que, confiants dans leur supériorité numérique et dans l'avantage de leurs positions, les garibaldiens se sont défendus courageusement sur différents points et surtout derrière les murs et les barricades. — Nos pertes se montent :

Colonne de Courten.

Régiment de zouaves : 24 morts, 57 blessés y compris le capitaine de Veaux, tué ; le lieutenant Jacquemont et le sous-lieutenant Dujardin, blessés.

Légion romaine : 6 blessés; Carabiniers étrangers :

5 morts, 37 blessés. Parmi ces derniers, le major de Castella et le sous-lieutenant de Deworsbeck.

Artillerie : 1 mort, 2 blessés. Dragons: 1 blessé.

Total : 30 morts et 103 blessés.

Colonne de Polhès.

2e bataillon de chasseurs à pied: 6 blessés ; 1er régiment de ligne: 2 blessés; 29e de ligne: 3 blessés; 59e de ligne; 2 morts, 22 blessés, 1 disparu.

Parmi les blessés, le capitaine Marambat et le lieutenant Blanc.

Chasseurs à cheval, 1 blessé.

Total : 2 morts, 1 disparu et 86 blessés.

D'après les renseignements recueillis auprès des prisonniers et des habitants de Mentana, et à en juger par les milliers d'armes trouvées, tant dans cette localité qu'à Monte-Rotondo, le nombre des garibaldiens devait se monter à neuf mille environ. Un millier des leurs est resté tué ou blessé sur le champ de bataille; treize cent quatre-vingt-dix-huit ont été faits prisonniers, plusieurs centaines ont été escortés jusqu'à la frontière, et le reste a pris la fuite jetant et brisant pour la plupart leurs armes et laissant un canon en notre pouvoir.

Le résultat de la victoire a donc été aussi complet qu'on pouvait le désirer.

L'humanité de l'armée ne l'a cédé en rien à son courage. Les troupes de toutes armes, bien qu'exténuées par la fatigue de la route et par plus de quatre heures consécutives de combat, se mirent le soir même à la recherche des blessés, et reprirent le lendemain le même service, transportant aux ambulances, avec les plus grands soins, aussi bien les garibaldiens que leurs compagnons d'armes. Tous ces malheureux ont reçu la même assistance et les mêmes traitements, non-seulement de la part des chirurgiens militaires et des infirmiers attachés à l'ambulance, mais encore de la part de l'héroïque et charitable madame Catherine Stone, de trois sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et de MM. le docteur Ozanam, le vicomte Charles de Saint-Priest, Vrignault, Benoît d'Azy et de Luppé, qui s'étaient, dans ce but de dévouement, rendus pendant l'action même sur le champ de bataille.

Je remplis un devoir de reconnaissance en signalant à Votre Sainteté le concours cordial et expérimenté, ainsi que le courage de M. le général de Polhès, et qu'il me soit permis d'ajouter le nom du colonel Frémont comme s'étant particulièrement distingué par sa hardiesse et la justesse de son coup d'œil militaire.

Je dois citer encore, dans la colonne française, le colonel Berger, du 59e de ligne, et le lieutenant-colonel du 29e, qui ont pris part le premier à l'attaque de droite et le second à celle de gauche.

Dans les troupes pontificales, le général de Courten et son état-major, composé de MM. le capitaine Eugène de

Maistre, le capitaine Pietramellara, le sous-lieutenant de Terves. Les chefs de corps, les officiers et les soldats ont tous bravement fait leur devoir, et il serait trop long d'énumérer les actes isolés de courage de chacun d'eux.

Je ne puis cependant passer sous silence les noms de ceux qui, enflammés du noble désir de combattre pour la cause sacrée de Votre Sainteté, se sont adjoints comme volontaires à la colonne d'opérations.

Je dois donc citer en première ligne S. A. R. le comte de Caserte. Dès le commencement de l'invasion des États de Votre Sainteté, ce prince s'était mis à ma disposition, demandant à être placé aux points les plus périlleux. Dans l'expédition de Mentana, Son Altesse s'est acquis l'admiration de nos troupes par sa bravoure, son sang-froid et les preuves qu'elle a données de ses connaissances militaires. Les colonels Afan de Rivera et Ussani se sont montrés dignes de suivre leur noble prince.

Le colonel de Sonnenberg, commandant la garde suisse de Votre Sainteté, faisait partie de mon état-major; il a rendu d'utiles services en remplissant les simples fonctions d'officier d'ordonnance.

Les lieutenants-colonels Caimi, de l'artillerie, et Lepri, des dragons, ont suivi aussi la colonne, bien que les petites fractions de leurs corps qui en faisaient partie n'exigeassent pas leur présence, et, certes, ces officiers n'ont pas démenti en cette circonstance la glorieuse réputation qu'ils s'étaient acquise dans la campagne de 1860.

Le lieutenant-colonel Carpegna, employé au ministère

des armes, a rempli, comme volontaire auprès de la colonne, les fonctions d'officier d'état-major.

Je dois enfin signaler le courage, l'activité et les bons services de mes officiers d'état-major :

Le chef d'escadron Ungarelli, mon aide de camp,

Le capitaine François de Maistre,

Le capitaine de Bourbon-Chalus,

Et le capitaine de Maumigny.

Je ne puis manquer de féliciter M. le sous-intendant Monari de son infatigable activité et de sa prévoyance à pourvoir la colonne de ressources précieuses.

Je suis heureux de pouvoir conclure le présent rapport par l'assurance que les troupes pontificales, qui se sont montrées pendant toute cette campagne à la hauteur de la noble mission qui leur était confiée, s'empresseront de reprendre les armes avec une nouvelle ardeur, chaque fois que les ennemis du Saint-Siége les rappelleront à de nouveaux combats.

J'implore, en finissant, pour la petite armée de Votre Sainteté, pour les troupes nos alliées et pour moi-même, votre bénédiction apostolique.

Je suis, Très-Saint Père, de Votre Sainteté, le très-humble, très-fidèle et très-obéissant serviteur et sujet.

HERMAN KANZLER,

général, pro-ministre des armes.

X

Plus heureuse que la campagne de 1860, la campagne de 1867 se terminait par une grande victoire! Après six semaines de luttes et de fatigues incessantes, l'armée romaine, alliée pour le dénoûment à l'armée française, chassait du territoire pontifical un ennemi qu'elle avait toujours trouvé supérieur en nombre.

Quoi qu'en aient dit certains publicistes, le fusil Chassepot avait réellement fait merveille; car il avait établi, au tribunal sans appel de l'opinion, que le *capobanda*, dont les audaces en temps de paix rappellent si bien celles de Matamore et du capitaine Fracasse, ne craignait pas l'odeur de la poudre.... d'escampette.

Pour se rendre un compte exact de l'héroïsme des soldats du Pape, il ne faut pas oublier qu'ils eurent à combattre sans relâche, je le répète, pendant six semaines, du 22 septembre au 4 novembre, un ennemi dont toutes les pertes étaient instantanément réparées et qui n'avait qu'à repasser la frontière pour échapper aux coups.

C'était sa manière d'être invincible! Telle compagnie de la légion ou des zouaves, celle du capitaine Le Gonidec de Traissan par exemple, voyait le feu pour la douzième fois à Mentana. Mais il faut lire cet ordre du jour adressé par le brave colonel Allet à ses zouaves, le 9 novembre,

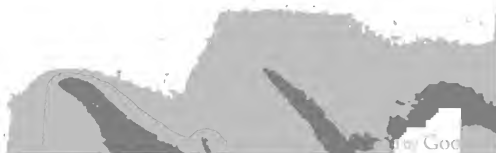
pour se pénétrer du rôle glorieux qu'ils eurent à remplir dans cette immortelle campagne.

« Officiers, sous-officiers et soldats!

» Vous venez de traverser deux mois de fatigues et de dangers avec une énergie dont votre chef est fier de vous rendre le témoignage.

» Au premier jour de cette lutte impie que la force révolutionnaire engageait contre le droit le plus auguste, ceux même qui vous connaissaient calculaient avec angoisse les péripéties de ce combat inégal. Honneur à vous! Vous avez dépassé les espérances de vos amis et les craintes de vos ennemis.

» L'invasion garibaldienne a trouvé partout les baïonnettes des zouaves, et si les balles ont traversé vos poitrines, nulle part elles ne vous ont fait reculer d'un pas; tous, vous avez eu votre part dans cette lutte glorieuse. Les compagnies qui sont restées à Rome, en butte aux plus atroces moyens de destruction, ont contribué à maintenir la tranquillité, comme celles qui dans les provinces d'Acquapendente et Subiaco ont défendu presque seules soixante lieues de frontières. Du 22 septembre au 3 novembre, que de dates à mettre sur votre drapeau! Le 30 septembre, le lieutenant Jacquemont rencontre avec trente-six hommes de la 3e du 1er, quatre-vingt-dix garibaldiens à Canino et les met en fuite. Le 3 octobre, le lieutenant Guérin, alors sergent-major, avec vingt-cinq zouaves de la 4e du 1er, protége seul la retraite d'une compagnie de ligne près de Bagnorea. Le 4 octobre, le



sous-lieutenant Burdo avec trente hommes de la 3e du 1er, lutte pendant trois heures contre une troupe supérieure, au pont d'Ischia; le même jour, le même officier défend avec quarante-cinq hommes la ville de Valentano contre des forces cinq fois supérieures.

» Le 5 octobre, Bagnorea est enlevée ; le capitaine Le Gonidec, les lieutenants Wyart, Jacquemont et Mirabal conduisent à l'assaut cent quatre-vingt-dix zouaves de la 3e et de la 4e du 1er, et emportent les positions dominantes. Le 13 octobre, les sous-lieutenants Joubert et Martini, avec un détachement de la 4e du 1er, réoccupent Acquapendente. Le même jour, à Monte-Libretti, quatre-vingt-dix-sept zouaves de la 5e du 2e, sous les ordres de MM. Guillemin et de Quélen, attaquent les garibaldiens avec une vigueur telle, que l'ennemi, effrayé, évacue la ville la nuit même. Les deux officiers tombent glorieusement en tête de la troupe.

» Le 12 octobre, la ville de Subiaco est surprise; le lieutenant Desclée, avec trente zouaves, la reprend et tue de sa main le commandant ennemi.

» Le 18 octobre, le lieutenant Lallemand, avec quarante-cinq zouaves et dix-sept gendarmes, occupe Orte.

» Le 18 octobre, le lieutenant-colonel de Charette et le commandant de Troussures enlèvent la position redoutable de Nerola. Les 1res du 2e et du 1er, et la 5e du 2e bataillon y ont une part glorieuse.

» Le 19, le capitaine de Couessin, avec sa compagnie,

rejette les garibaldiens dans Farnèse; le sous-lieutenant Dufournel meurt percé de treize coups de baïonnette.

» Le 22, la caserne Serristori saute, ensevelissant de nombreuses victimes; le soir même, le capitaine du Reau, avec la 2e du 2e, saisit, hors de la ville, sous Saint-Paul, un vaste dépôt d'armes et un nombreux conciliabule de sectaires. Le 24, les capitaines de Saisy, Vinay, Dufournel, avec quatre-vingts hommes du dépôt et de la 3e du 2e, enlèvent de vive force, dans la Longaretta, l'infernal laboratoire d'où sortaient la plupart des bombes qui ont effrayé Rome.

» Le 24 octobre, Viterbe est attaqué par huit cents chemises rouges; le lieutenant Lallemand, avec soixante zouaves, prend une part énergique à la défense. L'ennemi est repoussé.

» Le 30 octobre, les avant-postes garibaldiens sont en face de Ponte-Nomentano, la 3e du 1er, la 3e et la 6e du 2e forcent les tirailleurs ennemis à se replier jusqu'au Casale dei Pazzi qui est occupé le lendemain.

» Le même jour, le capitaine adjudant-major Dufournel tombe frappé d'une balle dans les rues de Rome et meurt, comme son frère, avec cette intrépidité que nous étions habitués à admirer.

» Le 3 novembre enfin, à Mentana, le régiment tout entier est réuni sous mes ordres, et j'ai pu moi-même admirer dans son ensemble cet élan, ce courage indomptable dont chaque fraction du corps donnait, depuis un mois, tant de nobles exemples!

« Tout ce qu'on pouvait attendre des cœurs les plus énergiques, vous l'avez fait! Et à la dernière heure de cette lutte de quarante-cinq jours, sur le champ de bataille que vous veniez de joncher de cadavres, l'armée française, ce juge incorruptible de la valeur, s'est trouvée là pour applaudir à la vôtre et vous rendre un témoignage incontestable.

» Des pertes douloureuses ont accompagné le succès; le capitaine de Veaux et vingt-trois de nos camarades sont morts à Mentana ; nos blessés emplissent les hôpitaux. Mais leur sang a coulé pour la plus noble des causes.

» De tels sacrifices sont les souvenirs les plus précieux d'un corps militaire; ils auront pour conséquence de ramener à la cause du Saint-Père les sympathies et un respect qui assurent son avenir.

» Soldats!

» Tout n'est pas fini! de grands dangers menacent encore l'Église ; rappelez-vous que vous n'êtes pas seulement au régiment quelques milliers d'hommes réunis coude à coude; vous représentez, dans le monde, un principe, la défense volontaire et désintéressée du Saint-Siége. Vous êtes le noyau autour duquel se grouperont au moment du péril les prières, les secours, les espérances du monde catholique.

» Soyons donc les vrais soldats de Dieu; vous n'avez pas seulement des devoirs, vous avez une mission : vous n'ar-

riverez à la remplir que par l'union, par la discipline, par la conduite, l'instruction.

» Un troisième bataillon vient d'être formé; vos cadres, en s'étendant, vous assurent une plus large part d'action dans les luttes à venir. Nous y marcherons ensemble au cri de :

» Vive Pie IX!

» Le colonel commandant le régiment.

» ALLET. »

J'aurais voulu consigner également, dans ce légendaire des Soldats du Pape, les faits d'armes de tous les autres corps de l'armée pontificale; mais les documents nécessaires, malgré mes instances, ne m'ont pas été envoyés de Rome, ou peut-être se sont-ils égarés en chemin.

Désireux de faire ressortir la gloire de la légion franco-romaine, j'avais eu l'honneur d'écrire au colonel d'Argy, pour obtenir un résumé des combats auxquels elle prit part; je regrette donc que le commandant de l'héroïque légion n'ait pas reçu ma requête ou qu'il n'ait pas cru devoir y répondre.

Je tiens cependant à dire la part brillante que les Antibiens prirent à la victoire de Mentana.

La première compagnie, sous le commandement du capitaine de Seré, après avoir chargé à la baïonnette les garibaldiens qui cherchaient à la tourner, appuyée par la

quatrième compagnie, acheva la conversion à gauche qui lui avait été commandée, et pourchassa les ennemis jusque sous les murailles de Monte-Rotondo.

Là, sous le commandement du sous-lieutenant Lavergne de Cerval, une section de cette compagnie courut sur une pièce de canon qui la mitraillait et s'en empara. Pendant ce mouvement de conversion à gauche exécuté si brillamment par une partie de la légion, les sixième, septième et huitième compagnies soutenaient les zouaves et les carabiniers, ébranlés par la multitude des garibaldiens, reprenaient et raffermissaient leurs positions, et, tournant vivement le village de Mentana, enfonçaient les premières maisons, tuaient un grand nombre d'ennemis et y faisaient une centaine de prisonniers.

Il serait impossible de rapporter les traits de courage isolés de ces braves légionnaires. Citons cependant un fusilier de la septième compagnie, nommé Chabanel, qui, le lendemain de la bataille, le 4 au matin, avant la reprise de Monte-Rotondo, s'étant écarté dans le bois sans autre arme que son sabre, se trouva tout à coup, à plus de cinq cents mètres du camp, en présence de deux officiers garibaldiens. L'un d'eux, armé de son revolver, le mit en joue; le Français parvint non-seulement à le désarmer, mais à les ramener l'un et l'autre prisonniers au camp.

Tant de victoires, surtout la dernière, n'avaient pas été peu chèrement achetées. Je l'ai dit : la phalange des morts de 1860 se grossissait tous les jours dans le ciel. Le sang des volontaires coulait à flots, mais en coulant il fé-

condait la réparation suprême que bien des esprits entrevoient déjà dans un prochain avenir.

Heureux celui qui tenait, à Mentana, ce glorieux drapeau des zouaves, qu'avait tenu si haut à Castelfidardo le sergent Arthur de Cavailhès! Heureux le brave sergent Georges de Chergé [1]!

Heureux aussi tous ceux qui ont combattu pour Pie IX, et surtout ceux qui ont pu verser leur sang pour ce père si tendre et si aimé!

Qu'on me permette de citer avec honneur les noms de quelques-uns des blessés du 3 novembre!

Paul Doynel, de Torchamps (Orne), une balle au bras droit et deux aux reins, au moment de l'assaut.

Antoine Huygens, de Bruxelles (Belgique), une balle à la cuisse droite (non-extraite), blessé à la fin de l'action.

Jules Bergeron, de Mer (Loir-et-Cher), une balle à la main droite (n'ayant pas pénétré), à la fin de l'action et au delà de la ville.

Adolphe Michel, de Roquemaure (Gard), une balle à la main gauche et une balle au côté gauche (n'ayant pas pénétré) au-dessus des maisons, près des meules de foin.

Français Guéré, de Plouvern (Finistère) poignet droit traversé par une balle, vers quatre heures, près des meules de foin.

Louis d'Ierres-Montplaisir, de la Tremblade (Charente-Inférieure), balle au genou gauche.

1. Nommé sous-lieutenant après la bataille de Mentana.

Louis-Léopold Janssens, de Kemseke (Belgique), bras droit légèrement blessé par une balle à l'entrée de la ville.

Johannès Paluhen, d'Utrecht (Hollande), balle à la main droite, à l'entrée de la ville.

Jean-Baptiste Leton, de Saint-André de la Marche (Maine-et-Loire), balle au côté gauche, à l'avant-garde.

Pierre Audouin, de Saint-Remy en Mauges (Maine-et-Loire), balle à l'épaule gauche, au commencement de l'action.

Charles Haizebort, de Flandre-Azudendal (Belgique), bras droit traversé par une balle, à la fin du combat.

Jean Van Rochum, de la Haye (Hollande), balle au côté gauche, à la fin.

Antoine de Brée, d'Udenhaut (Hollande) bras gauche traversé par une balle, à la fin.

Johann-Herman Rolfes, d'Aetharen (Hanovre), balle à l'épaule gauche, reçue à vingt pas de la ville.

Le vicomte Pierre de Beaurepaire, de Poitiers (Vienne), balle à l'épaule gauche, après avoir pris d'assaut la première maison.

Louis Rouleau, de Challiez-sous-les-Ormeaux (Vendée), les reins traversés par une balle, à 3 heures et demie, près de la ville.

François Sanders, d'Arnheim (Hollande), meurtrissures graves en tombant d'un rocher.

Henri Hasfeld, d'Hazezvauden de Lyden, balle à la main droite.

Joseph Mattys, de Saint-Trond (Limbourg), balle au bras droit.

Joseph Sevilla, de San Pedro (Pérou), balle au bras droit (sortie), au bras gauche (sortie), au côté gauche (extraite), à l'entrée de la ville, vers la fin du combat.

Théodore Oostrop, d'Amsterdam (Hollande), bras gauche effleuré par une balle, vers deux heures.

Alfred Laroque, de Montréal (Canada), une balle au cou, sortie par la lèvre inférieure, une balle à l'épaule droite (sortie), à une heure et demie.

Petrus Kerster, de Vychen (Hollande), le menton traversé par une balle, vers la fin du combat.

Elie Creach, de Saint-Pol-de-Léon (Finistère), tombé sur les reins.

Louis Putman, d'Arnheim (Hollande), mâchoire inférieure traversée par une balle, sein gauche traversé horizontalement vers trois heures.

Henri Rœmer, d'Harlem (Hollande), le cou traversé par une balle.

Édouard Lepage du Boischevalier, de Nantes (Loire-Inférieure), coup de baïonnette à l'épaule gauche, au sortir des oliviers.

Armand Bodin-Hullin, de Paris, 136, rue de l'Arc-de-Triomphe, coup de feu au bas-ventre, légèrement, à cent mètres de la ville.

Albert Van Velgenve, d'Arnheim (Hollande), la jambe droite traversée par une balle, près du genou, près de la ville.

Johann de Huitberts, de Grootebruck (Hollande), balle à la jambe droite, sortie.

Petrus Van Handen-Hove, d'Halost (Belgique), balle à la main droite et balle à la cuisse, sorties toutes deux, près de la ville.

Lambertus Vandersteen, de Naaldwyk (Hollande), tombé à trente pas des garibaldiens (forte foulure), près de la ville.

Henri Levis, de Tirlemont (Belgique), balle dans la jambe droite, près de la ville.

Bruno Bimmerman, de Lutiebrock (Hollande), cuisse droite traversée par une balle, à l'entrée de Mentana.

Johann Seitz, de Friedland (Bohême), côté de la tête effleuré par une balle.

Wilhelm Brodbakker, de Drente-Norg (Hollande), balle dans la cuisse gauche (extraite).

Léon Bracke, de Laerne (Belgique), balle dans la poitrine.

Jacques de Cathelineau, balle dans le ventre, dans les vignes.

Pierre Tavardel, de Rodez (Aveyron), une balle dans la cuisse gauche, sur le soir.

Guillaume Piels, de Hocrun (Hollande), côté droit traversé par une balle, vers cinq heures du soir.

Albert Nusenebœr, de Niewedam (Hollande), cuisse droite traversée par une balle.

Johann Van Dieren, de Grave (Hollande), balle au cou (sortie), à la fin du combat.

Cornélius Halles, de Beemster (Hollande), cuisse droite traversée par une balle, vers quatre heures.

Hugues Murray, de Montréal (Canada), bras droit traversé au coude, au début de l'action.

Jules Henquenet, de Saint-Omer, deux balles, une à chaque cuisse (une des deux extraite), dans la ville. Il a été fait prisonnier après sa double blessure, non loin de Garibaldi, et délivré le lendemain matin par des soldats français.

Jacob Van Hees, de Delft (Hollande), deux balles dans la cuisse droite vers trois heures.

Jean Moeller, de Tournai, une balle à la clavicule (extraite), blessure grave.

Le comte Édouard Raczynski, de Pologne, balle au ventre.

Waléran d'Erp, de Gand (Belgique), criblé de balles.

Charles d'Alcantara, de Bruxelles (Belgique), balle à la cuisse.

Johannes Vlemmings, de Beek-en-Donk (Hollande), genou droit traversé par une balle.

Yves de Quatrebarbes, de Laval (Mayenne), balle dans le bras gauche, au début de l'action, un des premiers.

Louis Mans, de Bruges (Belgique), cuisse gauche traversée par une balle, à l'attaque de la Vigna Santucci.

Edmond Yarz, de Toulouse, balle à la jambe droite, à l'attaque de la Vigna Santucci.

Joannès Groboz, de Lyon, balle au bras.

Et combien de morts ensuite parmi tous ces blessés ! Waléran d'Erp, Charles d'Alcantara, Jean Moeller, Jean-

Baptise Leton, Paul Doynel, Jules Henquenet, etc. etc. !

Les correspondances de Rome, la plupart publiées après Mentana par les journaux catholiques, contenaient d'intéressantes particularités qu'il est de notre devoir de consigner ici :

« On a reçu, à Gand, la triste nouvelle de la mort de M. Waléran d'Erp, fils de M. le lieutenant général pensionné d'Erp. Ce vaillant jeune homme a succombé à la suite de graves blessures qu'il a reçues dimanche à la bataille de Tivoli. Il avait quitté Gand, il y a quelques semaines, pour s'engager dans l'armée pontificale. Dès la première bataille, M. Waléran d'Erp paye de sa vie son dévouement chrétien.

» C'était un élève distingué du collége de Sainte-Barbe de Gand et de l'Université catholique de Louvain. Il avait terminé ses études de droit et se préparait à entrer dans la diplomatie au moment où il alla se ranger sous la bannière pontificale. »

« Nantes a payé son large tribut, écrivait M. l'abbé Peigné. Le petit Chevalier, revenu depuis huit jours, a vécu assez de temps pour être administré sur le champ de bataille. Loiran, de Chantenay, sergent, blessé d'une balle à la poitrine, a vécu une trentaine d'heures et est mort saintement.

» Mais, ce qui m'a plus brisé le cœur, c'est la perte du jeune Rialan, neveu des demoiselles de la Ville-Leroux, aussi brave que saint. Ce jeune héros s'est élancé avec quelques autres jusqu'aux portes de Mentana, et au

moment où l'on sonnait la retraite, une balle, partie d'une fenêtre, est venue le frapper au sommet de la tête; il est tombé roide. Il s'était confessé la veille; d'ailleurs, il était l'édification de toute sa compagnie.

» Tous ses frères d'armes disent que le bon Dieu s'est choisi en lui la plus sainte victime. On ne saurait croire combien il était aimé et est regretté. Au cimetière de Monte-Rotondo, tous ceux qui travaillaient à la sépulture de nos chers défunts ont voulu quelque chose de lui comme relique. J'ai pensé que j'entrerais dans vos intentions en lui faisant faire une châsse de chêne et en amenant son corps à Rome où il est déposé au couvent de Sainte-Agnès, près la porte Pia. Demain, je ferai faire une boîte en zinc pour renfermer celle en bois, et j'attendrai vos ordres.

» Je vous prie de vouloir bien faire prévenir la famille, afin d'adoucir autant que possible une douleur si cruelle. »

« Nous apprenons avec douleur, dit une autre correspondance, la mort de M. Joseph Rialan, sergent aux zouaves pontificaux, tué au combat de Mentana. Originaire de Ploërmel, M. Rialan appartenait à notre ville par sa mère; il était neveu de mesdemoiselles de la Ville-Leroux, si connues à Nantes par leur dévouement à toutes les bonnes œuvres.

» Ce jeune homme, qui joignait aux dons de l'esprit les plus aimables qualités du cœur, avait fait d'excellentes études, couronnées par de brillants examens, qui lui ouvraient toutes les carrières; mais doué d'un caractère

fortement trempé, il n'hésita pas à tout sacrifier pour aller s'enrôler dans l'armée pontificale.

» Parti de Nantes, le 5 novembre 1865, après avoir reçu la bénédiction de notre saint Évêque, il ne tarda pas, par sa douceur et son affabilité, à se concilier, au bataillon des zouaves, l'estime et les sympathies de tous. D'une gravité qui n'avait rien d'austère, M. Joseph Rialan, dont la foi et la piété ne se sont jamais démenties, était cité comme un modèle pour la pureté de ses mœurs et la régularité de sa conduite. Naguères, nous eûmes à Rome occasion de voir quelquefois cet excellent jeune homme, qui nous semblait déjà mûr pour le ciel, et nous en conservons le meilleur souvenir. Puissent l'expression de nos regrets et la sympathie générale apporter quelque consolation à son honorable famille, qui, par sa foi et ses vertus chrétiennes, était bien digne de l'honneur de donner un martyr à l'Église de Jésus-Christ ! »

« Transporté à Rome quatre jours après le combat de Mentana, le corps de M. Joseph Rialan, dit la dépêche adressée par M. l'abbé Peigné, était encore souple et flexible, ses traits n'avaient subi aucune altération, il semblait dormir d'un sommeil paisible. »

« En général, les blessés sont dans un état satisfaisant ; on a, néanmoins, quelques morts nouvelles à déplorer : Schrama, zouave ; Rios, sergent ; Meyemberg, carabinier ; Moël, légionnaire, et MM. Poggi et Henri Backer, qui ont succombé tous deux aux suites de l'amputation.

» M. Van Hulst a été amputé avec succès. Les blessés

sont amenés de Monte-Rotondo à Rome par le Tibre. C'est par cette voie que M. de Quatrebarbes père a ramené son fils. La blessure est grave sans doute, mais, à la date du 10 novembre, on espérait que l'héroïque jeune homme guérirait sans qu'on eût recours à l'amputation.

» C'est par erreur que le nom de Gheluck figurait dans la liste des blessés, il fallait lire Guillermie. »

« Aux zouaves blessés dans les combats garibaldiens, il faut ajouter M. Augustin Lieber, atteint bien gravement à l'affaire de Mentana de trois coups de feu à la jambe. Cet héroïque jeune homme était au service du Saint-Père depuis deux mois.

» On ramenait à Rome, il y a quelques jours, nous écrit-on, ce zouave de dix-neuf ans qui, depuis deux mois seulement, avait tout quitté, pour voler auprès de Pie IX, où l'appelait la générosité de son cœur. Blessé par trois fois à la jambe, il vit sans s'émouvoir tous les remèdes rester inutiles, et quand les médecins décidèrent la nécessité de l'amputation, il n'eut que des sourires pour ceux qui lui annoncèrent cette triste nouvelle, trop heureux de souffrir puisqu'il n'avait pas pu donner sa vie pour la cause qu'il avait embrassée. »

« ... M. Jean Moeller vient de succomber à Rome, aux suites de ses blessures. « Brave entre les braves, » comme nous l'ont dit les correspondances, Moeller était entré le premier à Mentana !... Son héroïque bravoure lui a coûté la vie; il est allé cueillir dans le ciel les palmes d'une nou-

velle victoire et goûter les joies d'un triomphe qui ne finit pas.

» M. Jean Moeller était le fils de l'un des professeurs les plus distingués de l'Université de Louvain, mort il y a quelques années, et qui a laissé des travaux historiques très-estimables.

» Le fils a donné son sang et sa vie pour la défense de cette Église catholique, à laquelle son père, né protestant, était revenu en même temps que son grand-père. »

« ... Encore un des glorieux martyrs de Mentana qui vient de succomber aux suites de ses blessures !

» M. Paul Doynel, fils aîné de M. le comte Doynel, maire de Torchamps (Orne), en apprenant les nouveaux dangers qui menaçaient le Saint-Siége, partit au commencement de cette année, à peine âgé de dix-neuf ans, pour entrer dans l'héroïque phalange des zouaves pontificaux. Payant bravement de sa personne dans toutes les rencontres où sa compagnie fut engagée, il s'y conduisit « avec énergie, courage et sang-froid. » Ce sont les expressions de son commandant.

» Blessé le premier à Mentana, frappé de trois balles alors qu'il montait un des premiers à l'assaut, il dut subir l'amputation du bras droit. Malgré cette cruelle opération supportée avec la résignation du chrétien, il a expiré entre les bras de son père, accouru à Rome pour le soigner, et a couronné par une mort exemplaire une vie si courte, mais si noblement inaugurée.

» Il faut à sa famille désolée toute sa foi pour supporter ce sacrifice. »

Mgr Bravard, évêque de Coutances et d'Avranches, en apprenant la mort de Paul Doynel, adressait à M. de la Gonnivière cette lettre si éloquente et si paternelle :

« Monsieur,

» Je prends une part très-grande à la douleur que cause à toute sa famille la mort du jeune zouave pontifical Paul Doynel. Qu'il est triste de mourir à la fleur de l'âge, loin de sa mère et de la France !

» Quel voyage pour le père que celui qu'il fait en ce moment ! Il était allé sur la terre étrangère pour s'établir le garde-malade de son fils, blessé à la bataille de Mentana ; et ni ses soins les plus intelligents, ni sa tendresse n'ont pu sauver ce fils ; il ne rapporte dans sa maison que des membres mutilés par la guerre et un corps inanimé !

» C'est triste, fort triste, il faut bien le reconnaitre, et toutefois, en y réfléchissant, on éprouve je ne sais quelle secrète joie qui se mêle à l'affliction.

» La mort des défenseurs du Saint-Siége ne peut être que sainte et agréable aux yeux de Dieu, comme est sainte la cause pour laquelle ils ont succombé ; cette mort est le berceau où commence la seconde naissance que nous attendons par delà les horizons de la vie présente ; et de cette sainteté, et de cette vie future, comment n'être pas heureux, quand on espère les récompenses de l'éternité ?

» Et même dès ici-bas, ne le voyons-nous pas par nos histoires? Rien ne consacre la gloire des familles, rien ne la perpétue, à l'égal de la religion.

» Pour ma part, je ne doute pas que, dans la postérité, il n'y ait sur les blasons des maisons de nos zouaves pontificaux un éclat qui excitera plus d'une jalousie.

» Aussi bien ne saurai-je assez complimenter les parents qui, tout en aimant beaucoup leurs fils, ont voulu ne pas leur refuser l'honneur d'aller à Rome pour se battre contre la révolution, et exposer là leur vie comme leurs terrestres espérances.

» Veuillez, monsieur, être l'interprète de mes douloureuses sympathies auprès de M. votre gendre, et surtout auprès du père et de la mère de notre jeune martyr.

» Je le réclame un peu pour un des nôtres, à cause des liens qui attachent sa famille à mon diocèse.

» Daignez aussi, monsieur, me croire toujours votre très-humble et tout affectionné serviteur.

« + J.-P. *Év. de Cout. et d'Avr.* »

« ... Le comte Charles d'Alcantara est mort saintement à Rome des suites de la blessure qu'il avait reçue le 3 novembre, en combattant devant Mentana. Sa perte est pour sa famille une immense douleur. Il était la gloire de ses parents. Il avait tout ce qui fait la vie heureuse: fortune, grand nom, distinction personnelle, grandes alliances, un avenir assuré de bonheur. Il avait tout quitté pour une

sainte cause, et il est mort de la mort des héros, après un mois de cruelles souffrances.

» On annonce aussi la mort du jeune comte de Retz, neveu du marquis de Las Cases, emporté comme le comte Charles d'Alcantara par les suites d'une blessure reçue à Mentana. »

Véritables pères de leurs diocèses, nos évêques ont prodigué de pieuses consolations à tous ceux qui pleuraient un héros mort. Mgr l'évêque de Fréjus et Toulon adressait, le 20 novembre, à M. le marquis de Retz, cette lettre qui a pris place dans les archives déjà si glorieuses de cette vieille et illustre famille.

« Monsieur le marquis,

» Je viens de voir, dans le *Journal de Rome*, la mort glorieuse de votre fils sur le champ de bataille de Mentana. J'en suis profondément attristé, parce que j'ai pu, en le voyant l'été dernier à Rome, apprécier son haut mérite, et je sens combien grande est la perte que vient de faire en lui l'héroïque armée du Saint-Père. Entré des premiers dans cette armée, il a dû contribuer beaucoup à former, par son influence, cet esprit d'ordre, de discipline et de merveilleuse bravoure qui vient d'élever si haut, dans l'admiration du monde, le corps des zouaves pontificaux. Mais mourir ainsi par le martyre, c'est vivre pour les siècles dans les annales de l'Église, et à jamais dans le ciel. Votre foi, monsieur le marquis, et le grand cœur de

madame la marquise, vous avaient associé l'un et l'autre d'avance à l'héroïsme de votre fils. Ce noble sacrifice fera aujourd'hui votre force dans la douleur et votre plus douce espérance. Permettez-moi donc, monsieur le marquis, de vous offrir, avec mes condoléances, les félicitations les plus vives pour la nouvelle et sainte gloire qui vient de s'attacher à votre illustre nom.

» Veuillez agréer, en même temps, l'expression de mes sentiments aussi respectueux que tendrement dévoués en Notre Seigneur.

» J. Henri, *Évêque de Fréjus et Toulon.* »

« ... Permettez-moi, écrivait-on de Rome, de payer un glorieux tribut à la mémoire d'un jeune gentilhomme italien frappé à mort au combat de Mentana, le comte Charles Bernardini.

» Né à Lucques en 1841, M. Bernardini vint à Rome, en 1862, pour assister aux fêtes de la Canonisation. Voyant une multitude de beaux noms se grouper autour du trône de Pie IX, il s'enrôla dans l'artillerie pontificale. Constamment, le jeune volontaire se fit remarquer par son intelligence, sa discipline et ses qualités militaires et civiles. Au combat de Mentana, il fit l'admiration de ses camarades, et le capitaine d'artillerie Daudier, si compétent en question de courage, le présenta à ses amis en leur disant : *Voilà un brave que je vous présente.* Quelques instants après, le comte Bernardini, remonté à cheval, recevait le

coup mortel. Sa mort et sa vie prouvent également que, même dans les jours les plus tristes, l'Italie a encore des fils qui comprennent le dévouement et l'honneur.

» Mgr Nardi, auditeur de rote pour l'Autriche, a prononcé son oraison funèbre dans l'église des Lucquois. »

» ..... Le caporal Delalande, du régiment des zouaves pontificaux, vient de succomber à Rome aux blessures qu'il avait reçues à l'affaire de Monte-Libretti.

» Delalande est mort plein de foi, de courage et de résignation, assisté à ses derniers moments par le Révérend Père de Gerlache.

» Ce jeune homme, natif de la paroisse de la Chapelle-des-Marais (Loire-Inférieure), était au service du Saint-Père depuis 1860. C'est le troisième volontaire du diocèse de Nantes qui ait versé tout son sang dans les derniers combats pour la défense de la religion et de la papauté. »

La mort héroïque et sainte du comte Bernard de Quatrebarbes est admirablement racontée dans une correspondance catholique :

« On avait espéré qu'après l'amputation de son bras, blessé par une balle garibaldienne à Monte-Rotondo, M. Bernard de Quatrebarbes reviendrait à la vie. Son honorable père, M. le marquis de Quatrebarbes, l'avait fait transporter de l'hôpital du Saint-Esprit chez madame la comtesse d'Héliand, où il logeait lui-même, place d'Espagne.

» Mais, comme nous l'avons déjà annoncé, il faut ajouter une nouvelle douleur aux douleurs, hélas ! si nom-

breuses de cette campagne mémorable des mois d'octobre et novembre.

» Le lieutenant d'artillerie Bernard de Quatrebarbes a succombé, le 24 novembre, à minuit. Comme ses frères d'armes, comme les Dufournel, il a donné l'exemple d'une résignation sublime, d'une foi ardente. Muni de tous les sacrements, réconforté par la bénédiction apostolique de Pie IX, entouré de ses amis, il s'est envolé, oui, disait un prêtre, il s'est envolé couronné des lauriers que donne le martyre chrétien. Sa mort a revêtu le caractère qui l'a fait appeler, par les Italiens, du doux nom de *transito*.

» On sait tout ce que les Quatrebarbes ont fait pour l'Église et donné à l'Église en ces derniers temps. Leur nom, déjà célèbre dans l'histoire, s'associe au nom d'un héros que nous ne devons pas oublier, au nom de Lamoricière, qui a formé cette belle armée de Pie IX et lui a légué ses vertus et son esprit.

» On rapporte qu'en voyant entrer M. Blumensthil, qui avait été colonel de son fils, M. le marquis de Quatrebarbes lui a tendu les bras en pleurant. Et celui-ci n'a trouvé qu'un mot à dire à ce père, mais un mot où respire le cœur d'un officier français.

» — J'ai un patron de plus au ciel.

» M. Blumensthil s'appele *Bernard*, comme le fils de M. de Quatrebarbes. »

Le nom du colonel Blumensthil ne saurait venir sous ma plume sans que je ne lui rende l'hommage de respect et d'admiration, dû à l'un des hommes les plus distingués

de l'armée romaine, et dont le caractère élevé et les services, si hautement appréciés par le général de Lamoricière, honoreront toujours les corps de l'artillerie et du génie pontificaux.

« .... Parmi les défenseurs du Saint-Siége qui ont succombé dans les engagements partiels, antérieurement à la bataille de Mentana, il en est plusieurs dont la mort était restée ignorée jusqu'à ces derniers jours et auxquels nous n'avions pu donner la mention d'honneur qu'ils méritent. Parmi ceux-là, nous citerons le jeune comte Charles de Dax, mortellement atteint à Velletri, le 30 octobre, dans les rangs de la légion d'Antibes, où il s'était enrôlé, après avoir bravement servi dans l'armée française et avoir pris part aux campagnes de Crimée, de Syrie et du Mexique.

» Charles de Dax était fils du marquis de Dax d'Axat, ancien officier supérieur de notre armée, qui brisa son épée en 1830. La famille de Dax est, parmi la noblesse du Languedoc, une des plus recommandables et des plus inviolablement dévouées aux principes monarchiques et religieux. Aussi a-t-elle voulu payer sa dette de sang à l'Église, quand son vénéré Chef s'est trouvé en péril.

» Nous associons bien sincèrement nos regrets à ceux de cette respectable et pieuse famille, qui trouvera, nous n'en doutons pas, dans sa résignation chrétienne la force de supporter sa douleur. »

« .... Les pures victimes qui sont tombées appellent sur nous les miséricordes du Seigneur : Guillemin et ses compagnons, les deux frères Dufournel, de Veaux et tant

d'autres ! « Ce n'est pas le moment d'exprimer des regrets, » a dit l'archevêque de Port-au-Prince, avant de fermer la tombe de Dufournel et de de Veaux, « nous devons nous réjouir. »

Et en effet, les morts chrétiennes sont toujours comme une semence de vie, comme un élément d'héroïque fécondité. »

L'avant-veille du combat de Mentana, de Veaux avait communié au Gesù et était resté longtemps absorbé dans une prière ardente. Et quand il se releva, il dit, tout pensif, à un de ses compagnons d'armes, en lui serrant la main :

— C'est un viatique que je viens de recevoir.

Le lieutenant Sauveur Jacquemont, la veille de Mentana, occupé dans un salon à faire de la charpie, disait gaiement :

— Je travaille peut-être pour moi !

Il disait vrai ! Quelle charmante et courageuse sérénité !

Un des plus braves entre les braves, à Mentana, fut sans contredit Albert de Peytes de Montcabrier, entré aux zouaves au mois d'avril 1863, sous les auspices de ce bon et valeureux Frédéric de Saint-Sernin, nommé caporal au mois de novembre de la même année, sergent-major en juin 1867, sous-lieutenant le 29 octobre et lieutenant le 15 décembre de la même année; avancement rapide et glorieux bien dû à l'indomptable bravoure et aux qualités essentiellement militaires d'Albert de Montcabrier.

Plus heureux que son frère Gaston, qui fit partie des

zouaves de 1863 à 1866, il a été l'un de ces héros catholiques, dont la postérité et la légende agrandiront encore l'éclatante auréole. Albert de Montcabrier monta le premier à l'assaut, d'un côté de Mentana, à la tête de son peloton. Son uniforme de sous-lieutenant recevait le baptême du feu. Entré dans les premières maisons de la ville, il fit prisonniers seize garibaldiens, dont un soi-disant capitaine, le comte Biagio, noble toscan, — à l'en croire du moins, — qui ne voulait rendre son épée qu'à un gentilhomme. Scrupule véritablement singulier de la part d'un rouge! Montcabrier se trouva donc là à point nommé.

« C'est un brave officier, écrivait le lieutenant-colonel Charette, dont son père doit être fier; il fait honneur et à sa famille et à son pays. »

Quand la liste des blessés de Mentana parvint en France, je n'y trouvai pas sans tristesse, ni sans orgueil, un nom que l'histoire et 1860 m'avaient appris à honorer au-dessus de tous autres noms.

J'écrivis à M. Henri de Cathelineau pour lui demander si le blessé de Mentana était ce même enfant qui, en 1860, avait pris part, à ses côtés, à notre glorieuse et désastreuse campagne. Je reçus presque aussitôt la réponse :

« Mon cher ami,

» Oui, c'est le petit croisé qui était à Mentana, et j'ai la consolation d'apprendre qu'il y a bien fait son devoir. Sa blessure devait être mortelle; mais la balle, ayant frappé

sur la crosse de son revolver, est entrée dans le côté droit au-dessus de la hanche pour ressortir à la pointe de la première côte. Il a beaucoup souffert; mais aujourd'hui, grâce à la protection de Dieu et à sa bonne santé, non-seulement il est hors de danger, mais en pleine convalescence.

» Si vous avez regretté, mon ami, de n'avoir pu être à Rome, je l'ai aussi, moi, bien vivement regretté. Quelle belle occasion perdue de lutter contre l'impiété, contre la révolution et de défendre ses convictions!

« Je vous serre affectueusement la main.

» Henri de Cathelineau. »

Dans les premiers jours du mois de décembre, un excellent journal de Paris publiait la notice suivante :

« M. Henri de Cathelineau vient d'arriver à Paris, où il doit attendre son fils Jacques, blessé devant Mentana le 3 de ce mois.

» La famille de Cathelineau est une des plus respectées en Bretagne. Elle a conservé intactes ses sympathies, ses prédilections, sa foi, et l'on a trouvé ses représentants à Castelfidardo et à Mentana, de même qu'à une autre époque ils s'étaient montrés en Vendée.

» Cette phalange fidèle se compose aujourd'hui de trois frères, petits-fils de celui qui fut nommé le *saint de l'Anjou* et qui fut tué au siége de Nantes en 1793.

» Son fils, père de ceux dont nous parlons, fut aussi tué,

en 1832, en Vendée. Il laissa trois fils : Henri, marié à la fille du marquis de Kermel, et père du ce jeune Jacques blessé à Mentana; Louis, marié à mademoiselle de Servigny, et père du jeune Henri, encore à Rome, et dont le courage a prouvé qu'un Cathelineau de dix-sept ans vaut un vieux soldat; enfin, Honoré de Cathelineau, le troisième frère, et une sœur, mariée au comte de Kerstratt.

» Le comte Olivier de Kermel, beau-frère de M. Henri de Cathelineau, vient d'arriver à son château du Mesmeur, où son retour a été une fête de famille pour toute cette partie de la Bretagne.

» Il arrive tous les jours quelques-uns de ces zouaves pontificaux qui reviennent prendre place au foyer de la famille, avec la même simplicité que s'ils ne venaient pas d'accomplir un acte dont le pays et la famille ont le droit d'être également fiers.

» A la liste des morts laissés dans les rangs pontificaux aux derniers combats, il faut ajouter le nom de deux frères : MM. Emmanuel et Adéodat Dufournel, fils d'un riche maître de forges, et alliés aux meilleures familles du Jura.

» Ils étaient depuis longtemps au service du Pape, et ils viennent de mourir tous les deux à la fleur de l'âge avec un héroïsme qu'on admire, mais qui ne console pas leurs parents. »

Un évêque se trouvant auprès d'Adéodat Dufournel, lui disait :

— Espérez, mon enfant, Dieu se contentera du sang de

votre frère Emmanuel et vous ne mourrez pas. Nous allons redoubler nos prières, et vous resterez en ce monde pour consoler votre père et votre sœur.

— Ah! je vous en supplie, Monseigneur, ne priez point pour que je reste, et laissez la miséricorde de Dieu se faire. Le monde est pour moi plein de dangers, et je suis plein de faiblesse.

C'était une âme d'élite, et Dieu a voulu, sans doute, pour nous servir de l'expression d'un prêtre italien, « enchâsser dans sa couronne de martyr des rubis et des » perles précieuses, » en lui donnant à tolérer d'horribles souffrances corporelles. Adéodat est mort saintement, comme son frère Emmanuel, édifiant le religieux qui les a assistés, le R. P. de Gerlache, de la Compagnie de Jésus.

Quand le père et la sœur des Dufournel se présentèrent au Vatican, Pie IX ouvrit ses bras au père et le tint longuement embrassé. Puis il dit :

— Je n'ai pas de paroles de consolation à offrir à votre douleur; mais je veux que la gloire de vos enfants brille aux yeux de tous sur votre poitrine.

Et Pie IX chercha à fixer sur le vêtement de M. Dufournel une croix de commandeur de son ordre. Mais ses mains tremblaient d'émotion; sa vue était voilée par les pleurs, et le Saint-Père dut laisser ce soin à mademoiselle Dufournel.

Ce matin même, je recevais, d'un ecclésiastique de Saint-Brieuc, M. l'abbé Martin, une lettre que je m'em-

presse d'insérer telle quelle dans ce volume ; car je ne saurais mieux répondre à la pensée de mon vénérable correspondant.

« Monsieur le vicomte,

» Les journaux m'apprennent votre pieux dessein d'élever un monument à la mémoire des frères glorieux des martyrs de Castelfidardo. Permettez-moi de vous offrir mes humbles et vives félicitations.

» La mort de l'un de vos héros, Adéodat Dufournel, m'a donné ressouvenir d'une lettre qu'il écrivit en 1862 à la mère de son ami Alfred de Nanteuil, tombé l'un des premiers à Castelfidardo. J'ai demandé à revoir cette lettre ; j'en ai pris une copie *textuelle* que j'ai l'honneur de vous adresser. Cette lettre vous fournira sans doute peu de détails nouveaux et importants sur M. Dufournel : elle peut du moins servir à montrer une fois de plus que la victime épargnée en 1860 était digne d'être couronnée en 1867.

» Peut-être aussi vous paraîtra-t-elle suffisante pour m'autoriser à vous faire une prière.

» Je n'ai pas à vous dire, monsieur le vicomte, combien depuis 1862, était devenu cher à la famille de Nanteuil, le nom d'Adéodat Dufournel, lui l'intime d'Alfred, le seul qui ait pu donner les quelques tristes détails de l'immolation. Si le plan de votre ouvrage ne s'y oppose, laissez-nous, je vous prie, entrevoir les deux amis, — ne fût-ce que leurs noms, — entourés de la même glorieuse au-

réole : l'un, dans une sorte d'intuition de sa mort, confiant à son ami ses dernières et plus chères pensées de la terre ; l'autre, comme pour s'acquitter de sa mission, échappant au massacre et laissant là sa couronne qu'il retrouvera embellie à Rome même, je crois.

» Par là, monsieur le vicomte, vous vous assureriez, j'ose le dire, un titre de plus aux sympathies des catholiques de Saint-Brieuc, si bien représentés auprès du Saint-Père depuis Alfred de Nanteuil ; ce serait aussi une grande consolation pour une noble famille, admirable entre toutes par son dévouement à l'Église.

» Agréez, etc.

» F. MARTIN. »

Voici la lettre adressée de Marino à madame de Nanteuil par Adéodat Dufournel, le 19 avril 1862. On ne la lira pas sans émotion et sans respect.

« Madame,

» Lorsque M. de la Villeaucomte se fut engagé dans les zouaves, je parlais souvent avec lui de votre fils. Il me dit que vous désiriez apprendre tous les détails de sa vie en Italie et de sa glorieuse mort. Je répondis à M. de la Villeaucomte que je croyais que notre tâche serait bientôt terminée, et qu'à mon retour en France, je comptais faire un voyage en Bretagne et que je me ferais un devoir de vous rendre mes humbles hommages.

» Notre tâche est loin d'être achevée, et je ne sais si jamais j'aurai l'honneur de me trouver en votre présence

comme j'en ai le désir. Je prends donc, madame, la liberté de vous écrire ce que j'espérais vous faire connaître de vive voix.

» Je me suis engagé au mois de juin, à Rome, dans la 2e compagnie des tirailleurs franco-belges. Alfred, étant plus ancien que moi, se trouvait dans la 1re compagnie, et je le connus fort peu pendant le temps que nous passâmes à Terni. Tout ce que je savais de lui, c'est qu'il avait un excellent cœur et qu'il était aimé de tous ses camarades. Nous tombâmes tous deux malades de la fièvre au mois d'août.

» Lorsque notre bataillon quitta Terni pour se rendre au camp situé à quelque distance de cette ville, nous entrâmes en convalescence. Nous n'étions pas en état de coucher sous la tente, et nous fûmes laissés à Terni, Alfred et moi, comme gardes provisoires du magasin. Nous étions tous deux seuls et nous nous liâmes bien vite. Nous parlions de nos parents, de nos amis, de notre pays. Avec quelle affection touchante Alfred me parlait de vous, madame, de M. de Nanteuil, de son frère, de ses sœurs! Il accomplissait son devoir, mais ce n'était pas sans regrets et sans tristesse, car sa pensée était toujours loin de lui, près de vous.

» Nous partîmes tous deux à la fin d'août pour Rome où nous avions six jours à passer en congé de convalescence. Nous ne nous sommes pas quittés pendant ce bref séjour. D'abord Alfred était assez gai; mais la veille de notre départ, il revint fort triste du Colysée, que nous

avions visité de nuit; et il me parla peu ce soir-là. Le lendemain il avait conservé sa tristesse, mais il avait le cœur plus ouvert. Il me dit le bonheur qu'il aurait à revoir sa famille. Mais, me dit-il en finissant, s'il y a un combat, je suis sûr de n'en point revenir, car je suis décidé à me faire tuer plutôt que de me rendre, si nous sommes vaincus; et si nous sommes vainqueurs et que je sois parmi les morts, tu prendras quelque chose sur moi pour l'envoyer à mon père et à ma mère en souvenir de moi. Je le lui promis en lui disant que je ne partageais pas ses pressentiments.

» Nous étions de retour au camp de Terni le 3 septembre. Alfred était passé dans la troisième compagnie à sa formation, et il avait repris un peu de sa douce gaieté. Nous nous confessâmes tous deux le 7 septembre à notre aumônier, et il le fit de nouveau le 17 au camp de Loreto, la veille du combat.

» Nous quittâmes le camp le 12 septembre, et n'étant pas dans la même compagnie, nous nous vîmes peu pendant la route; car nous étions si fatigués en arrivant le soir aux étapes, que nous nous couchions presqu'aussitôt à la place qui nous était désignée pour passer la nuit. Le matin du 18, nous quittâmes le camp sous Loreto pour aller au combat. Tandis que le général de Pimodan haranguait les chasseurs italiens qui nous suivaient dans l'ordre de marche, nos compagnies se mêlèrent un instant, car chacun allait dire adieu à ses amis et leur serrer la main. Alfred en me donnant la sienne était bien triste et avait les lar-

mes aux yeux. Adieu, me dit-il, et n'oublie pas ce que tu m'as promis. Je lui répondis: Au revoir! car j'espère bien que nous nous retrouverons ce soir après le combat. Il me serra encore la main sans me répondre et, après nous être embrassés, il retourna à sa compagnie. Je ne le revis plus depuis ce moment, ni pendant ni après le combat. Le soir, lorsque je me trouvai à Loreto au milieu du peu de mes camarades qui avaient pu rêvenir sains et saufs, je leur demandai s'il avaient vu mon ami. Nul ne put me répondre. Ce n'est que le lendemain que j'appris la triste nouvelle, et ce n'est qu'à mon retour à Rome que j'ai pu en obtenir les détails.

» Un soldat piémontais entrant le lendemain du combat à l'hôpital d'Osimo, présenta la photographie d'Alfred à un zouave blessé. Il lui dit que le soldat dont il voyait le portrait était blessé de quatre balles et que, sommé de se rendre par lui et d'autres soldats piémontais, il avait refusé et avait continué de se défendre jusqu'à ce qu'ils l'eussent achevé de deux coups de baïonnette.

» Ce sont les seuls détails que j'aie pu avoir sur cette mort, la plus glorieuse de toutes, puisqu'il a mieux aimé mourir que de se rendre aux ennemis de sa cause.

» Je n'ai pu savoir le nom du zouave qui avait reçu le portrait de votre fils.

» J'aurais dû, madame, vous envoyer plus tôt ces détails; mais n'étant pas connu de vous, j'ai hésité longtemps à renouveler les larmes d'une mère.

» Veuillez recevoir, madame, l'assurance de mon dé-

vouement et l'expression des sentiments sincères d'un homme qui s'honorera toute sa vie du nom d'ami que lui avait donné votre cher et noble fils.

» Je suis, etc.

» Adéodat DUFOURNEL. »

Adéodat!... Dieu l'avait donné! Dieu l'a repris dans sa gloire éternelle, quelques jours après son frère, sept ans après son ami! Nobles et pures victimes qui plaident là-haut pour le triomphe définitif de la cause à laquelle elles ont donné tout leur sang!

Le lendemain de la meurtrière bataille de Mentana, une noble et sainte femme [1], parcourant les hôpitaux et prodiguant ses soins aux blessés, entend dire qu'un jeune zouave d'origine polonaise, grièvement blessé, se trouve dans une salle voisine. Elle y court et reconnaît le comte Édouard Raczinski, son neveu, qui était venu combattre pour la Papauté à l'insu de sa famille même.

Frappé au ventre d'une balle qui avait fait à l'intérieur d'horribles ravages, le comte Raczinski fut pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Transporté au palais Odescalchi, il y reçut des soins maternels qui, avec la bénédiction de Dieu, l'arrachèrent à une mort que l'on considérait comme imminente.

Je ne saurais parler de ce noble et valeureux jeune

1. Madame la princesse Odescalchi, née comtesse Branicka.

homme, sans édifier le lecteur sur la manière dont MM. les journalistes italianissimes écrivent l'histoire contemporaine. Un rédacteur de l'*Italie* ne craignit pas de présenter le comte Raczinski comme ayant été blessé dans les rangs garibaldiens, et, pour relever son récit, l'honorable publiciste l'encadrait dans de fantaisistes détails qui font le plus grand honneur à son imagination. L'*Opinion nationale*, journal de M. Guéroult, — qui n'est pas un mercenaire, Dieu le sait! — n'eut garde de manquer cette bonne occasion ; elle reproduisit donc le récit de son collègue de l'*Italie*, ce qui lui attira cette rectification :

» Monsieur le rédacteur.

» Dans son numéro du vendredi 29 novembre, l'*Opinion nationale* reproduit une correspondance adressée de Rome au journal l'*Italie*, d'après laquelle le docteur Nelaton se serait rendu à Rome pour donner des soins au comte Edouard Raczynski, « blessé dans les rangs des garibaldiens à Mentana. » Comme j'ai assisté au départ du jeune comte, mon ami, et que je reçois de ses nouvelles depuis le triste accident dont il a été victime, je suis tout à fait en mesure de vous garantir que ce n'est point parmi les volontaires de Garibaldi, mais bien dans les rangs des zouaves pontificaux, qu'il a combattu. Permettez-moi d'ajouter que, dans un tel conflit, c'est là que sa place était marquée d'avance par sa naissance, que vous prenez soin de rappeler, par ses propres sentiments comme

par les exemples de patriotisme et de loyauté qu'il a trouvés dans les traditions de sa famille.

» Le correspondant de l'*Italie* fait en outre trop d'honneur à mon noble ami en le criblant de sept blessures, dont deux attribuées au fusil Chassepot. Fort heureusement, il n'en a reçu qu'une, et plus heureusement encore ce n'est point une balle française qui l'a frappé.

» Quant au docteur Nélaton, à qui vous faites faire un si long voyage, il est, comme je viens de m'en convaincre aujourd'hui même, parfaitement à Paris et ne pense pas du tout à partir pour Rome. Je suis convaincu, monsieur le rédacteur, que quand il a admis un peu légèrement de pareilles assertions dans ses colonnes, votre journal doit en admettre plus facilement encore la rectification.

» C'est dans cet espoir que je vous prie d'accepter mes remercîments anticipés.

» SIGISMOND CIESZKOWSKI. »

On a tellement, en Italie, l'habitude de faire des martyrs à trois sous la ligne qu'elle est passée dans le sang. Mais ce ne sont pas les lauriers du ridicule Poerio que pouvait ambitionnner un gentilhomme aussi loyal et aussi brave qn'Édouard Raczinski. Que le sang versé par lui pour la cause de Dieu retombe en bénédictions célestes sur sa malheureuse patrie!

A tant de noms enveloppés de gloire pour jamais, pour-

rions-nous ne pas ajouter celui du vieux gentilhomme que M. Cousin appelait « le dernier des grands seigneurs? »

Le duc de Luynes était allé à Rome pour se faire infirmier pontifical, pendant que son petit-fils se faisait soldat du pape. A Mentana, le duc était attaché au service de l'ambulance. Au moment de quitter le champ de bataille, dans la nuit, après une journée de fatigues, M. de Luynes crut entendre la voix d'un mourant. Il revint sur ses pas, trouva un zouave affreusement blessé et gisant dans un fossé, le prit dans ses bras, l'enveloppa dans son manteau et le porta au dernier fourgon de blessés.

Dans le trajet, le duc prit froid et contracta le germe de la maladie qui devait l'emporter.

Belle vie, belle mort! Toute l'oraison funèbre du duc de Luynes est dans ces quatre mots.

Artiste d'un goût exquis, numismate émérite, archéologue d'une science incontestée, le duc était un trait d'union entre un monde qui s'en est allé et le monde qui est venu.

Quelques traits suffiraient pour faire apprécier sa noble générosité.

Sa bourse était un peu celle de qui voulait, — que le malheur ou le talent fût l'introducteur ; — le fils du beau connétable avait près de deux millions de rente.

Un jour que le duc de Luynes venait de remettre à un artiste dans la gêne, dont il vaut mieux ne pas écrire le nom, une somme de mille francs, un témoin intime de cette munificence princière dit au duc :

— Savez-vous ce que vous venez de faire là ?

— Un heureux.

— Non, un ingrat !

— Vous croyez, dit en riant le duc de Luynes... Ah ! bien, je vais lui en ôter l'envie.

Et rappelant M. ***, il le pria d'accepter un second billet de mille francs.

A Dampierre, où se trouve le château patrimonial de la maison d'Albert de Luynes, le duc subventionnait princièrement l'église et entretenait les écoles de filles et de garçons fondées et dotées par son père.

Il avait fait reconstruire l'hospice de Chevreuse, auquel il avait ajouté vingt-quatre lits dotés.

En 1848, il assurait du travail, à ses frais, à tous les ouvriers sans emploi de l'arrondissement de Rambouillet.

Parmi les pauvres qui eurent à regretter sa mort, se trouvaient douze cents femmes du faubourg Saint-Antoine.

Un jour, on vint chercher le duc pour le faire assister à une cérémonie religieuse dans ce quartier. Il se cachait derrière un pilier, quand deux jeunes filles lui apportèrent une médaille sur laquelle on lisait :

AU DUC DE LUYNES

Les 1,200 jeunes filles pauvres du faubourg.

On venait seulement de découvrir que c'était lui qui, depuis des années, leur assurait du travail.

En mourant victime du plus généreux dévouement, ce grand seigneur qui s'était fait infirmier, ajoute la plus glorieuse page à l'histoire de sa maison.

Une plus noble fin ne pouvait couronner une plus noble existence!

Quelques jours après la bataille de Mentana, un prélat, illustre par son génie autant que par ses vertus, monseigneur Dupanloup, adressait à la mère d'un zouave mort pour la défense du Saint-Siége une admirable lettre, qui a versé le baume consolateur dans plus d'un cœur maternel.

« Madame,

» Votre fils est mort en combattant pour le Chef de l'Église. Que vous devez être triste! mais que vous devez être fière! Vous aurez toujours présente, hélas! l'image de ce pauvre enfant, que j'ai béni avec vous, quand il partait si joyeux. Vous le verrez frappé, l'épée à la main, laissant échapper son sang avec sa vie, fermant les yeux, mêlant votre nom aux noms de Jésus et de Marie, mourant enfin, là-bas, loin des bras de sa mère... Oui, mais il est tombé dans les bras d'une autre mère, l'Église, après l'avoir défendue jusqu'à la mort; il est tombé au service du successeur du Prince des Apôtres, qui tient entre ses mains les clefs du royaume des cieux.

» Il aurait pu vivre encore, vous aimer, être heureux à la façon du monde, comblé de dignités, de biens, de plaisirs; puis il serait mort en luttant obscurément, comme le

commun des hommes, contre la fièvre ou la caducité. Sa mort est prématurée, mais elle est glorieuse, exemplaire et sainte. Soyez triste, mais soyez fière !

» C'était une âme simple, énergique et droite. Il ne s'embarrassait pas dans les raisonnements subtils, dans les réflexions compliquées, dans les calculs prudents, enfin dans toutes ces considérations pesantes qui portent à ne pas agir. Il obéissait à des voix sacrées, comme Jeanne d'Arc à la voix des anges, à la voix de la conscience émue, à la voix de l'honneur blessé.

» Il disait : Le Pape est le plus faible, on l'insulte, on le dépouille, on le menace; il est seul contre tous ; son indépendance importe à l'Église; la France est responsable de son sort. Donc, se battre pour le Pape, c'est se battre pour l'honneur, pour la France, pour la foi. Volons au secours du Pape! tel fut le cri de son noble cœur.

» Il s'était dit ce peu de mots, et il avait, depuis trois ans, triomphé de votre tendresse, de la moquerie des uns, des sages avis des autres. Il n'a pas eu tous les jours le bonheur de se battre ; mais, dévouement bien plus méritoire encore ! tous les jours il a fait l'exercice, il a fait la patrouille dans les villages, il a monté la garde, il a obéi, acceptant une vie obscure, fatigante, lourde, sans autre avenir que l'espoir de tacher de son sang les mains coupables qui viendraient se poser encore sur l'épaule du Vicaire de Jésus-Christ! Noble petite armée, victorieuse des bandes garibaldiennes, battues, dispersées par elle dans vingt combats, et dans une grande et définitive victoire!

Quel monument elle vient d'élever à la mémoire de Lamoricière, de Pimodan! de quel éclat splendide elle a su faire rayonner, au-dessus de la croix, l'étoile de l'honneur!

» Madame, votre enfant et ses compagnons héroïques n'ont pas seulement vaincu les aventuriers de Garibaldi, pauvres diables parmi lesquels il y a aussi, je veux le croire, des enfants égarés, dignes des larmes de leurs mères; enfants auxquels on a tourné la tête avec le mot magique de *patrie*, et à qui on a fait croire que des brigands sont des héros. Les soldats du Pape, zouaves, gendarmes, chasseurs, dragons, artilleurs, soldats d'Antibes, n'ont pas seulement vaincu le triste héros d'Asinalunga, ils ont vaincu les rieurs et les insulteurs. Ils ont vaincu les faux et abominables libéraux qui se moquent des traités et violent les frontières. Ils ont vaincu les faux et méprisables diplomates, qui signent des conventions et les foulent aux pieds, avec l'hypocrisie la plus éhontée qui fut jamais; ils ont vaincu ces ingrats Italiens, qui outragent la France à laquelle ils doivent tout dans le présent, qui persécutent l'Église, à laquelle ils doivent tout dans le passé, et, comme Néron, frappent les entrailles de leur mère. Ils ont vaincu les prétendus sauveurs d'un peuple qui ne veut pas être sauvé, et n'en a aucun besoin. Ils ont vaincu ces triomphateurs qui, sous préteste de planter au Capitole le drapeau italien, veulent y porter les régiments piémontais, les impôts piémontais, les habiles ministres piémontais, et tous les beaux exemples piémontais. Ils ont vaincu, dans

les rues de Paris, les journalistes, sur les boulevards de Paris, les paresseux, dans les centres politiques de Paris, les indécis; forçant les premiers au respect, les seconds à l'envie, les derniers à l'action.

» Gloire à cette poignée de soldats, et à ceux qui, comme votre cher fils, sont morts en combattant à leur tête! Quoi qu'il puisse advenir, ils ont fait honneur à notre époque, à notre nation, à l'Eglise et à leur nom!

» Quel grand rôle, grâce à eux, peut encore prendre la France!

» Je le dis sans hésiter à une mère aussi chrétienne et aussi vaillante que celle à qui je parle, ne pleurons pas sur ceux qui sont tombés. Ils sont allés chercher l'avancement au séjour des récompenses méritées et immortelles.

» Dès à présent, nous aussi, catholiques, nous pouvons être fiers. Le petit fragment de souveraineté temporelle, laissé aux glorieuses mains de Pie IX, pouvait, comme tant d'autres souverainetés, tomber un moment sous le poids de la violence, sous les coups de la victoire, sous les artifices de la diplomatie, sous les désastres financiers... Pie IX, appuyé sur l'Église catholique qu'il soutient, résiste seul, entre un peuple fidèle et une armée vaillante. Il résiste plus longtemps qu'aucun des souverains de la France ou de l'Italie depuis cent ans. Il résiste, ayant pour lui la justice, l'intrépidité, la sérénité, l'honneur.

» Encore une fois, quoi qu'il puisse advenir, remercions Dieu, Madame, ce Dieu qui, visiblement, nous protége et

a reçu dans son sein tendre et paternel votre enfant et tous ces héroïques jeunes gens qui n'ont pas reculé une seule fois devant le feu de l'ennemi, et dont on peut dire la parole de l'Ecriture : *Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.* Beaux, nobles, aimables et unis dans leur vive jeunesse, ils n'ont pas été séparés dans la gloire de leur mort. Ils sont tombés ensemble, et vainqueurs...

» Veuillez agréer, Madame, avec ma profonde et respectueuse sympathie, mes plus dévoués et religieux hommages.

« ✝ FÉLIX, *évêque d'Orléans.* »

XI

Rome en acclamant les victorieux de Mentana, en leur jetant des fleurs, en leur faisant une magnifique ovation, Rome était plus véritablement que jamais la tête et le cœur de la catholicité.

« Le retour des troupes françaises et romaines, écrivait-on le 7 novembre, a été hier l'occasion d'une de ces fêtes civiques qui, à raison de la multitude immense se pressant dans les rues et de l'expression enthousiaste de sentiments affectueux, déterminent la valeur des opinions dominantes et de la joie provoquée par leur triomphe.

» Dès avant deux heures de l'après-midi, la rue spacieuse qui, du Quirinal, conduit à la porte Pie, et de là

s'étend par l'ancienne voie Nomentana jusqu'à Sainte-Agnès *extra muros*, était encombrée de gens de toute condition et de tout âge, depuis le citoyen le plus humbre jusqu'aux membres de la plus haute aristocratie et à la fleur de la bourgeoisie. — Toutes les physionomies étaient radieuses, et chacun attendait avec impatience pour saluer ces braves qui avaient combattu pour l'autel et la patrie, désireux de leur témoigner toute sa reconnaissance.

» S. Exc. le général Kanzler, ministre de la guerre, S. Exc. le général de Failly, commandant en chef l'armée française d'expédition, avec leurs états-majors respectifs, sortirent à deux heures et demie par la porte Pie pour aller au-devant des troupes.

» Après les salutations d'usage, ils les précédèrent, faisant halte à la place de Termini, devant le temple érigé par nos pères, à la Vierge dite de la Victoire, en mémoire du triomphe obtenu par le christianisme dans le XVI[e] siècle contre les musulmans. Là, ils assistèrent au défilé.

» Les troupes étaient précédées par le général de Polhès et le général de Courten, commandants des deux corps; celui des milices pontificales se composait du régiment des zouaves, du bataillon des carabiniers, de la légion romaine, d'une compagnie du génie, d'une batterie et d'un des escadrons des gendarmes et des dragons. Suivait le corps français composé d'un bataillon de chasseurs : les 1[er], 29[e] et 59[e] régiments de ligne, le génie, une batterie et un détachement de chasseurs à cheval.

» Les fanfares militaires et le roulement des tambours étaient dominés par les mille voix du peuple, tellement compact sur le passage des troupes que ces braves avaient de la peine à avancer. Ils rentraient glorieux d'avoir battu des hordes bien plus nombreuses que leurs bataillons et d'avoir, par la victoire, dompté la témérité qui s'était armée contre la religion et la civilisation.

» Les cris mille fois répétés de : « Vive le Souverain-Pontife! Vive Pie IX, pape-roi! Vive la France catholique! Vive l'empereur Napoléon! Vive la Religion! Vive Rome papale! » et les acclamations adressées à chacun des corps en particulier, faisaient parfaitement comprendre combien le peuple sympathisait à cette cause.

» Les mouchoirs s'agitaient, on battait des mains, on prodiguait aux soldats mille marques d'affection, on les couvrait de fleurs, en un mot, c'était un spectacle émouvant à faire verser des larmes d'allégresse!

» Les troupes marchèrent ainsi jusqu'au carrefour des Quatre-Fontaines. Là, elles se divisèrent, chaque corps prenant la route de sa caserne. La multitude, en passant devant les généraux et leur état-major, leur témoignait vivement toute sa gratitude dont l'effusion était immense, et rentrait ensuite heureuse d'avoir acquitté la dette de la reconnaissance avec la dignité qui convient à la métropole du monde catholique. »

« Les populations romaines, disait une autre correspondance, ne perdent aucune occasion de manifester leurs véritables affections. L'imposante démonstration qui vient

d'avoir lieu à Rome, aujourd'hui même, est une éloquente réfutation de tous les sophismes révolutionnaires et des plébiscites escroqués plus ou moins impudemment.

» C'était le jour indiqué pour la rentrée dans notre ville des troupes qui avaient pris part à la brillante bataille de Mentana. Elles devaient arriver vers les deux ou trois heures après midi. Bien avant l'heure désignée, la population sans que le moindre appel lui eût été adressé, mais répondant au sentiment qui se trouvait au fond de toutes les âmes, celui de la reconnaissance, se porta, en foule, sur les places et par les rues que devaient traverser les braves et intrépides défenseurs du Saint-Siége. La multitude, augmentant toujours, ne put bientôt plus trouver place, et ses rangs pressés refluèrent hors de la porte Pia et s'étendirent bientôt jusque près de l'église Sainte-Agnès. Tous les rangs, tous les âges, toutes les conditions se trouvaient confondus, et chacun attendait avec impatience le moment où il serait permis de laisser éclater les sentiments qui débordaient de tous les cœurs.

» Le ministre des armes, M. le général Kanzler, le commandant en chef de l'armée expéditionnaire française, M. le général de Failly, entourés l'un et l'autre des états-majors pontificaux et français, voulurent recevoir eux-mêmes les troupes victorieuses et vinrent se placer devant l'église de la Victoire, sur la vaste esplanade des *Termini*. Après une longue attente parut enfin la colonne franco-pontificale, dans l'ordre à peu près où elle avait assisté au combat. L'avant-garde était composée des

30.

zouaves; puis venaient les soldats pontificaux, suivis des soldats français, ayant à leur tête les généraux de Courten et de Polhès. Vous trouverez, dans le *Journal de Rome*, et dans *l'Osservatore romano*, tous les détails de cette marche, qui fut vraiment une marche triomphale.

» Impossible de vous dépeindre l'accueil magnifique et plein d'enthousiasme que leur a fait cette multitude immense de peuple, débordant de partout et se pressant de tous les côtés sur leur passage.

» Les mains, les mouchoirs, les chapeaux s'élevaient et s'agitaient de tous les côtés pour les saluer et les applaudir; les fleurs pleuvaient de toutes parts sur leurs têtes; les cris, les *evviva* retentissaient partout avec un entrain, un élan, une émotion, un enthousiasme qui montraient que cette population immense se sentait transportée d'un sentiment unique, celui de l'admiration et de la reconnaissance envers ces braves volontaires qui, depuis six semaines, prodiguaient, avec tant de dévouement, d'énergie et d'abnégation, leurs sueurs et leur sang pour la défense et le salut de la ville de Rome et les droits du Saint-Siége.

» Les soldats de la France n'ont pas été oubliés dans ce retour triomphal dont notre ville gardera longtemps le souvenir. Les applaudissements et les bénédictions du peuple ne lui ont pas fait défaut. Les *evviva* et les cris de : « Vive la France! Vivent les soldats français! Vivent les défenseurs du Saint-Siége! » ont retenti de tous les côtés et se trouvaient sur toutes les lèvres mêlés à ceux de :

« Vivent les troupes pontificales! Vivent les zouaves! Vivent les sauveurs de Rome! Vivent les héroïques champions de l'Eglise ! »

« Comme tous ces cris n'étaient pas de commande, mais sortaient spontanément du plus intime des cœurs, l'émotion était grande et profonde chez tout le monde. Des larmes de joie et de reconnaissance brillèrent sur plus d'un visage, et les éclatantes manifestations du dehors n'étaient qu'un faible écho de ce qui se passait dans l'âme de chaque spectateur. Nos braves et intrépides soldats dont la figure, brunie par le soleil et la poussière, portaient les marques sensibles des rudes fatigues éprouvées dans ces derniers jours, ont dû trouver dans l'incomparable accueil qui leur a été fait par une population tout entière transportée de joie, d'admiration et de reconnaissance, une juste et légitime récompense des grands services qu'ils ont rendus à Rome, à l'Église, à la société. »

Ce ne fut point la seule manifestation de reconnaissance des Romains pour leurs défenseurs. Une assemblée de patricien et de citoyens résolut de fêter les vaincus de Monte-Rotondo, les braves légionnaires, dans un banquet splendide qui eut lieu dans la grande salle du palais Barberini.

Soldats et officiers de la légion, du bataillon des carabiniers étrangers, du régiment des gendarmes, de celui des dragons et de la section d'artillerie, prirent place à table, servis par l'élite de la jeunesse romaine. « L'allégresse et l'enthousiasme éveillés dans ces cœurs par une approbation aussi solennelle de leur courage et de leur

fidélité, dit un témoin oculaire, se formulèrent dans les toasts qui furent portés, avec de vives acclamations, au Saint-Père, à Rome papale et à la gloire des armées qui défendent le droit et la justice. »

« Ce banquet, écrivait M. de Kerdoc, a été des plus animés. Vers la fin, le général Kanzler y est arrivé, en compagnie du colonel d'Argy, commandant la légion romaine, et de beaucoup d'autres personnages. M. le marquis Patrizzi, qui faisait avec deux de ses amis les honneurs de la table des officiers, se leva alors et prononça de très-chaleureuses paroles touchant la conduite des défenseurs de Monte-Rotondo, qui, durant vingt-sept heures, soutinrent l'assaut contre six mille garibaldiens.

» M. le marquis Patrizzi termina par un triple *evviva* au Saint Père, à l'armée pontificale et à la courageuse garnison de Monte-Rotondo.

» Le pro-ministre des armes répondit : « Lorsque Rome était remplie d'angoisses par la présence de nombreux sicaires ; lorsque des milliers d'envahisseurs menaçaient ses murs, la valeur de sa petite garnison aurait certainement été insuffisante à la contenir sans la fidélité et la loyale contenance du peuple romain, sans la coopération de cette phalange distinguée de citoyens qui prirent les armes pour la défense du Saint-Siége. Je propose donc un *brindisi* à la santé du peuple romain et de ces généreux hommes qui le représentèrent si dignement dans ces circonstances critiques. »

» Après Son Excellence, le capitaine Coste, de la légion,

qui commandait la garnison de Monte-Rotondo, prit la parole, remercia l'assemblée au nom de ses compagnons d'armes et conclut: « Nous avons fait peu, mais nous promettons d'employer à l'avenir toutes les forces de nos bras pour la défense du Saint-Siége et de ses droits sacrés. »

» Le banquet, enfin, fut très-chaud, très-brillant, et il laissera un vif souvenir dans la mémoire de ceux qui y prirent part. »

On voit que le *Vœ victis* du paganisme n'est plus en honneur à Rome, et que la ville des Papes sait rendre hommage au courage malheureux !

Un service solennel fut célébré, dans l'archi-basilique de Saint-Jean de Latran, pour le repos de l'âme des volontaires morts pour la défense du Saint-Siége. La messe fut pontifiée par monseigneur de Villannova-Castellacci, archevêque de Petra, vice-gérant de Rome.

Au milieu de la nef principale s'élevait un superbe catafalque, surmonté de la statue de saint Michel, archange, et aux quatre angles se trouvaient quatre autres statues représentant : Bagnorea, Viterbe, Nerola et Mentana.

De belles inscriptions, faisant allusion aux brillants faits d'armes accomplis, se lisaient, dans la basilique, à la gloire de Dieu et en l'honneur de ceux qui ont donné gratuitement leur sang pour le salut de l'Église.

La foule était immense, absolument comme aux plus grandes fêtes de l'année, alors que le Souverain-Pontife tient chapelle papale. Les Romains témoignaient ainsi

leur admiration et leur reconnaissance pour les champions de la Papauté.

Rome eut encore une autre pensée d'amour et de vénération pour ces glorieux morts. Dans les sanctuaires voisins des champs de bataille de 1867, un monument perpétuera le souvenir du dévouement et de l'héroïque sacrifice des soldats du Pape[1].

« La municipalité de Rome, écrivait-on dernièrement à un de nos amis, vient d'arrêter en faveur des combattants de 1867, des mesures d'une munificence toute romaine. Une médaille d'argent sera distribuée à tous les catholiques qui ont servi le Saint-Siége et défendu le territoire de l'Église. Ceux des catholiques appartenant aux diverses nations du monde recevront tous le titre de *citoyen romain;* les nobles de ces diverses nations feront partie de la noblesse romaine, et les Romains de la bourgeoisie qui se sont distingués pendant la campagne seront eux-mêmes élevés à la noblesse romaine. Tous ces noms enfin seront inscrits sur des parchemins et déposés au Capitole.

» Pie IX distribuera, lui aussi, une médaille à l'armée, et l'on donne déjà le dessin de cette médaille en forme de croix, portant sur ses quatre branches les mots: *Pius Papa IX*, 1867, et, au centre, la tiare et les clefs, autour desquelles les mots : *Fidei et virtuti.* Au revers sur le

1. Le duc de Luynes avait accepté la pieuse et noble mission de visiter tous les endroits immortalisés par des combats et de placer des inscriptions à la gloire de ceux qui y avaient succombé.

même contre la croix renversée de Saint-Pierre, avec les mots : *Risurget fulgentior;* le ruban sera bleu de ciel. »

Ah ! que je donnerais bien des décorations pour avoir le droit de placer celle-là sur ma poitrine entre ma croix de Pie IX et ma médaille de blessé de Castelfidardo !

L'auguste et paternel Pontife, au milieu des orages et des alarmes, ne laissait aucun dévouement sans récompense. Au baron de Jerphanion, dont les trois fils ont fait la dernière campagne sous le drapeau des zouaves, Pie IX adressait un bref apostolique qui sera désormais le plus précieux parchemin de cette noble famille. Au général Kanzler, pro-ministre des armes, était remise la plaque de l'ordre qui porte le nom de notre Très-Saint Père. Telle sainte femme, vouée au service des ambulances et des hôpitaux, tel officier, tel soldat, qui s'était distingué par son courage et son dévouement, recevait inopinément de précieux témoignages d'une auguste munificence.

Qui ne sait qu'insensible à ses propres douleurs, à l'heure même où les ennemis de la Papauté croyaient pouvoir proclamer sa déchéance, le Pape élevait solennellement la voix en faveur d'une nation martyre !

Pie IX savait que sa présence suffirait pour hâter la guérison de bien des blessés. Sans que personne fût averti de l'auguste visite, le Pape venait à l'hôpital militaire du Saint-Esprit, presque seul, sans escorte, comme un père vient voir ses enfants.

« Le Pape est resté longtemps dans l'hôpital, écrivait le témoin d'une de ces paternelles visites, et, de lit

en lit, il a visité les malades tant de ses troupes que des troupes françaises, adressant à chacun des paroles de consolation et prenant connaissance avec un vif intérêt de tout ce qui pouvait intéresser chacun d'eux. Après avoir témoigné sa souveraine satisfaction à tous les professeurs, aux médecins, aux sœurs de charité et autres assistants qui se dévouent avec zèle et sollicitude à soigner ces braves, il a donné à tous la bénédiction apostolique en quittant l'hôpital.

« On ne saurait décrire l'émotion qui s'est emparée de toutes les personnes présentes à cette visite. Les vivats proférés en l'honneur du Saint-Père faisaient retentir les voûtes de ces vastes salles. La consolation ressentie dans ces circonstances par les malades a mis le comble à l'allégresse de ces preux qui, après avoir exposé leur vie et répandu leur sang pour la défense des très-saints droits de l'Église, considèrent comme la récompense insigne de leur loyauté l'empressement et la sollicitude incessante de leur auguste Père et souverain, les visites continuelles qui leur sont faites par les personnages nationaux et étrangers de la plus haute distinction, et l'envoi généreux de secours qui abondent généreusement prodigués par les habitants de la capitale, et qui affluent à l'hôpital, venant de la noble nation française et d'autres pays de l'Europe. »

« Parmi les victimes de la révolution italienne, lisais-je dans une autre correspondance, le Pape a trouvé deux hommes appartenant au parti détestable armé contre lui :

l'un était le comte Colloredo, blessé hors la porte de Rome, au pied des monts Parioli. Pie IX les a un instant contemplés avec tristesse, puis il s'est approché de celui dont la disposition d'âme lui a peut-être paru meilleure, et lui a dit quelques paroles dont voici le sens :

» — Pauvre jeune homme, comprenez que le temps que Dieu vous fait en vous conduisant ici est un temps de miséricorde. Demandez-lui pardon. Remerciez-le, et comprenez aussi que, quand nous avons lassé sa miséricorde, il nous envoie le temps de sa justice.

»Le blessé touché du ton d'ineffable bonté du Pape, s'est mis à pleurer, s'écriant :

» — Saint-Père ! pardon, pardon. Je ne vous connaissais pas, et je ne savais pas ce que je faisais. Bénissez-moi !

» Et Pie IX l'a béni.

» Le Saint-Père a passé quelques instants auprès des officiers qui sont dans les chambres séparées ; il a vu d'abord M. le major de Castella, des carabiniers suisses, qui a reçu une balle à la jambe à Mentana, le 3 novembre.

» — Eh bien ! commandant, a dit le Pape en souriant, toute votre maison a été frappée !

» Chose bizarre, le commandant de Castella a été atteint après avoir eu son cheval touché trois fois et tué, et son chien corse blessé. C'est ce qui provoquait le mot du Pape.

» Pie IX est entré ensuite chez MM. Jacquemont et Dujardin, de Mirabal et de la Bégassière, lieutenants de zoua-

ves; chez M. Echmann, de la légion, et chez un capitaine d'un régiment français. »

« .... Madame la comtesse de Limminghe, qui, depuis qu'elle est à Rome, passe sa vie au chevet des blessés comme l'ange de la consolation et de la charité, a eu une audience du Pape. Elle lui a raconté la mort du zouave Lalande, de Nantes, à laquelle elle venait d'assister, mort sainte et édifiante, comme celle de la plupart des volontaires pontificaux. Pie IX l'a écoutée avec une émotion qu'il laissait déborder de son âme, s'est enquis de l'état des blessés et lui a remis pour eux des chapelets, des médailles et des livres.

Et comme la comtesse ne se retirait pas :

— Ma fille, lui a dit Sa Sainteté, vous avez encore quelque chose à me demander ?

— Oui, Saint-Père, quelque chose qui me tient encore plus fortement à cœur. Il y a à l'hôpital militaire un carabinier suisse qui se dit protestant, qui déclare avoir promis à son père, en s'engageant, de vivre et de mourir protestant, et qui refuse obstinément de se convertir. Les sœurs et les aumôniers ont épuisé toutes leurs supplications, mais en pure perte. Saint-Père, priez, et Dieu exaucera votre prière !

Le Pape, à ces mots, a levé les yeux au ciel et a prié. Son visage était comme transfiguré par l'extase.

Puis, abaissant ses regards sur Madame de Limminghe, qui s'était agenouillée, il dit :

— Allez, ma fille. Nous avons prié, Dieu fera le reste!

Et en effet, le carabinier est mort après avoir demandé lui-même à abjurer le protestantisme et reçu les sacrements. »

Je me rappelle en ce moment qu'il y avait dans nos rangs, à Castelfidardo, un soldat du nom de Jecker, originaire des environs de Lucerne.

Jecker se battit comme un lion et reçut pour sa part une volée de balles dans le corps.

Comme il était protestant, il acquit par cela seul les bonnes grâces des agents piémontais. On lui permit d'aller où il voudrait. Il pouvait à peine supporter un cahot, qu'il partit pour Rome. On le porta à l'hôpital dans un état presque désespéré, et bientôt, sans toutefois avoir le délire, il se trouva dans un état excessif de surexcitation.

— Je veux voir Pie IX, disait-il à mots entrecoupés.

Le soir même, Pie IX était au chevet du pauvre blessé.

— Saint-Père, mnrmura-t-il, je suis bien heureux d'avoir souffert pour vous.

— Merci, mon cher fils, répondit paternellement Pie IX.

— Saint-Père, je suis protestant...

— Je le savais, mon cher fils.

— Je vais mourir, je le sens, mais je meurs heureux puisque vous êtes près de moi; et, devant vous, Saint-Père, je déclare que je veux mourir dans le sein de la religion catholique, apostolique et romaine, pour laquelle j'ai donné ma vie.

Un rayon de joie céleste illumina les traits attristés du

Pontife; il leva les yeux, étendit ses mains toutes-puissantes, et ce fut sous le poids de cette bénédiction trois fois sainte que l'humble soldat glissa dans l'éternité heureuse.

Il est si bon, Pie IX, si simple et si grand, si saint et si vraiment père! Le connaître, c'est l'aimer; l'aimer, c'est lui vouer son sang. Un jour, en relisant les pages néfastes de notre temps, le monde frémira d'horreur devant tant d'ingratitude et de démence, et le nom des persécuteurs n'existera plus dans la mémoire des hommes, que le nom de Pie IX planera, sublime et saint toujours, sur l'abime des âges.

Je me souviens encore d'un pauvre carabinier pontifical que les Piémontais avaient fait prisonnier à son poste, dans une des villes annexées. On lui demanda d'entrer dans l'armée piémontaise; il refusa. On le menaça, il ne répondit pas; on lui promit les galons de brigadier, il refusa; on lui offrit le grade de maréchal-des-logis, avec certitude d'avancement rapide, il refusa.

De guerre lasse, les libérateurs le jetèrent en prison.

Là, dans ce bouge obscur, humide et infect, les régénérateurs l'accablèrent journellement et sans cesse des plus ignobles injures, des plus lâches menaces et des plus sales traitements. La plume se refuse à esquisser le tableau de ces honteuses tortures. Rien n'entamait la tenace fidélité de ce citoyen romain. Alors la barbarie des civilisateurs se raffina; chaque matin, ils dirent à ce soldat fidèle :

— Tu seras fusillé avant la nuit.

— Soit, répondait le Romain à ces sbires abjects. Je le serai, s'il plaît à Dieu!

Enfin, après tant d'heures de martyre, de dégoûts et d'angoisses mortelles, son sang se décomposa; la vie, sinon le courage et la foi, s'échappèrent de ce corps épuisé.

Les bourreaux eux-mêmes eurent pitié de leur victime; ils la traînèrent hors de son cachot et l'abandonnèrent dans le ruisseau.

De fidèles sujets tinrent à honneur de recueillir cet héroïque martyr de la foi jurée.

Un jour, il reprit le chemin de Rome, bien faible encore, mais redoutant de mourir sans avoir revu son pays et son roi.

Il n'eut qu'à se montrer à monseigneur de Mérode pour qu'aussitôt le ministre des armes le conduisît en la présence de Pie IX, qui voulut entendre, de la bouche même de ce fidèle serviteur, le récit des tortures qu'il avait endurées pour lui.

— C'était pire que la mort! s'écria le paternel Pontife avec des larmes dans les yeux.

— O Saint-Père! répondit le soldat en pleurant de joie, j'aurais souffert mille morts pour Pie IX!...

Qui n'aime point Pie IX ne le connaît pas! dit-on à Rome, et je suis de l'avis des Romains. Qui ne se rappelle cette scène d'hier, si simple, si sublime, qui réclame une plume de génie ou un pinceau magistral?

Deux cents prisonniers garibaldiens avaient été enfer-

més au fort Saint-Ange, dans une salle basse du mausolée d'Adrien.

Tout à coup la porte de leur prison s'ouvre et ils voient apparaitre un vieillard vêtu de blanc.

C'était le Pape.

Il entre seul, calme, rayonnant de sainteté, de bonté, de majesté.

Il s'avance au milieu des prisonniers et leur dit :

— Me voici, mes amis; vous voyez devant vous le vampire de l'Italie dont parle votre général. Quoi! vous avez tous saisi des armes pour courir contre moi, et vous ne trouvez qu'un pauvre vieillard!...

Un profond silence régnait dans la salle; tous les garibaldiens s'étaient instinctivement agenouillés; Pie IX, ému et resplendissant, était debout au milieu de ces révolutionnaires tombés à ses pieds et qui offraient une saisissante image de l'Italie repentie, de l'Italie de l'avenir.

Le Pape s'approcha de plusieurs d'entre eux et leur dit :

— Vous, mon ami, vous manquez de vêtements, vous de souliers, vous de linge; eh bien! ce sera ce Pape, contre lequel vous marchiez tantôt, qui pensera à vous vêtir et à vous renvoyer à vos familles, auxquelles vous porterez sa bénédiction. Seulement, avant de partir, vous ferez, comme catholiques, une retraite spirituelle pour l'amour de moi. C'est le Pape qui vous en prie.

Et tous ces hommes qui, la veille encore, tiraient sur les soldats du Pape et ne pensaient qu'à le détrôner, étaient à ses pieds maintenant, se sentant captivés, ne se

sentant plus captifs, baisant sa robe blanche, ses mains et ses pieds, quelques-uns sanglotant, tous émus et courbés sous l'auguste main qui se levait pour les bénir!

Mais qui ne serait touché de la surhumaine bonté de Pie IX?

Voici ce que nous lisions, il y a quelque temps. dans une correspondance datée de Rome :

» Quelques journaux ont raconté au sujet du voyage à Rome de miss White des détails très-inexacts. Et d'abord miss White est une Anglaise d'une exaltation politique très-connue, amie de Garibaldi et des hommes les plus avancés, femme de M. Alberto Mario, lequel depuis longtemps passe pour l'héritier du rôle de Mazzini.

» Madame Mario est en effet venue à Rome, et comme elle ne pouvait y faire que du mal, surtout dans le moment actuel, usant de tous les égards dus à une femme, la police l'a prévenue qu'elle eût à partir, et l'a, non point arrêtée ni emprisonnée, mais gardée à vue à l'hôtel de Rome, où elle était descendue.

» Comme madame Mario a témoigné le désir de voir, avant de s'éloigner, le jeune Cairoli, prisonnier, blessé, et frère du chef Enrico Cairoli, mort dans le combat du 23 octobre, hors la porte de Rome, l'autorité a délégué un auditeur militaire chargé de la conduire et d'assister à l'entretien. Or, voici ce qui s'est passé; il est bon qu'on le sache.

» Après s'être informée de la santé du blessé, de ses

besoins et de ses commissions auprès de la famille et des amis, madame Mario lui a dit à peu près ceci :

» — J'ai cherché à vous sauver, à retenir votre élan, mais tout a été inutile. Rappelez-vous, Cairoli, ce que je vous dis maintenant. Haine éternelle à la monarchie de Savoie, qui nous a poussés et puis lâchement abandonnés ! Rappelez-vous aussi que vous devez une gratitude éternelle au Pape, qui a le droit de vous fusiller tous, et qui n'a pour vous que de pieux égards. Nous sommes venus ici pour tout renverser, croyant la chose facile, et nous voyons un peuple fidèle et un souverain plein de charité.

» Cairoli s'est montré très-ému, a loué la bravoure des soldats pontificaux, la longanimité du gouvernement et l'assistance que lui prodiguent les citoyens les plus honorables de Rome.

» En partant, madame Mario a répété les mots :

» — Haine éternelle à la maison de Savoie ! gratitude au Pape ! »

Je demande de la permission de citer encore ce passage d'une lettre adressée de Rome à un publiciste français :

» Aux divers combats qui ont été livrés contre les bandes garibaldiennes, à Monte-Libretti, à Bagnorea, à Vallecorsa, il s'est passé des faits extraordinaires. Des soldats pontificaux ont eu leurs habits littéralement criblés de balles et mis en lambeaux. Les blessés qui ont succombé ont tous reçu les secours de la religion, car des aumôniers ne quittent pas les soldats et ils sont fort occupés avant l'action.

» Il paraît même que les garibaldiens ne dédaignent pas les confesseurs, surtout quand ils sentent approcher la mort. L'un de ces derniers était étendu sur son lit de mort, quand, touché de repentir, il demande un prêtre. Une chemise rouge, couchée à ses côtés, devint furieuse à cet appel, et gourmanda avec violence le moribond. Le pauvre blessé lui répondit :

»—Taisez-vous, monsieur, vous nous avez assez trompés. Si nous eussions réussi, les honneurs et les profits eussent été pour vous, et nous, pauvres gens, nous serions toujours demeurés avec notre misère. J'ai marché parce que la secte me menaçait de mort comme traître : mais aujourd'hui que je vais mourir et que j'échapperai à votre puissance pour tomber entre les mains de Dieu, je ne veux pas être malheureux pour toute l'éternité. Je crois à une autre vie, parce que, prêt à mourir, je sens qu'il y a en moi quelque chose qui ne doit pas périr, Je veux mourir comme sont morts mon père et ma mère.

» Il se confessa ensuite avec larmes, et quelques heures après il était devant son maître, son Dieu et son juge. »

Ne désespérons pas de l'Italie de l'avenir !

L'heure de la réconciliation n'est peut-être pas loin! Les vertus de Pie IX, et le pieux dévouement des volontaires catholiques fléchiront la colère divine. Un jour disparaîtront les entraîneurs « aux pieds légers » et les Tyrtées menteurs. Alors se calmeront les esprits et les cœurs se repentiront! L'Italie, véritablement libre cette fois, sera aux pieds du Pape, et la voix de l'univers catho-

lique s'élèvera pour la bénir de concert avec la voix du Père des âmes!

Après la visite de Sa Sainteté, nulle n'était plus chère aux blessés pontificaux que celle de leurs Majestés le roi et la reine des Deux-Siciles. L'héroïne de Gaëte venait, chaque jour, prodiguer. de ses mains royales, des soins pieux aux soldats de Pie IX. Le roi, — ce vrai fils de la sainte, comme disent les Napolitains, — ne dédaignait pas de s'arrêter au chevet des blessés et de leur donner d'augustes encouragements.

A cette heure où l'horizon s'éclaircit pour le roi populaire des Deux-Siciles, qu'il soit permis à celui qui s'honore d'être l'un de ses serviteurs et de ses admirateurs, de payer la dette des soldats du Pape et de retracer ici le portrait du roi-gentilhomme, du héros de Gaëte.

François II, dès ses plus jeunes années, laissa percer un caractère précocement réfléchi, naturellement réservé, mais en même temps une énergie intelligente et une intarissable bonté.

La bonté, la bienveillance, sont en effet le fond du caractère du roi ; mais aussi, il est peu d'hommes plus généreusement doués sous le rapport de l'intelligence. J'en appelle à tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher et d'écouter sa parole douce mais nette, bienveillante mais juste, appréciant l'avenir plus intelligemment encore que le passé, et ne laissant au visiteur, parfois défavorablement prévenu, que le droit de l'étonnement et du silence admiratifs.

D'illustres pèlerins, de vieux diplomates, des orateurs renommés, des hommes d'État français ou anglais, amis ou ennemis, sont venus à Rome, et, guidés par cette curiosité qui pousse vers les grandeurs vivantes ou déchues, ils ont brigué l'honneur d'être reçus par le héros de Gaëte. Il n'en est pas un qui n'entrât au palais Farnèse avec le sentiment de sa propre valeur, exagéré ou non, avec le sentiment de sa supériorité intellectuelle; il n'en est pas un qui ne soit sorti du palais Farnèse, ému, stupéfait, humilié peut-être en secret d'avoir rencontré tant d'élévation et tant de justesse dans la pensée et l'expression, chez un prince à peine sorti de cet âge où les autres hommes sont encore des enfants, et pas un qui n'ait déploré l'erreur où l'avait mis et entretenu la presse mercenaire ou malveillante.

C'est que le malheur est la meilleure école d'expérience, et c'est à l'école du malheur qu'a grandi le roi François II. Il ne croyait qu'au bien quand Dieu l'appela au trône, ou du moins il ne pouvait croire à la lâcheté, au parjure, à la trahison; il avait foi dans le serment d'un Nunziante, comblé de bienfaits par la maison de Bourbon, et dans le baiser de ce Liborio Romano, que Judas même renierait pour frère. Gaëte a fait la gloire de François II; mais ce qui a précédé et amené la chute de l'indépendance et de la monarchie napolitaines, a fait l'expérience précoce du jeune roi.

Abandonné, trahi, vendu par la plupart de ceux que ses pères et lui-même avaient cru s'attacher sans retour par la multiplicité des bienfaits, François II a vite appris à

connaître les hommes; il méprise les uns et il plaint les autres. Cette nature d'élite, nature royale par excellence, s'est repliée sur elle-même. Sa défiance, hélas! trop tôt justifiée, a remplacé dans ce cœur de roi la bienveillance, la loyale crédulité héréditaire chez les princes de Bourbon. Calme, fier et se sentant deux fois le droit de l'être, réservé souvent jusqu'à la froideur, esprit scrutateur et perspicace, intelligence féconde, mais désillusionnée, tel est François II.

Le malheur refroidit l'âme, mais il l'élève et l'épure; il calme l'esprit, mais il l'agrandit; il attriste le cœur, mais il lui donne une énergie patiente et raisonnée. Un tel prince est sûr du triomphe parce qu'il est sûr de sa cause, de son peuple et de lui-même : patient sans faiblesse, il ne jettera pas étourdiment son épée dans la balance, mais aussi il ne l'y jettera pas en vain.

Après les exploits de la petite armée pontificale, il est curieux de relire ce qu'écrivait un précurseur de Garibaldi, le sophiste de Genève. Écoutons Jean-Jacques (*Contrat social*, l. IV, ch, VIII) :

« Les troupes chrétiennes sont excellentes, nous dit-on. Je le nie; qu'on m'en montre de telles. Quant à moi, je ne connais pas de troupes chrétiennes. »

Quant à vos disciples, ô maître, ils en connaissent aujourd'hui, et vos raisonnements ne consoleront pas les vaincus.

« Survient-il quelque guerre étrangère, les citoyens d'une société chrétienne marchent sans peine au com-

bat... mais sans passion pour la victoire ; ils savent plutôt mourir que vaincre. »

Les soldats du Pape ont su vaincre; leur adversaire n'a su ni vaincre ni mourir.

« Qu'on imagine quel parti un ennemi fier, impétueux, passionné, peut tirer de leur stoïscime ! »

Joseph Garibaldi n'était donc pas assez fier, assez impétueux, assez passionné ?

« Supposez votre république chrétienne vis-à-vis de Sparte ou de Rome, les pieux chrétiens seront battus, écrasés, détruits, avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, ou ne devront leur salut qu'au mépris que leur ennemi concevra pour eux. »

Les révolutionnaires italiens sont décidément indignes de revendiquer l'antique héritage de Rome.

« C'était un beau serment, à mon gré, que celui des soldats de Fabius; ils ne jurèrent pas de mourir ou de vaincre, ils jurèrent de revenir vainqueurs, et tinrent leur serment. Jamais des chrétiens n'en eussent fait un pareil, ils auraient cru tenter Dieu. »

Ils l'ont fait sans tenter Dieu, et ils l'ont tenu. Le général Kanzler avait envoyé à la légion romaine, dirigée sur Nerola, un ordre conçu en ces termes : « Deux compagnies de la légion partiront; elles battront les insurgés et rentreront à Rome. » Cet ordre fut reçu avec acclamation. Comment il fut exécuté, l'univers entier le sait.

« Nobles jeunes gens! s'écriait l'illustre évêque d'Orléans! Nous les avions vus à Rome, beaux et fiers sous

les armes, contenant dans un service obscur et silencieux leur bouillante ardeur : dévouement de chaque jour, de chaque heure, non moins héroïque peut-être que celui des batailles. Ils méritent d'en être récompensés, et Dieu enfin leur a donné le fruit de ces patients labeurs. Et je trouve aujourd'hui même, dans le cantique que nous chantons à la gloire des saints, ces héros du christianisme, la louange qui leur convient, et, en ce premier moment du moins, ils ne recevront pas de moi d'autre éloge.

» Oui, ils méritaient d'être récompensés, et Dieu les a conduits d'une manière merveilleuse : *Reddidit justis Sapientia mercedem laborum suorum, et deduxit eos in via mirabili.*

» La protection de Dieu sur eux a été manifeste. Ils y comptaient; elle ne les a point trompés. Dans ces périls du jour et de la nuit, elle a été comme leur rempart et comme leur lumière : *Et fuit illis in velamento diei, et in luce stellarum per noctem.*

» Il a fallu, hélas! que leur sang coulât; mais, à travers les flots de ce sang répandu, Dieu les a conduits à la gloire : *Transtulit illos per mare Rubrum.*

» Partout vainqueurs, dans vingt combats, même quand ils sont tombés un contre dix, ils méritaient le triomphe qu'ils viennent d'obtenir.

» Soldats du droit et de l'honneur, ils ont fait triompher la justice, et ils ont arraché les dépouilles des méchants : *Justi tulerunt spolia impiorum;* et ils peuvent maintenant, Seigneur, chanter votre saint nom et célébrer votre main

victorieuse : *Et decantaverunt, Domine, nomen sanctum tuum, et victricem manum tuam laudaverunt pariter.*

» Et cependant qu'étaient-ils, ô mon Dieu! Des jeunes gens la plupart, et presque des enfants. Et ce sont ces enfants que vous avez choisis, ô Sagesse éternelle ! pour faire entendre au monde le plus éclatant témoignage : *Sapientia aperuit os mutorum. et linguas infantium fecit disertas.*

» Quelle voix sort de leur triomphe?

» Ils proclament avec une éloquence irrésistible, ces champions de la plus belle des causes, qu'il y a encore aujourd'hui de nobles cœurs qui savent se dévouer pour la faiblesse et la justice; et que cette cause sacrée du Pontife remue dans le monde catholique toutes les fibres les plus profondes et les plus délicates des âmes.

» Ils ont vaincu, non pas seulement la violence armée, mais la calomnie et le mensonge.

» Ils ont anéanti les sophismes de la révolution; ils ont montré, à côté d'un peuple fidèle, un souverain qu'on vénère et qu'on défend; et il faudra bien que dans les conseils de l'Europe leur voix compte et soit entendue !

» Derrière eux, en effet, et pour soutenir avec eux cette grande cause, j'aperçois aujourd'hui la France. Leur généreux courage, qui a porté si intrépidement tous les efforts de l'invasion, nous a donné le temps d'arriver.

» Ah! ces jours derniers, dans la tristesse où me jetaient les douloureuses perspectives de l'avenir, lorsque, bravant la France et violant la foi jurée, l'armée italienne

franchissait la frontière pontificale, et que chaque matin on pouvait apprendre que les défenseurs du Pape, succombant au nombre, la Ville éternelle était tombée au pouvoir des envahisseurs, je me disais : « Non, Dieu épargnera cette douleur à son Église et cette honte à mon pays. » Et aujourd'hui j'ajoute : « Oui, Dieu aime toujours la France, car il lui a envoyé là encore une incomparable occasion de tirer sa vaillante épée, et d'affirmer de nouveau et plus solennellement que jamais le droit, la justice et l'honneur ! »

« Ils sont donc bien beaux à voir sur le champ de bataille, les soldats du Pape ! s'écriait à son tour le vicomte de Meaux. Mais savez-vous où ils sont plus beaux encore? Sur la paille sanglante des ambulances et à l'hôpital. Vous ne les connaîtriez pas et vous connaîtriez mal leur cause si vous ne les suiviez jusque-là. Leurs fins bénies et triomphantes, leur agonies souriantes ont eu des témoins qui les ont racontées. Je ne saurais refaire de tels récits. Mais en les lisant de loin, je me suis souvenu de cette parole écrite par un homme qui sait la guerre, qui la fait et qui la juge : « Parmi les soldats qui vont à la mort, » ceux-là seulement ont la sérénité, qui croient à une » autre vie. » Chez les soldats de Rome, l'autre vie non-seulement est crue, mais comme sentie et comme goûtée avant le combat, et c'est pourquoi le trait distinctif de leur physionomie est la sérénité.

« Quand Rossi marcha au-devant du poignard, il dit : « La cause du Pape est celle de Dieu ; allons ! » Quand

Lamoricière reçut les ouvertures du Saint-Siége, son premier mot fut celui-ci : « C'est une cause pour laquelle j'aimerais bien mourir. » Aujourd'hui, dans les salles où nos blessés gisent torturés et mutilés, on rapporte que, de leurs lits de douleur, il ne s'échappe aucune plainte, mais qu'on entend répéter :

« Pour pareille cause, on peut tout souffrir ! »

O vous, qui que vous soyez, politiques ou philosophes, amis ou ennemis, qui avez douté de la force du Pape, la voilà !

FIN

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX

État numératif de la force du régiment au 31 décembre 1867.

		OFFICIERS	TROUPE
1er BATAILLON	État major	16	»
	Petit État Major.	»	47
	1 Compagnie	3	118
	2 d°	3	121
	3 d°	3	131
	4 d°	4	149
	5 d°	3	132
	6 d°	3	127
2e BATAILLON	1 Compagnie	3	144
	2 d°	3	131
	3 d°	3	141
	4 d°	3	136
	5 d°	3	152
	6 d°	3	123
3e BATAILLON	1 Compagnie	3	139
	2 d°	4	142
	3 d°	3	142
	4 d°	3	139
	5 d°	4	120
	6 d°	3	143
DÉPOT	1 Compagnie	3	240
	2 d°	3	329
	3 d°	4	222
	4 d°	3	315
	5 d°	4	230
	6 d°	3	252
COMPAGNIE HORS RANG		»	129
	TOTAL	93	4194


3 2044 004 869 897

